



HISTOIRE
DU
BAS-EMPIRE.

HISTOIRE

DU

BAS-EMPIRE,

DEPUIS CONSTANTIN,

JUSQU'A LA PRISE DE CONSTANTINOPLE,

EN 1453;

PAR JACQUES-CORENTIN ROYOU.

TOME IV.

A PARIS,

CHEZ l'Auteur, rue Saint-André-des-Arcs, n°. 37, au coin de celle de l'Éperon.

Se trouve aussi chez LE NORMANT, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42; et chez les principaux libraires de Paris et des départemens.

AN XII. — 1803.

HISTOIRE
DU BAS-EMPIRE.

BAUDOUIN. THÉODORE LASCARIS.

ICI commence un nouvel ordre de choses. Tandis que les François vont régner à Constantinople, les princes grecs, chassés de leur capitale et cantonnés dans un coin de l'Empire, illustreront leur disgrâce par un courage éclatant et une invincible fermeté. Les souverains d'Espagne, réfugiés dans les montagnes des Asturies, ont offert au monde un spectacle semblable, et, comme les Grecs, opposé aux rigueurs de la fortune tant de constance et de sagesse, qu'ils en ont à la fin triomphé; les mêmes causes produisent communément les mêmes effets.

Baudouin fut couronné avec les cérémonies en usage dans l'Empire. En voici quelques détails. Le soir de la veille, le nouveau souverain, accompagné de sa famille et de ses amis, se transportoit au palais de Bucoléon, pour y passer la nuit. Dès l'aurore, les officiers de l'armée et le peuple s'assembloient autour de ce palais. L'Empereur donnoit au patriarche sa profession de

foi, écrite de sa main (1). Baudouin, attendu l'absence de ce prélat, remit la sienne au légat du pape. Avant que l'Empereur se fît voir, un sénateur jetoit au peuple ordinairement la valeur de 500,000 livres de notre monnoie, en petits paquets d'environ 50 francs chacun. Le souverain paroissoit ensuite assis sur un bouclier posé sur les épaules des principaux seigneurs. (Ce furent pour Baudouin, le doge, le marquis de Montferrat, et d'autres personnages de cette importance.) A sa vue, tout retentissoit d'acclamations. Descendu de ce bouclier, on le conduisoit à Sainte-Sophie. Là, il étoit revêtu de la pourpre et ceint du diadème, auparavant bénis par les évêques. On chantoit la messe, pendant laquelle il s'asseyoit sur un trône d'or. Dans le cours du sacrifice, le patriarche, accompagné de plusieurs évêques, oignoit du saint chrême la tête de l'Empereur, en forme de croix. Le prince montoit ensuite au jubé; le prélat y posoit la couronne impériale sur sa tête, en chantant à haute voix : *Il en est digne*, ce qui étoit répété d'abord par les évêques, puis par le peuple. Durant ces acclamations, un officier présentoit au prince d'une main un petit vase rempli de poussière et d'osse-

(1) Il paroît, comme nous le verrons dans la suite, qu'il promettoit par serment de conserver les priviléges du clergé.

mens, de l'autre un flocon d'étoupe auquel on mettoit le feu, pour lui rappeler, au milieu de cette pompe enivrante, le néant des grandeurs et la brièveté de la vie. Lorsqu'il étoit descendu du jubé, on le couvroit d'un manteau de drap d'or pardessus sa robe de pourpre. On lui mettoit dans la main droite une croix, dans l'autre le livre des évangiles. Il marchoit ainsi en procession. Au moment de la communion, il recevoit dans sa main l'hostie, qu'il portoit à sa bouche, et communioit sous les deux espèces, suivant le rit des Grecs; mais à la différence du peuple, qui prenoit le vin consacré au moyen d'un chalumeau d'or ou d'argent plongé dans le calice, il le buvoit comme les prêtres dans le calice même. A la fin de la messe, il baisoit la main des évêques.

Les suffrages n'avoient pu tomber sur un personnage qui les méritât mieux que Baudouin. Aucun des princes croisés ne le surpassoit en courage, aucun ne l'égaloit en vertu. Doux, affable, plein d'humanité, patient, pieux, éclairé, il étoit en outre chaste jusqu'à la singularité. Deux fois par semaine, il faisoit crier le soir dans son palais: « Défense à tout impudique de coucher sous le même toit que le prince. » Dès qu'il fut en possession du trône, le marquis de Montferrat lui demanda l'investiture de l'île de

Candie, et de tout ce qui appartenoit à l'Empire au delà du Bosphore; on avoit, avant l'élection, arrêté qu'il auroit ces domaines, comme une indemnité de la dignité impériale à laquelle il avoit une sorte de droit, en qualité de chef de la croisade.

Baudouin n'hésita pas à lui donner cette satisfaction. Peu après, le marquis lui proposa l'échange des terres d'Asie avec le district de Thessalonique qu'il désiroit posséder à titre de royaume. Il trouvoit plus d'avantage dans cet établissement, où il pouvoit être aisément soutenu par le monarque hongrois, dont il venoit d'épouser la sœur. Le conseil de l'Empereur jugea qu'il y avoit du danger à former une monarchie au sein de l'Empire. La probité du marquis, son attachement à la cause publique, l'amour qu'il venoit de manifester pour la concorde, firent taire ces craintes. Il fut couronné roi de Thessalonique. Alors il vendit l'île de Candie aux Vénitiens qui en demeurèrent les maîtres jusqu'au 17e. siècle qu'elle leur fut enlevée par les Turcs. Louis, comte de Blois, eut la Bithynie, sous le titre de duc de Nicée, capitale de la province. On donna aux barons les plus considérables, la principauté de plusieurs grandes villes et territoires en Europe et en Asie. Le doge, pour lui et ses successeurs, fut revêtu de la dignité de

despote, avec le droit de porter la chaussure de pourpre comme l'Empereur. Cette dignité désignoit le second personnage de l'état.

Ville-Hardouin fut nommé maréchal de la Romanie ; c'est ainsi que dès lors on appeloit la Thrace, comme étant à cette époque la partie principale du Bas-Empire.

Le pape, instruit de ces événemens inattendus, et toujours occupé de la Terre Sainte, exhorta les évêques de la chrétienté à former dans leurs diocèses une nouvelle croisade, qui se joindroit à l'Empereur, pour y porter la guerre. Mais il apprit bientôt que le cardinal de Capoue, qui étoit en Palestine, avoit, pour satisfaire au désir du nouveau souverain de la Grèce, fait une trêve de six ans avec les Sarrasins, et qu'il l'étoit venu trouver, suivi d'un si grand nombre de Latins, que la Terre Sainte demeuroit comme abandonnée (1). Il en fit de vifs reproches au cardinal, et le blâma surtout d'avoir dispensé du voyage de la Palestine ceux qui resteroient encore un an à Constantinople, pour maintenir

(1) Après la prise de Constantinople, les François avoient envoyé aux barons chrétiens en Syrie les portes de cette ville, et la chaîne qui avoit fermé le port. Ceux-ci s'empressèrent de se rendre à cette singulière invitation, et d'aller partager le triomphe de leurs compatriotes.

le nouvel Empereur. Il lui ordonnoit de révoquer sa dispense, n'ayant consenti à la prise de cette ville, que parce qu'il l'avoit envisagée comme un moyen de parvenir à celle de Jérusalem, qui seule le touchoit.

La conquête des croisés fit naître les plus brillantes espérances. L'Occident se flattoit que la valeur de ses héros, couronnée par un succès si éclatant, alloit rendre la vie à cet ancien Empire, dont chacun des jours, depuis long-temps, étoit marqué par quelque signe de décadence. On s'attendoit à en voir renouveler la face; mais cette grande révolution montra encore une fois au monde que l'art de gouverner est plus difficile que celui de conquérir. L'usurpation des croisés dont le bruit avoit retenti dans tout l'univers connu, n'aboutit qu'à une puissance éphémère. Les princes grecs parurent plus grands dans la Bithynie qu'ils n'avoient été à Constantinople, et se soutinrent avec bien plus de gloire dans leur infortune, que les Latins dans leur prospérité.

L'Empire fut, ainsi qu'on l'avoit stipulé, partagé entre les François et les Vénitiens. On le regarda comme entier, quoiqu'une grande partie en fût à reconquérir. L'Empereur n'en eut que le quart, Venise la moitié du reste, et les seigneurs françois et lombards l'autre moitié divisée

en un grand nombre de souverainetés. On assigna aux François toutes les provinces d'Asie ; on en excepta seulement quelques concessions qui furent faites aux Vénitiens, pour servir d'entrepôts à leur commerce et à leur marine ; c'est-à-dire, Cizyque, Chalcédoine, et les îles Cyanées, à l'embouchure du Bosphore dans le Pont-Euxin. En donnant aux François les contrées Asiatiques, on ne leur donnoit que des guerres à entreprendre, puisque ces contrées étoient toutes entre les mains des Turcs, ou des deux Empereurs fugitifs ; mais le génie de la nation lui faisoit envisager comme des possessions actuelles des conquêtes futures. Du côté de l'Europe, ils eurent la Romanie et la Thessalie. Le royaume de Thessalonique qui comprenoit la Macédoine, étoit censé appartenir aux François, le marquis de Montferrat en devant hommage à l'Empereur. La Béotie, la Mégaride, l'Attique, les îles de la Propontide, les plus grandes de l'Archipel, telles que Lemnos, Lesbos, Chio, Samos, Rhodes, et toutes les autres depuis Andros jusqu'à la côte de Thrace, entroient aussi dans leur lot. Les Cyclades et les Sporades firent partie de celui des Vénitiens. Ceux-ci eurent l'attention de s'approprier d'abord les pays qui pouvoient donner la main à leurs états d'Italie, et former une puissance continue, ensuite ceux dont leurs flottes

pouvoient aisément leur conserver la possession. Outre les îles de l'Archipel que je viens de nommer, ils eurent celles du golfe Adriatique, les deux Epires, l'Acarnanie, l'Etolie, les nations illyriennes jusqu'en Pélagonie et en Castorie, la Morée (1), la Phrygie, la Phocide, la Chersonèse de Thrace, les côtes de l'Hellespont, celles de la Propontide jusqu'au delà de Sélymbrie, celles du Pont-Euxin jusqu'à Mésembrie, celles de l'Archipel, en avançant dans les terres jusqu'à Pella et Bérée; en Thrace, les bords de l'Hèbre, Cypsèle, Trajanopolis, Didymothicos, Andrinople, les bords du Vardari, la Mésie inférieure, où ils pouvoient remonter par le Danube; la Servie dont la conquête étoit à faire; les contrées maritimes de la Thessalie, savoir la Pélasgie, la Perrhébie, la Magnésie, la Phtiotide. Mais les Vénitiens, comme les seigneurs particuliers, ne possédoient rien qu'à titre de vassaux de l'Empire. Les conjonctures apportèrent dans la suite quelques changemens au partage. Ces domaines, se croisant en mille endroits, furent l'occasion de fréquentes querelles.

Alexis étoit à Mosynople, et Murtzulphe à

(1) C'est ainsi qu'on commençoit à nommer le Péloponèse, à cause du grand nombre de mûriers qu'il produisoit.

Turulle (Tchourli) qu'il avoit prise et saccagée ; c'étoient deux villes de Thrace. Baudouin, pour s'assurer de cette province, donna une armée à son frère qu'il se préparoit à suivre. Murtzulphe, serré de près, ne vit d'autre ressource que de joindre ses forces à celles d'Alexis. Il l'alla trouver et en fut reçu comme un ami et un gendre. Mais son perfide beau-père l'ayant invité à venir dans sa maison prendre le bain, le saisit traîtreusement, et lui fit arracher les yeux, malgré les cris de sa femme, qui accabloit son père d'injures, tandis que celui-ci reprochoit à sa fille son indigne alliance avec l'assassin de ses parens. Il fut ensuite arrêté en voulant passer en Asie, et livré à Baudouin, dont le conseil ordonna qu'on lui briseroit les os, comme il les avoit brisés au jeune Alexis après sa mort, dans la stupide espérance de la faire passer pour l'effet d'une chute. Après qu'il eut subi ce cruel tourment, comme il n'avoit pas encore exhalé son dernier soupir, on l'éleva sur une colonne très-haute, d'où il fut précipité, lié à une planche. Il se trouva que, sur ce monument construit sous le grand Théodose, et où ses exploits étoient représentés en bas-relief, se voyoit la figure d'une ville escaladée du côté de la mer, et un roi tombant du haut d'une colonne. Le peuple ne manqua pas de mettre celle-ci au nom-

bre des colonnes qu'il regardoit comme prophétiques.

Baudouin, ayant joint son frère, marchoit contre Alexis qui avoit abandonné Mosynople pour se retirer en Thessalie, lorsque Boniface, marquis de Montferrat, vint le trouver, et le prier de permettre qu'il allât prendre possession de ses nouveaux Etats. L'Empereur déclara que son dessein étoit d'y aller lui-même pour y faire reconnoître sa suzeraineté. Boniface, à qui on inspiroit des défiances, le conjura de ne pas ruiner ce petit Etat par la présence de sa nombreuse armée. Baudouin s'obstina, et donna sur le champ l'ordre de marcher à Thessalonique. Tandis qu'il s'y acheminoit, Boniface qui s'étoit séparé de lui, avec plusieurs personnages de marque, remontoit vers Andrinople, et s'emparoit de Didymothicos qui lui étoit livrée par un Grec. Ce fut pour tous les Grecs d'alentour un signal de venir se rendre à lui, comme à l'ennemi des Latins. A la sollicitation de sa femme, il donna le titre d'Empereur à Manuel qu'elle avoit eu d'Isaac; ensuite il investit Andrinople. Les chefs des croisés, chargés du gouvernement en l'absence de Baudouin, députent vers le marquis de Montferrat, et l'engagent à suspendre toute hostilité. D'autres envoyés vont trouver l'Empereur, et lui déclarent que les Barons *ne souf-*

friront pas que cette guerre civile entre lui et Boniface dure plus long-temps. Le monarque reconnut qu'il avoit été trop loin, et consentit à prendre des arbitres, qui terminèrent ces dangereuses dissentions. Le jeune Manuel, Empereur de théâtre, y perdit un vain titre.

Michel l'Ange, fils naturel d'un sébastocrator, homme adroit, souple, hardi, et capable des plus grandes entreprises, sut se créer une souveraineté dans cette subversion de l'Empire grec. Ayant commencé par gagner la bienveillance du gouverneur de Durazzo, il épousa sa fille, et chassa ensuite son beau-père. Maître de la ville, il s'empara de toute la contrée, et se composa un Etat considérable depuis Durazzo jusqu'au golfe de Lépante, et qui embrassoit l'Epire, l'Acarnanie, l'Etolie et une portion de la Thessalie. Ses successeurs sont connus dans l'histoire sous le nom de despotes d'Epire.

Le marquis de Montferrat perdit sur le trône un peu de la modération qu'il avoit montrée constamment avant d'y parvenir. L'envie de s'agrandir l'obligea d'augmenter ses finances, et ses sujets furent grevés. Il conquit toutes les places aux environs de Serres et de Bérée; puis ayant traversé la Thessalie, arriva au pas des Thermopyles, où un petit usurpateur, nommé Léon Sgure, l'attendoit pour le combattre;

c'étoit un Grec, de Napoli en Romanie, autrefois Nauplia. Son père s'étoit rendu maître de sa patrie. Le fils, après s'être assuré de cet héritage par des voies sanglantes, s'empara encore d'Argos et de Corinthe, dont il assassina lâchement l'archevêque. Il échoua devant Athènes, et prit Thèbes d'emblée. Alexis qui erroit dans la Thessalie, vint en cette ville se jeter entre ses bras avec sa femme Euphrosyne et sa fille Eudocie. Quoique cette jeune princesse eût perdu sa réputation, Léon Sgure en devint amoureux. Il n'eut pas de peine à l'obtenir de son père, qui espéroit se procurer enfin un asile. Ils allèrent ensemble pour fermer au marquis de Montferrat le passage que trois cents Spartiates ont rendu célèbre à jamais. Bien différens de ces héros, à la seule vue de l'ennemi, ils s'enfuirent sans combattre. Thèbes et Athènes ouvrirent leurs portes à Boniface, qui céda ces deux villes à Othon de la Roche, dont les successeurs prirent le titre de ducs d'Athènes et de grands Sires de Thèbes. L'île de Négrepont envoya des députés assurer le vainqueur de son obéissance. Alexis fut fait prisonnier, et mené à Thessalonique. Tel étoit l'état de l'Occident.

Du côté de l'Orient, Baudouin ne possédoit presque rien. Les Turcs y dominoient : la plupart des seigneurs grecs, réfugiés dans la Na-

tolie, s'y partageoient les débris de l'Empire, chacun s'emparant de ce qu'il pouvoit saisir à sa bienséance. Mais un seul joua dans l'Asie un rôle important; ce fut Théodore Lascaris. Echappé au glaive et aux fers des Latins, il subjugua, avec le secours du sultan d'Icone, Nicée, Pruse et toute la Bithynie. Henry, frère de Baudouin, le battit, et l'auroit peut-être chassé de tout le pays qu'il occupoit, s'il n'eût été rappelé d'Asie avec ses troupes pour combattre les Bulgares.

Les Grecs obéissoient en murmurant, et les 1205.
Latins oublioient que le vaincu ne pardonne que quand le vainqueur adoucit le joug de la domination. Entre les seigneurs de cette nation, un seul étoit fidèle aux François; c'étoit Théodore Branas, fils de celui qui avoit péri en cherchant à ravir l'Empire à Isaac II. Sa fidélité étoit l'effet de l'amour qui l'attachoit à la fille de Louis VII. Bien fait, brave, généreux, il avoit su plaire à cette princesse jusqu'alors infortunée. Le retour dont elle le payoit alloit jusqu'à la foiblese. La crainte de perdre sa dot par une mésalliance, fit suspendre long-temps leur mariage; Baudouin les obligea de le contracter, et fit à Branas un établissement, dont le chef-lieu étoit Apros (Aprio) dans la Thrace, à trois journées de Constantinople. Les autres Grecs, d'un certain rang, ne respiroient que vengeance.

Le mépris et la dureté des Latins aigrissoient encore leur ressentiment. Plusieurs d'entr'eux qui s'étoient sauvés autrefois de Constantinople avec Alexis, ne pouvant rien attendre de ce prince, avoient offert successivement leurs services à Boniface et à Baudouin. Egalement rebutés de tous deux, ils s'étoient réfugiés chez le roi des Bulgares, Joannice, dont ils avoient été bien accueillis. Ce prince venoit lui-même de recevoir un affront de la cour de Constantinople; il avoit envoyé lui demander son amitié par une ambassade : on répondit qu'il ne lui convenoit pas de traiter d'égal à égal avec l'Empereur, mais comme un vassal avec son suzerain. Joannice, vivement offensé de cet outrage, engagea les seigneurs qui étoient venus lui demander un asile à retourner dans leur patrie, et à ne rien négliger pour aigrir les esprits contre ses nouveaux maîtres, promettant de réparer les torts de la fortune à leur égard. Il fut facile à ces émissaires d'enflammer des cœurs déjà ulcérés. La plupart des villes de Thrace, oubliant les ravages qu'elles avoient tant de fois essuyés de la part de Joannice, lui offrirent secrètement de le reconnoître pour Empereur et de massacrer tous les Latins, s'il vouloit les protéger comme ses sujets. Le traité fut conclu et réciproquement juré; aussitôt il s'exécute. Le soulèvement éclate de tout côté.

Une foule de croisés sont assassinés : les Bulgares viennent appuyer les assassins, et se loger dans Andrinople, dont les Vénitiens étoient possesseurs. Baudouin accourt pour reprendre cette ville ; il est défait par Joannice, et fait prisonnier à peu de distance de ses murs. Les Latins restés à Constantinople, furent si effrayés de ce revers que sept mille retournèrent en Occident sur cinq vaisseaux vénitiens ; ce qui peut donner une idée de la grandeur des navires de Venise. Le cardinal de Capoue retint un grand nombre de croisés, en publiant des indulgences pour ceux qui passeroient encore un an à Constantinople.

Henri, que Baudouin auroit dû attendre, accouroit pour le joindre, lorsqu'il apprit le malheur de ce prince ; on le nomma régent. Son premier soin fut de chercher, par tous les moyens, à se procurer des nouvelles de son frère. Il fut plus d'un an incertain de son sort. L'Empire se trouva presque réduit à sa capitale. Au delà du Bosphore, il ne possédoit plus qu'un château, (la retraite des troupes impériales avoit mis Lascaris en possession du surplus) ; et du côté de l'Europe, Rhédeste seule et Sélymbrie reconnoissoient ses lois. Joannice s'étoit emparé du surplus. Dans ces tristes conjonctures, on perdit le doge de Venise, dont l'âme vigoureuse avoit été secondée par un tempérament analogue.

Posté à quelque distance d'Andrinople, il n'avoit point pris part à la bataille; mais il contribua beaucoup à sauver les débris de l'armée. Enfin, succombant aux fatigues de cette funeste campagne, il mourut à l'âge de 97 ans. Il en avoit 84 lorsqu'il fut élu doge. Pendant les treize ans qu'il conduisit les affaires, il rendit les plus éminens services à sa patrie; il lui procura des richesses, de la puissance, une sage législation, composa un code criminel qui a été suivi tant que la république a subsisté, perfectionna sa marine, et ajouta d'immenses domaines à ses Etats.

Le régent se rendit à Constantinople. Avant d'y arriver, il apprit un nouveau désastre. Une foule d'Arméniens, répandus aux environs de l'ancienne Troye, et ennemis mortels des Grecs, lui avoient fourni d'utiles secours pendant qu'il faisoit la guerre en Asie. Lorsqu'il fut forcé de quitter cette contrée, ils n'osèrent y rester, et l'accompagnèrent au nombre de vingt mille, avec leurs femmes et leurs enfans. Comme ils étoient tous gens de pied, et ne pouvoient marcher que lentement avec une telle suite, le régent se vit dans la nécessité de les laisser en arrière. Enveloppés par les Grecs, ils furent tous pris ou massacrés. Dans l'état de foiblesse où se trouvoit la capitale, cette perte étoit immense. Joannice, emportant tout sur son passage, paroissoit

roissoit disposé à l'attaquer. Mais les Comans auxiliaires qui étoient dans son armée, ne pouvant supporter les chaleurs de l'été, retournèrent chez eux, sans qu'il lui fût possible de les retenir. Ne se croyant plus en état d'entreprendre un siége si difficile, et ne voulant pas perdre dans l'inaction le reste de la campagne, il tourna ses armes contre le marquis de Montferrat.

Son premier exploit fut la prise de Serres. Le commandant en ayant été tué, les soldats de la garnison prirent l'épouvante, et se renfermèrent dans la citadelle. Dès qu'ils s'y virent assiégés, ils offrirent de la rendre, à la condition qu'on les feroit conduire sûrement et sans dommages où ils voudroient se retirer. Joannice accorda tout, et fit même jurer la capitulation par vingt-cinq des principaux de son armée; mais quand il eut ces malheureux en son pouvoir, il les fit dépouiller, charger de fers, et conduire tout nus en Valachie, où les officiers eurent la tête tranchée. Les soldats furent envoyés en Hongrie. Le féroce Bulgare alla ensuite assiéger Philippopolis. Les intelligences qu'il y avoit, lui en firent ouvrir les portes; il avoit promis le traitement le plus doux aux assiégés; dès qu'il y fut entré, il fit massacrer l'archevêque, écorcher vifs ou décapiter les principaux habitans, et mettre le reste à la chaine. Tout fut brûlé ou

démoli. Ainsi périt l'ancienne ville de Philippopolis, fondée par le père du grand Alexandre ; et qui ne voyoit alors au-dessus d'elle dans l'Empire que Constantinople et Thessalonique.

Henri profita de l'éloignement de Joannice pour recouvrer quelques-unes des places que la révolte avoit livrées aux Bulgares. Celle d'Apros offrit de se rendre, et l'on dressoit les articles de la capitulation, lorsque l'armée impériale escalada les murailles ; la plupart des habitans furent massacrés, malgré les ordres du régent et des officiers qui ne purent contenir la fureur des soldats. Les Grecs accusèrent les François de perfidie ; M. le Beau prétend que c'est à tort : puisque la capitulation n'étoit pas signée, on pouvoit, dit-il, les traiter en ennemis. La prévention nationale abuse ici étrangement cet auteur. L'armistice est de droit pendant qu'on capitule ; et un assaut donné en ce moment suppose un défaut de discipline, ou une impardonnable inattention de la part du général. Les François tentèrent une entreprise plus considérable ; ce fut le siége d'Andrinople. Ils y éprouvèrent une vive résistance. Plusieurs pelotons ennemis, voltigeant autour de leur camp, interceptoient le passage des vivres ; les François, perdant courage, dépêchèrent à Constantinople pour demander du renfort. Les soldats qui étoient dans

cette ville, encore plus découragés, croyoient qu'on les menoit à la mort. Ils ne cédèrent qu'aux menaces d'excommunication du cardinal de Capoue et du patriarche. Leurs sinistres pressentimens furent justifiés : entourés, dans leur route par les Bulgares, ils périrent presque tous. Cette défaite, et la peste qui vint désoler le camp des François, les obligèrent de lever le siége. Un 1206.
parti considérable des leurs fut écrasé par un corps de Grecs, de Valaques et de Comans près de Rusium, non loin de Rhédeste. André d'Arboise, qui le premier étoit monté sur la muraille au dernier assaut de Constantinople, périt dans cette action. Ce succès d'un simple détachement anima Joannice, et lui fit espérer qu'un plus grand effort acheveroit d'anéantir la puissance françoise. Il assemble en conséquence toutes ses forces, et vient à leur tête se jeter sur les terres de l'Empire. Plus redoutable encore par sa cruauté que par sa valeur, il répand par-tout la terreur, exterminant, ou enchaînant tout ce qui se trouve sur son passage. Quantité de villes de la Thrace sont reprises par ses armes, et celle de Rhédeste, l'une des mieux situées et des plus fortes de l'Empire, est détruite. La campagne est ensanglantée et saccagée jusqu'au pied des murs de Constantinople. Quelquefois même des partis de Barbares, cachés la nuit dans les en-

virons, trouvant le matin les portes ouvertes, se jetoient dans la ville, massacrant ou enlevant ce qu'ils rencontroient à l'entrée. Enfermé dans l'enceinte des murailles, Henri étoit trop foible pour en sortir. Entre tant de villes de Thrace, fortes et opulentes, il ne restoit à l'Empire que Bizye et Sélymbrie, outre la capitale, où le régent, avec fort peu de troupes, avoit à contenir un peuple immense, moins disposé à combattre les ennemis qu'à les appeler.

Les Latins avoient envoyé solliciter les secours de l'Occident. Leurs vives instances ne leur procurèrent que des lettres de la part du pape à Joannice. Le Saint Père le nommoit son cher fils, lui rappeloit qu'il lui avoit envoyé le diadème et l'étendard de Saint Pierre; et l'exhortoit à mettre Baudouin en liberté, et à se réconcilier avec les croisés, lui faisant entendre que les puissances occidentales assembloient contre lui des forces irrésistibles. Joannice répondit qu'il avoit été contraint à la guerre contre son inclination; que les avances qu'il avoit faites aux Latins avoient été repoussées avec un mépris injurieux; qu'on lui avoit insolemment déclaré qu'il n'avoit de paix à espérer qu'en rendant le pays qu'il avoit usurpé sur l'Empire. « A quoi, » ajoutoit-il, j'ai répliqué que je possède mon » royaume à meilleur droit qu'ils n'en ont sur

» ce qu'ils appellent leur Empire. J'ai recouvré » le domaine de mes ancêtres ; quand l'Etat » qu'ils ont envahi leur a-t-il appartenu ? Vous le » savez, Saint Père, c'est de vos mains que » j'ai reçu la couronne ; de qui le prétendu Em- » pereur tient-il la sienne, sinon de lui-même? » J'ai reçu aussi de votre Sainteté l'étendard de » Saint Pierre ; c'est sous cette bannière que » j'ai combattu, et vais combattre encore des » infidèles, qui n'ont d'apparences chrétiennes » que les croix qu'ils ont mises sur leurs épaules. » Dieu, qui a déjà donné la victoire à Saint » Pierre, ne lui refusera pas de nouvelles fa- » veurs. » Quant à la liberté de Baudouin, il l'auroit, disoit-il, volontiers accordée à la recommandation du pape ; mais ce prince avoit cessé de vivre.

Il ne restoit plus de ressource aux Latins, lorsqu'une révolution inattendue changea la face des affaires. Les Grecs, en se soulevant contre eux, avoient espéré d'être régis avec douceur par Joannice. Voyant qu'il faisoit de la Thrace un désert, qu'il exterminoit les Grecs aussi bien que les Latins, ou les faisoit traîner en Valachie pour défricher ses forêts et peupler ses anciens Etats, ils se tournèrent vers les Latins. Branas fut envoyé par les premiers à Constantinople pour négocier la réconciliation ; ils demandèrent

seulement qu'on laissât à leur député le domaine d'Andrinople et de Didymothicos, les deux plus importantes villes de Thrace, à la charge de le tenir en fief de l'Empire. La paix fut rétablie à cette condition. Les Grecs qui suivoient Joannice s'étant retirés, et les Comans l'ayant encore abandonné à cause des chaleurs, il fut bientôt contraint de retourner dans son pays; on le suivit sans pouvoir l'atteindre.

On apprit alors des nouvelles certaines de l'infortuné Baudouin. Les sollicitations les plus pressantes de son frère, les offres d'une riche rançon, les prières, les menaces, rien n'avoit pu fléchir son vainqueur impitoyable, qui le tenoit captif dans Ternova lieu de sa résidence ordinaire. D'abord traité assez humainement, il fut ensuite renfermé dans un cachot, où on le laissoit presque mourir de faim. La reine seule avoit obtenu de son époux, dont elle étoit aimée, la permission d'aller, sous prétexte d'humanité, porter quelque consolation à l'illustre prisonnier. Baudouin avoit une belle figure, et la princesse, née en Tartarie, un cœur sensible à l'amour. Elle se passionna pour ce prince, lui proposa de l'épouser, et de l'emmener en Flandre, en abandonnant à Joannice ce misérable Empire de Constantinople, qui ne pouvoit plus, disoit-elle, subsister long-temps, et lui promit d'assurer

leur fuite commune. Baudouin voulut lui faire entendre qu'un tel mariage seroit illégitime; elle sort furieuse, en le menaçant de la mort. Le lendemain mêmes offres, mêmes menaces, même résistance. Cette femme emportée va trouver Joannice, et accuse Baudouin d'avoir osé chercher à la séduire. Le mari crédule le fait amener à un festin auquel assistoient ses courtisans, le livre à leurs insultes, en lui reprochant son audace, et sans écouter ses protestations d'innocence, lui fait couper en sa présence les mains, les bras, les jambes, les cuisses à divers intervalles, et fait jeter le tronc et les membres dans une fosse destinée à recevoir les chiens et les chevaux morts. Baudouin, dit-on, n'y expira qu'au bout de trois jours, déchiré par les oiseaux de proie (1). Ces détails peuvent être vrais, mais ils ne sont pas vraisemblables, et il n'est pas facile de deviner comment on a pu être instruit de la passion et des propositions romanesques de la reine des Bulgares. Joannice, altéré de sang et de vengeance, fit mourir tous les autres prisonniers par divers supplices.

HENRI. THÉODORE LASCARIS.

Baudouin, en quittant ses Etats, y avoit laissé

(1) Il n'avoit que trente-cinq ans.

deux filles en bas âge. La situation de l'Empire ne permettoit pas de les appeler à recueillir ce sanglant héritage. Tous les suffrages se réunirent en faveur de Henri. Le premier soin de ce prince fut le gouvernement intérieur de l'Etat, auquel son frère n'avoit pas eu le temps de mettre ordre. Il crut devoir, pour le bien public (1), restreindre la puissance impériale en déclarant que le souverain seroit obligé de se conformer aux avis du conseil pour les choses qui concerneroient l'accroissement ou la défense de l'Empire; que s'il contrevenoit aux lois, il seroit lui-même soumis à la censure des tribunaux; qu'on ne changeroit jamais rien à ces articles, et à quelques autres (que nous croyons inutile de rapporter) sans le consentement de l'Empereur, du préteur vénitien (autrement nommé Bayle, c'est-à-dire défenseur de la nation), des barons et du roi de Thessalonique.

Ces pacifiques opérations furent interrompues par Joannice qui enleva d'assaut et rasa Didymothicos. Henri accourut, força le Bulgare de reprendre la route de son pays, lui arracha vingt mille captifs et trois mille chariots remplis

(1) Ce motif louable l'entraîna peut-être trop loin. Un pouvoir limité outre mesure n'est pas moins dangereux pour l'intérêt du peuple qu'un pouvoir excessif.

du butin qu'il emmenoit, entra sur ses terres, prit d'emblée et ruina de fond en comble la forte place de Thermes, célèbre par ses bains d'eaux chaudes, les plus beaux qui fussent au monde. Il ne quitta la Bulgarie qu'après l'avoir ravagée entièrement, et avoir détruit plusieurs de ses places.

Tandis que les Bulgares occupoient les armes françoises, Théodore Lascaris, qui jusqu'alors s'étoit contenté du titre de despote, voyant son beau-père Alexis en captivité, et pensant que ce prince avoit fini sa carrière politique, prit celui d'Empereur. Depuis la retraite des troupes françoises, il étoit rentré en possession des places maritimes, et se voyoit maître de la Bithynie, de la Lydie, des côtes de l'Archipel jusqu'à Ephèse, et d'une portion de la Phrygie; ce fut ce qu'on nomma l'Empire de Nicée; il se fit couronner avec appareil. Cet Empereur grec égaloit l'Empereur françois en courage, en activité, en habileté politique ou militaire; mais il n'avoit pas l'avantage de commander à une nation aussi aguerrie. Plusieurs tyrans avoient profité de la révolution pour s'établir en Asie sur les ruines de l'Empire. Afin d'avoir le temps de les détruire, Lascaris fit une trêve avec les François, qui, de leur côté, n'avoient pas trop de toutes leurs forces pour combattre Joannice. Empire de Nicée.

Empire de Trébizonde. Un troisième Empire s'étoit formé depuis peu en Asie. Trébizonde, autrefois Trapezonte, étoit une ville grecque, fondée par une colonie de Sinope, sur les bords du Pont-Euxin vers la Colchide. Sa situation, et la force de ses remparts l'avoient défendue contre tous les efforts des Turcs lorqu'ils avoient envahi cette contrée. Les Empereurs de Constantinople y envoyoient tous les ans un gouverneur avec le titre de duc. Manuel Comnène, cet enfant de l'usurpateur Andronic, qui sans avoir partagé les crimes de son père, fut enveloppé dans son malheur, laissa deux fils qui se retirèrent dans le Pont, où leur aïeul avoit long-temps vécu, et s'y firent un état indépendant. L'aîné, Alexis, qui fut surnommé le Grand, s'empara de toute la côte du Pont-Euxin, depuis Sinope jusqu'au delà de Trébizonde, dont il fit sa capitale. Il y ajouta dans la suite Héraclée et la Paphlagonie, dont le cadet, David, (qui mourut avant lui sans enfans) s'étoit composé un domaine. Telle fut l'origine de cet Empire de Trébizonde, qui n'a eu de célébrité que dans les récits romanesques de la chevalerie. David essaya de s'étendre aux dépens de Lascaris. Ayant été repoussé, il eut recours aux François, et ne fut pas plus heureux avec leur assistance.

1207. Le secours qu'ils lui accordèrent rompit la

trève entre Henri et Lascaris. Celui-ci fit une ligue avec Joannice, et tous deux attaquèrent en même temps l'Empire françois : leur coalition n'eut aucun résultat important. Lascaris assiégea deux villes asiatiques qu'il ne put prendre, et Joannice fut contraint de lever le siége d'Andrinople en Europe, par la retraite des Comans, qui terminoient toujours leurs campagnes aux premières chaleurs de l'été. Le souverain de Nicée proposa une trève de deux ans à celui de Constantinople, à condition qu'on lui abandonneroit deux forts pour être démolis, ce que Henri crut devoir accepter afin de dissoudre une ligue qui enveloppoit ses états de tout côté : la mort le débarrassa presqu'au même instant du terrible Joannice. Un des neveux de ce roi des Bulgares, qui fut son successeur, hérita de sa haine contre les François, mais non de son courage et de son habileté. Ayant tenté une invasion sur les terres de l'Empire avec une nombreuse armée, il fut entièrement défait dès la première bataille, et Henri, qui avoit reçu quelques renforts de l'Occident, profitant de ses avantages, entra dans son pays et en conquit, dans un mois, l'espace de quatre-vingts lieues. Deux ans après, le roi Bulgare, pour consolider la paix qu'il fit avec l'Empereur, lui donna en mariage la fille de ce Joannice qui avoit été le plus mortel ennemi des François.

Les Vénitiens en ce temps s'occupèrent des moyens de se mettre en possession des îles qui leur avoient été assignées en partage, et qui se trouvoient encore entre les mains des Grecs ou des Pirates, lesquels s'étoient multipliés à la faveur de la révolution. Pour en conserver la souveraineté à l'état, sans toutefois lui donner la peine de les conquérir, ce qui eût été très-long attendu leur grand nombre, il fut rendu une loi qui permit à tout Vénitien de s'en emparer et d'en jouir, en rendant à la république la foi et l'hommage que celle-ci à son tour devoit à l'Empereur. Les riches particuliers armèrent à leurs dépens, et conquirent ces îles, dont plusieurs étoient en la possession de pirates génois. Corfou devint le rempart de l'état Vénitien à l'embouchure du golfe Adriatique. L'île de Candie, que la république avoit achetée du marquis de Montferrat, et qui avoit été saisie par un seigneur de Gênes, coûta du sang. Les îles de Zante et de Céphalonie échappèrent alors aux Vénitiens. Un François, dont le nom est ignoré, s'en étoit mis en possession. Les plus puissantes familles de Venise se répandirent dans l'Archipel. Chacune embrassant dans sa conquête plusieurs des îles dont cette mer est semée, s'en composa un domaine patrimonial; la république qui les protégeoit en tiroit des secours et des redevances.

Le marquis de Montferrat avoit été tué l'année 1208.
précédente dans une action contre les Bulgares. 120
Il laissoit deux fils: par son testament, il donnoit le Montferrat à Guillaume, né de sa première femme, et Thessalonique à Démétrius encore enfant, qu'il avoit eu de son second mariage avec l'Impératrice Marguerite de Hongrie. Le comte de Blandras, nommé tuteur du jeune prince, et régent du royaume, résolut de faire de la Thessalie une souveraineté indépendante de l'Empire, et pour y parvenir se proposoit de dépouiller son pupille, et de faire passer la couronne sur la tête de Guillaume, que son âge rendoit plus capable de soutenir une entreprise hardie. L'Empereur, instruit de ce projet, marcha vers la Thessalie; une ville frontière lui ferma ses portes. Rendu près de Thessalonique, il envoya des députés à Blandras pour lui demander raison de sa conduite. Blandras répondit que ce pays ayant été conquis par la valeur des Lombards, ils ne devoient d'obéissance qu'à leur roi, et qu'ils sauroient bien s'affranchir de toute autre sujétion. Cependant on vint à bout de le déterminer à recevoir l'Empereur, pourvu qu'il ne vînt accompagné que d'une petite escorte. Cette condition humiliante fut acceptée par le souverain; mais au moment où il entroit dans la ville, toute l'armée s'y jeta de vive force, et l'imprudent Blandras

fut arrêté et renvoyé en Italie. On donna la tutelle du jeune roi à Marguerite de Hongrie sa mère.

1210. L'ancien Empereur Alexis, échappé des mains du marquis de Montferrat, s'étoit d'abord réfugié en Epire; ne trouvant aucune ressource auprès du despote, pour qui un prince malheureux n'étoit qu'un hôte incommode, il alla se jeter entre les bras du sultan d'Icone, auquel l'unissoit une vieille amitié. Ce sultan, qu'avoit autrefois détrôné un de ses frères, avoit été reçu avec bienveillance par Alexis qui régnoit alors. Il s'étoit également lié avec Lascaris et lui fournissoit des secours contre ses ennemis; l'arrivée d'Alexis à sa cour changea cette disposition. Ce dernier, loin de se réjouir des succès de son gendre, ne voyoit en lui que l'usurpateur d'une partie de son Empire: il mit dans ses intérêts le sultan d'Icone, qui comptoit lui faire payer ses services et qui déclara la guerre à Lascaris. L'Empereur de Nicée ne s'y attendant pas, n'avoit près de lui que deux mille hommes, dont huit cents étoient des déserteurs françois, qu'une forte solde avoit attirés sous ses drapeaux. Avec ce foible détachement, il va chercher le sultan, qui, accompagné d'Alexis dont il se servoit comme d'un appeau pour appeler les Grecs, assiégeoit Antioche sur le Méandre, en Carie

(aujourd'hui Iegni - Shehr). Les huit cents François, accoutumés à mépriser les Turcs, s'élancent sur eux, et renversant ce qui fait résistance, percent leurs bataillons; mais au retour, quand ils veulent venir reprendre leur poste, enveloppés d'une nuée d'ennemis, ils périssent tous, en faisant payer chèrement leur vie. Les Grecs fuient après une très-courte résistance. Lascaris, sans espoir, se défendoit encore avec un petit nombre de braves gens déterminés comme lui à s'ensevelir sur le champ de bataille, lorsqu'un hasard inespéré lui fit tuer de sa propre main le sultan qui s'étoit approché pour achever de l'accabler. Cette mort, qui n'auroit rien dû changer au sort de la bataille, déjà en quelque façon décidé, procura la victoire au prince grec; mais elle lui coûta trop cher, puisque ce peu de François qu'il avoit dans son armée en faisoit toute la force. Aussi bien Henri, en apprenant l'issue de cette journée, dit: « Lascaris n'est pas vainqueur; il est vaincu. » Alexis, pris en fuyant, fut renfermé dans un monastère. Le dépit de l'ambition trompée y termina promptement sa carrière. Sa femme Euphrosyne passa le reste de ses jours en Epire, où il l'avoit laissée. Elle perdoit plus que lui à sa chute, puisque c'étoit elle qui avoit régné en effet sous le nom de son mari.

Le clergé latin établi à Constantinople ne

montra pas plus de désintéressement que n'en avoit fait paroître le clergé grec. Dès le commencement du règne de Henri, les princes, les barons, les chevaliers françois ou vénitiens avoient consenti à céder à l'Eglise, pour l'indemniser des biens qu'elle avoit possédés sous les Empereurs grecs, le quinzième de toutes les acquisitions d'immeubles faites et à faire, et la dixme de toute culture et du produit des animaux, dont on exemptoit seulement l'intérieur de Constantinople. De plus, les églises et les personnes qui leur appartenoient, furent affranchies de la juridiction laïque. Le pape s'étoit cru en droit de ratifier ces concessions, et avoit chargé les évêques de contraindre par leurs censures ceux qui refuseroient de s'y soumettre : l'Eglise étant ainsi abondamment pourvue, Henri jugea convenable de défendre de lui faire aucun don immobilier. L'état naissant ne pouvoit subsister que par le nombre des vassaux, qui, à raison de leurs fiefs, seroient obligés d'assister le prince à la guerre. Pour que le service militaire se soutînt, il falloit empêcher que le clergé, qui en étoit exempt, n'engloutît les mouvances par des donations. D'un côté l'on abusa de cette loi, de l'autre on y résista. Des seigneurs en prirent occasion d'envahir les biens des églises, sous prétexte qu'ils avoient été donnés contre la disposition de l'édit;

dit ; et le pape, excité par les prélats, demanda la révocation de cette défense, et chargea les évêques de lancer l'anathème sur ceux qui garderoient les biens ecclésiastiques dont ils s'étoient saisis. Ses menaces ne produisant aucun effet, il poussa la hardiesse jusqu'à donner commission aux mêmes evêques de déclarer de sa part que la loi impériale étoit nulle, et que personne n'étoit tenu en conscience d'y obéir : le prince mollit et transigea. Les évêques ne s'accordoient pas mieux entr'eux qu'avec le souverain. Les bouleversemens de l'Empire ayant en quelque sorte effacé les limites de leurs diocèses, ils ne cessoient d'entreprendre les uns sur les autres. Plusieurs même, beaucoup trop zélés, employoient les vexations pour traîner les Grecs à la communion romaine.

Le patriarche eut aussi une querelle particulière avec Henri. Nous avons vu que Saint Ambroise avoit jeté le trône impérial hors du sanctuaire ; il y étoit resté depuis. Les princes françois devenus maîtres de Constantinople, suivirent l'usage reçu dans l'Eglise latine, et se placèrent dans l'enceinte de l'autel au-dessus du patriarche. Celui-ci s'en plaignit au pape. Innocent, qui ne cherchoit que des occasions de déployer l'autorité qu'il s'arrogeoit sur les souverains, en écrivit à l'Empereur. Après avoir établi avec

emphase la supériorité du sacerdoce sur la puissance temporelle, il le réprimandoit aigrement d'avoir mis à sa gauche, et comme aux pieds de son trône, un des principaux membres de l'Église. On ignore quel fut le succès de cette mercuriale. Le patriarche mourut sur les entrefaites; il avoit été pris, ainsi qu'on en étoit convenu, parmi les Vénitiens : il se nommoit Thomas Morosini. L'Empereur Baudouin avoit dans le temps (1204) écrit au pape pour demander son consentement. Innocent III répondit qu'il n'appartenoit pas à des laïques de décider des affaires ecclésiastiques; qu'ainsi cet article de la convention des croisés étoit nul; en conséquence, il rejetoit l'élection. Cependant, pour ne pas troubler la nouvelle Eglise de Constantinople, et aussi par considération pour l'Empereur et par estime pour le prélat élu, qu'il connoissoit particulièrement, il déclaroit nommer lui-même Morosini au Siége de Constantinople.

1211. Après la mort de ce pontife, les Vénitiens
1214. voulant maintenir le patriarcat dans leur nation, malgré la décision du pape qui avoit annulé la stipulation faite à cet égard, les Vénitiens, disons-nous, s'assemblèrent en armes à Sainte-Sophie, et contraignirent leurs compatriotes chanoines de promouvoir leur doyen à la dignité de patriarche. Les François appelèrent au pape de

cette élection, et le prièrent de choisir entre trois personnes qu'ils lui désignoient. Innocent improuva l'élection du chapitre, rejeta ceux que les François lui présentoient, et ordonna de procéder à un nouveau choix libre et canonique, faute de quoi il nommeroit lui-même. Les François et les Vénitiens ayant chacun élu de leur côté, le pape au bout de quelques années, cassa toutes ces nominations, et de sa seule autorité, donna le patriarcat à un Toscan qui fut accepté par Henri. Dans l'état de foiblesse où se trouvoit alors l'Empire, ses possesseurs avoient souvent besoin du crédit des souverains pontifes pour se procurer des secours, et ces pontifes en abusoient pour prendre avec eux le ton de Grégoire VII. C'est ce qu'on voit dans une lettre à Henri, relative à une affaire qu'il lui avoit recommandée : « Quoi-» que nous vous en ayons parlé plusieurs fois, » lui mandoit-il, vous avez fait la sourde oreille » sans réfléchir à la bonté que nous avons eue » d'écouter vos requêtes, ni aux secours que » nous vous avons prêtés dans vos besoins. Si » votre dure ingratitude nous oblige de vous les » refuser à l'avenir, vous sentirez combien ils » vous étoient utiles. » Les légats du Saint Siége imitoient sa hauteur. Pélage (évêque d'Albe) envoyé en cette qualité à Constantinople, affecta un faste qui révolta les Grecs, qu'il prétendoit

éblouir. Non content de se couvrir lui-même entièrement d'écarlate, il voulut que les habits de ses domestiques, les harnois, les brides de ses chevaux, brillassent de cette couleur éclatante ; ce qui choqua d'autant plus les Grecs, qu'elle étoit réservée à leur souverain. Sa conduite répondit à ce début. Il commença par des ménaces contre ceux qui oseroient refuser obéissance au pontife romain. Il falloit sous peine de mort reconnoître le pape pour chef de l'Eglise universelle, et faire mention de lui dans les prières de la messe. Des moines, des prêtres furent chargés de fers, des églises interdites et fermées: le prince prêtoit son pouvoir à l'exécution de ces ordres barbares. On lui fit cependant concevoir qu'il avoit tort de prétendre violenter les consciences, et en dépit du légat, il ouvrit les prisons aux victimes que l'intolérance y avoit entassées.

1215. Un concile tenu à Rome acheva de remettre l'ordre dans l'Eglise. Il s'y trouva quatre cent douze évêques, huit cents abbés et prieurs, et des ambassadeurs de presque tous les princes catholiques. Le rang et les prérogatives des patriarches furent marqués dans cet ordre : Constantinople, Alexandrie, Antioche et Jérusalem. L'Eglise d'Orient, pour la partie possédée par les Latins, se trouvant réunie au Saint Siége,

le Pape voulut abolir les marques encore subsistantes de l'aversion du clergé grec pour le clergé latin. Plusieurs prêtres du premier ne célébroient la messe après ceux du second, sur le même autel, qu'après l'avoir lavé, et redonnoient le baptême aux personnes à qui les Latins l'avoient conféré. Ces pratiques furent défendues sous peine d'excommunication; quant aux schismatiques, dont les uns vivoient sous l'Empire de Lascaris, les autres sous la domination de Henri, qui leur laissoit liberté de conscience, ils continuèrent de reconnoître pour supérieur ecclésiastique le patriarche qui résidoit à Nicée.

Pour suivre sans interruption le fil de ces affaires ecclésiastiques, nous avons différé de parler de la guerre que fit (en 1214) Lascaris à Henri. Il y avoit long-temps que la trève conclue entr'eux étoit expirée : le prince grec ne cessoit d'attaquer les François répandus en Natolie ; ce n'étoit cependant que des affaires de parti. Lascaris se trouvoit tellement affoibli par la victoire qu'il avoit remportée sur le sultan d'Icone, qu'il étoit hors d'état de tenir la campagne. Les Grecs plus cruels, parce qu'ils étoient plus foibles, traitoient avec inhumanité ceux qu'ils pouvoient surprendre. Henri passa l'Hellespont avec une puissante armée, traversa la Troade et la Mysie sans rencontrer d'obstacle, et s'avança sur la

frontière de Bithynie. Lentianes soutint le siége pendant quarante jours ; ses habitans furent réduits à manger du cuir. Lorsqu'on eut fait une brèche à leur mur, ils la bouchèrent d'une prodigieuse quantité de bois, y mirent le feu, et l'alimentoient en y jetant jusqu'à leurs meubles et aux arbres de leurs jardins. Cet incendie leur tint quelque temps lieu de défense. La ville ayant été forcée enfin, le vainqueur irrité d'une si opiniâtre résistance, sortit de son caractère, et souilla son règne par une horrible et inutile cruauté; il fit mourir le commandant de la garnison, avec un frère et un gendre de Lascaris. L'Empereur grec n'osa se montrer devant une armée si supérieure à ses forces; il obtint la paix en cédant une portion de la Mysie, ce qui, dans la position fâcheuse où il se trouvoit, étoit une condition bien douce.

1216. Henri mourut en 1216, à quarante-quatre ans.
1218. La plupart des historiens prétendent qu'il fut empoisonné; les uns ont cru devoir en accuser sa femme, qui, en l'épousant, conserva, dit-on, toujours au fond du cœur, la haine que son père Joannice lui avoit inspirée contre les François; d'autres mettent ce crime, peut-être supposé, sur le compte des Grecs; cependant ce prince les avoit toujours traités avec la même douceur que les Latins, et à l'exception de la violente

persécution de Pélage, qu'il ne toléra même que très-peu de temps, ils n'eurent aucun sujet de se plaindre de lui. Plus indulgent que Baudouin et Boniface, il ne les avoit exclus, comme eux, ni de sa cour, ni d'aucun emploi militaire ou civil; ils trouvèrent en lui un protecteur contre l'oppression trop naturelle à une nation conquérante.

PIERRE DE COURTENAI, ET THÉODORE LASCARIS.

Henri ne laissant qu'une fille naturelle, les barons s'assemblèrent pour lui donner un successeur. Aucune loi fondamentale n'établissoit l'hérédité du trône; mais la mémoire des Baudouin étoit si respectée qu'on ne songea pas même à prendre un Empereur hors de leur famille. Pierre de Courtenai étoit fils de Pierre de France, et petit-fils de Louis le Gros. Son père en se mariant avec Isabelle, dame de Courtenai et de Montargis, avoit pris le nom de la terre de Courtenai (1). Il avoit, lui, épousé en premières noces une fille du comte de Nevers, et ce mariage lui avoit procuré la jouissance à vie

(1) Cette condition lui fut imposée par la famille de de sa femme.

des comtés d'Auxerre et de Tonnerre; ce qui fait qu'on le nomme tantôt Pierre de Courtenai, tantôt Pierre d'Auxerre. En secondes noces, il s'étoit marié avec Yoland, sœur des deux Baudouin. Il étoit cousin-germain de Philippe-Auguste, alors roi de France. Ce fut sur lui que tombèrent les suffrages des barons. Ils députèrent en France pour lui en donner avis. Ce prince leva cinq mille cinq cents hommes de troupes d'élite, auxquels se joignirent une foule de chevaliers et de gentilshommes françois. Il se rendit à Rome, où il désira d'être couronné des mains du pape Honorius qui avoit succédé à Innocent. Le pontife s'en défendit d'abord, sur ce que ce seroit une usurpation des droits du patriarche de Constantinople. Il craignoit surtout de paroître autoriser en quelque sorte par-là les prétentions que les Empereurs grecs avoient toujours conservées sur Rome et sur l'Empire d'Occident. Il céda toutefois, vaincu par les sollicitations du comte, et crut écarter cette prétendue conséquence en faisant la cérémonie hors des murs. Pierre envoya devant lui sa femme à Constantinople. Une flotte vénitienne le transporta devant Durazzo, qu'il avoit promis de remettre sous la puissance des Vénitiens, auxquels le despote d'Epire, Théodore, fils de Michel l'Ange et son successeur, venoit de l'enlever; mais il l'assiégea vai-

nement. Après avoir perdu beaucoup de monde devant cette place, il continua sa route par terre, et s'engagea dans les montagnes d'Albanie. Les troupes de Théodore, qui en occupoient tous les passages, lui coupoient les vivres et gênoient extrêmement sa marche. Pierre ne pouvoit à moins d'une bataille éviter sa ruine totale. Théodore voulant la consommer et ne courir aucun risque, fit proposer un arrangement qui fut accepté. Tandis que les François marchoient sans défiance, et la plupart désarmés, on tombe sur eux dans un défilé. Pierre fut pris et mourut de chagrin, à ce qu'on croit, dans les prisons d'Epire.

ROBERT *et* LASCARIS.

L'Impératrice Yoland, pendant l'absence de 1219.
de son mari, avoit tenu les rênes du gouvernement. 1221.
Elle continua de les tenir le peu de temps qu'elle lui survécut. Philippe, fils aîné de Pierre, avoit à l'Empire le droit le plus apparent. Il résidoit dans son comté de Namur, où son père avoit en partant laissé ses deux fils; on lui envoya une ambassade. Il préféra la jouissance assurée de son médiocre domaine, à un Empire chancelant, et proposa Robert, son frère puîné. Les ambassadeurs, sur l'avis du roi de France Louis VIII, qu'ils avoient consulté, amenèrent avec eux ce jeune prince. En attendant son arrivée, Conon

de Béthune exerça la régence. Resté presque seul des héros de la conquête, il n'y avoit peut-être que lui, dont le courage et la capacité eussent pu soutenir l'Empire françois. Le nouveau souverain perdit près d'une année en préparatifs, et vint passer l'hiver en Hongrie dans les fêtes que lui donna le roi, qui étoit son beau-frère. Enfin il arriva à Constantinople. Il vit que les Vénitiens étoient à peu près son unique ressource. Aussi les combloit-il de faveurs et de caresses. Le Bayle étoit son confident, et il ne parloit jamais du doge de Venise, sans l'appeler son cher collègue et l'ami de l'Empire.

ROBERT *et* VATACE.

1222. Lascaris, après un règne de dix-huit ans, mourut sans enfans mâles; il laissoit quatre frères.
1224. Jean Ducas Vatace, mari de sa fille aînée, leur fut préféré; c'étoit un homme d'un mérite supérieur en tout genre, d'une valeur héroïque, d'une prudence consommée, aussi profond politique qu'habile guerrier, apercevant avec justesse dans les affaires le point de maturité, qu'il savoit préparer de loin, attendre avec patience et saisir avec célérité. On peut dire que Lascaris et lui empêchèrent ou du moins reculèrent de plus de deux siècles l'anéantissement de l'Empire grec. Il étoit de Didymothicos. On conjecture que l'il-

lustre nom de Ducas lui venoit par les femmes. C'étoit alors l'usage des Grecs de joindre à leurs noms paternels ceux des grandes familles dont leurs mères étoient issues. Son élévation ulcéra les deux aînés des quatre frères de Lascaris, Alexis et Isaac. Ils se retirèrent furtivement à la cour de l'Empereur françois, auquel ils inspirèrent leurs sentimens de haine contre Vatace. Robert auroit éclaté à l'instant, si un ennemi plus voisin ne lui avoit inspiré de vives inquiétudes.

Le despote d'Epire, Théodore, prit les armes, et les porta de toute part à la fois, attaquant et les Vénitiens, et les François, et le royaume de Thessalonique. Le jeune Démétrius tremblant pour sa sûreté personnelle, et mal conseillé, quitta sa capitale qu'il auroit dû défendre, pour aller mendier des secours en Italie. Théodore, profitant de son absence, s'empara de tous ses Etats, prit le titre d'Empereur et se fit couronner en cette qualité; ensorte qu'alors l'Orient compta quatre empires, Constantinople, Nicée, Trébizonde et Thessalonique. Tandis que Théodore s'établissoit dans celui-ci, une croisade se préparoit en Occident, et le pape s'efforçoit d'en faire tomber les premiers coups sur cet usurpateur. C'est ainsi que l'expédition de la Terre Sainte servoit de prétexte à beaucoup d'autres, et que toutes les

4ᵉ. Empire.

guerres devenoient des croisades (1). Robert, alarmé des progrès de Théodore, avoit envoyé pour les arrêter un gros corps de troupes qui mit le siége devant la ville de Serres.

Mais rassuré sans doute par les préparatifs qui se faisoient en Occident contre ce prince, il rassembla de plus grandes forces pour attaquer Vatace. Conon de Béthune, et les autres braves capitaines qui avoient subjugué l'Empire, n'existoient plus, et n'avoient pas laissé de successeurs. Robert crut ne pouvoir mettre son armée en de meilleures mains qu'en celles des deux Lascaris, qui depuis deux ans ne cessoient de l'exciter à la guerre. L'un et l'autre passèrent l'Hellespont, et ayant débarqué à Lampsaque allèrent chercher l'Empereur de Nicée qui vint à leur rencontre. L'impétuosité des François renversa d'abord l'ennemi; mais la bravoure et l'habileté de Vatace leur arrachèrent la victoire; ils furent taillés en pièces. Le vainqueur flétrit son premier succès par un acte de barbarie; il fit égorger tous ses prisonniers, à l'exception des deux Lascaris,

(1) Démétrius ne fut jamais rétabli. Une tentative que fit, à cet effet, le marquis de Montferrat son frère, en 1225, n'eut aucun succès. Ce marquis étant mort de maladie au commencement de l'expédition, les troupes qui n'avoient aucune confiance en Démétrius, se débandèrent et retournèrent dans leur pays.

qu'il se contenta de priver de leurs yeux. Cette défaite porta un coup mortel à l'Empire françois; elle apprit aux Grecs qu'ils pouvoient vaincre ceux dont auparavant ils pouvoient à peine soutenir les regards; les François en furent universellement consternés. Ceux qui assiégeoient la ville de Serres, déjà sur le point de la prendre, levèrent le siége; et dans cette retraite, Théodore tomba sur eux, les mit en déroute, et prit les deux généraux qui les commandoient. Vatace profitant de sa victoire, ressaisit toutes les places que l'Empereur Henri avoit conquises et s'étoit fait céder par Lascaris en Asie. Elles étoient sans espérance de secours, et la plupart sans vivres et sans garnisons. Sa flotte s'empara de Lesbos, et avant de donner le temps à l'ennemi de se reconnoitre, descendit dans la Chersonèse, ravagea les environs de Gallipoli et les côtes de la Propontide.

Tout annonçoit une révolution. Andrinople appeloit le vainqueur pour l'aider à secouer le joug des Latins. Il y envoya un détachement qui fut reçu avec joie. Les habitans chassèrent les François. Le recouvrement d'une place si importante sembloit promettre celui de la Thrace entière; mais le despote d'Epire envia cette belle acquisition. Il étoit déjà maître de tout le pays à l'occident de l'Hèbre. Arrivé devant Andrino-

ple, il trouva les troupes de Vatace en possession de cette place. Ne jugeant pas convenable à ses intérêts de déclarer une guerre ouverte à l'Empereur grec, il employa de sourdes pratiques pour parvenir à son but sans combat. Ses émissaires éblouirent les habitans d'Andrinople par des promesses si pompeuses, que ceux-ci signifièrent aux généraux de Vatace qu'ils eussent à évacuer la ville. Hors d'état de tenir tête à un peuple nombreux, qui seroit secondé par les armes de Théodore, ces généraux cédèrent à la nécessité. En possession d'Andrinople, le despote ravagea tout le domaine des François dans la Thrace jusqu'aux portes de Constantinople. Ceux-ci pour n'avoir pas à la fois sur les bras deux ennemis également redoutables, traitèrent avec l'Empereur grec. Ils lui laissèrent tout le midi, à l'exception de la presqu'île qui regarde Constantinople, depuis la pointe du golfe de Nicomédie jusqu'au Pont-Euxin. Cette paix dura neuf ans.

1225. Un cinquième Empereur se mit sur les rangs,
1227. à une fort grande distance de l'Empire. Celui-ci n'étoit pas un conquérant, c'étoit un imposteur qu'on força de jouer un rôle auquel il ne songeoit pas. Le bruit se répandit en Flandre que Baudouin, qu'on avoit cru pris à la bataille d'Andrinople, échappé à la défaite, et revêtu

d'un froc, demeuroit caché dans quelque solitude du Hainaut. On s'imagina l'avoir vu près du bourg de Mortain. Un gentilhomme du voisinage, prévenu de l'opinion vulgaire, rencontre un ermite d'une figure noble et imposante. Il l'interroge sur son nom, son pays, sa famille. On lui soutient qu'il est Baudouin, quoiqu'il s'obstine à le nier, et qu'il soit plus petit d'un demi pied. On suppose que la vieillesse a produit en courbant son corps cette différence dans sa taille. Quelques-uns des premiers de la noblesse, humiliés d'obéir à une femme, Jeanne fille de Baudouin, persuadent à l'ermite de jouer le personnage de l'Empereur françois. Il se prête enfin à l'imposture, et déclare solennellement qu'il est Baudouin, que désespéré du revers qu'il avoit essuyé près d'Andrinople, il avoit résolu de s'ensevelir dans l'obscurité; mais qu'il cède au zèle et à l'empressement de ses fidèles sujets, qu'il se rend à sa patrie. Le duc de Brabant vient lui faire hommage. Lille, Courtrai, Gand, Bruges, Valenciennes se déclarent pour lui. Il prend la couronne et exerce tous les droits de souveraineté. Les partisans du prétendu comte et ceux de la comtesse Jeanne se font une guerre ouverte. Elle étoit au Quesnoy. Sentant qu'elle a plus besoin d'adresse que de force, elle écrit à l'imposteur comme s'il avoit été son père, et le

prie de venir se faire reconnoître par sa fille et par toute sa cour ; ajoutant qu'elle se dépouillera avec joie de la souveraineté pour la remettre en ses mains. Il n'eut garde de s'exposer à cette épreuve. Prétextant la crainte du poison, il élude l'entrevue. Presque toutes les villes se rangent néanmoins à son obéissance. La comtesse Jeanne étoit perdue sans l'intervention de Louis VIII. Ce monarque, pour démasquer le faux Baudouin, l'invite à le venir trouver à Péronne, feignant un grand désir de le voir et de l'embrasser. Le fourbe craint de se rendre suspect en s'y refusant ; il arrive accompagné d'un nombreux cortége de gentilshommes. Il alloit ordinairement en litière, habillé à la grecque, d'une longue tunique, et d'un manteau de pourpre, précédé d'une croix, suivant l'usage des Empereurs de Constantinople. Le roi lui fit quelques questions auxquelles non-seulement Baudouin, mais quiconque auroit vécu à sa cour eût pu aisément satisfaire ; comme il n'y étoit pas préparé, il demanda jusqu'au lendemain pour se rappeler au juste les faits sur lesquels on l'interrogeoit, et dont ses longs malheurs avoient obscurci le souvenir. Il n'en falloit pas davantage pour le démasquer. Mais afin de mieux désabuser la multitude qu'il avoit séduite, on lui accorda le délai qu'il souhaitoit. Dans la nuit il se déroba, et s'alla cacher

en

en Bourgogne, où on le découvrit. Il avoua qu'il avoit été successivement ménétrier, comédien, ermite, et qu'enfin, de mauvais conseils l'avoient porté à jouer son dernier rôle. Livré à la comtesse Jeanne, et promené sur un âne à travers plusieurs villes de Flandre, il confessa publiquement sa fourberie, et fut ensuite pendu à Lille. Quelques écrivains opiniâtres n'ont pas laissé de croire plutôt à sa première fable, qu'à ses derniers aveux.

Cet ermite au reste n'auroit pas pu se montrer plus indigne de l'Empire que le prince qui le possédoit. Robert n'étoit pas marié. Il s'enflamma pour la fille d'un chevalier de la province d'Artois, qui s'étoit signalé dans la conquête, et qui avoit cessé de vivre. La veuve avoit fiancé la jeune Artésienne à un seigneur Bourguignon. Robert la demande à sa mère, qui passe avec elle dans le palais, soit après un mariage dans les formes, ou sur une de ces promesses de mariage qui ne s'accomplissent pas toujours. L'amant outragé, à la tête de ses parens, de ses amis, de ses vassaux, force pendant la nuit les portes du palais, dont la garde se trouva trop foible pour leur résister. Ils se saisissent de la femme ou de la maîtresse de l'Empereur, lui coupent le nez et les lèvres, et précipitent sa mère dans le Bosphore. Puis ils se retirent sans chercher le pusillanime

Robert, qui au premier bruit s'étoit sauvé tout tremblant dans le réduit le plus caché du palais. Il n'osa se venger d'un attentat dont la plupart des grands de sa cour étoient complices. Ne se croyant pas même en sûreté à Constantinople,
1228. il s'embarqua pour l'Italie, où il s'alla plaindre
1232. au pape de l'insolence de ses sujets, et implorer contr'eux son autorité. Grégoire IX, qui occupoit le Saint Siége, lui conseilla de retourner à Constantinople, et de tâcher de réparer son honneur, s'il se pouvoit, par une conduite plus digne d'un souverain. Dans son retour, le chagrin, la honte lui causèrent une maladie qui le conduisit promptement à la mort. Il n'avoit pas trente ans, et en avoit végété neuf sur le trône.

BAUDOUIN II, JEAN DE BRIENNE, VATACE.

Le plus proche parent de Robert étoit son frère Baudouin, âgé de dix à onze ans. Il falloit un appui à un si jeune Empereur. On jeta les yeux sur Asan, roi des Bulgares, prince puissant et belliqueux; on arrêta le mariage de sa fille avec Baudouin. Ce choix n'étoit pas sans danger; d'ailleurs ceux qui avoient traité Robert si outrageusement, craignant que son frère ne fût, avec le secours d'un tel beau-père, trop en état d'en tirer vengeance, firent rompre l'arrangement.

On décida qu'il ne falloit confier qu'au sang françois la défense de l'Empire et la tutelle du prince. Les suffrages se réunirent sur Jean de Brienne, comte de la Marche. Il avoit épousé en Palestine, Marie, héritière du royaume de Jérusalem, lequel ne consistoit plus que dans les villes d'Acre et de Tyr. Il étoit allé en Europe pour y solliciter des secours. Dépouillé de ses Etats par son gendre Frédéric II, Empereur d'Allemagne, qui ayant passé dans la Terre Sainte en son absence, avoit pris le titre de roi de Jérusalem, il s'étoit retiré près de Grégoire IX. Ce pontife lui avoit donné le commandement de ses armées contre ce même Frédéric, auquel il faisoit la guerre dans le royaume de Naples. Brienne, alors âgé de quatre-vingts ans, conservoit encore toute sa vigueur, et jouissoit de l'estime générale.

Les ambassadeurs qui lui furent envoyés convinrent avec lui, au nom de l'Empire, du mariage de sa fille Marie avec Baudouin. On stipula qu'attendu la jeunesse du prince, son beau-père seroit couronné Empereur, et en conserveroit toute sa vie le titre et le pouvoir, qui après sa mort passeroient à Baudouin ou à ses héritiers légitimes. Il est inutile de parler de quelques autres clauses qui ne purent pas avoir d'exécution. L'usage alors en France autorisoit les tuteurs à prendre les titres des seigneuries et des dignités de leurs

pupilles pendant la minorité. Ici le privilége est étendu en faveur de Brienne qui en est revêtu pour tout le cours de sa vie; il fut même arrêté qu'une portion du domaine impérial appartiendroit à ses héritiers, sous la condition de l'hommage. Il ne se rendit à Constantinople que deux ans après son élection. Marjot de Touci, seigneur françois, qui avoit épousé la fille de Branas et d'Agnès de France, fut chargé de la régence dans cet intervalle.

Le roi bulgare, sensible à l'affront qu'il venoit de recevoir de la cour de Constantinople, songeoit à s'en venger. Il avoit depuis quelque temps fait alliance avec Théodore, despote d'Epire, et comptoit sur les secours de ce prince, toujours ennemi des Latins; mais il fut obligé de tourner contre cet allié perfide les armes qu'il prenoit déjà contre les François. Théodore après avoir conquis le royaume de Thessalonique, et s'être emparé de toutes les villes de Thrace jusqu'aux bords de l'Hèbre, essaya de pousser ses conquêtes du côté de la Bulgarie. Asan rassemble à la hâte quelques troupes, et quoique très-inférieur en nombre à l'ennemi, s'avance hardiment à sa rencontre. Il se sert pour animer ses soldats, d'un moyen qui avoit été plus d'une fois employé; le traité d'alliance, est par ses ordres, attaché au haut d'une pique, et sous cette ban-

nière il remporte une victoire décisive. Théodore et tous les chefs de l'armée des Epirotes sont faits prisonniers; ce sont les seuls qu'Asan retienne. Il renvoie les autres sans rançon. Cette modération lui ouvre à l'instant les portes de toutes les villes de Thrace; et après avoir pénétré au travers de la Thessalie jusqu'en Epire, amassant du butin, mais épargnant toujours le sang des peuples, il revient dans ses Etats. Ce fut le premier des rois bulgares qui ne se montra pas féroce et sanguinaire. Théodore éprouvoit de sa part le traitement le plus humain; cependant sa turbulence ne put se contenir. Asan pour lui ôter tout espoir d'exécuter les complots qu'il tramoit dans sa captivité, le priva de la vue. Son frère Manuel, échappé de la défaite, prit le gouvernement de Thessalonique, sous le titre de despote qu'il avoit reçu de Théodore; et Asan, dont il avoit épousé la fille naturelle, voulut bien souffrir qu'il retînt cette ville.

La cour de Constantinople avoit laissé le Bulgare et l'Epirote se disputer l'ancien domaine de l'Empire. L'absence prolongée de Brienne ne pouvoit qu'augmenter la foiblesse du gouvernement. Enfin il arriva sur une flotte vénitienne avec douze cents chevaux et cinq cents fantassins, et se fit couronner avec la pompe ordinaire. Dans le commencement de son règne, il ne rem-

plit pas entièrement l'attente des Grecs. Après deux années perdues en préparatifs de départ, il en laissa écouler deux autres dans l'inaction. On lui reprocha encore une parcimonie excessive, et d'avoir dans cet esprit, ou congédié, ou laissé se dissiper, faute de paiement, une partie des milices qui allèrent servir sous les drapeaux du roi des Bulgares. Enfin, il passa en Asie avec une armée considérable, et emporta une forteresse importante, défendue par les meilleures
1235. troupes de Vatace. Malgré cette perte, l'Empe-
1236. reur grec par son habileté empêcha les François de faire d'autres progrès, et les obligea de se rembarquer. A son tour, il les attaqua sur leur territoire. Ayant fait une ligue offensive et défensive avec Azan, il se jette sur le midi de la Thrace, tandis que le monarque bulgare marche vers le nord. Tout étant à peu près soumis, les deux princes alliés se rejoignent pour frapper le dernier coup. Ils assiègent Constantinople; mais ils sont repoussés et vaincus sur terre et sur mer. L'année suivante (1236), ils viennent remettre le siége avec de plus grandes forces. Azan avoit fait construire vingt-cinq galères, et c'étoit la première flotte des Bulgares qui paroissoit sur la mer Noire. Geoffroi de Ville-Hardouin (1),

(1) C'étoit le neveu du maréchal de Champagne, l'historien, qui portoit le même nom.

qui s'étoit fait une souveraineté de l'Achaïe, aussi habile dans les combats maritimes, que dans ceux de terre, joint aux Vénitiens, aux Génois et aux Pisans, tous réunis contre les deux princes coalisés, écrasent leur flotte et les mettent en fuite.

L'Empire triomphoit ; mais il étoit ruiné. Jean de Brienne envoya solliciter l'assistance des princes chrétiens de l'Occident par le jeune Empereur, qui d'ailleurs avoit à réclamer son patrimoine envahi. Le pape l'accueillit avec honneur et avec les plus vives marques d'intérêt. Non content de solliciter pour lui les monarques et les évêques de France, il commua en faveur de Constantinople les vœux faits pour la terre sainte, et publia une croisade pour le secours de cette ville avec les indulgences et les priviléges attachés au voyage de la Palestine. Il enjoignit de plus aux prélats de France de contraindre par leurs censures à la restitution, les sœurs de Baudouin et quelques seigneurs françois qui retenoient son domaine patrimonial. Le jeune Empereur se 1237.
rendit près de Louis IX; il en fut reçu comme un parent, et fut sur le champ rétabli dans la possession de tout ce qui lui avoit appartenu en France.

La comtesse de Flandre, sa cousine-germaine, lui fit restituer ses terres de Flandre et du Hai-

naut. Il n'éprouva de résistance que de la part de sa propre sœur. Après la mort de son frère Philippe, elle s'étoit approprié le comté de Namur, dont elle jouissoit depuis onze ans; et pour perpétuer son usurpation, refusoit de reconnoître Baudouin pour son frère. Il fallut employer la force pour la réduire. Pendant que l'Empereur s'occupoit en Flandre du recouvrement de ses propriétés héréditaires, les bulles de Grégoire IX échauffoient le courage et la piété de la noblesse françoise. La tranquilité de l'Empire de Constantinople sembloit aux Occidentaux un préliminaire indispensable pour la conquête de la Terre Sainte, et la cause de Baudouin leur paroissoit être celle de Dieu même. Déjà un grand nombre de barons et de gentilshommes avoient pris la croix ; ils apprirent avec douleur la mort de Brienne, dont la vieillesse étoit encore active et dont la réputation n'étoit pas un médiocre appui pour le trône de Constantinople. Le triste état de cette ville, encore plus que son âge, l'avoit conduit au tombeau; environnée d'ennemis, elle se trouvoit tellement resserrée par leurs courses, qu'elle manquoit de vivres, et que la plupart de ceux qui étoient chargés de sa défense s'échappoient de nuit, et se sauvoient par terre ou par mer. Brienne ne put résister au chagrin que lui causoit une telle détresse, et aux

travaux qu'elle nécessitoit. Il mourut à quatre-vingt-neuf ans, dans l'habit de Saint François, qu'il avoit pris les derniers jours de sa vie. Ce prince n'avoit dû le royaume de Jérusalem et ensuite l'Empire de Constantinople qu'à son mérite.

BAUDOUIN II. VATACE.

Pendant l'absence de Baudouin, Anseau, seigneur de Cahieu, près de Saint-Valery en Picardie, fut élu régent de l'Etat; c'étoit le plus renommé des personnages qualifiés, encore existans, qui avoient eu part à la conquête. Son mariage avec une fille de Lascaris ajoutoit du lustre à sa naissance, et rehaussoit la considération qu'il s'étoit acquise par son courage. La capitale de l'Empire étoit toujours comme bloquée par Vatace et Asan. Celui-ci, maître des bords de l'Hèbre, ravageoit la Thrace; l'autre, en se retirant après sa défaite, avoit gardé la ville de Turulle, et les courses de sa garnison infestoient tout le pays, jusqu'aux portes de Constantinople. Le séjour de deux armées dans le voisinage de cette ville, continué depuis deux ans, avoit empêché la culture des terres, et le peu qu'on en avoit risqué d'ensemencer, ne devoit, suivant toute apparence, être moissonné

que par l'ennemi. La politique du roi des Bulgares changea la face des affaires. Possesseur d'un royaume usurpé sur l'Empire, il craignoit également les François et les Grecs, et cherchant à détruire les deux nations l'une par l'autre, flottoit sans cesse entr'elles, les servoit et les combattoit tour à tour, suivant les conjonctures. Voyant donc les François assez réduits, il rompit avec Vatace. Auparavant il fit revenir sa fille qui étoit promise au fils de l'Empereur grec, et vivoit à sa cour en attendant que son âge permît d'accomplir l'alliance projetée. Il avoit usé de dissimulation pour obtenir son retour. La jeune princesse ne put retenir les pleurs et les sanglots que lui arracha la douleur de cette rupture. Vatace qui soupçonnoit qu'Asan ne lui renverroit pas sa fille, lui manda que, s'il la retenoit, il y avoit un Dieu qui le puniroit d'avoir manqué à la foi jurée en son nom. Le prince bulgare, peu touché de cette prédiction, joignit ses armes à celles des François. Ceux-ci avoient accru leurs forces d'un nombre assez considérable d'étrangers qu'une nouvelle irruption de Barbares venoit de pousser sur leur territoire. Une de ces terribles peuplades que le Nord de l'Asie vomissoit de temps à autre de son sein, connue depuis peu sous le nom de Tartares Mogols, inondoit de sang tout ce qui étoit entre la mer Caspienne et le Pont-Euxin.

Les habitans de ces contrées, fuyant avec leurs femmes et leurs enfans, avoient traversé le Danube sur des outres, en dépit des Bulgares, et s'étoient répandus dans la Thrace et la Macédoine, où ces loups affamés portoient la même désolation que celle qui les avoit chassés de leur pays. Les François, pour tâcher de les apprivoiser, en prirent un grand nombre sous leurs drapeaux, et de concert avec Asan, investirent Turulle, qui se défendit avec intrépidité. Le succès étoit encore incertain, lorsque le monarque bulgare apprit la mort de sa femme et de son fils. Il crut que le ciel le punissoit d'avoir violé ses sermens, leva le siége, envoya faire ses excuses à Vatace, lui offrit de nouveau son amitié qui fut acceptée, et rendit sa fille à son époux. De son côté, il contracta un second mariage avec une des filles de Théodore d'Epire, dont la beauté le captiva. Il donna la liberté à ce prince qu'il avoit privé de la vue, et y ajouta des secours clandestins pour lui faire recouvrer la souveraineté de Thessalonique; car il n'osoit, par pudeur, combattre ouvertement le mari de sa fille naturelle, Manuel, qui, comme on l'a dit, possédoit les Etats de son frère depuis sa captivité. Théodore s'introduisit furtivement dans la ville, s'y fit des partisans, s'y rendit le maître, se saisit de Manuel, qu'il livra aux Turcs, et lui arracha sa femme qu'il

renvoya au roi des Bulgares, son père. Le captif fut mieux traité par les Turcs que son frère ne s'y étoit attendu ; ils lui fournirent les moyens de se rendre près de Vatace, dont il reçut tout ce qui lui étoit nécessaire pour se faire un établissement dans la portion de la Thessalie et de la Macédoine qu'on nommoit alors la grande Valachie. Cette âme vile se ligua avec les Latins contre son bienfaiteur. Méprisé de ceux mêmes qu'il servoit, il se repentit de sa perfidie; mais il mourut sans avoir pu la réparer.

1238. Cependant on s'occupoit en France de la dé-
1241. livrance de Constantinople ; grand nombre de seigneurs vendoient ou engageoient leurs terres pour voler au secours d'un jeune prince, issu du sang de leurs rois, et la noblesse venoit de tout côté se joindre à eux. Baudouin passa dans la Grande Bretagne, et reçut du monarque, Henri III, un secours pécuniaire. Le pape Grégoire IX lui en procuroit de tous les états de la chrétienté. Ceux qui, après s'être croisés, étoient retenus par quelque empêchement légitime, achetoient la dispense de leur vœu ; on prenoit aux ecclésiastiques le tiers des revenus de leurs bénéfices et de leurs églises. On détournoit, en faveur de la nouvelle croisade, une partie des deniers levés pour celle de la Terre Sainte, et le roi de France y appliquoit les taxes extraordinaires qu'il levoit

sur les juifs. Malgré la bonne volonté du pape, de la plupart des princes chrétiens, et les efforts de Baudouin, les secours ne pouvoient arriver à Constantinople, parce que Frédéric, Empereur d'Allemagne, qui avoit été le mortel ennemi de Brienne, et qui n'étoit pas mieux disposé pour Baudouin, refusoit d'accorder le passage par ses Etats. La ville étoit aux abois. Toutes les fortunes se trouvoient épuisées. On avoit été réduit à faire de la monnoie avec le plomb enlevé à la couverture des églises. On engagea pour une somme considérable aux Vénitiens la couronne d'épines de Jésus-Christ, qu'on prétendoit posséder à Constantinople. Saint Louis, du consentement de Baudouin, remboursa les Vénitiens, et retira de leurs mains cette relique qui fut déposée à Paris, dans une chapelle du palais, laquelle porte encore le nom de Saint Louis, parce que ce roi la fit rebâtir. Quelques années après ce dépôt, il en fut fait un autre, au même endroit, d'une portion considérable de la vraie croix, de la robe que Jésus-Christ portoit en allant au Calvaire, du fer de la lance qui lui perça le côté, de l'éponge et de quelques autres instrumens de la Passion. Le pieux monarque paya très-chèrement ces reliques, dont plus d'une étoit peut-être supposée.

Baudouin se hâta de retourner dans ses états. Louis IX, redouté de Frédéric, en avoit obtenu

un sauf-conduit pour le passage des croisés en Allemagne. Ils étoient soixante mille. Vatace, contre qui toutes ces forces étoient dirigées, ne se sentant pas en état de leur résister, se retira prudemment, et Baudouin arriva sans obstacle.

Une si belle armée sembloit lui promettre des succès d'autant plus assurés, qu'il ne lui restoit plus à combattre que l'Empereur grec: car Asan paroissoit déterminé à finir son règne en paix. Une alliance contractée avec les Comans, qui avoient été jusque-là les ennemis habituels de l'Empire, et de très-redoutables ennemis, renforça encore les armes françoises. Prêts à se voir écrasés par des hordes de Tartares, qui, des bords de l'Océan oriental, s'avançoient au travers de l'Asie jusqu'au Nord de l'Europe, les Comans venoient chercher un asile dans le pays qu'ils avoient si souvent désolé; leurs princes se rendirent à Constantinople, et proposèrent une ligue aux barons françois. On avoit trop besoin d'appui pour balancer à l'accepter. Il fallut se conformer à leurs usages pour les formalités de l'alliance, et ils se ressentoient de la sauvage âpreté de leurs mœurs. Les contractans des deux côtés se tiroient du sang des veines, et se le donnoient mutuellement à boire. Puis on faisoit passer entre les commissaires des deux parties, rangés en haie, un chien qu'on sabroit, en criant:

« Ainsi soit hachée en pièces celle des deux » nations qui violera la foi jurée. » Le premier fruit de l'alliance des Comans fut la prise de Turulle, sur Vatace. Ce prince, trop foible pour défendre cette ville contre les deux nations réunies, s'en dédommagea en prenant aux François ce qui leur restoit de places sur la Propontide. Il essuya néanmoins un échec sur mer; et ce fut par sa faute. Son amiral, guerrier expérimenté, mais peu fait au langage des cours, lui avoit dit dans la conversation, que la marine grecque étoit incapable de tenir contre la marine françoise. Il ignoroit que, même chez les meilleurs princes, la vérité ne peut guère se produire que sous les livrées de la flatterie. Tout grand homme qu'il étoit, Vatace eut la foiblesse de s'offenser de cette franchise, et donna sa place à un général incapable, qui se laissa battre avec trente navires, par treize vaisseaux, qui lui en prirent un nombre égal au leur. Vatace, voulant attaquer la petite souveraineté de Thessalonique et ensuite la Bulgarie, dont la mort d'Asan venoit de laisser le trône à un enfant, fit une trève de deux ans avec Baudouin. Déjà il assiégeoit Thessalonique, lorsqu'il fut forcé de retourner dans ses états menacés par les Tartares Mogols.

Ces Barbares n'étoient d'abord qu'une horde descendue des anciens Turcs, menant, sous des *Tartares. Mogols.*

tentes, une vie presque sauvage, sans lois et même sans culte, quoiqu'ils reconnussent un Dieu créateur. Ils habitoient au Nord des Tartares Niutché, beaucoup plus puissans et plus étendus, situés à l'extrémité orientale de l'Asie. Ces Mogols, d'abord leurs tributaires, s'accrurent peu à peu par la réunion des peuplades voisines. Leur prince n'étoit qu'un chef de pâtres, vivant comme ses sujets de la chair de son bétail, et s'enivrant du lait fermenté de ses cavalles; son autorité étoit absolue dans la guerre. A sa voix toutes les tribus de sa dépendance s'assembloient près de lui, et le suivoient aveuglément avec leurs troupeaux. C'est d'un de ces princes que naquit, en 1163, le fameux Genghizcan, qui fut un second Attila. Orphelin à treize ans, ses premiers combats furent signalés par des victoires qu'il remporta sur des hordes rebelles. Il commença ses conquêtes par celle des vastes Etats de son beau-père Ungcan, connu en Europe sous le nom de Prêtre-Jean. Ayant en quatre ans subjugué toutes les bandes tartares qui s'étendoient à l'Occident jusqu'au pays de Kasgar, et au Midi jusqu'au royaume de Tangut, il tourna ses armes contre la Chine. Cette vaste contrée étoit alors partagée entre deux nations. Les princes chinois, de la dynastie des Song, repoussés dans les provinces du Midi, y possédoient encore un assez grand

grand Empire ; les Tartares Niutché en avoient conquis la partie septentrionale. Genghizcan, loin de s'assujettir au tribut que leur payoient ses ancêtres, entra sur leur territoire, s'empara de leurs places en Tartarie, et sans pouvoir être arrêté par la longue muraille, pénétra dans la Chine, et en soumit une grande portion, pendant sept ans qu'il y resta. Dans le cours de ses conquêtes, il apprend que Mohammed, sultan du Kharisme, le plus puissant prince de l'Asie, avoit fait tuer les ambassadeurs qu'il lui avoit envoyés. Il laisse dans la Chine ses plus habiles capitaines, pour achever de la subjuguer, et court se venger lui-même, avec une partie de ses innombrables armées. La Bukarie, le Kharisme, le Mawaral-nahar, le Corasan (vastes contrées dont la population étoit alors immense), sont mis à feu et à sang, ainsi que les bords de l'Oxus et du Jaxarte, qui étoient, en ce temps, vers le Nord de l'Asie, les bornes du monde connu. Ceux du Corasan, chassés de leur pays, s'enfuirent jusque sur les terres du Soudan d'Egypte, qui les employa contre Jérusalem, où ils égorgèrent tous les chrétiens, et détruisirent le sépulcre du Christ. Tandis que Genghizcan extermine les peuples qui sont à l'Orient de la mer Caspienne, ses généraux traversent la Perse, pénètrent dans l'Aderbigiane, et se repliant vers le Nord, vont désoler le Capt-

chac, et porter la terreur jusqu'à Kiovie, capitale des Etats russes à cette époque. Après avoir fixé dans le Captchac le siége d'une branche de leur Empire, les Mogols passent le Volga, et vont rejoindre Genghizcan dans la Bukarie. Le royaume de Tangut, très-florissant et très-peuplé au treizième siècle, fut le dernier théâtre de ses sanglans exploits. Il y mourut en 1227. Le fondateur du plus vaste Empire qui ait jamais existé, chercha, par ses préceptes, à conserver dans sa nation cette simplicité grossière et farouche, à laquelle il attribuoit ses succès. « Peuples, dit-» il, éloignez-vous des délices. Aimez-vous les » uns les autres. Ne considérez que l'intérêt pu-» blic. Faites usage de tout ce qui peut nourrir ; » il n'y a point de viandes impures. Prenez » plusieurs femmes pour multiplier votre race. » Chargez-les des soins domestiques ; vous n'en » devez prendre que de vos armes et de vos » chevaux. N'acquérez point d'immeubles, ne » bâtissez point de maisons ; n'ayez point de » racines en terre comme les arbres. Soyez libres » et prêts à changer de demeures, selon qu'il » vous sera utile. Vous n'avez besoin que de deux » choses, d'habits et d'alimens. Si vous manquez » de nourriture, que votre arc vous en procure, » ou tirez-en des veines de votre cheval. S'il » vous faut une substance plus forte, remplissez

» de sang l'intestin d'une brebis, et faites-le » cuire sous la selle de votre cheval. Si vous ren- » contrez quelque pièce de peau ou d'étoffe, » attachez-la à votre manteau; elle servira à le » réparer, et il durera autant que vous. »

Genghizcan laissa quatre fils, entre lesquels il partagea ses Etats. Quoique Octai ne fût que le troisième, il lui conféra le nom et la puissance de grand Can. Sa volonté fut sacrée pour ses autres enfans; et cette prédilection, loin d'allumer aucun sentiment de jalousie dans leurs cœurs, ne fit qu'exciter leur zèle pour la grandeur de celui qui avoit été préféré. Tandis qu'Octai portoit ses armes dans la Chine, il envoyoit son neveu Batou, petit-fils de Genghizcan, avec trois cent mille hommes en Europe. Celui-ci envahit la Russie, prit Moscou par capitulation, et contre la foi du traité, fit périr la plupart de ses habitans. Les provinces voisines furent désolées, le grand-duc défait et tué; ses successeurs se rendirent tributaires des Mogols. Trois ans après (1239), Batou rentre en Russie, en prend la capitale et plusieurs autres villes, pendant qu'il envoie un autre général dévaster la Pologne, la Silésie, la Moravie. Ces ravages, plusieurs fois interrompus, recommencent. Cracovie est réduite en cendres. Nous passons rapidement sur ces scènes uniformes de carnage et de destruction.

1242. En 1242, les Mogols entrèrent en Hongrie au nombre de cinq cent mille. Tout ce qui résista fut exterminé. Varadin, la plus grande ville du pays, fut saccagée, ainsi que plusieurs autres places, et cette nuée de Barbares, après avoir désolé la Bosnie, la Servie, la Bulgarie, se retira emportant les dépouilles de la moitié de l'Europe. L'alarme fut universelle; on craignoit leur retour. Tous les princes européens se mettoient en défense; quelques-uns leur envoyoient des ambassadeurs. Le pape fit passer dans leur pays des missionnaires pour leur prêcher l'humanité, en même temps que la religion. Saint Louis dit à sa mère, qui trembloit pour la France: « Rassurez-vous: si ces Barbares viennent » nous attaquer, nous les enverrons en enfer, » ou ils nous enverront en paradis. » Une autre armée de Mogols causoit de plus grandes terreurs encore au Sultan d'Icone. Après une bataille, où ses troupes ne rendirent aucun combat, ces Mogols, répandus dans la Cappadoce, avoient pris Sivas, ruiné Césarée, et menaçoient d'envahir le reste de ses Etats; il ne les sauva qu'en se soumettant à un tribut annuel. Outre l'argent, les vainqueurs exigèrent des chevaux, des chiens de chasse, des habits, et d'autres fournitures utiles à des conquérans qui ne portoient avec eux que leurs armes.

L'orage n'étant pas tombé sur les possessions de Vatace, ce prince put s'occuper des moyens de réparer les maux que tant de guerres y avoient causés, et ceux plus cruels encore dont les avoit affligés l'avidité des Empereurs précédens. Ils avoient tellement multiplié les impôts, sous mille noms divers, que les terres n'avoient presque plus de laboureurs, ni même de propriétaires; elles n'étoient en général couvertes que de ronces et d'épines. Vatace prit de ces terrains déserts, qu'il fit mettre en valeur, et n'en prit qu'autant qu'il lui en falloit pour suffire aux besoins d'une modeste représentation. Son trésor se composa uniquement de leurs produits, qu'il ne rougissoit pas de faire vendre pour son compte; et il voulut, qu'à son exemple, tous les grands, devenus agriculteurs, trouvassent dans leur administration domestique les ressources nécessaires pour vivre honorablement, sans fouler leurs vassaux. Bientôt la terre se couvrit de troupeaux, de moissons, et de fruits. Il n'oublia pas les malheureux; les hôpitaux eurent des revenus en fonds de terre, et des administrateurs qui ne s'approprioient pas ces revenus. Le prince ne se fioit qu'à lui-même du soin de vérifier leurs comptes. En peu de temps, l'Empire de Vatace reprit une face nouvelle. Après avoir rouvert à ses sujets les sources de l'abondance, pour em-

1243.
1244.

pêcher qu'elles ne tarissent, il leur donna des lois somptuaires. Les Grecs, conservant le goût du luxe au sein de l'indigence, se refusoient le nécessaire, pour se vêtir de riches étoffes, que leur fournissoient l'Assyrie, la Perse et l'Italie. Vatace leur défendit, sous peine d'infamie, peine qui s'étendoit à toute la famille, d'employer d'autres étoffes que celles dont la matière seroit produite et mise en œuvre dans ses domaines. Il donna l'exemple, et sa loi fut exécutée.

Les foiblesses de l'amour se mêlèrent aux grandes qualités de ce prince; il vénoit, en secondes noces, d'épouser une fille naturelle de Frédéric Empereur d'Allemagne. Parmi les femmes de la suite de cette princesse, il en étoit une, nommée Marcésine, dont l'esprit et la beauté firent une vive impression sur le cœur de Vatace, quoique âgé de 50 ans. Cette suivante de l'Impératrice devint sa rivale. Vatace se prêta sans réserve à son ambitieuse vanité, et la revêtit des habits impériaux; elle éclipsa l'épouse légitime. Au milieu de ce honteux triomphe, elle éprouva néanmoins un sanglant affront de la part d'un abbé, dont le monastère étoit situé au Mont-Athos. Marcésine se présenta pour entrer dans son église; il lui en ferma les portes. La maîtresse outragée demanda vengeance: l'Empereur répondit qu'il ne pouvoit punir un homme juste.

« Je recueille, ajouta-t-il, ce que j'ai semé. » L'abbé répandit une lettre encyclique pour justifier sa conduite. M. le Beau dit à ce sujet qu'il n'eût rien trouvé de plus héroïque qu'un intrépide silence. Le silence sans doute étoit ce qui convenoit le mieux après une action fanatique ; mais il eût été bien plus convenable encore de ne pas se laisser emporter à un tel excès de zèle. Les ministres des autels doivent ignorer les galanteries de la cour, et surtout ne pas chercher à les réprimer par des scandales d'un autre genre.

La trève, conclue entre Baudouin et Vatace, alloit expirer, et malgré les grands secours que l'Empereur françois avoit emmenés, ce prince sans courage et sans capacité, n'étoit plus en état de résister à un ennemi tel que Vatace. Il retourna en Italie implorer encore l'assistance du Saint Siége, occupé par Innocent IV. Ce pape étoit alors en guerre avec l'Empereur Frédéric, contre lequel il avoit armé une croisade; c'étoit la troisième que Rome soutenoit à la fois. Car ses pontifes présidoient également à celles qui étoient dirigées contre Vatace et contre les Musulmans. Depuis qu'ils étoient devenus seigneurs temporels, les papes, confondant leurs intérêts avec ceux de l'Eglise, prêchoient leurs guerres personnelles, et leur donnoient le nom de sacrées. Baudouin sentoit qu'Innocent ne pourroit le secourir tandis

qu'il auroit lui-même des démêlés à vider avec Frédéric. Il fit en conséquence tous ses efforts pour réconcilier ces deux princes. Il y réussit ; et de son côté, Frédéric lui obtint de Vatace la prolongation de la trève pour un an. Baudouin accompagna ensuite en France le pape, qui avoit convoqué à Lyon un concile général.

1245. On s'y occupa du secours de Constantinople.
1247. On statua que les bénéficiers, non résidens sans cause légitime, y contribueroient de la moitié de leurs revenus, et tous les autres du tiers, si leurs revenus excédoient cent marcs d'argent ; l'Eglise romaine fut taxée au dixième. L'Empereur Frédéric, avec lequel la cour de Rome s'étoit déjà brouillée de nouveau, fut excommunié dans ce concile par le pape, qui prononça contre lui une sentence (1) de déposition, et affranchit de leur serment tous ceux qui lui avoient juré fidélité. C'étoit le temps où les souverains pontifes, par leur ascendant sur l'esprit des peuples, disposoient presqu'arbitrairement des couronnes. De simples prélats même épouvantoient les princes par des censures qui leur enlevoient l'obéissance de tous leurs sujets. Innocent crut accorder une

(1) Elle porte : en présence du concile ; mais ne fait pas mention de l'approbation du concile, ainsi qu'il étoit ordinairement d'usage dans les décrets.

faveur insigne à Baudouin en déclarant que tant qu'il seroit en guerre, nulle puissance ecclésiastique, excepté celle du Saint Siége, ne pourroit le frapper de ses foudres, ni mettre en interdit ses possessions en France et en Allemagne.

Pendant que l'Empereur françois employoit des années à recueillir des espèces d'aumônes dans les cours de l'Europe, son rival subjuguoit une grande partie de la Bulgarie, et consolidoit ses conquêtes par un traité. Au moyen de cet accroissement tant du côté de l'Occident que de celui du Nord, Vatace, déjà maître de l'Orient, tenoit l'Empire françois enfermé entre ses Etats. Sa bonne fortune lui donna encore un royaume, sans d'autre peine que celle d'en prendre possession. Théodore ayant, comme nous l'avons dit, recouvré sa souveraineté de Thessalonique, et ne pouvant, à cause de sa cécité, paroître à la tête des affaires, avoit donné à son fils, Jean, le titre d'Empereur et toutes les marques de la dignité royale, en se réservant l'autorité sur son fils même, et tout le solide du commandement. Vatace pressé, par la crainte des Mogols, de lever le siége de Thessalonique (1242), avoit fait acheter sa retraite à Jean par le sacrifice du titre d'Empereur, trop fastueux pour une si petite domination; ce prince s'étoit réduit à celui de despote, et avoit prêté serment de fidé-

lité à Vatace. Une mort prématurée l'ayant enlevé, il fut remplacé par Démétrius son frère, jeune libertin qui ne gardoit aucune bienséance, et qui, surpris un jour par un époux offensé, ne put se sauver qu'en sautant par une fenêtre, et se blessa dangereusement. Les premiers personnages du pays, las d'un maître qui savoit si peu se respecter, offrirent la souveraineté de Thessalonique à Vatace, au moment où il retournoit de son expédition de Bulgarie. Il n'eut garde de la refuser, et rentra dans ses Etats qu'il avoit accrus de moitié pendant le cours d'une campagne. Démétrius fut enfermé.

Depuis long-temps, la trêve, faite entre les deux Empires françois et latins, étoit expirée, et les forces du premier n'étoient pas rétablies. Vatace, libre de toute autre occupation, recommença les hostilités par le siége de Turulle que sa situation rendoit très-importante; c'étoit la clef de la presqu'île de Thrace, au fond de laquelle est située Constantinople. Les François et les Grecs s'en disputoient continuellement la possession. Anseau de Cahieu y commandoit; n'espérant pas pouvoir faire une longue résistance, il l'abandonna, en y laissant sa femme, croyant que c'étoit pour la place une sauvegarde assurée, parce qu'elle étoit sœur de la première épouse de Vatace, que ce prince avoit

tendrement aimée. L'empereur grec, peu susceptible de ces considérations domestiques, prit la ville, renvoya sa belle-sœur à Constantinople, et laissa sortir la garnison en liberté.

Baudouin, qui, depuis le concile de Lyon, 1248.
étoit demeuré en France, revint dans ses Etats, 1254.
tandis que Louis IX se préparoit à la fameuse expédition si connue dans l'histoire des croisades (1). Mais soit qu'il n'eût pas tiré du pape et des princes d'assez grands secours, soit qu'il n'eût pas su en faire usage, il retourna en Occident au bout de trois ans, et y fit encore le triste personnage de prince indigent. Philippe de Couci remplit en son absence l'office de régent de l'Empire. Sa mère étoit fille d'Agnès de France et de Théodore Branas. Telle étoit la détresse de la cour de Constantinople, que le

(1) Il s'embarqua au mois d'août à Aigues-Mortes, avec la reine et deux de ses frères, passa l'hiver à l'île de Chypre, et alla envahir l'Egypte au lieu de la Palestine. Il descendit à Damiette en présence d'une armée ennemie qu'il mit en déroute. L'année suivante la témérité du comte d'Artois, son frère, perdit les François. Ce prince fut tué au combat de Mansoure, et Saint Louis peu après fait prisonnier dans une autre bataille avec toute sa noblesse. Ayant été mis en liberté, il passa en Palestine, où il ne fit rien de remarquable.

régent, étant allé joindre Saint Louis en Palestine, eut besoin que ce prince répondit pour lui de cinq cents livres qu'il devoit à un marchand.

La prospérité de l'Empire grec au contraire alloit toujours croissant. Vatace s'empara des places que Théodore l'aveugle tenoit encore dans la Thessalie, et donna des fers à ce prince. Il prit également une grande partie de la même province, et l'Albanie presqu'entière, qui étoient sous la domination du despote d'Epire.

Peu après ces brillantes conquêtes, Michel Paléologue, fils du grand domestique, fut déféré à Vatace comme coupable de haute trahison. Ce prince nomma des juges, qui, trouvant de l'obscurité dans la cause, proposèrent à l'accusé de se justifier par l'épreuve du fer ardent. Celui qui s'y soumettoit, consacroit les trois jours précédens au jeûne et à la prière. Il avoit la main droite enveloppée d'un sac cacheté du sceau du prince, et on le gardoit à vue, pour empêcher qu'il ne fît quelque friction, capable d'amortir l'action du feu. On le menoit à l'église, et l'enveloppe étant levée, il empoignoit de la main nue un globe de fer rouge, ou un soc de charrue, et le portoit tout le temps qu'il mettoit à parcourir trois fois l'espace qui séparoit l'autel du sanctuaire. Quoique ce genre

d'instruction fût interdit par plusieurs conciles, un usage superstitieux l'avoit toujours maintenu. Paléologue répondit « qu'il étoit prêt à démentir » et à combattre celui qui se présenteroit pour » l'accuser, mais qu'il ne savoit pas faire de » miracles. » Un prélat, qui se trouvoit présent, dit à Paléologue qu'il devoit à son honneur de se justifier par l'épreuve sacrée, puisqu'il ne pouvoit produire des témoins de son innocence. « Mon maître, lui dit Paléologue, je n'ai pas la vue » assez bonne pour voir quelque chose de sacré » dans cette opération. Je ne suis qu'un pauvre » pécheur, rampant dans la poussière; c'est à » vous, homme céleste, qui conversez avec » Dieu même, à faire des prodiges. Prenez le » fer brûlant dans vos saintes mains, et mettez-» le dans les miennes, je le recevrai avec rési-» gnation. » Le prélat ne crut pas devoir accepter l'invitation. L'Empereur rendit peu après toute sa confiance à l'accusé, et lui donna la charge de grand connétable.

Vatace mourut à 60 ou 62 ans, après en avoir régné 33. Il avoit étendu ses États par sa politique aussi bien que par sa valeur, et su les gouverner avec sagesse. Guerrier sans témérité, il évitoit, autant qu'il pouvoit, le sort incertain des batailles, et s'y comportoit en héros. Économe sans avarice, il avoit amassé des sommes con- 1255.

sidérables pour les besoins extraordinaires de l'Etat.

BAUDOUIN II.

THÉODORE LASCARIS II.

Vatace laissoit un fils, auquel il avoit donné le nom de Théodore Lascaris, que portoit l'aïeul maternel de ce fils; ce qui étoit alors assez ordinaire chez les Grecs, lorsque la famille de la mère étoit la plus illustre. Il avoit 33 ans; et, quoiqu'il en fût digne, son père n'avoit pas voulu l'associer à l'Empire, craignant pour lui la séduction et l'ivresse du pouvoir suprême. Il pensoit d'ailleurs qu'un long usage ayant établi l'ordre de la succession, il pouvoit laisser sans risque une ombre de liberté à ses sujets qui seroient flattés de l'apparence d'une élection. Théodore fut en effet proclamé d'un concert unanime.

1256. Au premier bruit de la mort de Vatace, les
1259. Bulgares avoient pris les armes, et s'étoient ressaisis d'un grand nombre de villes dont cet Empereur les avoit chassés. Leurs habitans recevoient avec empressement d'anciens compatriotes; les garnisons grecques ne faisoient presque pas de résistance : Lascaris passa l'Hellespont et les reprit avec la même facilité. Il manqua cependant une place importante dans la Thrace, parce que ses soldats, qui trouvèrent le passage

bouché par des forces supérieures aux leurs, s'effrayèrent de la nécessité où ils étoient de marcher sur le ventre aux Bulgares avant de commencer le siége, et refusèrent même de l'essayer. Après trois campagnes, Lascaris réduisit ces peuples à lui demander la paix, qu'ils n'obtinrent que par l'abandon de tout ce qu'ils avoient pris depuis la mort de Vatace. Ses Etats furent un moment menacés par les Tartares; mais l'orage alla tomber ailleurs. Le frère du grand Can tourna ses armes contre les *assassins* établis en Perse; et après avoir délivré le monde de cette race meurtrière, dont le nom est devenu celui des plus odieux d'entre les malfaiteurs, il alla attaquer Bagdad pour achever la destruction de l'Empire des Califes. . .

En passant en Occident, Lascaris avoit confié à Michel Paléologue le gouvernement de Nicée et de la Bithynie. Aussi habile en politique qu'à la guerre, celui-ci se faisoit aimer des Grecs et craindre des François par les avantages qu'il remportoit contr'eux, et ne se rendoit pas moins redoutable à son maître par l'éclat de ses talens, et par des qualités aimables qui lui gagnoient tous les cœurs. Un de ses oncles ayant dit dans une conversation où l'on parloit des titres qui donnent des droits à l'Empire, que c'étoit la Providence qui en disposoit, et que celui qui

s'y sentoit appelé, pouvoit y prétendre sans crime, ce discours parut une apologie des projets qu'on supposoit au neveu. Celui qui l'avoit tenu fut arrêté; on avertit Paléologue qu'on devoit aussi s'assurer de sa personne; il le crut d'autant plus aisément que les soupçons de la cour n'étoient pas tout à fait injustes; il se retira chez le sultan d'Icone. Lascaris craignit qu'il ne vînt à la tête des Turcs fondre sur le territoire de l'Empire; mais Paléologue ne les servit que contre les Tartares, et cette conduite lui valut son rappel à la cour de Nicée. Sa nouvelle faveur fut suivie presqu'aussitôt d'une seconde disgrâce. Lascaris, sujet à de fréquens accès d'épilepsie, s'imagina qu'ils étoient causés par un maléfice dont il soupçonna Paléologue. Une aventure dans laquelle l'horreur se mêla au ridicule, acheva de déterminer l'Empereur à le faire arrêter. Ce prince récompensoit souvent les services des gens de basse naissance en leur faisant épouser d'autorité des femmes de la plus haute distinction. Une sœur de Paléologue avoit une fille d'une grande beauté; Lascaris enjoignit à sa mère de la donner à un de ses pages. L'orgueil de la famille en fut d'abord révolté; le page qui étoit aimable, gagna le cœur de la fille et de la mère, et l'alliance étoit arrêtée, lorsque l'Empereur, par un nouveau caprice, désigna un autre mari.

Il

Il fallut obéir ; mais le mariage ne s'accomplit qu'à l'église. L'Empereur, l'ayant su, en demanda la cause au nouvel époux, qui allégua un sortilège. Lascaris n'eut garde de douter de la vérité de l'excuse, et la mère lui parut devoir être l'auteur de l'enchantement; il la fit enfermer dans un sac avec des chats qu'on piquoit pour les mettre en fureur. Ce supplice raffiné ne put arracher l'aveu d'un crime imaginaire. La mère protesta qu'elle n'avoit aucune part à la disgrâce du mari, et que cette disgrâce n'avoit d'autre principe que l'aversion de sa fille pour un lien qui avoit été tissu par la violence. Lascaris ne fut point désabusé ; mais appréhendant qu'elle ne lui lançât aussi quelque maléfice, il mit fin à ses tourmens, et la renvoya avec colère (1). Déjà prévenu contre Paléologue, il crut devoir se tenir en garde contre le ressentiment qui l'enflammeroit à la nouvelle de l'indigne traitement fait à sa sœur. Il le fit arrêter à Thessalonique et mener à la cour chargé de fers. Le prisonnier, ayant obtenu de comparoître devant lui, sut se défendre avec tant d'éloquence et d'énergie, que Lascaris, attendri jusqu'aux

(1) **L'oncle de la jeune épouse, parvenu dans la suite à l'Empire, cassa l'union de sa nièce, demeurée imparfaite, et la rendit à son amant.**

larmes, l'embrassa, et lui rendit encore son amitié.

Ce prince mourut peu après dans un habit de moine, épuisé par les remèdes, encore plus que par sa maladie habituelle. Sa déplorable santé altéra les belles qualités qu'il avoit reçues de la nature, et quelquefois même fit dégénérer en cruauté la sombre mélancolie qu'elle lui inspira. Des scélérats abusèrent de sa crédulité pour immoler leurs ennemis, comme coupables de maléfices dirigés contre ses jours. Il avoit eu un favori dont l'élévation et la chute furent également éclatantes; C'étoit Georges Muzalon, né d'un des bas officiers du palais. Il fut l'unique ministre de Lascaris, et conduisit ses affaires avec dextérité. Il rendoit à son maître l'espèce de service dont les monarques sont communément redevables à leurs favoris, auxquels on impute tout le mal qui se fait sous leur règne, et qui sont comme *les éponges de la haine publique;* il détournoit du souverain les malédictions des sujets, en les concentrant sur lui-même. Les frères de Muzalon furent élevés aux premières charges : on en murmura. Le chagrin que ces murmures causèrent à l'Empereur, fut fatal aux princes de son sang et aux grands de sa cour, qu'il crut devoir rabaisser pour sa sûreté. Deux des principaux d'entr'eux payèrent

de leurs yeux quelques railleries contre ces parvenus. Lascaris laissoit pour successeur, un fils nommé Jean, âgé de 6 ans; il avoit désigné pour son tuteur, avec une autorité absolue, Georges Muzalon, auquel tous les seigneurs furent obligés de prêter serment. Il leur associa le patriarche de Nicée, Arsène.

BAUDOUIN II. JEAN LASCARIS.

La haine et l'envie qu'on portoit au favori, comprimées pendant la vie du prince, éclatèrent après sa mort. Muzalon trop peu affermi pour combattre ses ennemis à force ouverte, essaya de les désarmer par la douceur. Il convoqua au palais la haute noblesse, la magistrature, ce que l'armée avoit de plus distingué, et se présenta devant cette assemblée, revêtu de tous les ornemens de ses diverses dignités. Il fit dans un discours très-adroit l'apologie de son ministère, et offrit de se démettre de la régence, si l'on croyoit cette démission utile à la chose publique. La perte du régent étoit résolue; mais ses ennemis jugèrent que le moment n'en étoit pas venu. La salle retentit de ses éloges et d'acclamations en sa faveur. Il fut supplié de ne pas abandonner son poste. Paléologue se montra le plus ardent à l'y retenir; tous renouvelèrent le serment d'obéissance qu'ils lui avoient déjà prêté

devant l'Empereur mourant, en y joignant les plus terribles imprécations contr'eux-mêmes et leur famille, s'ils le violoient. Jamais la nation grecque, depuis si long-temps décriée sur l'article de la bonne foi, n'avoit usé de plus de perfidie. Le régent fut la dupe de son amour propre et de son ambition. Quoique les complimens qu'il recevoit, ne fussent pas plus sincères que la proposition qu'il avoit faite, il crut ce qu'il désiroit; il s'imagina que son mérite avoit étouffé l'envie, et qu'il n'avoit rien à craindre. Son illusion ne fut pas longue. Les mécontens, sourdement animés, à ce qu'on crut, par Paléologue, s'excitoient les uns les autres, et se reprochoient trop de lenteur. Le neuvième jour après la mort de Lascaris, on célébroit, suivant l'usage, la solennité de ses obsèques; les gardes du jeune prince courent à l'église et massacrent Muzalon, qu'ils arrachent de l'autel, où il s'étoit réfugié. On vit quelques-uns de ses assassins sucer le sang qui dégoûtoit de leurs épées. Ses frères partagent la catastrophe, et les meurtriers n'omettent pas de piller les richesses de leurs victimes. Non-seulement tous ceux qui leur avoient été attachés, mais un grand nombre de personnes qui n'avoient aucune relation avec eux, craignant la fougue et l'avidité des soldats et surtout le pouvoir de ceux qui

les mettoient en mouvement, s'enfuirent en différentes contrées. Paléologue, dont la conduite fut fort équivoque en cette circonstance, se mit en personne à la tête de la garde impériale, et y donna du commandement à ses deux frères.

Le patriarche, seul tuteur du prince après la mort de Muzalon, étoit hors d'état de gouverner les affaires, et le sentoit très-bien : les seigneurs s'occupèrent de lui donner un collègue qui en fût capable. Plusieurs avoient des prétentions qu'ils ne cachoient pas : l'adroit Paléologue, sans en afficher aucune, laissa parler ses libéralités, dont l'épuisement de sa fortune rehaussoit le prix. Les seigneurs assemblés à Magnésie, où étoit alors la cour, lui donnoient déjà leurs suffrages. Il les pria de différer l'élection jusqu'à l'arrivée du patriarche qui résidoit à Nicée. On ne devoit pas, disoit-il, procéder sans lui à cette nomination, et le consentement de l'Eglise, toujours respectable, étoit nécessaire dans une occurrence si importante : il cherchoit ainsi à se concilier le clergé, dont l'influence étoit alors considérable. Lorsqu'il sut que le patriarche Arsène approchoit, il alla à pied à sa rencontre, accompagné de toute la cour, prit la bride de sa mule, le conduisit de cette manière, écartant lui-même la foule sur son passage; et lui présentant les ornemens qui devoient distinguer celui

qui étoit honoré de la tutelle du prince, protesta qu'il ne les recevroit que de la main d'Arsène; que l'Eglise en pouvoit disposer à son gré, et qu'il ne se réservoit que la gloire de l'obéissance. Les ecclésiastiques le comblèrent de louanges. Arsène lui laissa toutes les fonctions de la régence. Paléologue, qui portoit ses vues plus loin, n'omit rien pour gagner le clergé maître de l'esprit du peuple, et dévoué à ceux qui le favorisoient. Les amis du nouveau tuteur publioient hautement qu'il falloit décorer, aux yeux des princes et des ambassadeurs étrangers, celui qui représentoit le souverain; qu'il falloit le contraindre à prendre le titre et l'autorité de despote. La multitude, dont il étoit l'idole, lui en donnoit le nom d'avance. Ce concert unanime détermina les seigneurs à s'assembler; le plus grand nombre fut d'avis de lui conférer la qualité qu'il paroissoit ambitionner. Le patriarche les appuya, et le fit revêtir des marques de sa nouvelle dignité par les mains du jeune Empereur. Paléologue ne la regarda que comme un degré pour atteindre le trône auquel il aspiroit. Connoissant toute l'influence du clergé, qu'il avoit déjà éprouvée, il se l'attacha de plus en plus par de secrètes libéralités. Il rappeloit ceux qui avoient été exilés sous le dernier règne; et bannissoit tout ce qui lui causoit quelque ombrage, n'épargnant de ses

ennemis que ceux qu'il méprisoit. Ses émissaires ne cessoient de répéter qu'il falloit associer à la foiblesse de l'Empereur un homme qui, à la vigueur de l'âge, réunit la supériorité des talens. Paléologue insinuoit de son côté que l'intérêt public exigeoit que celui qui étoit chargé de tout le poids du gouvernement, ne fût pas borné à un pouvoir précaire. Ces prétentions mirent toute la ville de Magnésie en mouvement. On s'épuisoit en raisonnemens pour tâcher d'établir la supériorité du gouvernement électif sur le gouvernement héréditaire. Paléologue appuyoit l'opinion de ses partisans par la promesse d'une administration parfaite et de la réforme de tous les abus. Il avoit déjà, depuis qu'il étoit despote, aboli les épreuves du fer ardent et du combat singulier, jusqu'alors reçues en justice. Il protestoit que s'il étoit élevé à l'Empire, il en excluroit son fils, au cas qu'il l'en jugeât indigne ou incapable. Ses manœuvres lui gagnèrent tous les esprits, et il fut arrêté qu'on le nommeroit Empereur. Le patriarche, qui jusque là n'avoit suivi que ses impressions, commença d'ouvrir les yeux et de craindre pour le jeune Lascaris. Le reste du clergé, que l'argent du despote avoit suffisamment convaincu de la nécessité de son élection, crut faire assez pour le prince régnant, d'exiger que le premier jurât de lui remettre l'autorité

toute entière dès qu'il seroit parvenu à la majorité. Paléologue avoit fait serment entre les mains de Lascaris II, au moment de la mort de ce prince, de ne jamais rien entreprendre au préjudice de son successeur; les prélats déclarèrent par écrit que, loin de se parjurer en acceptant la couronne, il en méritoit une immortelle pour le généreux sacrifice qu'il faisoit de son repos au bonheur du peuple.

BAUDOUIN II.

JEAN LASCARIS. MICHEL PALÉOLOGUE.

1260. Les grands jurèrent soumission aux deux souverains, et ajoutèrent à la formule usitée, que si l'un des deux formoit quelque entreprise contre son collègue, on s'armeroit contre lui, et on le poursuivroit comme un ennemi public. Il fut ordonné par un édit, à tous les sujets de l'Empire de prêter le même serment sur les évangiles. Comme ils en avoient fait un autre à l'avènement de Jean Lascaris, c'étoit leur ordonner un parjure. Paléologue, élevé sur le pavois, soutenu d'un côté par les évêques, de l'autre par les seigneurs, fut proclamé avec un applaudissement universel. Il se signala d'abord par des bienfaits, augmenta les gages des sénateurs, renouvela l'ancien usage de distribuer des largesses aux soldats

au commencement de chaque nouveau règne, fit sortir de prison les débiteurs du fisc, et remit leurs dettes à ceux qui n'étoient pas en état d'y satisfaire. Le couronnement des deux souverains devoit se faire à Nicée le même jour, et il étoit réglé que celui de Lascaris seroit le premier, et que ce prince auroit le pas dans la marche triomphale qui avoit coutume de suivre. La fierté de Paléologue s'indigna d'autant plus de cet arrangement, que la priorité de l'inauguration emportoit celle du rang et de la dignité. Ses amis, en conséquence, imaginèrent de le faire couronner seul et de reculer la cérémonie du couronnement de Lascaris. Pour ne pas donner le temps de la réflexion au patriarche dont on craignoit l'opposition, ce projet lui fut celé. Le moment étant arrivé, des gens apostés dans l'église proposent de ne couronner en ce moment que Paléologue; la proposition trouve des contradicteurs; on s'échauffe; quelques-uns s'emportent jusqu'à dire que pour finir cette querelle il faut se défaire d'un fantôme d'Empereur; c'est ainsi qu'ils désignent Lascaris. Le clergé gagné opine en faveur de celui qui le comble de biens: le patriarche croit devoir céder à la nécessité; le seul archevêque de Thessalonique défend la prérogative du légitime Empereur. Les Varangues, accoutumés à reconnoître pour souverain celui

qui les payoit, les yeux tournés vers Paléologue, et la hache levée menaçoient et l'archevêque et le jeune prince : le prélat fut forcé de se rendre pour l'intérêt même de Lascaris.

Paléologue affermissoit sa puissance en la faisant aimer. Il haranguoit souvent le peuple, et son éloquence étoit relevée par des distributions pécuniaires; il l'amusoit par des spectacles, et s'exerçant quelquefois en public, disputoit avec les seigneurs de la cour le prix de la paume, de l'escrime, de la course à cheval, que son adresse ou la flatterie lui procuroit toujours. Il se rendit à Nymphée (en Bithynie), séjour ordinaire des Empereurs depuis qu'ils avoient perdu Constantinople. Il y reçut une ambassade de Baudouin. L'indigence, l'indolence, l'incapacité de ce prince sembloient avoir glacé le courage des François, qui prennent avec tant de facilité le caractère de ceux qui les gouvernent. Depuis quelques années leur petit Empire de Constantinople avoit disparu de l'histoire. Cependant Baudouin espéra que Paléologue, dont il supposoit l'autorité mal assurée, pourroit lui abandonner quelques-unes des conquêtes de ses prédécesseurs. Il lui envoya demander la cession de Thessalonique; Paléologue répondit en souriant qu'il ne pouvoit avec honneur abandonner une ville où son père avoit reçu la sépulture. Les députés lui dirent : « Ac-

» cordez-nous au moins la ville de Serres. — C'est » là, répartit Paléologue, que j'ai fait mes pre» mières armes. » Ils demandèrent alors Bolère, sur les confins de la Macédoine. Il s'excusa sur ce que c'étoit un admirable rendez-vous de chasse, exercice, ajoutoit-il, qu'il aimoit beaucoup. Les députés insistant, lui dirent : « Que » nous donnerez-vous donc? » — « Rien; mais si » vous désirez la paix, il faut me payer un tribut. » Il est encore douteux qu'il eût voulu s'en contenter; car il méditoit l'expulsion des François de Constantinople : l'occasion étoit favorable ; Baudouin n'avoit plus ni troupes ni argent. La détresse de la capitale étoit si déplorable, que le bois y manquant, on ne trouva d'autre expédient pour s'en procurer que la démolition d'un grand nombre d'édifices, et que l'Empereur, pour sûreté de quelque argent qu'il emprunta des Vénitiens, leur envoya en gage son fils unique. Paléologue instruit de l'extrémité à laquelle les François étoient réduits, traversa l'Hellespont, marcha vers Constantinople, enleva la plupart de ses environs, et réduisit à peu près l'Empire latin à l'enceinte des murs de cette ville. Il attaqua vivement le faubourg de Galata, qui en étoit séparé par le golfe de Céras. C'étoit une place très-forte, en état par elle-même de soutenir un siége contre une armée plus nombreuse que

n'étoit celle de l'Empereur grec. Il comptoit sur une intelligence qui lui manqua : tous ses assauts furent repoussés, et après avoir perdu beaucoup de monde, il se vit obligé de repasser en Asie.

1261. Il ne s'y occupa que des moyens de renouveler la tentative dans laquelle il venoit d'échouer, et ordonna à un de ses généraux (le césar Stratégopule), qu'il envoyoit observer les mouvemens des Bulgares dont il craignoit quelque hostilité, d'examiner en passant l'état de Constantinople sans rien entreprendre. Les Grecs répandus dans les campagnes environnantes, et qui étoient demeurés attachés à leurs anciens maîtres, accoururent au camp du césar, et lui assurèrent que s'il vouloit attaquer la ville elle tomberoit infailliblement dans ses mains, qu'il n'y restoit plus que des femmes et des enfans; en effet, le commandant de Daphnusie sur le Pont-Euxin ayant promis de livrer cette place à Baudouin, ce prince imprudent y avoit envoyé le peu de gens de guerre qui étoient près de lui, donnant ainsi dans le piége qu'on lui tendoit pour qu'il dégarnît Constantinople. Le césar, malgré la défense qu'il en avoit reçue, comptant bien qu'il seroit absous s'il réussissoit, risqua l'événement. Dès la première nuit qu'il campe devant la capitale, on lui amène un vieillard qui venoit d'en sortir ; on demande

à cet homme comment il a pu s'échapper, les portes étant fermées. Il répond que sa maison, voisine des murs, a un souterrain qui aboutit dans les champs. Le césar y fait entrer une cinquantaine d'hommes intrépides qui s'emparent d'une porte prochaine, tandis que d'autres escaladent en silence un endroit de la muraille. Un prêtre du nombre des assaillans crie le premier : *Victoire aux deux Empereurs Michel et Jean!* c'étoit le signal convenu. Aussitôt les Grecs entrent en foule par la porte qui leur est ouverte. On court au pillage, on massacre tous ceux qu'on trouve armés. Baudouin réveillé par le tumulte, ne songe qu'à fuir, et courant au rivage se jette dans une barque. La flotte qui revenoit de Daphnusie entrant dans le Bosphore, apprend que la ville est prise : elle portoit un assez grand nombre de soldats ; ils forcent de rames afin de pouvoir arriver assez tôt pour délivrer leur patrie. Stratégopule, auquel s'étoient joints tous les Grecs de la ville, s'apprête à les combattre. Un officier de Baudouin, nommé Phylax, voyant que ce qui reste de François alloit périr, envoie de toute part les avertir de se réfugier sur la flotte, et pour les y contraindre, fait mettre le feu aux maisons en divers quartiers. Aussitôt un essaim de malheureux de tout âge, de tout sexe, à demi nus se précipitent vers le rivage. On en-

voya prier Stratégopule de permettre la retraite à ceux qui n'avoient pu s'y rendre; il y consentit. Les fugitifs étoient en si grande quantité, que les vivres de la flotte ne suffisant pas, plusieurs moururent de faim avant d'arriver à Négrepont, où l'on alla d'abord. De là Baudouin se retira en Italie, n'emportant que son titre d'Empereur qu'il avoit mal soutenu. Les François perdirent Constantinople cinquante-sept ans après l'avoir conquise. Les Grecs, corrigés par l'adversité, et gouvernés par des princes capables, avoient repris l'avantage sur leurs vainqueurs, dont l'expulsion fut accélérée par deux règnes foibles de suite : ceux de Robert et de Baudouin II.

JEAN LASCARIS, MICHEL PALÉOLOGUE.

Si l'on en croit les Grecs, Paléologue trouva Constantinople dans le plus horrible délabrement. Le palais de Blaquernes étoit détérioré par la gourmandise et la mal-propreté des François, qui faisoient des cuisines de tous les appartemens. Ils n'avoient rien rétabli, ni rien entretenu, comme s'ils eussent été persuadés que leur conquête devoit être peu durable; ensorte que la ville étoit couverte de cendres et de décombres. Le premier soin de Michel fut de la faire sortir de ses ruines. Il invita les familles des anciens habitans, dispersées par tout l'Empire, à revenir dans leur

patrie. Les maisons subsistantes et les terres furent rendues à ceux qui représentoient le titre de leur ancienne possession.

Trois nations commerçantes étoient établies à Constantinople : les Vénitiens, les Génois, les Pisans. Elles y tenoient leurs comptoirs et avoient ensemble de fréquentes querelles. Chacune étoit régie par ses lois, jugée par son tribunal. Leurs premiers magistrats se nommoient Baile chez les Vénitiens, Podestat chez les Génois, Consul chez les Pisans. Ces Italiens n'avoient pris aucune part à la dernière révolution; détachés des intérêts politiques de leurs gouvernemens, ils ne s'occupoient que de leur négoce; et à l'abri de cette neutralité, ils avoient cru pouvoir demeurer tranquilles. Les Génois étoient les plus nombreux; leur fierté naturelle et l'antipathie des Grecs pour eux faisoient naître souvent de vives contestations. L'inimitié des premiers contre les Vénitiens, étoit encore un sujet de trouble, et ils venoient de commettre à leur égard un acte d'hostilités. Les Empereurs françois avoient donné un palais pour logement au Baile. Les Génois qui avoient fait un traité d'alliance avec Paléologue, avant la prise de Constantinople, se crurent tout permis après l'expulsion des François. En conséquence ils attaquèrent avec furie le palais du Baile, le ruinèrent de fond en comble, et par

représailles de ce qu'avoient fait les Vénitiens après avoir détruit à Saint-Jean-d'Acre un édifice des Génois, chargèrent un vaisseau des débris de celui qu'ils venoient de renverser et les envoyèrent à Gênes. Michel, pour prévenir de semblables excès, transféra les Génois au faubourg de Galata ou de Péra, dont il détruisit les fortifications, afin qu'ils ne pussent pas s'y rendre redoutables. Les Vénitiens et les Pisans, dont le nombre n'étoit pas assez grand pour causer de l'inquiétude, continuèrent de rester à Constantinople, dans des quartiers séparés, sans être confondus ni ensemble ni avec les Grecs. Les Vénitiens eurent de plus que les Génois et les Pisans l'exemption des devoirs de sujets et de vassaux. Leur Baile fut dispensé de fléchir le genou devant l'Empereur, si ce n'est lorsqu'il viendroit le saluer pour la première fois, ainsi que de lui baiser les pieds et les mains.

Pour récompenser l'éminent service que lui avoit rendu le césar, Paléologue lui conféra des honneurs réservés au souverain. Il l'honora de ceux du triomphe; pendant la cérémonie, le triomphateur eut la tête ceinte d'une couronne de diamans semblable à celle de l'Empereur, et qu'on lui permit de porter le reste de ses jours.

Paléologue se crut assez puissant pour consommer un crime qu'il croyoit nécessaire à la stabilité

de

de son élévation. Depuis long-temps il cherchoit à faire oublier ou mépriser le légitime possesseur du trône; il étoit entré sans lui à Constantinople, et il disgracia des personnes distinguées, dont tout le crime étoit de donner à Lascaris le nom d'Empereur. Sous prétexte que la reprise de la capitale étoit une renaissance de l'Empire, il se fit couronner une seconde fois, et cette cérémonie se passa comme s'il n'avoit pas eu de collègue. Après avoir enlevé toute considération et tout appui à cet auguste enfant qui entroit dans sa neuvième année, il donna ordre de l'aveugler, et les ministres de cette barbarie crurent faire grâce à la victime, en ne lui perçant pas les yeux d'un fer rouge, et en se bornant à lui dessécher et brûler les membranes par le moyen d'une lame ardente. La cour qui avoit presque oublié ce prince, fut néanmoins consternée de son sort. Toutes les marques de compassion dont l'usurpateur put avoir connoissance, furent punies comme des crimes de lèse-majesté.

L'infortuné Lascaris avoit cinq sœurs plus âgées que lui. Deux étoient déjà mariées dans des cours étrangères. L'habile usurpateur choisit aux autres des époux d'une illustre naissance, il est vrai, mais trop foibles pour qu'il eût à les redouter. L'une, nommée Théodora, fut donnée à un François du comté de Hainaut, à Mathieu de

Valaincourt. Une autre, Eudoxie, épousa Gui de Vintimille, génois et prince souverain des Alpes maritimes. Jean, l'aîné des enfans de ce dernier mariage, prit de sa mère le nom de Lascaris et le transmit à ses descendans (1). Les cadets et leur postérité gardèrent celui de Vintimille.

MICHEL PALÉOLOGUE.

1262. Le patriarche Arsène homme simple et souvent

(1) Un d'eux, grand-maître de Malte au dix-septième siècle, gouverna sagement pendant vingt-deux ans, dans des temps difficiles. Il mourut en 1657. L'auteur de cette histoire a vu dernièrement à Paris un rejeton de cette famille, l'une des plus illustres de l'univers, puisque son origine se perdoit déjà dans la nuit des temps, lorsqu'elle monta sur le trône en 1204; c'est Jule-Théodore Lascaris, ancien chevalier de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem. Après que la révolution de France lui eut enlevé tout ce qu'il possédoit dans les Alpes maritimes, sa patrie, la prise de Malte par les armes françoises, lui fit perdre une brillante existence qu'y avoit assurée à sa famille le grand-maître Lascaris. Jule-Théodore est connu sous les rapports les plus avantageux, des officiers qui sont revenus de l'expédition d'Egypte. Il est à présent au pays où l'un de ses ancêtres maternels fut proclamé Empereur, à Constantinople. Son nom doit être cher aux familles grecques qui existent encore dans cette ville; car, le Bas-Empire n'a pas eu, comme on a pu le remarquer, de plus grands Princes que ceux qui l'ont porté.

foible, mais attaché à Lascaris, prévoyant le sort qu'on destinoit à son souverain s'étoit retiré dans un monastère, en 1260. On lui avoit donné un successeur, qui étoit mort; et après la reprise de Constantinople, Paléologue comptant sur la timidité et l'ambition de ce prélat, qui s'ennuyoit déjà dans sa retraite, l'avoit rappelé à ses fonctions. C'étoit lui qui avoit de nouveau couronné Paléologue, croyant que cette cérémonie ne pouvoit porter aucun préjudice à son pupille. Mais quand il apprit le traitement atroce qu'il venoit de subir, désespéré de sa complaisance, qui lui parut alors criminelle, il s'abandonna au plus violent désespoir, se frappant la poitrine, s'arrachant les cheveux, et versant des larmes amères. Ces premiers transports appaisés, il manda les évêques qui se trouvoient à Constantinople, et leur rappelant le serment qu'ils avoient fait avec tout l'Empire de s'élever de toute leur puissance contre celui des deux Empereurs qui attenteroit sur la personne de son collègue, il leur proposa l'excommunication de Paléologue. La crainte de la colère de cet usurpateur tenant les évêques dans le tremblement et le silence, eh bien! dit Arsène, je vais seul m'affranchir du parjure; et il prononça la sentence contre l'Empereur, avec quelque adoucissement dans la formule, pour ne pas le pousser aux dernières ex-

trémités. Paléologue lui tint compte de cette modération et courba docilement la tête, sous le poids de l'anathème.

Le despote d'Epire, Michel, sans être intimidé par la fortune et la capacité reconnue de Paléologue, entamoit les frontières de l'Empire. Irrité de se voir attaqué par un prince qu'il méprisoit, l'Empereur se contente d'envoyer contre lui le césar Stratégopule; mais ce général fut battu; et à peine descendu de son char de triomphe, il se vit prisonnier. C'étoit la seconde fois qu'il tomboit entre les mains du despote. Celui-ci en fit présent à Mainfroi son gendre, roi de Sicile, qui le demandoit pour obtenir en échange sa sœur Anne, veuve de l'Empereur Vatace. Paléologue, que la beauté de cette princesse avoit enflammé, ne vouloit pas la laisser partir. Pour se débarrasser de ses poursuites audacieuses, elle promit de l'épouser, s'il pouvoit se dégager des liens de son mariage avec Théodora. Il crut en trouver un prétexte dans la politique. L'Occident alloit, disoit-il, embrasser la querelle de Baudouin. Le moyen d'en détacher le roi de Sicile et de l'attirer au parti des Grecs, étoit suivant la logique de sa passion, de placer sur le trône la sœur de ce monarque. Théodora qui avoit donné sept enfans à son époux, avertie du projet de ce divorce, va trouver le patriarche et

le met dans ses intérêts. Arsène vole au palais, menace son mari de la vengeance du ciel et du mépris de la terre. Le prince, qui désiroit l'engager à lever l'excommunication, se rendit à ses remontrances, et l'échange s'effectua.

En murmurant de l'usurpation de Paléologue, 1263.
l'Empire l'avoit souffert. Les seuls montagnards 1264.
des environs de Nicée, indignés de la barbarie exercée envers Lascaris, se soulevèrent. Ayant rencontré un enfant de son âge, privé de la vue comme lui, ils prétendirent que c'étoit leur souverain, et sans vouloir l'interroger, ni l'écouter, ils lui donnèrent une garde, et lui rendirent tous les respects dus au pouvoir suprême. Paléologue envoya promptement des troupes contr'eux. On ne put les forcer dans les détours de leurs montagnes; mais on en désabusa quelques-uns; on gagna d'autres par des présens, et l'enfant aveugle s'étant enfui chez les Turcs, l'insurrection s'éteignit d'elle-même. Un grand nombre d'entre les insurgés n'obtinrent la vie qu'aux dépens de tout ce qu'ils possédoient.

Nous ne nous arrêterons pas à des guerres très-peu intéressantes, que Paléologue soutint encore contre le despote d'Epire, ni sur les détails de celles qu'il eut contre les Bulgares, et qu'il dirigea très-habilement d'Andrinople, où il s'étoit placé, et qui alors étoit la frontière de l'Empire

en Europe. Au retour de cette dernière expédition, il pensa périr par la trahison du sultan d'Icone. Il s'étoit autrefois retiré chez lui et y avoit été bien accueilli. Le prince turc ayant été détrôné, reçut à son tour une généreuse hospitalité à la cour de Paléologue; mais ayant su que l'Empereur, loin de songer à le rétablir, traitoit avec une horde de Tartares qui avoient envahi sa sultanie, il conçut contre son hôte une haine mortelle, et lia une intrigue avec une autre peuplade de Tartares, qui habitoit les bords du Volga. Il leur persuada de s'allier au monarque Bulgare. L'Empereur qui après une campagne heureuse, retournoit sans défiance à Constantinople avec une simple escorte, se trouva enveloppé tout à coup. Il eut beaucoup de peine à s'échapper avec cinq ou six personnes de sa suite et à gagner la Propontide, où il se jeta dans une barque qui le conduisit heureusement à sa capitale. Le reste de son escorte s'alla réfugier à Enos, avec la caisse militaire. Les Grecs s'y défendirent quelque temps avec courage; mais la place étant ruinée, ils capitulèrent et promirent de sortir sous deux jours. Une flotte impériale arriva le lendemain; ils trouvèrent le moyen d'y transporter de nuit les trésors de l'Empereur. Paléologue aigri de l'affront qu'il avoit reçu, s'en prit très-injustement à ceux qui l'avoient si bien servi; et au lieu des récompenses qu'ils méritoient, leur infligea des châtimens. Tous les

officiers de sa maison furent chassés de son service après avoir été promenés en habits de femmes et battus de verges.

Il s'occupa sérieusement du soin de faire lever 1265.
l'excommunication fulminée contre lui. Ce qui 1268.
se passoit en Occident l'instruisoit assez combien les censures de l'Eglise, excitant et enhardissant le fanatisme, pouvoient causer de troubles dans un Etat, et devenir funestes au souverain. Il essaya en conséquence tous les moyens de désarmer le patriarche, jusqu'à s'aller jeter à ses pieds. Il n'en put tirer que ces paroles : « Faites » ce qui peut effacer le crime que vous avez » commis. » Paléologue le pressa de lui prescrire une pénitence, promettant de s'y soumettre, quelle qu'elle fût. « Pour de grands forfaits, ré» pliqua le patriarche, il faut de grands sacri» fices. — Faut-il, reprit le prince, que je re» nonce à l'Empire? » En disant ces mots, il tira son épée, et pour sonder les intentions d'Arsène, il la lui présenta. Le patriarche étendoit la main pour la recevoir. L'Empereur la remit dans le foureau, et continua ses instances, suivant pas à pas le patriarche qui lui tournoit le dos, et qui en se retirant dans un appartement plus reculé, lui ferma la porte sur le visage. Le zèle plus ardent qu'éclairé de ce prélat, l'avoit déjà précipité dans des excès inconcevables. Ses

lumières étoient si bornées, qu'il ne voyoit dans le monde d'autre société que l'Eglise. Suivant ce principe, il ne croyoit pas qu'il fût permis à des chrétiens de combattre les uns contre les autres, et traitoit de guerres civiles toutes les hostilités qui n'étoient pas dirigées contre les infidèles. Lorsque l'Empereur étoit venu à Sainte-Sophie rendre grâce à Dieu d'avoir échappé aux Tartares, le patriarche, en lui adressant la parole, avoit étalé dans la chaire cette singulière doctrine. « Quand » vous combattez des chrétiens, dit-il, de qui » pouvons-nous souhaiter la défaite? Des deux » côtés sont des enfans de Dieu. » Puis lui rapelant sa disgrace, il lui dit : « Le Tout-Puis- » sant a voulu vous avertir que sans le secours » de son bras vous ne pouviez vaincre, et qu'il » ne l'accorde qu'à ceux qui combattent sous » les étendards de l'Eglise, et qui n'ont pas » mérité d'être rejetés de son sein. En épargnant » votre vie, il s'est contenté de vous frapper de » terreur. » L'Empereur avoit dissimulé le ressentiment que dut lui inspirer une remontrance si déplacée en présence de tout un peuple.

Désespérant de fléchir l'intraitable Arsène, il manda les évêques qui se trouvoient alors à Constantinople, et leur dit que s'ils n'avoient point de canon qui les autorisât à la rémission des crimes, il s'adresseroit à d'autres Eglises. C'étoit indiquer

celle de Rome, et rien n'étoit plus effrayant pour les prélats; aussi blamèrent-ils unanimement l'inflexibilité d'Arsène. Ils députèrent vers lui pour l'adoucir; leur députation fut mal reçue. Un des clercs du patriarche présenta contre lui une accusation fondée sur des motifs frivoles. Un concile s'assembla pour le juger, dans le palais, en présence de l'Empereur. Le patriarche alla trouver ce prince un dimanche matin pour tâcher de l'appaiser, et en fut reçu avec bienveillance. L'heure de l'office approchant, Paléologue envoya en secret au clergé de Sainte-Sophie ordre de commencer la messe dès que le patriarche entreroit à l'église; son dessein étoit de s'y présenter avec lui, et de paroître absous de l'anathème, en participant avec le prélat au saint sacrifice, petite finesse qui étoit bien dans le caractère des Grecs. Le prince et le pontife sortirent ensemble, le premier tenant l'autre par son vêtement. Mais au moment où ils mirent le pied dans l'église, le patriarche entendant chanter le commencement de la messe, s'arracha des mains de l'Empereur, et s'enfuit en criant : « O » l'indigne stratagème! vous prétendez-donc » tromper Dieu, et dérober votre pardon! » Paléologue confus et plus irrité que jamais, se rendit le lendemain au concile pour engager les évêques à le venger, et leur fit entendre que s'il avoit

rejeté quelques-unes de leurs requêtes touchant les affaires de leurs églises, c'étoit à la sollicitation d'Arsène. Ce prélat sommé trois fois, conformément aux canons, refusa de paroître. Il fut déposé d'une voix unanime. Quand on lui signifia la sentence, il dit qu'il s'y soumettoit s'il étoit coupable; mais que s'il ne l'étoit pas, il prononçoit à son tour anathème contre ses calomniateurs et ceux qui faisoient triompher la calomnie. Il fut transféré dans l'île de Proconèse, et enfermé dans une petite cabane, gardée par des soldats qui ne le laissoient voir à personne. L'année suivante, ayant été faussement accusé d'un crime d'Etat, les commissaires qui l'allèrent interroger et qui reconnurent son innocence, intéressèrent en sa faveur la compassion de Paléologue, qui adoucit son sort de toute manière. Germain, évêque d'Antioche, fut élu pour successeur d'Arsène. Le confesseur de Paléologue, qui convoitoit le patriarcat, persuada au prince que l'absolution qu'il attendoit de Germain ne seroit pas regardée comme valable; la promotion de ce patriarche, avoit, disoit-il, un vice radical, en ce que ce prélat avoit passé d'un siége à un autre, contre les lois canoniques. L'Empereur ne songea plus qu'à s'en défaire. Ce pontife ayant connu ses intentions, se retira dans une petite habitation qu'il avoit sur le rivage, résolu d'y passer en paix le reste de ses jours.

Paléologue étoit fort aise de cette résolution; il alla néanmoins à la tête du sénat et de tout le clergé le prier de revenir, et menaça de l'y contraindre. Ce prélat usa du même déguisement, et feignant de croire à la sincérité de l'invitation, s'excusa sur sa vieillesse et ses infirmités. Après cette comédie jouée de part et d'autre, le prince accepta la démission qu'il eût été bien fâché de ne pas obtenir. Germain en quittant le siége d'Andrinople, l'avoit laissé à un de ses neveux nommé Barlaam, qui préférant le casque à la mitre, ne s'occupoit que de combats. On le cita devant un synode pour rendre compte d'une conduite si peu ecclésiastique; il crut se soustraire au jugement en contrefaisant le fou. On le prit au mot, et on le déposa. Alors cessant de feindre, il demanda un commandement dans l'armée. Pour toute réponse, on l'enferma, et comme il cherchoit à s'échapper, on lui ôta la vue. C'étoit trop punir sa manie guerrière; la déposition eût suffi.

Joseph fut promu au patriarcat par l'influence de l'Empereur; l'objet principal de Paléologue étoit son absolution. Pour y mieux disposer le nouveau patriarche, il commença par lui accorder tout ce qu'il demandoit. A la voix de ce prélat, les prisons s'ouvrirent, même pour plusieurs criminels déjà condamnés à mort. Les exilés

furent rappelés. L'Empereur pardonna à ceux dont il avoit reçu quelque offense. Il alla même en faveur du pontife bien plus loin que celui-ci n'eût osé l'espérer. Un édit ordonna à tous les magistrats d'exécuter ses ordres comme ceux du souverain même. La veille de l'imposante cérémonie, on passa la nuit en prières, suivant l'usage accoutumé; dans la matinée suivante, le patriarche célébra la messe, pendant laquelle le prince, accompagné de ses gardes, du sénat et du peuple, demeura dans le vestibule de l'église; lorsqu'elle fut achevée, il s'avança tête nue vers la porte du sanctuaire, et prosterné aux pieds du patriarche, fit sa confession à haute voix, et demanda humblement pardon. Joseph, le laissant prosterné, lut un acte dans lequel étoient exprimés ses crimes, ses parjures et la cécité de Lascaris. Il prononça ensuite la formule d'absolution, que répétèrent, l'un après l'autre, les évêques présens à la cérémonie, l'Empereur se prosternant devant chacun d'eux, en demandant pardon. Tous les assistans imploroient sur lui la miséricorde divine; s'étant relevé, il fut admis à la communion, et salua l'assemblée en se retirant. Il est inconcevable que la crainte d'une telle humiliation ne fût pas un frein plus puissant contre le crime. Paléologue fournit au malheureux enfant qu'il avoit aveuglé les moyens de

vivre avec opulence, et lui témoigna les regrets les plus vifs et une affection à peu près inutile.

Pendant le cours de ces démêlés du souverain avec le clergé, il s'étoit passé quelques événemens dont nous allons rendre compte. Le sultan d'Egypte rechercha l'alliance des Grecs. Il étoit né dans le Captchac, et c'étoit un de ces enfans, que les Tartares Mogols, maîtres de ce pays, vendoient à des marchands qui les transportoient en Egypte. Ils y furent nommés Mamelucs, c'est-à-dire, *esclaves*; leur tempérament endurci sous un ciel rigoureux, les rendoit très-supérieurs en force et en courage à une nation énervée par les délices et le soleil du Midi. Les sultans en formèrent leur garde, et les élevèrent aux dignités. Les Mamelucs, en les approchant, apprirent à les mépriser, et se mirent à leur place. De crainte que le climat n'abâtardît aussi leur race, ils firent venir de leur patrie de fréquentes colonies de jeunes gens qu'ils formoient à la guerre, et dont ils composoient leurs armées. Les vaisseaux qui les amenoient, partant du Pont-Euxin pour se rendre au Caire, étoient obligés de traverser le Bosphore, ce qu'ils ne pouvoient faire sans l'agrément des Grecs, sous les yeux desquels ils passoient. Le quatrième sultan de la race des Mamelucs obtint de l'Empereur la liberté du passage pour les vaisseaux égyptiens. MAMELUCS.

La nouvelle résidence impériale étoit déjà devenue funeste aux provinces de l'Orient. On prétend qu'un vieillard d'un grand sens, nommé Tornice, au moment où l'on avoit annoncé à Nymphée la prise de Constantinople, se mit à verser des larmes, au milieu des transports de la joie universelle. On lui en demanda la raison. « L'Empire, dit-il, va être au pillage; Paléo- » logue, maître de Constantinople, transférera » sa demeure dans cette ville voluptueuse; il y » sera suivi de nos soldats, qui s'aguerrissoient » ici en combattant sans cesse. La cour les amol- » lira; les Turcs descendront de leurs montagnes, » passeront en Europe, et s'empareront de Cons- » tantinople et de l'Empire. » Une partie de sa prédiction commençoit à s'accomplir. Paléologue, séparé de l'Asie, négligeoit les provinces situées au delà du Bosphore; et ce que les Grecs possédoient encore en Bithynie, en Mysie, en Lydie, en Carie, en Phrygie, et en Paphlagonie, étoit livré à des gouverneurs avides, qui, après avoir vexé le pays, l'abandonnoient aux Turcs. Un financier, nommé Chadène, avoit osé conseiller à l'Empereur de s'approprier tous les biens-fonds, et de faire à chaque riche propriétaire une rente d'environ 600 liv. de notre monnoie. C'en étoit assez, disoit-il, pour une honnête subsistance; le reste étoit un superflu qu'il falloit

appliquer aux besoins de l'Etat. On osa suivre le conseil de ce brigand, et le prince devint l'unique propriétaire. Le trésor public n'en fut pas mieux rempli. L'armée de régisseurs, nécessaire pour une si vaste exploitation, dévoroit presque tout. Ces provinces alloient être perdues pour l'Empereur, s'il n'y eût envoyé son frère (Jean, despote), qui chassa toute cette horde rapace, et rétablit l'ancien ordre de choses. Son courage et son activité réprimèrent l'audace des Turcs, qu'il contraignit à demander la paix qui leur fut accordée. Ce prince, doué de toutes les vertus, signala sa pieuse bienfaisance par tant de largesses envers les indigens, qu'elles eurent besoin d'être modérées par de prudens religieux, attentifs à restreindre le cours de celles qui se détournoient de leurs monastères. La conservation de l'Orient eût exigé la continuité de la résidence du despote Jean, ou la présence de l'Empereur. Mais le premier étoit presque toujours occupé sur la frontière occidentale à tenir en respect les Bulgares, les Serves, les Dalmates et les nations latines, encore maîtresses d'une partie de l'ancien domaine de l'Empire; et Paléologue étoit retenu à Constantinople par les mouvemens séditieux des partisans d'Arsène, qui avoient élevé un schisme. Ainsi, faute de secours, le bien qu'avoient produit la sagesse et la valeur de Jean, dans ces

contrées orientales, ne fut pas de longue durée. Il n'y resta qu'un petit nombre de troupes que des gouverneurs cupides n'employoient qu'à exécuter leurs brigandages. Ce vaste contour qu'arrose le Méandre, autrefois si fertile et si peuplé, étoit devenu presque sauvage. Le Sangar bornoit un Empire qui s'étoit étendu au Tigre, et ce n'étoit plus que par mer qu'on pouvoit encore communiquer avec Héraclée, Amastris et la côte de Paphlagonie.

1269. L'attention que Paléologue auroit pu donner à ces malheureuses contrées asiatiques, fut encore détournée par les précautions qu'il lui fallut prendre contre un orage qu'il voyoit se former en Occident, et qui menaçoit une seconde fois Constantinople. Baudouin avoit excité de l'intérêt en France, et l'on y préparoit, en sa faveur, une de ces expéditions que les bulles des papes consacroient sous le nom de croisades. D'un autre côté, le frère de Saint Louis, Charles d'Anjou, conquérant audacieux, lui promettoit une assistance redoutable. Le pape Urbain IV avoit excommunié Mainfroi, usurpateur de la Sicile, et disposant de ce royaume comme d'un fief du Saint Siége, en avoit investi le frère du monarque françois, qui s'apprêtoit à s'en saisir par la voie des armes. Baudouin alors sollicitoit les secours de Mainfroi. Paléologue, pour lui ôter cet appui, offrit

offrit au roi de Sicile des troupes contre Charles; ce qui étant accepté avec joie, contraignit l'Empereur détrôné de chercher un autre asile. Charles d'Anjou gagna, près de Bénévent, une bataille décisive, où Mainfroi périt. Baudouin acheta la protection du vainqueur, en lui assurant, par un traité, la moitié de l'Empire grec, que Charles s'obligeoit à conquérir. Paléologue fit, pour se défendre, toutes les dispositions que pouvoit suggérer la prudence. Craignant que Saint Louis, qui alloit combattre les Sarrasins, ne vînt, après avoir terminé son expédition, se joindre à son frère pour attaquer l'Empire, il lui envoya des ambassadeurs, qui le trouvèrent campé devant Tunis, où son armée et lui-même étoient attaqués de la peste; ils y furent témoins de la valeur des François, qui, presque mourans, signaloient encore leur courage. Le roi leur donna 1270.
audience, la veille de sa mort. Les suites de son désastre suspendirent les opérations projetées en Occident contre les Grecs.

Paléologue, respirant de ce côté, eut l'humiliation de se voir attaqué par un prince qui ne sembloit pas fait pour mesurer ses forces avec les siennes. Michel, despote d'Epire, avoit en mourant partagé ses états entre son fils aîné, Nicéphore, et Jean, son fils naturel. Le premier avoit eu l'ancienne Epire, qui comprenoit la Thespro-

tie, la Molosside, l'Acarnanie, les Dolopes, les îles voisines, en un mot, tout ce qui est renfermé entre les monts Acrocérauniens et l'embouchure du fleuve Achéloüs. Comme il comptoit sur le courage de son fils naturel, il lui assigna le pays qu'il falloit disputer à l'Empire. C'étoit toute la Thessalie, depuis le mont Olympe jusqu'au Parnasse. Ce prince remuant, qui prit le titre de duc de Patras, s'étoit déjà saisi d'une partie de ce que son père lui avoit laissé à conquérir.
1271. Paléologue arma contre lui une flotte nombreuse, et quarante mille hommes, grecs, turcs, comans, dont une partie devoit monter sur les vaisseaux. Le despote Jean qui commandoit l'armée, emporta d'abord, de vive force, presque toutes les places de Thessalie. Les Comans firent beaucoup plus de mal qu'il n'auroit voulu. Il ne put jamais leur imposer le joug de la discipline. Le bâtard, abandonné de ses troupes, et ne conservant avec lui que sa maison, s'enferma dans Néopatras, sa capitale; il y fut aussitôt investi. Voyant sa perte assurée, s'il s'obstinoit à rester dans cette place, où les vivres devoient bientôt manquer, il essaye de s'en échapper à la faveur d'un déguisement, y réussit et va trouver Jean-de-la-Roche, grand-duc de Thèbes et d'Athènes, qui étoit dans la première de ces villes. Il en obtient cinq cents cavaliers athéniens,

braves et aguerris, avec lesquels il va tomber inopinément sur l'armée grecque qui le croyoit toujours à Néopatras. Comme elle s'étoit bornée à bloquer cette place, que le succès paroissoit infaillible, et qu'elle ne soupçonnoit pas qu'il y eût un seul ennemi au-dehors, une grande partie s'en trouvoit dispersée, soit à la chasse ou au pillage, et le reste n'étoit pas sur ses gardes. Cette brusque attaque y jeta l'épouvante, et trente mille hommes furent mis en fuite par ce foible détachement. La flotte fut au moment d'essuyer une pareille défaite. Elle s'étoit retirée dans le port de Démétriade, après avoir infesté les côtes de la Thessalie. Les Vénitiens, et les autres Latins habitans de Candie et de Négrepont, pour se défendre de ses insultes, avoient armé des vaisseaux en moindre nombre, mais plus forts que ceux de l'Empereur, qu'ils ne craignirent pas de venir attaquer dans le golfe, où ils s'étoient réfugiés, persuadés qu'après la honteuse défaite de Néopatras, il n'y avoit qu'à se présenter devant des Grecs, pour les battre. Déjà la victoire étoit décidée, et ils amenoient le vaisseau amiral, lorsque le despote Jean, qui étoit accouru sur le rivage, jetant sa tiare et se couvrant la tête de poussière, se précipite avec quelques soldats dans des chaloupes, joint la flotte impériale, ranime, soutient le combat, et en change la face. Toute

l'armée navale des Latins, composée de trente voiles, est prise ou détruite, à l'exception de deux vaisseaux. Ce succès ne put consoler le despote du revers qu'il avoit essuyé ; il ne put se pardonner sa faute, même après l'avoir réparée, ne reprit jamais les ornemens de sa dignité, qu'il avoit quittés dans son désespoir, et se réduisit, par une dégradation volontaire, au rang de simple particulier. Cette modestie ne lui sauva pas les désagrémens qui l'attendoient à la cour.

1272. Paléologue donna le nom d'Empereur à son fils Andronic (1), prince d'un naturel bas et méchant, qui s'étudioit à humilier un oncle digne de ses respects. Il lui faisoit présent, comme par honneur, de quelques-unes de ses robes, en exigeant qu'il les portât pour l'amour de lui. Dans cet habillement, Jean, dont la taille excédoit de beaucoup celle d'Andronic, donnoit à rire aux courtisans. Il dissimuloit cet affront ; un caractère élevé ne l'auroit pas souffert. M. le Beau dit qu'il aimoit mieux être ridicule que rebelle. Il n'étoit pas réduit à cette alternative ; et, sans rebellion, il eût pu refuser de servir de jouet à l'insolence d'un jeune homme. Paléologue avoit l'indignité d'encourager celle de son fils, et la

(1) Dans la cérémonie du couronnement, Andronic jura de conserver les priviléges du clergé.

foiblesse d'être jaloux du mérite de son frère, auquel il enleva tous les moyens de subsister avec décence, et qui, pour obtenir un médiocre entretien, fut réduit à faire sa cour à ce même neveu, qui l'outrageoit si grossièrement.

Une des principales occupations du règne de Paléologue, fut la réunion de l'Eglise grecque à celle de Rome; réunion qu'il avoit projetée, depuis qu'il eut recouvré Constantinople. On a lieu de penser qu'il y fut déterminé par des motifs purement politiques. Baudouin, soutenu de toutes les forces du roi de Sicile, et faisant les derniers efforts pour soulever les autres puissances occidentales, le menaçoit d'une révolution nouvelle. Les papes, dont dépendoient les rois de Sicile, pouvoient, par la puissance de l'opinion qu'ils exerçoient avec tant d'empire, armer ou retenir les princes chrétiens; il étoit par conséquent de la plus haute importance pour l'Empereur de se concilier leur bienveillance. Dans cette vue, il assembla le clergé au palais, et lui fit sentir l'avantage de s'accorder avec Rome. Il entra en lice avec les évêques, et disputa par écrit contr'eux, sans pouvoir les convaincre. Ils ne furent pas les seuls opposés à ses désirs. Paléologue, irrité de la résistance qu'il éprouvoit, tenta un moyen fort extraordinaire pour la surmonter; il déclara par un édit, qu'en prenant 1273.

possession de Constantinople, il étoit devenu propriétaire de toutes les maisons de la ville; qu'il vouloit bien faire grâce du loyer à ceux qui lui obéissoient; mais que les réfractaires seroient tenus de le lui payer, depuis cette époque (depuis 13 ans), suivant la taxe qui leur seroit notifiée. Ceux qui ne purent pas l'acquitter, furent bannis, ou se bannirent eux-mêmes. Beaucoup, pour éviter cette dure extrémité, adhérèrent à tout ce que désiroit l'Empereur. A force de mauvais traitemens, on arracha le consentement du clergé. Plusieurs furent aveuglés; d'autres déchirés à coups de fouet; on coupa les mains à quelques-uns. Le peuple qui n'avoit rien à perdre, ne se rendit pas. Un grand nombre des plus obstinés allèrent chercher un asile hors de l'Empire, se dispersèrent dans la Morée, l'Achaïe, la Thessalie, et jusque dans la Colchide, divisés entr'eux sous les noms d'Arsénites et de Joséphites, suivant qu'ils tenoient pour Joseph ou pour Arsène; ils couroient les campagnes, se donnant pour inspirés, et vivant aux dépens de ceux qui ajoutoient foi à leurs oracles; sorte de charlatanisme qui se perpétua, parce que rien de si absurde ne peut être imaginé, qui ne trouve des esprits propres à le recevoir.

L'obstination du patriarche Joseph ne put être vaincue; il publia une lettre pastorale, dans

laquelle il s'engagea par serment à ne jamais consentir à la réunion, quelque violence qu'il dût éprouver, et à ne jamais recevoir à sa communion ceux qui adhéroient aux Latins. L'avant-dernier patriarche Arsène mourut avec les mêmes sentimens, qu'il consigna dans un testament fanatique, qui est venu jusqu'à nous. « Puisque » l'Empereur, dit-il, fait tous ses efforts pour » amener l'Eglise rachetée par le sang du Sau- » veur, à l'impiété et à la perfidie des Latins, » je l'excommunie de nouveau; je prononce sur » lui l'anathème qu'il a voulu encourir; je le livre » à Satan, ainsi que tous ceux qui secondent » ses pernicieux desseins, ou qui y consentent, » priant Dieu seulement de pardonner au peu- » ple qui manque de connoissances. »

L'Empereur, sans être arrêté par ces foudres impuissans, fit partir cinq députés, à la tête desquels étoit Germain, le dernier patriarche de Constantinople, pour se rendre au concile que le pape Grégoire X avoit convoqué à Lyon, touchant cette grande affaire.

Ils déclarèrent formellement dans ce concile (le 14e. œcuménique), qu'ils venoient rendre obéissance à l'Eglise romaine, et s'unir de croyance avec elle. Les Grecs, dans une messe solennelle, répétèrent trois fois, en leur langue, les paroles si long-temps contestées : *Qui procède du Père et du* 1274.

Fils. Le grand Logothète, qui étoit de la députation, abjura le schisme au nom de son maître.

Cependant le patriarche Joseph, de concert avec l'Empereur, s'étoit retiré dans un monastère, et avoit promis d'abdiquer sa place, si la réunion s'accomplissoit. Quand elle eut été opérée, il ne parut plus disposé à tenir sa parole. Les prélats, sans lui en demander l'exécution, déclarèrent qu'en vertu de sa promesse, le siége
1275. de Constantinople étoit vacant. Lorsqu'à la messe,
1277. on fit mémoire du souverain pontife, et qu'on l'entendit qualifier du titre de pape œcuménique, ce fut comme le cri d'un héraut qui annonçoit la guerre. Les esprits se divisèrent. Les uns, amis de la paix, embrassoient volontiers la communion de Rome, les autres regardoient l'obéissance au pape, comme un joug insupportable et avilissant pour l'Eglise grecque. Le peuple s'échauffoit dans cette dispute ; l'animosité divisoit les familles, les monastères, éclatoit dans les places publiques. L'Empereur fit nommer au siége patriarcal un sujet qu'il crut propre à réunir les esprits. Ce prélat, appelé Veccus, sollicitant sans relâche son humanité pour des indigens, pour des accusés innocens ou coupables, et ne cessant de l'importuner qu'il n'eût obtenu ce qu'il demandoit, fatigua sa patience. Un jour qu'il s'acharnoit à vouloir arracher une grâce, que

Paléologue lui refusoit, il s'emporta jusqu'à lui demander s'il ne croyoit pas devoir plus de faveur aux évêques qu'à ses valets de cuisine ou d'écurie, et jetant son bâton pastoral aux pieds de l'Empereur, il se retira brusquement. Le prince fit vainement courir après lui pour le ramener. Il s'abstint, pendant plusieurs jours, de revenir au palais, et n'y retourna qu'après s'en être fait longtemps prier. Il poussa bien plus loin l'audace, dans une autre circonstance. Il sollicitoit, depuis quelque temps, le pardon d'un malheureux; l'Empereur ne le lui accordoit pas; un jour que ce prince se présentoit à la table de la communion, le patriarche, avant de lui donner l'hostie, réitéra sa demande; Paléologue lui représenta que ce n'étoit pas là le moment. « Et quel mo» ment, répondit Veccus, plus propre à faire » miséricorde, que celui où vous recevez le Dieu » des miséricordes? » L'Empereur insista sur le scandale que cette scène donnoit au peuple. « Songez à Dieu plutôt qu'au peuple, reprit » Veccus. » Paléologue indigné sortit de l'église. Pour s'affranchir des importunités de ce prélat opiniâtre, il fut obligé de borner le nombre des audiences qu'il lui accordoit.

La réunion avec Rome avoit produit dans l'E- 1277.
glise grecque un schisme presque universel. Il 1280.
n'y avoit guère que les courtisans, quelques pré-

lats ambitieux et un petit nombre d'ecclésiastiques de bonne foi, qui parussent soumis au Saint Siége. Le peuple ne pouvant se détacher de la croyance de ses pères, sortoit en foule de l'Empire comme d'une terre maudite, et alloit se réfugier dans les Etats de ceux des princes grecs qui refusoient de se soumettre à l'Eglise romaine, et même chez les princes latins, qui souffloient le feu de la discorde. D'autres erroient par bandes dans les diverses provinces de la domination impériale, menaçant de tout mettre à feu et à sang, si l'on persistoit à tourmenter leur conscience. Ces émigrations et ces attroupemens alarmoient l'Empereur. Veccus crut que les foudres de l'Eglise suffiroient pour épouvanter les réfractaires. Il assembla un synode, et y frappa d'anathème tous ceux qui refusoient de se soumettre à Rome. Il excommunia nommément Nicéphore Ducas, fils de Michel Comnène, despote d'Epire, et Jean, duc de Patras, son frère bâtard. L'un et l'autre avoient levé l'étendard en faveur des schismatiques. Deux cousins et deux neveux de l'Empereur envoyés contr'eux, au lieu de les attaquer, firent savoir à Jean qu'ils tenoient eux-mêmes l'Empereur pour hérétique; qu'en conséquence ils l'abandonnoient, et qu'on pouvoit profiter de cet avis. Paléologue se fit amener ces chefs infidèles chargés de fers; il envoya en leur place de

jeunes officiers. Jean, qui depuis la défaite du frère de l'Empereur, avoit encore battu près de Pharsale les meilleures troupes des Grecs (1273), n'eut pas de peine à vaincre ces nouveaux commandans. Paléologue leur avoit enjoint de se borner à couvrir les places impériales; ils outrepassèrent ses ordres, en attaquant un poste bien fortifié, et furent punis, par le duc de Patras, de leur présomption et de leur désobéissance. D'autres parens de l'Empereur envoyés en différentes provinces pour en calmer les mouvemens, se joignirent aux rebelles. Lorsqu'après les avoir arrêtés, on les interrogea sur la cause de cette défection, ils répondirent qu'ils avoient mieux aimé trahir l'Empereur que leur conscience. Cependant le bâtard enhardi par ses succès, voulut user de représailles, et employa les armes spirituelles à son tour. Une espèce de concile qu'il assembla prononça l'anathème contre le pape, l'Empereur, le patriarche et les prélats grecs qui adhéroient à l'Eglise romaine. Il en persécuta les partisans dans ses Etats. L'évêque de Patras fut exposé pendant plusieurs jours et plusieurs nuits en chemise aux frimas du mois de décembre.

On vit cette année, 1277, un exemple bien bizarre des caprices de la fortune: un porcher devenu roi. La Bulgarie obéissoit à un usurpateur, Constantin Tech, Serve de nation; il avoit

épousé une nièce de Paléologue, nommée Marie, qui voyant son mari pencher vers son déclin, fit proclamer roi un jeune fils qu'elle en avoit eu, afin de posséder l'autorité sous son nom. Un proche parent de Constantin qui avoit des prétentions à la couronne, laquelle n'étoit point héréditaire, fit éclater son mécontentement. L'artificieuse Marie, le gagna en l'adoptant pour son fils, et trouva le moyen de s'en défaire. Un misérable, appelé Lacanas, qui gardoit les pourceaux, osa concevoir le dessein de se saisir du pouvoir suprême. Doué d'une imagination ardente, il avoit une sorte d'éloquence naturelle et impétueuse. Il sut persuader à la plupart de ses camarades qu'il étoit en relation avec des intelligences célestes, et que le ciel l'appeloit au trône. Lorsqu'il se vit entouré d'un assez grand nombre de gens déterminés à le suivre, il annonça que le moment de remplir sa destinée étoit venu, ceignit l'épée, prit le diadème et se mit en campagne. Ses premières opérations furent dirigées contre les ennemis de l'Etat, les Tartares. Il les chassa de la Mysie, où ils avoient fait une irruption. Constantin, quoique malade, vint le combattre et périt de sa main. Lacanas eut bientôt emporté les plus fortes places de la Bulgarie. Alors la majorité de la nation ne fit plus de difficulté de le recevoir pour son souverain. Paléo-

logue hésita s'il en feroit son gendre, ou s'il lui préféreroit le fils du roi détrôné. Il se décida en faveur de ce dernier, Asan Misez, qu'il reconnut publiquement pour roi légitime de la Bulgarie, et lui donna sa fille Irène. Aussitôt le prétendant qu'on avoit fait venir des bords du Scamandre, dans la Troade, où il menoit une vie tranquille et délicieuse, fut mis à la tête d'une armée et marcha vers Ternove; la reine Marie s'y étoit renfermée avec son fils. Cette princesse pressée entre Lacanas, qui continuoit à faire des progrès, et Asan dont le parti commençoit à se grossir, et qui s'approchoit de la capitale, ne rougit pas d'offrir sa main à Lacanas, encore dégoutant du sang de son mari. Ce pâtre reçut avec froideur la proposition; il répondit qu'il n'avoit aucun besoin de l'agrément de Marie pour posséder un Etat qu'il avoit conquis; que cependant pour ménager la vie de ses sujets, il vouloit bien lui faire l'honneur de la recevoir dans son lit. Cette humiliante réponse ne rebuta pas la princesse. Elle ouvrit les portes de la capitale à Lacanas, qui, sans différer, y fit célébrer la cérémonie de son couronnement et de son mariage. La reine ne tarda pas à se repentir d'une si honteuse alliance. Son époux conservant sur le trône la grossiéreté de son premier état, ne cessoit de lui reprocher la délicatesse de sa manière de

vivre, et s'emportoit à ce sujet jusqu'à la frapper.

Cet homme féroce ne faisoit aucun quartier à ses ennemis. Il livroit aux bourreaux tous ceux qui avoient le malheur de tomber entre ses mains. Cette barbarie avoit tellement épouvanté les milices impériales, que souvent elles refusoient de marcher contre lui. Il avoit fait subir le même traitement aux Tartares, lorsqu'il avoit essayé contr'eux ses talens militaires. Ils s'en rappeloient en frémissant, et cherchoient depuis long-temps l'occasion d'en prendre vengeance. Elle se présenta enfin.

Ils trouvèrent jour à l'attaquer avec avantage, et mirent son armée en déroute. Les habitans de Ternove saisirent cette circonstance pour recevoir Asan dans leurs murs, et pour livrer Marie avec son fils, à l'Empereur. Lacanas accourt, investit la ville, et taille d'abord en pièces deux corps de troupes impériales qui venoient pour la défendre. Néanmoins il ne put la réduire. En ayant levé le siége, il se retira vers un chef de Tartares appelé Nogaïa. Celui-ci s'étoit composé une souveraineté de tous les pays qui bordent le Pont-Euxin, qu'il avoit conquis d'abord pour le Can du Captchac, et où il se rendit indépendant. Paléologue lui avoit donné en mariage une de ses filles naturelles, nommée Euphrosine. Lacanas qui faisoit la guerre à ce Tartare,

alloit tenter de se réconcilier avec lui, et de se procurer son assistance.

De son côté, Asan cherchoit partout de l'appui. Il crut en avoir rencontré un bien solide dans la personne de George Tertère, seigneur bulgare, puissant par sa naissance, ses richesses et son crédit. L'Empereur, afin de l'attacher à son gendre, lui promit le titre de despote, s'il vouloit répudier sa femme pour épouser la sœur d'Asan. Tertère accepta la proposition sans balancer. Cette alliance, loin d'affermir le pouvoir d'Asan, accéléra sa chute. Ce prince n'avoit ni la fermeté ni les talens qu'auroit exigés sa position. Son beau-frère s'en prévalut pour le rendre méprisable aux grands, et préparer une révolution. Sa nouvelle élévation lui en donnoit plus de facilité. Il acheta l'affection des troupes et du peuple. L'esprit de mutinerie gagnant de proche en proche, on vit paroître des signes avant-coureurs d'un soulèvement général. Asan, au lieu de chercher à le prévenir par quelque acte de vigueur, laissa le champ libre à la révolte, en se retirant auprès de Nogaïa dont il alla aussi mendier la protection. En arrivant à la cour du tartare, il fut très-surpris d'y trouver Lacanas sollicitant des secours contre lui. L'adroit barbare leur promit à chacun en particulier de les rétablir sur le trône de Bulgarie, et leur arracha par

ce moyen, sous le titre de présens, tout ce qu'ils possédoient de richessses. Du moment que ces hôtes ne lui furent plus d'aucune utilité, il ne songea qu'à s'en défaire. Il leur donna un festin, où tout le monde s'enivra, et lui le premier. Dans cet état, il prétendit juger la querelle entre les deux concurrens, et commença par décider que Lacanas étant ennemi de l'Empereur son beau-père, méritoit la mort. Aussitôt Lacanas fut massacré par les gardes de Nogaïa. Ensuite le tartare fit couper la tête à un officier qui accompagnoit Asan. Celui-ci regarda cet assassinat comme le signal de sa perte. Cependant ses supplications et celles de la reine Euphrosine lui sauvèrent la vie, et il obtint la permission de se retirer. Il rentra en Bulgarie, où la capitale et les pays circonvoisins tenoient encore pour lui; mais il n'y rentra que pour enlever ce qu'il put rassembler en hâte des trésors de la monarchie; puis il se sauva lâchement avec sa proie, et vint à Constantinople accompagné de sa femme. Les Bulgares ayant déclaré la vacance du trône, y firent asseoir Tertère demeuré sans rival.

Pendant ces révolutions de la Bulgarie, l'Empereur étoit occupé d'affaires ecclésiastiques; il vouloit écarter du siége patriarchal Veccus qui l'importunoit et l'outrageoit; mais les insolences scandaleuses du prélat n'étoient pas des causes canoniques

canoniques de destitution; en conséquence on lui cherchoit d'autres délits. Celui qui parut le plus grave nous semble aujourd'hui risible. Veccus avoit fait présent à l'Empereur d'un plat artistement travaillé, qui avoit frappé tous les regards dans une cérémonie religieuse où il avoit été employé. Quelqu'un y remarqua le nom de Mahomet tracé en caractères arabes. On cria aussitôt à l'abomination. Néanmoins, le conseil, que cette affaire occupa deux mois entiers, n'osa condamner le patriarche; mais ce prélat sentant bien qu'il ne pourroit se soutenir contre l'autorité impériale, abdiqua de lui-même. Sur ces entrefaites arrivèrent des ambassadeurs du pape Nicolas III. Aucun pontife n'avoit jamais porté plus loin les prétentions ultramontaines. Paléologue étoit obligé envers lui aux plus grands ménagemens, parce qu'il dépendoit du pape de retenir le roi de Sicile, Charles d'Anjou, qui brûloit de se jeter sur l'Empire. Ce prince en avoit en vain demandé la permission au Saint Siége. Un premier refus ne le rebuta pas; oubliant sa fierté naturelle, il eut recours aux plus humbles supplications. On le voyoit quelquefois confondu dans la foule aux audiences de Nicolas, puis se précipitant à ses genoux le conjurer de ne pas s'opposer à une entreprise qu'il prétendoit être légitime. Le pape ne se rendant

pas à ses instances, Charles outré, mordoit de rage le sceptre que, suivant la coutume des rois Siciliens, il portoit toujours à la main. Le pontife se plaisoit à humilier ainsi publiquement un prince altier, qui quelquefois aussi de son côté l'avoit traité lui-même avec mépris. Il ne pouvoit oublier que Charles, en lui refusant une de ses petites filles pour son neveu, avoit dit tout haut avec dérision : « Parce que Nicolas a les pieds rouges, » il se croit digne de s'allier au sang de France! » Le Saint Père avoit prescrit à ses ambassadeurs d'exiger une profession de foi de tous les ecclésiastiques de l'Empire, avec serment de ne jamais s'en écarter. Il formoit encore bien d'autres prétentions, et pour les faire valoir, il recommandoit à ses envoyés d'insinuer à Paléologue combien la présence d'un légat seroit nécessaire à Constantinople. Ce point lui tenoit fort à cœur. Il vouloit que cette négociation fût conduite avec tant de réserve et de dextérité qu'on pût amener le prince à demander lui-même ce légat. Au reste, s'ils ne réussissoient pas à le persuader, ils devoient s'informer par quelle voie un légat pouvoit s'introduire dans le pays, et y demeurer sans danger. Le pontife donna ensuite à ses nonces le pouvoir d'excommunier les récalcitrans de quelque état qu'ils fussent. Il leur recommanda, il est vrai, de n'en user qu'avec circonspection. Paléologue voulut avoir

avec eux une explication avant qu'ils eussent aucune relation avec son clergé. Après les avoir entretenus, il vit que si les esprits n'étoient pas préparés à entendre leurs propositions, il pourroit en résulter de grands troubles. En conséquence, avant de permettre aux nonces de les faire publiquement, il convoqua dans son palais tous les ecclésiastiques qui se trouvoient alors à Constantinople, et leur dit en substance : « Vous savez » combien on a eu de peine à s'accorder avec » les Latins, à quels sacrifices j'ai été forcé. Il » m'a fallu abandonner les intérêts du patriarche » Joseph, que j'aime tendrement, et à qui je » dois ma réconciliation avec le ciel. J'ai été » contraint d'attenter à la liberté d'un grand » nombre de mes sujets, qui n'ont pas voulu s'ac» corder avec Rome. Je n'imaginois pas qu'elle » pût en demander davantage. Cependant les » discours de quelques-uns des nôtres excitant sa » défiance, ses ambassadeurs apportent ici de » nouvelles prétentions. Si je suis réduit à user de » quelque artifice pour les contenter, ne vous en » offensez pas, il n'en résultera pour vous aucun » tort. Mon intention est de les recevoir avec beau» coup de civilité; mon intérêt l'exige; vous savez » que quand on veut faire une chasse heureuse, » il ne faut pas, comme on dit, effaroucher les » bêtes. Je donnerai de belles paroles aux nonces;

» mais je n'en suis pas moins décidé à ne pas » souffrir qu'il soit changé la moindre chose à » notre croyance. » On voit que l'astuce et la dissimulation étoient égales des deux côtés. Veccus étant un partisan décidé de Rome, Paléologue sentit que si les nonces étoient instruits de la conduite qu'il avoit tenue à l'égard de ce prélat, ils pourroient suspecter sa franchise. En conséquence il fit promettre au patriarche, retiré dans un monastère hors de la ville, de ne pas leur parler de sa démission; et il dit aux nones que le pontife étoit absent pour raison de santé, mais qu'il alloit revenir. Dans l'audience publique qui leur fut donnée par l'Empereur, en présence de Veccus et des principaux membres du clergé, ils se plaignirent amèrement, au nom de leur maître, des bruits qui couroient sur le peu de sincérité de la réunion. On arrêta une réponse au pape pour calmer ses inquiétudes. On y rassembla divers passages des saints pères qui sembloient exprimer équivalemment la procession du Saint Esprit, et pour donner plus de poids à cet écrit, on le chargea des signatures d'un grand nombre de personnages illustres, et surtout de prélats, dont plusieurs, dit-on, n'existèrent jamais. Paléologue, afin de ne laisser aux nonces aucun doute sur les moyens qu'il avoit employés pour faire triompher la cause du Saint Siége,

chargea un évêque de les conduire aux prisons, et de leur y faire voir les plus proches parens de la famille impériale, qu'il y avoit fait enfermer à cause de leur refus de souscrire à la réunion. Un de ces malheureux ayant inutilement essayé de frapper le prélat de sa chaîne, lui reprocha dans les termes les plus énergiques l'infamie de la commission dont il s'étoit chargé. Paléologue pour mieux convaincre le pape de la sévérité avec laquelle il traitoit les adversaires du Saint Siége, lui envoya deux des principaux réfractaires qu'il abandonnoit à sa vengeance. Nicolas se comportant dans cette circonstance suivant le véritable esprit de la religion chrétienne, les renvoya, en priant l'Empereur de les traiter avec indulgence. Paléologue, persuadé que Veccus, abusé par toutes ces déférences pour l'Eglise de Rome, à laquelle il étoit dévoué, en deviendroit plus traitable, s'occupa de son rétablissement. Le patriarche déclara qu'il n'y consentiroit pas qu'on n'eût fait justice de ses calomniateurs. Le prince lui rendit alors les belles leçons qu'il en avoit reçues touchant le pardon des injures, et lui représenta que si l'on punissoit la calomnie, le métier de délateur, si utile aux gouvernemens, seroit abandonné; politique odieuse, et rarement avouée avec cette franchise. Soit que la religion, la honte de paroître implacable après s'être fait l'apôtre

de la clémence, ou l'ambition parlât au cœur de Veccus, il consentit à remonter sur le siége patriarcal, qu'il n'avoit pas quitté probablement sans regret. Il convoqua un synode pour consolider la réunion. On statua dans cette assemblée sur un faux d'une singulière espèce commis par un ecclésiastique, grand référendaire de l'Eglise de Constantinople, et opposé au dogme de la procession du Saint Esprit. Ce prêtre ayant en sa possession un écrit de Saint Grégoire de Nysse, où étoit un passage favorable à ce dogme, en effaça deux lettres qui seules établissoient la proposition qu'il étoit fâché d'y trouver. Il ne réfléchit pas qu'il prenoit une peine inutile, puisqu'il ne pouvoit pas faire la même altération dans beaucoup d'autres exemplaires du même ouvrage, qui subsistoient entre les mains de différentes personnes. Ayant changé d'opinion, il découvrit lui-même sa fraude. On en dressa procès-verbal, afin que les schismatiques ne pussent pas se prévaloir dans la suite de l'exemplaire falsifié. Il est à remarquer qu'on ne retrouve plus dans l'ouvrage de Saint Grégoire, que nous avons encore, le passage sur lequel le référendaire s'étoit permis une altération : les Grecs y voyant établie la doctrine qu'ils combattent, l'auront fait disparoître. Ils ne se faisoient pas scrupule de ces licences. Le célèbre Photius

n'avoit pas hésité de falsifier ainsi un passage de Saint Jean Chrysostôme qui ne s'accordoit pas avec ses opinions. Tandis que Veccus ne songeoit qu'à faire triompher l'orthodoxie et à lui gagner des partisans, l'Empereur, qui n'envisageoit la religion que sous les rapports politiques, n'épargnoit rien pour calmer les dissidens que le zèle apostolique du patriarche irritoit. Il en assembla les principaux et leur fit entendre, en termes néanmoins ambigus, qu'il ne prétendoit pas gêner les consciences, que chacun pouvoit renfermer dans son âme ses vrais sentimens, qu'il leur étoit libre de condamner intérieurement les Latins, ainsi que ceux des Grecs qui s'étoient réunis à l'Eglise romaine, pourvu qu'ils s'abstinssent de les anathématiser publiquement. Il les conjuroit de ne pas déchirer l'Eglise et l'Etat par un schisme, leur remontrant qu'une impérieuse nécessité commandoit de grands ménagemens pour les Latins, et même des concessions extraordinaires à leur Eglise. Ce discours appaisa les esprits.

La cour de Rome ne tint aucun compte à Paléologue de ce qu'il faisoit en sa faveur. Il 1281.
avoit envoyé des ambassadeurs à Martin IV, qui venoit de succéder à Nicolas III; le nouveau pape, prévenu contre les Grecs, les reçut avec beaucoup de hauteur, daignant à peine leur accorder quelques audiences, et ne les voyant ja-

mais sans leur reprocher que la paix qu'ils prétendoient avoir faite avec l'Eglise romaine, n'étoit de leur part qu'une vaine démonstration. Enfin ne gardant plus aucune mesure, il retrancha de la communion de Rome Paléologue et ses adhérens, comme des imposteurs et des barbares, qui pour mieux feindre avoient traité impitoyablement des malheureux, lesquels attachés à l'erreur de bonne foi, n'avoient pas voulu se rendre complices de leur perfidie. L'Empereur, pour toute vengeance, se contenta de défendre, un jour de fête, de nommer le pape dans les prières publiques.

Ce qu'il y avoit d'étrange dans la position de Paléologue, c'est que maltraité par le Saint Siége, il regrettoit que la réunion des deux Eglises fût une affaire manquée. Il voyoit avec douleur que sa tentative n'avoit servi qu'à le rendre odieux aux Grecs et méprisable aux Latins. Cette pensée le plongeoit dans les vapeurs d'une sombre et farouche mélancolie. Dans un accès de mauvaise humeur, il se fit amener de leurs prisons trois de ses parens, qu'il avoit renfermés pour cause de religion (un quatrième y étoit mort), et après les avoir chargés de grossières injures, il leur ordonna d'une voix menaçante de lui obéir. Un se laissa ébranler; les deux autres lui résistèrent en face, et reprochèrent au patriarche qui étoit

présent et qui les exhortoit à se rendre, qu'ils souffroient pour la foi qu'il leur avoit lui-même enseignée, et pour le soutien de laquelle il sembloit disposé à donner sa vie, avant qu'il se fût laissé aveugler par l'éclat des grandeurs. Paléologue irrité de cette réponse, leur fit arracher la vue. Les reproches de ces infortunés au patriarche étoient fondés. Depuis quelque temps, déposant son âpre inflexibilité, il avoit changé le rôle de censeur en celui de courtisan. Il étoit de tous les voyages de l'Empereur qu'il ne quittoit presque plus, et s'abaissoit à caresser ceux qui jouissoient de sa faveur. Le chagrin de ce prince se tournant en cruauté, chaque jour pour ainsi dire étoit marqué par des exécutions ou par des tortures pour faire avouer aux accusés les crimes dont il auroit voulu les trouver coupables. C'étoit principalement sur les moines que tomboit sa colère. Après avoir beaucoup aimé autrefois cette classe d'hommes, il l'avoit prise en horreur. Son aversion venoit moins de ce qu'ils étoient les plus fougueux schismatiques de l'Empire, que de ce qu'ils s'avisoient de tirer son horoscope et de calculer, suivant certaines prédictions de quelques-uns d'entr'eux qui s'érigeoient en prophètes, le nombre des jours qui lui étoient encore destinés. Le changement qui s'étoit opéré dans le caractère de Paléologue devint le sujet

de tous les entretiens; ses barbaries excitant l'indignation générale, on en parla comme on en étoit affecté. Ces discours indiscrets furent punis sévèrement. La crainte lia toutes les langues, sans pouvoir enchaîner les plumes. De sanglantes satires contre le gouvernement et surtout contre la personne de l'Empereur inondèrent la ville, sans qu'on en pût découvrir les auteurs. Paléologue furieux prononça peine de mort contre quiconque liroit un libelle diffamatoire, ou le communiqueroit à d'autres. On fit quelques remontrances au prince sur son extrême sévérité. Il répondit : « Conviendroit-il qu'un Empereur » gouvernât ses sujets comme un abbé gouverne » ses moines, et que pour des fautes graves, il » se contentât de les mettre en pénitence? » Il employoit pour l'ordinaire dans les châtimens qu'il infligeoit une recherche qui annonçoit une méchanceté réfléchie. Le grand Logothète, Théodore Muzalon, ayant refusé l'ambassade de Rome, et blâmant avec beaucoup de liberté le projet de réunion, fut puni de la bastonnade; et par un rafinement d'inhumanité, l'Empereur voulut que le propre frère du patient fît la fonction de bourreau pour l'exécution. Il le força de s'en acquitter avec tant de violence que le bâton se rompit entre ses mains. Ce prince lui enjoignit d'en prendre un autre. Muzalon ayant été ensuite banni de la

cour, n'épargna aucune bassesse pour obtenir son rappel, et offrit de souscrire à tout ce qu'on voudroit. L'Empereur ne le reçut en grâce qu'après lui avoir reproché cette soumission aveugle, comme étant la preuve d'une criminelle indifférence en matière de religion.

Depuis quelque temps, l'Empire n'avoit presque été troublé que par des dissentions religieuses. Cependant l'année précédente (1280), les Turcs attaquèrent la ville de Tralles, en Lydie, sur les bords du Méandre; elle n'avoit ni puits, ni citernes, ni fontaines. Andronic, qui l'avoit rebâtie depuis quelques années, ne s'étoit occupé qu'à la décorer. Les Turcs s'étant rendus maîtres du cours du fleuve qui seul fournissoit de l'eau à la ville, les Tralliens ne tardèrent pas à éprouver le tourment de la soif. Pour tâcher de l'appaiser, ils n'eurent d'autre ressource que de faire saigner leurs chevaux, dont ils buvoient le sang. La famine, d'un autre côté, les réduisit à se nourrir de cadavres humains. Malgré cette horrible détresse à laquelle la peste vint mettre le comble, ils ne songeoient pas à capituler. Une inscription en style d'oracle, gravée sur un marbre qu'on prétendoit avoir été découvert en creusant les fondations de la ville, excitoit ou soutenoit leur opiniâtreté. Cette inscription, qui étoit sans doute une de ces supercheries poli-

tiques dont l'histoire fournit tant d'exemples, annonçoit à la ville qu'elle seroit attaquée par les Barbares, et qu'elle triompheroit de tous leurs efforts. Les Turcs donnèrent le démenti à la prédiction; ils entrèrent dans Tralles par la brêche, égorgèrent ou amenèrent en captivité le reste des trente-six mille habitans qui en formoient la population avant le siége. Cette conquête, jointe à celle de la ville de Nysse, autrement Nysa, leur livra tout le pays.

Paléologue fut plus heureux contre les Latins; une ligue s'étoit formée pour le détrôner, à l'instigation du pape, qui l'alimentoit des trésors de l'Eglise, entre l'Empereur titulaire de Constantinople, Philippe héritier de Baudouin II, qui étoit mort en 1273, les Vénitiens, et Charles d'Anjou roi de Sicile. Ce dernier donna le commandement de ses troupes à Soliman Rossi, gentilhomme provençal, qui commença par le siége de Belgrade. Paléologue se mit en devoir de secourir cette place; la cérémonie, dont le patriarche fit usage pour attirer la faveur du ciel sur les armes impériales, se ressent de la superstition de ces siècles grossiers. Après que le clergé de Constantinople eut passé une nuit en prières, le pontife et six autres prélats bénirent de l'huile et y trempèrent une grande quantité de petites bandes de papier, qu'on fit

passer à l'armée. Rossy fut battu et pris dans une rencontre en voulant empêcher les Grecs de jeter du monde dans Belgrade. Ceux-ci, profitant de la consternation que causa aux ennemis ce premier échec jointe à la perte de leur commandant, livrèrent une bataille générale. Chacun d'eux, son papier béni à la main, se croyoit invincible, et ce fut peut-être cette croyance qui leur procura la victoire ; ils la souillèrent par le massacre d'un grand nombre de leurs prisonniers. Paléologue voulut encourager ses troupes en leur accordant le triomphe. Les captifs y parurent sur leurs chevaux, assis à la manière des femmes, les deux jambes du même côté ; ils avoient les fers aux pieds, et portoient un épieu de carton, ou d'autre matière semblable en signe de leur défaite. Chacun d'eux, en passant sous les yeux de l'Empereur qui les vit défiler du palais de Blaquernes, étoit forcé de le saluer. Les uns insultoient au malheur des vaincus, d'autres faisoient retentir l'air de chansons injurieuses pour eux ; un petit nombre, plus sage et plus humain, plaignoit leur infortune. L'empereur ne put retenir ses larmes en voyant dans cette troupe nombreuse des hommes du premier rang et de la plus haute naissance réduits à un état si déplorable.

Bientôt un désastre plus cruel que la défaite 1282.

de Belgrade, vint affliger le frère de Saint Louis. Les Siciliens gémissoient sous le poids des impôts et sous celui de l'autorité qu'appesantissoient sans ménagement les ministres de Charles, presque tous François. La nation murmuroit hautement, et n'attendoit qu'un chef pour se révolter. Elle le trouva dans la personne de Procida, ainsi appelé du nom d'une petite île près de Naples, de laquelle il étoit souverain. Il avoit été dans la plus haute faveur sous l'ancien gouvernement, et le nouveau l'avoit non-seulement dépouillé de ses emplois et de ses dignités, mais de presque tous ses biens. Cet Italien médita sa vengeance avec profondeur, et en suivit le dessein avec une constance infatigable. Il étoit venu en 1279 à Constantinople dans le dessein d'y intéresser l'Empereur, en excitant ses appréhensions sur les projets ambitieux de Charles, qui aspiroit ouvertement à le chasser du trône impérial, pour y placer son gendre Philippe. Il lui découvrit le plan de la conjuration qu'il avoit formée contre Charles avec les principaux personnages de la Sicile, et lui proposa d'y entrer; ce que l'Empereur n'accepta qu'après avoir envoyé en Sicile, pour s'assurer que Procida n'en imposoit pas sur les dispositions de ses habitans. Procida se rendit ensuite à Rome, déguisé en moine; et pour faire entrer dans ses vues le pape Nicolas, qui vivoit

encore, lui remit, dit-on, une somme considérable de la part de l'Empereur. Soit que ce fût l'intérêt, ou la haine secrète qu'il portoit à Charles qui l'excitât, le souverain pontife chargea Procida d'un bref par lequel il abandonnoit à Pierre, roi d'Arragon, le royaume de Sicile, s'il le vouloit conquérir. Procida partit en diligence pour la Catalogne, où le monarque Arragonois tenoit alors sa cour. Pierre accueillit les offres du pape et des Siciliens, et promit aux conjurés l'appui de toutes ses forces. La mort de Nicolas survenue inopinément, et les sentimens, tout opposés de son successeur sur les affaires de Sicile, firent balancer le roi d'Arragon à suivre la périlleuse entreprise dans laquelle on l'avoit engagé. Des ambassadeurs de Paléologue arrivés sur les entrefaites, et trente mille onces d'or qu'ils lui remirent, levèrent ses irrésolutions. Cette somme fut employée à l'armement d'une flotte formidable que Pierre supposa être destinée à combattre les Sarrasins. Philippe le Hardi, roi de France, édifié de ce projet religieux, offrit des troupes avec un présent de quarante mille livres; l'argent fut accepté. Le pape Martin IV, moins crédule, fit demander au roi d'Arragon le véritable objet de ses préparatifs. Pierre répondit qu'il n'avoit pas coutume de rendre compte de ses intentions; cette

réponse excita ou confirma les soupçons du pape. Philippe, qui en fut informé, avertit son oncle Charles de se tenir sur ses gardes ; il n'étoit plus temps. Huit mille François, de tout âge et de tout sexe, avoient été égorgés par les Siciliens le lundi de Pâques, au premier coup de cloches qui sonna pour les vêpres. Ce massacre est connu, pour cette raison, sous le nom de *vêpres siciliennes*. Le roi d'Arragon, qui parut peu après à la vue de Palerme, fut reçu et proclamé souverain. Charles fit de vaines tentatives pour recouvrer la Sicile. Après plusieurs défaites; il fut réduit, pour toute ressource, à la protection de Martin qui essaya d'effrayer les ennemis de ce prince par les anathèmes de l'Eglise. Le pape chargea nommément l'Empereur grec de la malédiction du ciel, et déclara qu'il abandonnoit ses Etats au premier occupant, s'il ne se soumettoit à tout ce que le Saint Siége jugeroit à propos de lui commander, et s'il ne réparoit les torts qu'il avoit faits à Charles d'Anjou.

Délivré des inquiétudes que lui causoit ce monarque belliqueux, Paléologue s'occupa de réduire ceux de ses voisins dont il croyoit avoir à se plaindre. Il voyoit avec peine que le prince des Lazes, qui siégeoit à Trébisonde, continuât à prendre le titre d'Empereur, et à porter les marques

marques de la dignité impériale. Il pensoit, avec raison, que les titres et les signes extérieurs du pouvoir ne sont pas toujours sans conséquence (1), lors même qu'ils ne sont pas joints à la réalité. Plus d'une fois Paléologue avoit fait sonder sur ce point les intentions de Jean Comnène, qui régnoit alors à Trébisonde. L'ayant trouvé peu disposé à se dessaisir d'une prérogative qu'il tenoit de ses ancêtres, il lui proposa, par voie d'accommodemen, une de ses filles en mariage. Jean, qui ne se croyoit pas sans doute en état de se mesurer avec l'Empereur, accepta la proposition, et se réduisit au titre de despote.

Cette affaire terminée, l'Empereur partit pour une expédition en Thessalie, quoiqu'il eût quelque pressentiment que ce voyage dût lui être funeste, pressentiment inspiré, suivant toute apparence, par le mauvais état de sa santé. Rendu près d'un bourg de Thrace, nommé Pacome, il fut frappé de ce nom, en se rappelant que

(1) Nous avons vu dans le dernier siècle combien le titre de roi a donné de lustre à une maison souveraine de l'Allemagne, n'aguère peu remarquée. Le prince Eugène aussi prévoyant politique qu'habile général, disoit que l'Empereur eût dû faire pendre le ministre qui lui avoit conseillé d'accorder ce titre à l'électeur de Brandebourg.

c'étoit celui d'un grammairien de profession ; citoyen paisible qu'il avoit condamné à perdre la vue, de peur qu'il ne lui succédât à l'Empire ; cette crainte lui avoit été suggérée par quelqu'un de ces soi-disant prophètes auxquels il avoit la foiblesse de prêter l'oreille, et qui n'étoit peut-être qu'un ennemi déguisé du malheureux grammairien. Paléologue s'imagina que la justice divine l'attendoit à Pacome. Cette idée accrut un mal qui le tourmentoit depuis quelques années, et il mourut en cet endroit, à l'âge de 58 ans, peu regretté de sa capitale, où les moines, dont la ville étoit inondée, déclamèrent avec acharnement contre sa mémoire. La gloire qu'il eut d'enlever Constantinople aux Latins, est ternie par sa cruauté envers son pupille, et par son usurpation dont aucune gloire ne peut effacer la tache. Son fils Andronic le fit inhumer de nuit et secrètement, outrage qui n'excita aucun murmure ni dans l'armée, ni dans la capitale. Paléologue fit ce qu'il put pour ranimer le goût des sciences et des lettres, alors presque éteint sur la terre ; il trouvoit le temps, et ne dédaignoit pas d'assister quelquefois aux exercices des écoles qu'il avoit instituées pour la jeunesse, excitoit son émulation par les récompenses qu'il se plaisoit à distribuer lui-même, et se faisoit rendre un compte exact de ses progrès.

ANDRONIC II.

Le fils de Paléologue, parvenu à l'âge de 24 ans lorsqu'il prit les rênes de l'Empire, n'avoit encore rien fait qui pût donner lieu à bien augurer de son gouvernement. Il avoit toujours été très-opposé dans le fond du cœur à la réunion des deux Eglises. Le seul motif peut-être qui l'eût fait désirer à son père, la crainte de Charles d'Anjou, ne subsistoit plus. Les infortunes de ce prince l'avoient mis hors d'état de nuire à personne. Andronic en conséquence se livra tout entier aux ennemis de l'Eglise de Rome. Il enjoignit à Veccus de se retirer; celui-ci fit demander des gardes pour le conduire dans sa retraite, sous prétexte, dit l'historien Pachymère, de se garantir des insultes de quelques schismatiques forcenés; mais dans la vérité, ajoute-t-il, pour se ménager une excuse au tribunal de Dieu, en paroissant ne quitter son poste que pour céder à la violence. Que l'idée de tromper ainsi le ciel appartienne au pontife ou à l'écrivain, il faut convenir qu'elle est bizarre. Le prélat Joseph fut rétabli. On purifia Sainte-Sophie, qu'on 1283.
prétendoit avoir été souillée par la présence des 1289.
Latins et de leurs partisans. On établit une espèce de tribunal composé de moines, devant lequel les laïques qui croyoient avoir encouru l'anathème,

venoient se faire juger. On imposoit des pénitences aux pauvres et des amendes aux riches. Les ecclésiastiques étoient renvoyés au jugement du patriarche. On suspendit pour trois mois de leurs fonctions ceux qui avoient communiqué avec les Latins. Une foule de gens qui, sous le dernier règne, avoient tout fait pour engager les opposans à sacrifier leur opinion aux volontés du prince, devinrent, sous le nouveau, les plus ardens persécuteurs de ceux qui avoient alors cédé à leurs remontrances. Quelques-uns portèrent la frénésie jusqu'à demander qu'on les condamnât à mort, oubliant qu'ils avoient été eux-mêmes les instigateurs du prétendu crime dont ils sollicitoient la punition. Tout le monde étoit en alarmes ; chacun trembloit pour sa fortune, sa liberté, sa vie. Quand les fanatiques virent qu'ils avoient répandu une terreur universelle, ils firent décider qu'on assembleroit un synode pour procéder, suivant les formes canoniques, contre Veccus, auquel ils imputoient principalement la réunion. Un prélat dit à ce sujet : « Ces gens-là regardent les évêques comme des » broches de bois dont ils veulent se servir pour » rôtir Veccus, et qu'ils jetteront ensuite au feu, » quand ils n'en auront plus besoin. » Veccus intimidé donna sa démission, et signa une profession de foi qui satisfit les schismatiques.

Joseph, accablé d'années, mourut peu après son rappel au trône patriarcal. Sa mort fut le signal d'une nouvelle dissension religieuse. Elle releva le courage des Arsénites. Ces derniers, sortant en foule de leurs retraites, menacèrent avec autant de fureur ceux qui avoient reconnu Joseph, que les partisans de la réunion. Ils n'avoient jamais pardonné à ce patriarche d'être venu s'asseoir à la place d'Arsène, et n'avoient cessé de le regarder comme un intrus. L'Empereur étoit embarrassé entre ces deux factions. Il vouloit ménager les Arsénites, dont il redoutoit le génie séditieux, et croyoit avoir un intérêt personnel à soutenir les Joséphites; car il craignoit que si la promotion de Joseph étoit déclarée illégitime, comme le vouloient les Arsénites, le peuple n'en conçût des doutes sur la validité du sacre de son Empereur, qui avoit été fait par ce prélat. Andronic tâcha de concilier ces intérêts divers, en accordant aux Arsénites une église pour eux seuls. Ces sectaires offrirent, en témoignage de la bonté de leur cause, d'opérer un miracle. Ils demandèrent le corps d'un saint aux pieds duquel ils déposeroient une cédule contenant les motifs de leur conduite; affirmant que ce papier iroit ensuite de lui-même se placer entre les mains du bienheureux. L'Empereur voulut bien d'abord se prêter à l'expérience;

mais, dans la crainte qu'on ne vînt à bout de tromper la multitude par quelque jonglerie, il donna un contr'ordre, et le corps fut retiré aux Arsénites, au moment où ils alloient essayer leur miracle.

Le patriarche Joseph fut remplacé par George, qui, élevé dans l'île de Chypre, sa patrie, parmi les Latins, avoit adopté leurs opinions dogmatiques, et s'étoit, du temps de Paléologue, hautement déclaré pour la réunion. Sous le nouveau règne, il se prononça en sens contraire. Andronic ne voulant pas se confier aux hasards d'une élection canonique, le nomma seul, en conjurant les prélats à qui appartenoit cette élection de confirmer son choix par leur silence. Quand on le sacra, les schismatiques s'emparèrent de Sainte-Sophie et en chassèrent tout le clergé, fauteur de la réunion, comme indigne d'assister à la cérémonie. Les consécrateurs, prélats étrangers, qui ne connoissoient pas les rits du sacre, n'auroient pu l'achever, si le grand sacristain, qu'ils avoient banni de l'église comme les autres, n'eût bien voulu venir à leur secours. Ces circonstances sont petites; mais elles caractérisent les Grecs de ce siècle. Le jour indiqué pour lever l'interdit de trois mois jeté sur les ecclésiastiques qui s'étoient réunis à l'Eglise romaine, ils se prosternèrent contre terre devant le portique de Sainte-Sophie

et demandèrent pardon de leur faute, en présence de la multitude accourue pour jouir du spectacle de leur humiliation. Le lendemain, comme on ne les jugeoit pas encore suffisamment purifiés, on leur donna la communion avec du pain non consacré. Instruits de cette supercherie, les nouveaux réconciliés en conclurent qu'on n'agissoit pas avec eux de bonne foi, et s'attendirent à la persécution. Leur pressentiment ne tarda pas à être justifié. Un concile fut convoqué à Blaquernes par l'Empereur. Un moine qui avoit le titre de père spirituel de ce prince, reçut de lui le pouvoir d'y porter tel jugement qu'il lui plairoit contre ceux qui seroient traduits à son tribunal, et devant d'autres moines, ses assesseurs. Ceux qui oseroient contredire ses décisions, étoient déclarés criminels de lèse-majesté. Une foule de soldats assistoient au concile pour exécuter les sentences. Un grand nombre d'évêques étoient portés sur la liste de proscription ; chacun fut appelé à son tour. A mesure qu'il en paroissoit un, quelque moine aposté se levoit, l'accusoit d'avoir violé les canons de l'Eglise. Le juge le déposoit sur le champ, sans aucune information. Aussitôt les officiers de l'Empereur se saisissoient du proscrit, le traînoient pieds et mains liées hors de l'assemblée, et le livroient aux insultes de la populace. Les moines eux-mêmes ne leur épargnoient

aucun outrage, s'emportoient jusqu'à les souffleter, et leur déchiroient le vêtement épiscopal, en criant qu'ils ne méritoient pas de le porter. Ce concile militaire somma la mère de l'Empereur de produire sa confession de foi, d'abjurer la réunion, et de renoncer à jamais à demander pour son mari les honneurs de la sépulture canonique.

Le concile de Blaquernes ne rétablit point la tranquillité dans l'église. Les Joséphites et les Arsénites s'y étoient réunis contre les partisans de Rome; après avoir écrasé leurs communs ennemis, ils se battirent entr'eux. Andronic ouvrit des conférences pour les réconcilier. Elles ne servirent qu'à aigrir les esprits. Les Arsénistes revenoient sur le passé avec une inconcevable hardiesse; ils gémissoient hautement des malheurs de Jean Lascaris, et s'expliquoient de même sur la déposition d'Arsène, qu'on avoit condamné, disoient-ils, parce qu'il n'avoit pas voulu communiquer avec un tyran usurpateur. Andronic sentoit la conséquence directe de ces discours; mais il n'avoit pas assez de fermeté pour les réprimer. Il dissimula au point de redoubler d'indulgence pour les Arsénites. Ces enthousiastes, toujours persuadés que le ciel devoit des prodiges à leur secte, demandèrent l'épreuve du feu pour convaincre les incrédules de la vérité de leurs

opinions; c'étoit une de ces pratiques absurdes, connues sous le nom de jugement de Dieu. A défaut d'autres moyens d'éclaircir des faits ou des questions douteuses, des points de théologie même ou de jurisprudence, on interrogeoit la divinité. Jadis en Espagne, pour savoir lequel devoit prévaloir de l'office romain ou de l'office mozarabe, après de longs débats, on étoit convenu de livrer aux flammes les deux liturgies, et de donner la préférence à celle qui résisteroit à leur action. Les Arsénites sollicitoient la même épreuve. Andronic y consentit. Les apologies des Arsénites et des Joséphites furent posées séparément sur des charbons enflammés. Elles étoient roulées avec soin et recouvertes d'une forte enveloppe, précaution qui sans doute avoit quelquefois réussi dans de semblables circonstances; cette fois, elle fut insuffisante. Les deux rouleaux furent consumés au grand étonnement des spectateurs et des deux partis. Les Arsénites atterrés avouèrent qu'aucun n'étoit en droit de s'attribuer la victoire, et qu'ils ne pouvoient plus se refuser à reconnoître l'autorité de l'Empereur et la jurisdiction du patriarche. Ils firent en conséquence leur soumission à Grégoire. Dès le lendemain ils se repentent de s'être laissés abattre par un motif qu'ils traitent de frivole, et rétractent leur acte d'obéissance. Andronic emploie

pour les réduire une ruse puérile ; il fait venir les chefs et leur demande comment ils regardent le patriarche actuel. Après avoir balancé quelque temps, ils répondent qu'il leur paroît, comme aux autres, un légitime pontife, mais qu'ils ne peuvent communiquer avec lui, à cause de quelques reproches qu'ils articulent. Aussitôt Joseph sort de l'embuscade où Andronic l'avoit placé. « Eh bien ! dit-il, puis que vous me reconnoissez, que ceux d'entre vous qui persisteroient » dans leur révolte, se tiennent pour excommuniés. » L'anathème fut reçu par les Arsénites avec une froideur dédaigneuse. Peu après, ils payèrent la ruse de l'Empereur par une autre ruse ; car rien ne se faisoit sans finesse parmi les Grecs. Ils lui demandent la permission de transférer à Constantinople le corps d'Arsène, mort dans l'île de Proconèse. Leur intention secrète étoit de faire regarder l'acquiescement d'Andronic à cette demande, comme une preuve que ce prince tenoit Arsène pour un légitime patriarche. L'Empereur, ne se doutant pas de cette arrière-pensée, accorde la requête sans difficulté. Quand leurs envoyés vont pour enlever le corps, on leur dit qu'Arsène en mourant avoit anathématisé quiconque lui feroit changer de sépulture. Ils furent d'abord très-embarrassés; mais bientôt ils apprirent que cette défense avoit été supposée

par un disciple du patriarche qui, sous prétexte d'honorer sa mémoire, s'étoit établi près de son tombeau, où il espéroit se composer une grande fortune des libéralités de ceux qui viendroient visiter le prétendu saint. L'Empereur, la cour, toute la ville sortirent pour aller à la rencontre du squelette. On le revêtit de l'habit de patriarche, et on l'intronisa sur la chaire pontificale.

Veccus étoit retiré à Pruse, dont un ancien officier de la cuisine de l'Empereur tenoit le siége épiscopal. Cet homme, schismatique outré, imposa l'obligation d'un long jeûne à ses diocésains, pour expier le crime qu'on avoit commis en faisant mention du pape dans les prières publiques. Les Prusiens qui trouvoient les abstinences déjà trop multipliées dans leur Eglise, furent très-mécontens de la pénitence, et s'en prirent à Veccus. Dès qu'ils le voyoient paroître: « Voilà, s'écrioient-ils, celui qui est cause qu'on » nous fait mourir de faim; » puis ils l'accabloient de malédictions. Veccus récriminoit contre l'évêque de Pruse, et le traitoit en toute occasion avec le dernier mépris. Il n'épargnoit pas non plus Grégoire, son successeur au trône patriarcal. Il se plaignoit d'avoir été condamné, sans avoir été entendu, et demandoit à l'être. Andronic lui accorda cette satisfaction. Une nouvelle assemblée ecclésiastique fut convoquée à Blaquer-

nes. Le prince y assista ; on disputa beaucoup sans pouvoir se concilier. Veccus demanda l'expulsion de Grégoire, qui de son côté ne témoigna pas moins d'animosité contre son prédécesseur. L'Empereur promit le retour de ses bonnes grâces à l'ancien patriarche, s'il vouloit sacrifier volontairement sa dignité à la paix de l'Eglise. Ce prélat demeurant inflexible, on le fit conduire dans une citadelle. Delà il lançoit contre son rival les manifestes les plus amers. « C'étoit, » disoit-il, une bête marine, un monstre sorti » des gouffres de l'île de Chypre, non pour recevoir un prophète dans ses entrailles (allusion » à l'histoire de Jonas), mais pour dévorer » l'Eglise. » Ces injures se trouvoient mêlées à des discussions théologiques. Grégoire écrivit de son côté, et laissa échapper quelques propositions mal sonnantes. L'Empereur, humilié de voir que le patriarche qu'il avoit choisi, fût tombé dans l'erreur, voulut le contraindre à se rétracter. N'ayant pu y parvenir, il lui fit demander sa démission. Le patriarche la refusa. Cependant il monta en chaire un jour de fête, pour annoncer qu'il alloit se retirer. « Entouré, dit-il, d'ennemis » acharnés à ma perte, il m'est impossible de » résister seul à leur multitude. Les Arsénites » ne cessent de répéter qu'ils vivront en paix » dès que j'aurai quitté le gouvernement de mon

» Eglise. Je veux éprouver s'ils tiendront leur » parole. S'ils y manquent, je sors à l'instant de » ma retraite, et je m'élance sur eux comme un » lion. » Aussitôt il s'enferma dans un couvent, sans toutefois quitter l'administration des affaires. Ses ennemis n'étoient pas contens. Ils engagèrent l'Empereur à exiger son abdication. Le prélat voulut, pour condition préalable, que son orthodoxie fût solennellement reconnue; une assemblée du clergé où se trouvèrent le souverain et tout ce que la ville avoit de plus distingué, lui ayant accordé cette satisfaction, il fallut qu'il donnât à son tour celle qu'on lui demandoit. Les lettres qu'il avoit cultivées, ne purent le consoler de sa disgrâce. Il mourut très-promptement de chagrin. L'Empereur crut cette occasion favorable pour ramener les Arsénites au giron de l'Eglise; mais il ne put pas même réussir à les concilier entr'eux. Ils étoient divisés à l'occasion de cette épreuve du feu dont j'ai parlé. Plusieurs traitoient d'idolâtres ceux qui s'y étoient prêtés.

Le siége patriarcal de Constantinople n'avoit jamais eu plus de besoin d'un esprit conciliateur. L'Empereur choisit un homme d'un caractère tout opposé, un ermite nommé Athânase, qui avoit passé sa vie dans des cavernes, n'ayant d'autre recommandation qu'une vertu sauvage; on citoit sur son compte des traits d'un ridicule

achevé; entr'autres l'aventure d'un âne auquel il avoit fait crever les yeux pour avoir porté une dent sacrilége sur les choux d'un convent. Ce choix déplut généralement. On interrogea l'oracle sacré suivant l'usage, pour savoir ce qu'il en falloit attendre; ce qu'on faisoit en tirant des inductions de ce qui s'offroit à l'ouverture du livre des évangiles : le pronostic fut sinistre. *Au diable*, furent les premiers mots qui se présentèrent. Athanase commença par affecter la plus grande simplicité en tout, comme pour faire la censure du faste de ses prédécesseurs. Il n'étoit vêtu que d'étoffes grossières, et portoit pour chaussure de méchantes sandales, qu'il se vantoit d'avoir faites lui-même; un patriarche auroit pu mieux employer son temps. Il ne dissimuloit pas son intention de gouverner avec une verge de fer, et prétendoit « qu'on doit traiter le pécheur » sans miséricorde, et lui faire boire jusqu'à » la lie le calice de la pénitence; qu'en agir au- » trement, c'est trahir Dieu et l'Eglise. » Il ordonna la résidence aux évêques, et s'occupa de la réforme des moines, qui, sortant de leurs cloîtres, se répandoient dans le monde, fréquentoient les palais des grands, s'insinuoient auprès des femmes riches ou en crédit, s'emparoient de leur esprit, de leur conscience, quelquefois de leur cœur; qu'on voyoit dans la ville montés sur de beaux

chevaux superbement harnachés, et qu'ils faisoient, dit un témoin oculaire, caracoller au risque d'écraser les passans. De pareils abus étoient dignes de l'attention d'un patriarche sans doute ; mais Athanase employa des moyens odieux pour les corriger, et prouva par son exemple que le bien peut être mal fait. Des moines furent tout ensemble dénonciateurs, juges et bourreaux de leurs frères. Le prélat les envoyoit par troupes visiter les monastères. Armés de bâtons, ils s'en servoient pour punir les plus légères fautes, ou bien ils ensevelissoient les coupables dans d'horribles cachots; et pour rappeler les religieux à l'esprit de pauvreté, ils les dépouilloient de tous leurs biens.

Ces terribles réformateurs étoient des espèces de sauvages que le patriarche avoit tirés des solitudes où lui-même avoit vécu. Son palais n'étoit peuplé que de ces moines. On n'y rencontroit que des visages pâles, défaits, des physionomies hâves, décharnées, mélancoliques, des hommes silencieux, à demi-nus, dont le regard farouche faisoit reculer d'effroi. C'étoit avec eux que le prélat passoit sa vie, caché dans le fond de sa triste demeure; il se produisoit rarement en public, et ne sortoit que pour donner quelques témoignages de l'amertume de son zèle. Personne n'étoit à l'abri de ses austères répri-

mandes : sa présence faisoit trembler les courtisans et même les enfans de l'Empereur.

Jusqu'à ce moment, Andronic ne s'étoit guère occupé que d'affaires ecclésiastiques. Michel, fils de Jean le Bâtard, dont nous avons parlé précédemment, avoit succédé aux états et à l'humeur martiale de son père. Andronic, qui le craignoit, trouva le moyen de s'emparer de sa personne par une lâche perfidie, qu'il avoit concertée avec la femme du despote d'Epire, sa cousine, laquelle redoutoit aussi, pour son époux, l'audace et le voisinage de Michel. Sous prétexte de lui faire épouser sa fille, elle l'attire à sa cour où il est arrêté et de-là conduit à l'Empereur, qui l'avoit acheté. On se contenta d'abord de lui donner des gardes; mais comme il cherchoit sans cesse à s'évader, on le mit en prison à Thessalonique. Il gagna le concierge qui étoit un Anglois, en lui prostituant sa sœur qu'on avoit condamnée à partager sa captivité, et ils s'enfuirent tous trois vers la mer. S'étant embarqués, la tempête les repoussa et les fit échouer dans le voisinage de Rhédeste, où ils furent reconnus. On punit l'Anglois, et on mena Michel à Constantinople : l'Empereur le fit enfermer dans une tour du palais qui touchoit à ses appartemens. Ce prince y languissoit depuis plus de huit ans, sans espoir de recouvrer sa liberté. Ennuyé d'une vie

vie si misérable, il prit le parti d'en sortir; en se précipitant au tombeau il vouloit y entraîner Andronic avec lui; en conséquence, il dresse pendant la nuit, dans sa chambre, un bûcher de tout le bois qu'il avoit à sa disposition, et y met le feu, espérant que l'incendie se communiqueroit à l'appartement d'Andronic, et que ce prince y périroit. Sa vengeance fut trompée : l'Empereur ne dormoit pas; il aperçoit les flammes qui le menacent. On court les éteindre; on enfonce la porte. Michel tue le premier qui se présente, et tombe presqu'aussitôt percé de coups.

La tranquillité de l'Empire fut un moment troublée (1285) par les Tartares, qui, des bords du Danube, après avoir traversé la Bulgarie, vinrent au nombre de dix mille s'établir sur le Mont Hémus, d'où ils auroient pénétré dans le cœur de l'Empire s'ils n'eussent été arrêtés par le gouverneur de Mésembrie : c'étoit un brave militaire et en même temps un dévot superstitieux. Le zèle avec lequel l'Empereur s'occupoit des affaires de l'Eglise, le lui faisoit regarder comme un prédestiné; en conséquence, il s'imaginoit que le ciel ne pouvoit manquer d'attacher la victoire à ses drapeaux. Plein de cette idée, il ne craignit pas d'attaquer les Tartares avec une poignée de soldats peu aguerris. Cette confiance

fut justifiée par l'événement ; il extermina ces Barbares.

1290.
1294.
Dans un voyage que fit l'Empereur en Asie, il alla visiter Jean Lascaris, que Paléologue y avoit relégué après l'avoir fait aveugler, et qu'il tenoit renfermé dans une citadelle. Andronic ne pouvoit se dissimuler qu'il occupoit la place de ce prince infortuné. Il ne s'étoit pas encore écoulé un assez long intervalle pour établir en sa faveur ce qu'on appelle *droit de prescription* (droit favorable à l'usurpateur, et dont l'établissement toutefois et le maintien importent au repos du genre humain); il n'en est pas d'ailleurs de la possession d'un Empire comme de celle d'un champ, et aucune loi n'a réglé ni pu régler le temps nécessaire pour consacrer ces grandes usurpations. Enfin les sourdes réclamations des Arsénites, qui formoient un parti nombreux dans l'Etat, ne lui permettoient pas de se flatter d'avoir encore obtenu ce consentement tacite du peuple, que les parties intéressées ne manquent jamais de vouloir induire de son silence. Andronic crut se procurer un titre coloré en faisant ratifier par Lascaris son élévation au trône ; il n'eut pas de peine à obtenir cette ratification, d'un prince à qui vingt-neuf ans de prison et la perte de ses yeux avoient ôté toute espérance.

Cette affaire étant terminée, Andronic vint se

fixer à Nymphée en Lydie, où il passa deux ans. Ce fut là qu'une querelle de femmes devint l'occasion ou le prétexte de la disgrâce du frère de l'Empereur : il se nommoit Constantin. Son épouse, saluée froidement en public par une de ses tantes, s'en plaignit à lui comme d'un sanglant affront. Il promit imprudemment de la venger. N'osant toutefois s'en prendre directement à cette tante, il imagina de la punir dans la personne d'un de ses officiers qui passoit pour être son amant. Il ordonne à ses gardes de le saisir, de le dépouiller de ses habits, de le traîner sur toutes les places de la ville et de l'y battre de verges. L'Empereur instruit de cette violence en fut justement indigné. Il ne laissa pas d'abord éclater toute sa colère, et se contenta de faire mettre en liberté cet officier que son frère retenoit audacieusement en prison de sa seule autorité, et de traiter ce prince avec une indifférence marquée. Celui-ci n'omit rien pour regagner les bonnes grâces du monarque : il n'y put réussir ; les sentimens de jalousie qu'Andronic avoit conçus contre lui dans leur jeunesse se réveillèrent ; il se rappeloit avec dépit la prédilection que Paléologue avoit toujours eue pour Constantin, auquel il trouvoit plus d'esprit, d'amabilité, d'agrément et de dignité dans l'extérieur qu'à son frère aîné. Il avoit assigné un riche apanage à ce fils puîné, et avoit, dit-on,

témoigné du regret de ce que la nature eût assigné en quelque sorte un autre maître à l'Empire; car l'usage avoit presque établi le droit de primogéniture pour l'hérédité du trône. Constantin, loin de s'attacher à détruire les fâcheuses impressions qui s'étoient élevées contre lui dans l'esprit de son frère, les fortifia par son imprudence : il étaloit un faste qui éclipsoit l'éclat du trône. Sa cour étoit aussi brillante et aussi enjouée que celle de son frère étoit triste et sérieuse : son affabilité lui gagnoit tous les cœurs, et ses largesses lui avoient fait un grand nombre de créatures. Dans un état où les révolutions étoient si fréquentes, il ne faut pas s'étonner que le prince en eût pris de l'ombrage. Quand on sut qu'il ne cherchoit qu'un prétexte pour le perdre, il se présenta bien vite des accusateurs. On supposa que Constantin avoit formé des projets de révolte, de concert avec le fils de ce fameux Stratégopule qui avoit enlevé Constantinople aux François. L'un et l'autre furent enfermés et privés de tous leurs biens. Plusieurs personnes, tant de la cour que du clergé, partagèrent leur disgrâce; telles furent les suites de l'impertinente vanité d'une femme.

On auroit peine à croire de quelles niaiseries s'occupoit Andronic. Ayant à écrire au sultan de Babylone, il se faisoit un scrupule de se con-

former à l'étiquette reçue en donnant le titre de frère à un sectateur de Mahomet. Le clergé assemblé, après de longues et graves discussions, décida qu'il pouvoit sans péché suivre l'usage établi à cet égard par ses prédécesseurs. Un évêque, pour appuyer cette opinion, cita un passage du cantique des cantiques, qui prouvoit, suivant lui, que les chrétiens ne faisoient pas difficulté de reconnoître pour leurs frères les démons mêmes. A ces mots, il s'élève un grand murmure. Un prélat veut réfuter le téméraire orateur. Une querelle violente s'émeut entr'eux. Ils s'accablent d'injures, et l'affaire paroît si sérieuse qu'on assemble un concile pour la terminer. Une question d'un autre genre causa encore plus d'embarras : l'Empereur avoit promis de marier la fille d'un de ses ministres avec le prince Théodore, son second frère ; on touchoit au moment de les unir lorsqu'on s'aperçut que la princesse alloit devenir mère. Son état étoit le fruit de l'amour incestueux d'un de ses parens. Toute la sagacité du corps théologique ne put jamais décider la question de savoir si cette circonstance annuloit les fiançailles qui étoient faites. L'Empereur voyant qu'on ne pouvoit s'accorder, crut trancher la difficulté en déclarant que la jeune fille épouseroit son fils Constantin. On dut être fort étonné de cette solution. Le patriarche achevoit d'avilir l'Eglise

grecque par la démence de sa conduite. Il enchérit encore sur la sévérité farouche qu'il avoit fait paroître jusque-là ; et les moines qui lui servoient de satellites devinrent à son exemple plus féroces que jamais. Un certain Sabas, qu'il avoit mis à la tête de cette cohorte monacale, impliquoit dans la conjuration vraie ou supposée de l'aîné des frères d'Andronic, tous les ecclésiastiques séculiers ou réguliers qu'elle vouloit perdre. Sous ce prétexte, il les dépouilloit de tout après leur avoir fait souffrir mille indignités. Le clergé députa vers le patriarche pour se plaindre de ces atrocités; le prélat, en montrant Sabas qui étoit présent, répondit aux députés d'un air railleur par ces mots fameux de Pilate aux Juifs : « Pre-» nez-le vous-mêmes et crucifiez-le. » Les évêques se réunirent pour conjurer l'Empereur de les délivrer d'un tyran orgueilleux et inexorable. Andronic qui l'avoit toujours soutenu jusqu'à ce moment, fut ébranlé. Dès qu'on s'en aperçut, les insultes assaillirent Athanase : on le déchira dans des libelles. Un jour qu'il donnoit sa bénédiction au peuple dans l'église, on y répondit par des imprécations. Athanase se sentant trop foible contre la haine générale qui le poursuivoit, écrivit à l'Empereur qu'il étoit prêt à quitter son siége, si c'étoit sa volonté. J.-C., disoit-il, l'avoit établi sur le trône pour présider à l'Eglise et la

gouverner comme il le jugeroit à propos. Ce langage peu canonique ne produisit pas l'effet qu'il s'en étoit promis sans doute. Contre son attente, sa démission fut acceptée. On mit à sa place un religieux d'un caractère plus pacifique, qui prit le nom de Jean. Le clergé séculier applaudit à son élection, parce qu'il l'avoit souvent ouï blâmer, comme opposé aux canons, l'usage de n'élever que des moines aux prélatures et aux autres dignités ecclésiastiques ; mais dès que ce cafard fut sur le siége patriarcal, il changea de doctrine.

Malgré les égards qu'Andronic venoit d'avoir 1295.
pour les remontrances du clergé, il éprouva de 1300.
la résistance de sa part dans une occasion où il n'en attendoit pas. Il le pria de lancer une excommunication contre quiconque oseroit méconnoître l'autorité de son fils aîné (qu'il venoit d'associer à l'Empire), ou conspirer contr'elle. Pour appuyer sa demande, il produisit un pareil acte obtenu en sa faveur par son père, lorsque ce prince l'avoit déclaré son collègue. Le clergé répondit que le droit du glaive lui suffisoit pour réprimer les rebelles ; que c'étoit assez pour le maintien de son autorité qu'il eût le pouvoir de les retrancher du nombre des vivans ; qu'un ministère de douceur et de miséricorde, comme celui de l'Eglise, ne devoit pas concourir avec un ministère de rigueur. Le prince s'étonna de voir invoquer

ces maximes, toutes justes qu'elles étoient, parce qu'alors les excommunications se prodiguoient, et que jamais l'Eglise grecque ne s'en étoit montrée avare. Andronic ne tarda pas à se venger du refus qu'il venoit d'essuyer. Suivant une ancienne coutume, chaque ecclésiastique qui parvenoit aux places éminentes du sacerdoce, distribuoit des présens à ceux qui avoient eu part à son élection ou à son sacre ; cet usage fut proscrit comme étant simoniaque.

L'espèce de calme dont jouissoit l'Etat en ce moment, fut interrompu par une querelle qui auroit dû lui être étrangère, mais dans laquelle il se trouva mêlé, parce que son gouvernement n'inspiroit ni crainte, ni respect. Depuis longtemps, les Vénitiens et les Génois se disputoient l'Empire de la mer. Ils se combattoient avec un acharnement qui semble être particulier aux guerres de commerce, dont le motif est un intérêt présent et national, tandis que les autres ont souvent pour cause unique, l'ambition, l'orgueil, ou le caprice des gouvernans. Le sénat de Venise avoit arrêté de ruiner tous les établissemens de Gênes sur le Pont-Euxin, à commencer par ceux qu'elle possédoit à Constantinople. En conséquence soixante-quinze vaisseaux vénitiens, traversant l'Hellespont, paroissent à la vue de la capitale de l'Empire, et viennent se

ranger dans le port de Céras. Les troupes qu'avoit amenées cette flotte, descendent dans le faubourg de Péra, où les Génois résidoient. Ceux-ci l'avoient évacué. Les Vénitiens, furieux de ne rien trouver dans leurs demeures, les réduisent en cendres, et viennent attaquer leurs ennemis dans un quartier qu'Andronic leur avoit assigné pour asile, près du palais de Blaquernes; ils sont repoussés par les Génois que soutiennent les habitans de Constantinople. Pour se venger de l'assistance donnée à leurs rivaux, ils vont à Galata incendier les maisons des Grecs, dont les propriétaires s'étoient retirés avec leurs effets dans l'intérieur de la ville. Le lendemain, les Vénitiens attaquent de nouveau les Génois, et sont encore battus. Une trève suspend les hostilités; mais la haine reste au fond des cœurs, et quelques jours après, les Génois font une irruption subite et inopinée chez les Vénitiens, et massacrent tout ce qu'ils rencontrent; le Baile est la première victime de leur barbarie. Presqu'aucun homme de sa nation n'y échappe, excepté ceux que l'obscurité de leur état peut dérober aux recherches. Andronic, craignant qu'on ne lui imputât cette sanglante catastrophe, s'empressa de députer à Venise pour protester qu'il n'y avoit eu aucune part. On pensa, dans un premier mouvement, mettre en pièces ses am-

bassadeurs ; on se contenta de les congédier avec mépris.

Les affaires, du côté de l'Asie, donnoient de plus vives inquiétudes encore. Les Turcs s'étoient rendus maîtres des provinces voisines du Méandre, et menaçoient le reste des possessions impériales dans ces contrées. Othman, qui régnoit sur la Bithynie et tout ce qui avoisine le mont Olympe, devint le plus redoutable d'entre sept Emirs qui s'étoient partagés les provinces envahies sur l'Empire. Son fils et lui engloutirent insensiblement toutes les possessions de leurs égaux, et réunirent ainsi une grande puissance sur leur tête. Othman est le chef de ces Ottomans qui ont fait trembler l'Europe entière, et qui n'impriment plus de terreur hors de leur sérail. Il commença une guerre cruelle contre les Grecs, et leur eût enlevé tout ce qu'ils avoient au delà du Bosphore, sans la valeur et les talens d'Alexis Philantropène qui arrêta ses progrès. Ce général d'Andronic n'avoit d'autre ressource, pour faire subsister son armée, que les dépouilles qu'il pouvoit arracher à l'ennemi ; on ne lui faisoit passer de Constantinople ni vivres, ni argent. Ses soldats murmurèrent de cet abandon, et Philantropène, hors d'état de faire cesser le sujet de leurs plaintes, demanda son rappel. Cette demande fut traitée, à la cour, de criminelle,

et on lui ordonna de rester à son poste, sans lui envoyer, ni même lui promettre ce qui auroit été nécessaire pour s'y soutenir, c'est-à-dire sans lui parler d'argent. A cette nouvelle, le camp s'émeut, et on exhorte, on presse le général de revêtir la pourpre impériale ; il cède en partie aux instances de ses troupes, et se conduit en souverain. Mais comme il refuse de prendre les marques et les ornemens de la souveraineté, les Crétois, qui composoient la principale force de son armée en conçoivent de la défiance ; ils craignent qu'il ne veuille, en cas de revers, se ménager la ressource de faire sa paix aux dépens de ses soldats, et qu'ils n'en soient, eux, les premières victimes, parce qu'ils avoient été les premiers et les plus ardens à le solliciter à la révolte ; en conséquence, ils le livrent à un autre général de l'Empire qui lui fait perdre la vue.

On donna, pour successeur en Orient à Philantropène, un brave guerrier, Jean Tarchianote, qui défit les Turcs en plusieurs rencontres. Malgré ses succès non interrompus, il se forma dans sa propre armée une cabale pour le perdre. Quand il étoit venu en prendre le commandement, il avoit trouvé la discipline ruinée, principalement par la mollesse, le luxe et la dissolution des chefs. Il entreprit de réformer cet abus. Il en existoit encore un autre auquel il s'empressa

également de remédier. De simples soldats, qui avoient un peu d'aisance, s'exemptoient de la fatigue du service au moyen de quelques présens à leurs officiers, en sorte que tout le poids en retomboit sur ceux qui étoient hors d'état d'acheter de pareilles dispenses. Tarchianote supprima ces exemptions vénales. Ces réformes firent des mécontens; on peignit Tarchianote comme un homme dangereux, et qui avoit des desseins secrets. L'évêque de Philadelphie entr'autres, lui en vouloit personnellement; ayant appris qu'il s'étoit retiré, pour jouir de quelque repos, dans une maison de campagne, où il n'étoit accompagné que de ses domestiques, il imagine de l'enlever, et croit en avoir le droit, le regardant comme un coupable convaincu. Il rassemble des gens armés, se met à leur tête, et va investir la résidence de son ennemi. Tarchianote, étonné de cette visite très-peu épiscopale, s'enfuit dans un couvent et en barricade les portes; le prélat l'y suit, et donne le signal de l'escalade; Tarchianote, n'ayant aucun moyen de défense, s'avise d'arborer une image de Saint George. A cette vue, les assiégeans, saisis d'une pieuse terreur, se dispersent, et laissent l'évêque seul auprès du monastère. Tarchianote dédaigna de s'en venger; il crut même ne pouvoir se soustraire à la malveillance qu'en abandonnant le service, expé-

dient qui ne lui réussit pas ; car le gouvernement le fit arrêter. Sa retraite de l'armée fut fatale aux provinces de l'Orient. Ceux qui le remplacèrent, se conduisirent si mal que les affaires retombèrent bientôt dans l'état déplorable d'où il les avoit tirées. Tout le pays se trouva de nouveau exposé aux incursions des Barbares, qui s'approchèrent si fort de Constantinople qu'on y ressentit de vives alarmes. On y murmuroit hautement, et l'on répandoit dans le public une foule d'écrits contre le ministère. Un de ces libelles anonymes fut même adressé à l'Empereur. Sa personne n'y étoit nullement ménagée. Il assembla les principaux citoyens, prononça devant eux une longue apologie sur chacun des torts qu'on lui imputoit, et finit par interpeller l'auteur de l'accusation de répliquer à ce qu'il venoit de dire. On pense bien qu'il n'eut garde de se montrer, et que cette misérable démarche ne rendit pas au monarque la considération qu'il avoit perdue.

Un incident assez singulier, qui, à d'autres époques, n'eût excité aucune attention, mais qui, dans un siècle superstitieux, n'étoit pas sans conséquence, vint encore troubler ce foible prince. Le hasard fit découvrir dans la corniche d'une colonne de Sainte Sophie un vase de terre hermétiquement fermé. On l'ouvre avec empresse-

ment ; on y trouve un écrit cacheté qu'on croît devoir porter au patriarche. Le prélat reconnoît que c'est une excommunication qu'Athanase, avant de quitter le siége patriarcal, a fulminée contre tous ceux qu'il appeloit ses ennemis. Le patriarche, retenu chez lui, par quelque incommodité sans doute, envoie supplier l'Empereur de l'honorer de sa visite, pour entendre une révélation de la plus haute importance, lui annonçant qu'il s'agit d'un anathème lancé contre lui et ses sujets, et qu'il n'y a pas un moment à perdre pour délibérer sur les moyens de se tirer d'un état si fâcheux. L'Empereur accourt épouvanté ; il mande sur-le-champ tout le clergé. On apporte dans l'assemblée l'urne qui contient l'écrit funeste. La conclusion en fait frémir tous les assistans. « Comme j'apprends, dit Athanase ; » que quelques-uns sont scandalisés des calom- » nies que le diable a vomies contre moi, je » veux y répondre, et je dis : Si je me suis » rendu coupable de fornication, d'adultère ou » de péché contre nature, si je ne rejette point » toute doctrine hétérodoxe, je veux être écrasé » des foudres de l'Église ; mais si je ne me suis » jamais écarté de la saine doctrine, si ma con- » duite a toujours été irréprochable, je dévoue » irrévocablement à l'anathème ceux qui m'ont » calomnié. Périsse avec eux celui qu'ils ont

» poussé par leurs indignes manœuvres à me » couvrir d'opprobre, et à me traiter si cruelle» ment!» Ces derniers mots firent trembler l'Empereur. Les avis furent partagés sur les moyens de le rassurer.

Les évêques prétendoient qu'Athanase seul pouvoit lever l'excommunication dont il l'avoit frappé. Quelques canonistes soutenoient au contraire que le Synode en avoit le droit, puisqu'il étoit supérieur au patriarche, qu'il pouvoit citer à son tribunal, et même déposer; que d'ailleurs l'anathème étoit nul, puisqu'il portoit tous les caractères de la passion et de la vengeance. Le pusillanime Andronic voulut qu'on députât vers Athanase, pour en obtenir qu'il détruisît lui-même son ouvrage, et ce patriarche se rendit à ses désirs : ce qui tranquillisa les esprits et les consciences.

Cependant les Serves résistoient à tout l'effort des armes impériales. Le grand connétable qui commandoit dans les contrées occidentales, manda franchement à la cour qu'il falloit renoncer à l'espoir de réduire ces peuples. Leur manière de combattre ne donnoit aucune prise contr'eux. Sortant tout à coup de leurs forêts, ils se jetoient sur les Grecs avec la férocité de bêtes sauvages, et se retiroient ensuite avec l'agilité du cerf dans des retraites inaccessibles. L'Empereur résolut

en conséquence de s'attacher leur Crâle (1) par une alliance, et de lui donner sa fille; sa sœur, qu'il destinoit d'abord à ce mariage, s'y étant refusée. Michel Paléologue avoit déjà eu le projet de s'allier avec cette maison de Servie, alors assez puissante. Il avoit même envoyé une de ses filles pour épouser le second fils du Crâle; mais l'Impératrice avoit chargé quelques personnes qui devançoient la jeune princesse d'examiner si elle pouvoit espérer, chez son époux, les agrémens et les commodités de la vie, avant de l'introduire dans son nouveau séjour. Ces précurseurs de la future épouse ne trouvèrent qu'une nation barbare; dans le palais, peu de domestiques, nul ornement, une dégoûtante malpropreté. La maison du prince qui devoit être son gendre, n'étoit ni mieux servie, ni plus élégamment meublée que la cabane d'un paysan de Romanie. Le Crâle, considérant avec surprise les bagages de la princesse, s'écria : « Que de » folies! nous sommes bien heureux de ne les pas » connoître; » et montrant la femme de son fils aîné, affublée d'une méchante robe et filant dans un coin : « Voilà, dit-il, la parure et » l'amusement de nos ménagères. » La table du Crâle répondoit au reste; on y mangeoit à la

(1) Ce mot signifie roi en langue esclavone.

hâte, et sans aucun apprêt, les bêtes à demi-rôties, qu'on venoit de tuer à la chasse. Les ambassadeurs qui conduisoient la princesse, ayant été informés à temps de ces détails, ramenèrent la fille de leur maître à Constantinople. La rusticité de cette cour ne rebuta pas Andronic, ni même l'âge du Crâle qui avoit 45 ans, tandis que sa fille n'en avoit que sept. Cette enfant se nommoit Simonide, et devoit ce nom à une superstition assez bizarre. L'Impératrice avoit déjà eu quelques filles, qui étoient mortes presqu'en naissant. Andronic craignoit le même sort pour une dernière qu'elle venoit de mettre au monde. Une vieille femme lui indiqua un moyen, qu'elle prétendoit infaillible, de conserver les jours de sa fille; c'étoit de se procurer douze cierges exactement semblables, d'en placer un devant l'image de chacun des douze apôtres, de les allumer tous ensemble, de prier pour l'enfant pendant qu'ils brûleroient, et de la mettre ensuite sous la protection du saint dont le cierge dureroit davantage. Le crédule Andronic approuva cette puérilité. La bougie de Saint Simon s'étant éteinte la dernière, la jeune princesse fut appelée Simonide; et comme elle vécut, cette ridicule pratique fut tenue pour merveilleuse par Andronic et beaucoup d'autres esprits de la trempe du sien. L'Empereur alla

lui-même conduire sa fille à Thessalonique (où le Crâle devoit la venir prendre). Il menoit avec lui son frère Constantin, qu'il traînoit partout à sa suite, enfermé dans une litière grillée. Le patriarche crut devoir faire des remontrances sur ce mariage qui ne lui paroissoit pas convenable. Andronic ne jugea pas à propos de l'entendre, et l'interrompit brusquement quand il voulut lui en parler; mais comme il ne pouvoit, suivant le rit grec, recevoir la communion que de la main du patriarche, à moins d'une permission de ce prélat, et qu'on approchoit de la fête de Pâques, ce prince timoré se trouvoit dans un très-grand embarras. Il craignoit le refus du patriarche qu'il avoit offensé; cependant mille Besans d'or, qui accompagnèrent sa requête, la firent recevoir gracieusement du prélat intéressé. Andronic étoit si content de l'alliance qu'il venoit de contracter avec un roi qui alloit devenir le défenseur des provinces occidentales, dont il avoit été long-temps le fléau, qu'il voulut rentrer dans sa capitale comme en triomphe.

Il y éprouva encore des tracasseries religieuses. Le patriarche Jean ne se montra pas aussi modéré qu'il avoit paru l'être avant sa promotion. L'or du prince n'avoit pas entièrement dissipé sa mauvaise humeur. Il ne pouvoit lui pardonner d'avoir refusé de l'entendre sur le mariage de

Simonide. Retiré dans un couvent, où il s'abstenoit de toutes fonctions patriarcales, il protestoit qu'il n'en sortiroit pas que l'Empereur ne vînt en personne l'y trouver, accompagné des principaux membres du clergé, en nombre suffisant pour former un synode, et qu'il ne lui permît d'exposer, devant cette assemblée, les sujets qu'il avoit de se plaindre; ajoutant qu'il abdiqueroit, s'il n'obtenoit cette satisfaction. La timidité d'Andronic lui faisant craindre les murmures du peuple, qui auroient pu être la suite de cette démarche du prélat, il consentit au synode qu'on demandoit, et, pour éviter l'éclat, se transporta de nuit avec les ecclésiastiques qui devoient le composer dans la retraite qu'avoit choisie l'orgueilleux patriarche. Celui-ci, dans un long discours, déclama violemment contre l'union de Simonide avec le Crâle de Servie, qu'il peignit comme un débauché sans frein et sans pudeur, articulant diverses anecdotes scandaleuses qu'il prétendoit tenir de la mère même de ce prince, et qu'assurément il auroit dû ignorer. Ensuite il s'étendit, avec une audacieuse liberté, sur les abus qu'il reprochoit à l'administration, et finit par ce qui le touchoit le plus vivement, se plaignant avec amertume de l'indocilité de l'Empereur, qui dédaignoit de prêter l'oreille aux avis que le devoir de sa place l'obli-

geoit de lui donner, et sur-tout de la froideur avec laquelle on recevoit ses requêtes, lorsqu'il avoit quelque grâce à solliciter. Dominé par la crainte servile que lui inspiroient les prêtres, Andronic ne donna pas le moindre signe d'impatience pendant cette mercuriale qui étonna toute l'assemblée. Il s'abaissa même jusqu'à se justifier, promit d'avoir plus d'égard aux sollicitations du patriarche, le pria d'oublier le passé, et de vouloir bien reprendre ses fonctions. Jean les reprit; mais ce fut pour peu de temps. Il se fâcha de nouveau, sous quelque prétexte frivole, et s'alla encore enfermer dans son monastère, refusant d'y voir personne du dehors. Les évêques, fatigués de ses caprices, présentèrent à l'Empereur contre lui un mémoire, dans lequel ils se plaignirent notamment de ce qu'il osoit, disoient-ils, par un attentat inoui, réformer les décisions rendues en plein synode, ou les enfreindre ouvertement. La dénonciation fit impression sur le monarque, qui, cette fois, ne crut pas devoir descendre à la prière pour obtenir le retour de Jean. L'ambitieux prélat ne s'étant retiré que pour se faire rappeler, et voyant qu'on le laissoit dans sa retraite, où il commençoit à s'ennuyer, vient trouver le prince qui, toujours prêt à fléchir devant le clergé, le reçoit avec respect, lui demande sa bénédiction, et l'engage à reprendre sa place.

Jean ne se fit pas réitérer l'invitation qu'il étoit venu provoquer; mais pour mettre son amour propre à couvert, et colorer la reprise spontanée de ses fonctions, il fit courir le bruit qu'une voix céleste lui en avoit donné l'ordre. Andronic ne douta pas de la vérité de ce miracle. La plupart des évêques n'y virent qu'une méprisable jonglerie, et refusèrent de communiquer avec le patriarche.

Pendant que l'Empereur perdoit son temps à vouloir concilier entr'eux des prêtres chagrins et querelleurs, les Turcs parcouroient les Etats de l'Empire, le fer et la flamme à la main, sans éprouver la moindre résistance. Andronic, manquant de moyens pour les repousser, ne savoit à quel expédient recourir, lorsque huit mille Alains, braves et aguerris, se présentant sur la frontière occidentale, lui offrirent leurs services, qui furent acceptés avec joie. Il accorda aux officiers des distinctions honorables, avec de grosses pensions, et aux soldats des gratifications et une plus forte solde qu'à ses propres troupes. Il parut mettre en eux toutes ses espérances, exaltant leur bravoure avec affectation, et ne parlant de la milice nationale qu'avec mépris. Pour comble d'imprudence, il obligea une grande quantité de cavalerie grecque à servir à pied, afin de pouvoir donner à ces étrangers ses armes 1301. 1302

et ses chevaux. La prédilection d'Andronic pour les Alains révolta les Grecs. Une partie de ces Barbares furent envoyés en Asie, où ils commencèrent par ravager, sans distinction d'amis ou d'ennemis, tout ce qui se présenta devant eux. Ils se réhabilitèrent en quelque sorte dans l'opinion publique, par une victoire remportée sur les Turcs, à laquelle ils eurent la plus grande part. Andronic, pour les contenir, mit son fils, l'Empereur Michel, à la tête des forces de l'Orient. Celui-ci alla chercher les Turcs, qui, de leur côté, venoient à sa rencontre ; et déjà les deux armées en présence, n'attendoient que le signal, lorsque les officiers grecs réunis vinrent dire au prince qu'il ne pouvoit sans témérité livrer bataille ; que les Barbares faisoient si bonne contenance qu'on devoit juger qu'ils se tenoient assurés du succès ; qu'il ne devoit pas compromettre légèrement sa personne. Michel n'avoit ni assez de résolution, ni peut-être assez d'autorité pour résister à un si lâche conseil. Il fit donner malgré lui l'ordre de la retraite, et se réfugia dans les murs de Magnésie (en Lydie). Les Grecs ne se comportèrent pas mieux dans la Bythinie. Othman s'étant avancé pour les attaquer, ils se débandèrent du plus loin qu'ils l'aperçurent, et auroient tous été massacrés, sans un détachement d'Alains dont l'intrépidité les sauva.

Quant à ceux qui étoient dans l'armée de Michel, fâchés de ce qu'on ne les mettoit pas aux prises avec les Turcs, ils demandèrent la permission de se retiter, de manière à faire sentir qu'ils la prendroient, si elle leur étoit refusée. Le jeune Michel se trouva dans la plus grande perplexité; les meilleurs soldats des milices impériales désertoient journellement, ensorte qu'il ne lui restoit, pour ainsi dire, de ressource que dans les Alains. A force de prières, de promesses et de présens, il obtint encore trois mois de service. Ce terme étant expiré, ils firent leurs dispositions pour partir. Michel, privé de leur secours, ne trouva pas de sûreté pour lui-même dans l'enceinte des murailles où il s'étoit renfermé, et voulut s'en évader secrètement. Malgré ses précautions, et l'obscurité de la nuit, on s'aperçut de sa fuite, et non-seulement la garnison, mais tous les habitans de la ville le suivirent dans un tel désordre, que plusieurs furent écrasés sous les pieds des chevaux, d'autres périrent sur les chemins, accablés de fatigues, ou gelés de froid. Cette retraite, qui ressembloit à une déroute, répandit la terreur dans le pays, et se communiqua, de proche en proche, à tous les habitans des provinces asiatiques de l'Empire. Le peuple sortoit des villes et des villages, courant à l'aventure, comme s'il avoit été saisi subi-

tement d'un esprit de vertige. Pour sauver sa vie, qu'on croyoit menacée, on abandonnoit tout aux Turcs. Ces Barbares brûloient ce qu'ils ne pouvoient enlever, et massacroient, sans peine et sans pitié, une grande partie des fuyards. Les Alains s'étant rapprochés de la mer, se disposoient à passer le détroit. Andronic, désespéré de leur retraite, donne ordre au grand domestique de faire de nouvelles tentatives pour les retenir, et s'ils s'obstinent, de redemander les armes et les chevaux qu'on leur a fournis. Les Alains ne se rendirent sur aucun de ces articles, et furent surtout choqués de la restitution qu'on exigeoit. Le grand domestique ayant fait la démonstration d'employer la force pour les y contraindre, ils exterminèrent et sa troupe et lui-même. Sa mort néanmoins leur causa quelque inquiétude. Ils voulurent bien demander grâce, et on ne se crut pas en état de la refuser. Cependant le chagrin que Michel avoit ressenti de sa malheureuse expédition, altéra sa santé au point qu'on craignit de le perdre. Son père fit dire une messe pour demander au ciel sa guérison, et lui envoya une portion de l'huile qui avoit brûlé dans les lampes, pendant qu'on la célébroit. L'historien Pachymère prétend qu'au moment où celui qui la portoit s'embarqua, le prince commença de se trouver mieux, et que les frictions qui lui en

furent faites, achevèrent la cure. Les ouvrages de cet auteur fourmillent de semblables prodiges.

Ecrasé par les Turcs, l'Empire eut encore le déplaisir de se voir humilié par les Vénitiens. Ces républicains avoient, en 1299, proposé de renouveler le traité d'amitié conclu autrefois entr'eux et l'Empire. Andronic n'étoit pas éloigné d'y consentir, quoiqu'on ne fût pas d'accord sur tous les points. Il en fut dissuadé par quelques courtisans, qui l'assurèrent que la situation de la république l'obligeroit de recevoir la loi qu'on voudroit lui imposer. Quelques années après, l'expérience le détrompa. Les Vénitiens, pour arracher les conditions qu'ils n'avoient pu obtenir, armèrent un certain nombre de galères qui vinrent fièrement jeter l'ancre dans le port de Céras et bloquer le palais impérial. Ce fut une insulte plutôt qu'une attaque; mais des corsaires des îles de Candie et de Négrepont, qu'ils avoient amenés avec eux, firent une descente dans l'île des Princes, la ravagèrent, enlevèrent ses habitans, et, pour forcer l'Empereur à racheter ces malheureux qu'ils avoient dépouillés de tout, ils les suspendirent par les pieds aux mâts de leurs navires, et en cet état, sous ses yeux même, les déchiroient à grands coups de fouet. Cette cruauté leur réussit. Andronic leur envoya de

l'or pour qu'ils cessassent de tourmenter leurs victimes, et subit, pour obtenir la paix, les conditions qu'on voulut lui prescrire.

1303. 1304. Vers ce temps, un Italien, nommé Roger de Flor, que nous allons voir jouer un rôle assez considérable, vint s'offrir à l'Empereur; il étoit né à Brindes, d'une famille distinguée. Son père qui avoit suivi le parti du malheureux Conradin, fut tué dans la bataille où ce jeune prince perdit la liberté. Le vainqueur, Charles d'Anjou, après avoir fait couper la tête au vaincu, étendit sa vengeance sur ses plus fidèles serviteurs, et même sur leur postérité. Le jeune Roger fut du nombre des proscrits. Réduit à la plus déplorable indigence, il languissoit dans sa patrie, lorsqu'il fixa l'attention d'un chevalier du temple qui, démêlant en lui les germes d'un talent précoce, le prit en amitié, et lui dônna de l'emploi sur un vaisseau qu'il commandoit. A l'âge de quinze ans, il avoit déjà la réputation d'un très-habile marin; lorsqu'il en eût vingt, il reçut l'habit de l'ordre du Temple et le commandement d'une galère de la religion. Il courut avec succès sur les infidèles, et se rendit redoutable dans toutes les mers du Levant. Il se trouvoit à Saint-Jean-d'Acre lorsque le sultan d'Egypte vint assiéger cette ville. Voyant qu'elle alloit tomber nécessairement au pouvoir des Sarrasins, on prétend qu'il trans-

porta sur son navire la meilleure partie des trésors qui se trouvoient dans les diverses maisons de son ordre, sous prétexte de les soustraire aux ennemis, et qu'il se les appropria. Le grand-maître du moins en fut si persuadé, qu'il fit tout ce qu'il put pour se saisir de sa personne. Roger alla se réfugier à Gênes, où, à l'aide de ses amis, il forma un petit armement, avec lequel il opéra de grandes choses au service de Frédéric, roi de Sicile, attaqué par le duc de Calabre. Ce prince lui dut la conservation de ses Etats. A la paix, Roger ne savoit comment faire subsister ceux qui avoient suivi sa fortune, et n'osoit les congédier. C'étoient pour la plupart des aventuriers dont la guerre étoit l'unique ressource. Lui-même d'ailleurs, dans la crainte du ressentiment de son ordre, ne se soucioit pas trop de désarmer. En conséquence, il propose à ses compagnons de passer en Orient, pour combattre les Turcs qui désoloient l'Empire grec. D'autres chefs de volontaires se joignirent à lui, et le reconnurent pour leur commandant général. Ils députèrent à Constantinople pour régler les conditions auxquelles ils vouloient traiter. L'Empereur accepta tout ce qu'ils proposoient, et ils partirent du port de Messine, au nombre d'environ huit mille hommes, de différentes nations, Siciliens, Catalans, Aragonois et Almogavares.

ALMOGA-VARES.

Ces derniers formoient l'infanterie ; c'étoient des espèces de sauvages, qu'on croit avoir été des restes de ces nations barbares qui détruisirent en Espagne la domination de Rôme, et qui s'y soutinrent jusqu'à l'invasion des Sarrasins. Ecrasés par ces nouveaux conquérans, ceux qui échappèrent à la mort, se réfugièrent dans les bois et les montagnes, où ils ne vivoient que de leur chasse, et n'avoient de vêtemens que la peau des bêtes qu'ils pouvoient tuer. Leur nombre s'y étant accru, ils sortoient de leurs retraites, et se jetoient sur les Maures, dont ils devinrent les plus implacables ennemis. Un réseau de fer dont ils s'enveloppoient la tête, un petit bouclier, une épée, trois ou quatre dards ou javelots, qu'ils manioient avec une étonnante dextérité, composoient toute leur armure. Les rois d'Espagne en formèrent des corps de troupes, qui leur furent d'une extrême utilité. Cette milice se battoit toujours à outrance et ne connoissoit pas de milieu entre la victoire et la mort. Roger amenoit quatre mille de ces braves. Son arrivée à Constantinople fut célébrée par des réjouissances publiques. On assigna le quartier de Blaquernes à cette petite armée. Sa solde fut beaucoup plus considérable que celle des troupes nationales. Andronic conféra la dignité de grand-duc, une des plus belles de l'Empire, à Roger, et le maria dans sa famille.

Les fêtes de ce mariage, dans lesquelles l'Empereur répandit l'or avec une profusion insensée, furent interrompues par une querelle sanglante. Deux Génois ayant rencontré dans les rues de Constantinople un Almogavare, dont l'habillement et la figure leur paroissoient bizarres, eurent l'étourderie de s'en moquer. Ce fut l'occasion d'un combat entre les deux nations. Un officier du palais, envoyé pour le faire cesser, périt sur le champ de bataille. Roger seul put empêcher les Catalans qui secondoient les Almogavares, d'exterminer tous les Génois. Trois mille de ceux-ci restèrent sur la place.

Les tracasseries du clergé occupoient autant l'Empereur que les plus importantes affaires de l'Etat. Les prélats n'ayant pas réussi à détruire le patriarche en décriant son administration, tentèrent une autre voie; ils attaquèrent ses mœurs. Hilarion, évêque de Sélivrée, fut l'instrument de cette vile intrigue; il paroit qu'en général les Grecs ne se faisoient aucun scrupule d'employer l'imposture pour perdre un ennemi ou supplanter un rival. Hilarion va trouver Andronic, et lui dit que le patriarche s'est rendu coupable d'un crime honteux; qu'il tient le fait d'un homme qu'il cite. Ce prétendu témoin n'existoit plus, et avoit été notoirement connu pour un calomniateur de profession. Andronic

reçut la délation avec mépris, et enjoignit au prélat le plus profond silence sur cette scandaleuse anecdote. Hilarion, malgré l'ordre du prince, la fit courir dans le public. Jean assembla un synode et lui demanda justice de l'auteur de la calomnie : la plupart des membres de cette assemblée étant de la cabale d'Hilarion, ne paroissoient nullement disposés à le condamner. Le patriarche irrité se retira une troisième fois dans un monastère, et donna sa démission à l'Empereur. Athanase, instruit sans doute de ces dissentions, envoie un moine à l'Empereur lui annoncer de sa part que Constantinople est menacée de tous les fléaux, et sur-tout d'un tremblement de terre, et pour écarter ces malheurs, conseille des prières publiques dans toutes les maisons religieuses. Andronic saisi d'effroi, en expédie l'ordre sur le champ sans en expliquer le motif. Le lendemain il sentit une légère secousse; deux jours après il en crut sentir une seconde, et ne douta plus qu'Athanase n'eût le don de prophétie. On assemble le clergé pour savoir ce qu'il faut penser d'une semblable prédiction. Les moines dirent qu'elle méritoit d'autant plus de confiance qu'elle avoit été faite par un moine, parce qu'il étoit à présumer que Dieu, lorsqu'il veut manifester l'avenir à un mortel, choisit de préférence un de ces hommes qui vivent dans la solitude, dé-

gagés de toute affection terrestre. Quelques-uns soutinrent qu'il n'étoit pas impossible, en observant de certains signes, familiers à ceux qui épient les secrets de la nature, de connoître à l'avance ces sortes d'événemens ; l'Empereur qui ne voyoit rien que de miraculeux dans cette aventure, assemble au palais les principaux personnages de la ville, parle avec enthousiasme du prodige, et termine en disant : « Allons voir le saint homme. » Aussitôt il part à pied suivi d'une foule innombrable. On trouve Athanase dans son monastère vêtu d'une méchante casaque, un chapeau de paille sur la tête et un bâton à la main. Le peuple, les évêques le reconnoissent pour leur patriarche, et, prosternés à ses pieds, le conjurent de venir reprendre ses fonctions. Il s'excuse sur son âge et sa santé ; puis insinue qu'il n'ignore pas que le peuple est opprimé par les grands, parce que depuis sa retraite personne ne veut se charger de défendre auprès du trône la cause du malheureux, et fait entendre qu'il se chargera volontiers de ce charitable et dangereux emploi. Sa proposition est accueillie par l'Empereur. Dès ce moment on vient de tout côté lui demander justice des torts qu'on prétend avoir essuyés, soit dans les tribunaux, soit de la part des officiers du prince. Des évêques choisis par Athanase confirment ou cassent à leur gré les décisions

rendues par la justice. Plusieurs lui présentent des placets pour obtenir quelque grâce de l'Empereur : le prélat les renvoie au prince, qui ne manque jamais d'avoir égard à sa recommandation. Andronic qui ne pouvoit calmer le trouble que l'anathème furtif d'Athanase avoit jeté dans sa conscience, songeoit depuis long-temps aux moyens de faire remonter ce prélat sur le siége patriarcal : l'occasion lui en paroissoit favorable. La multitude redemandoit son ancien pasteur. Il n'en étoit pas de même du clergé qui commençoit à se repentir de la démarche qu'il avoit faite, et à craindre le retour d'un pontife vindicatif.

Le patriarche d'Alexandrie débita sur ce sujet, à l'Empereur, un apologue dont l'application se faisoit d'elle-même. « Un corroyeur avoit un chat » blanc qui étoit la terreur des souris, et qui » tomba dans un baquet plein de la liqueur dont » son maître se servoit pour teindre ses cuirs. Il » en sortit tout noir. Les souris crurent qu'il » s'étoit fait moine, et qu'en conséquence il avoit » renoncé à l'usage de la chair. Dans cette con- » fiance, elles parcourent librement la maison. » L'animal vorace auroit voulu les saisir toutes à » la fois; ne pouvant mieux faire, il se jette sur » les deux plus grosses et les dévore; les autres » s'enfuient au plus vîte, fort étonnées de le » trouver

» trouver encore plus féroce qu'il n'étoit avant
» d'avoir pris le saint habit. »

L'Empereur va chercher Jean dans sa solitude pour le prier d'aplanir lui-même les difficultés qui s'opposent au rétablissement d'Athanase, et s'incline en l'abordant, dans le dessein de recevoir sa bénédiction : « Vous me reconnoissez donc
» pour patriarche? lui dit Jean. » L'Empereur ne voulut pas le nier. « Puisque c'est ainsi, re-
» prend le prélat, puisque ma démission n'a
» encore été ni reçue ni approuvée, j'excom-
» munie, au nom de la très-sainte Trinité, qui-
» conque entreprendra de rétablir Athanase. »
Andronic étourdi de cette aventure, à laquelle il ne s'attendoit pas, se retira sans pouvoir proférer une parole ; cependant à force de sollicitations, on parvint à faire révoquer l'anathème par celui qui l'avoit prononcé. Andronic fit alors assembler les évêques pour nommer son protégé. Deux jours entiers s'étant passés en délibérations inutiles, le prince impatient se rend au synode, invite les partisans d'Athanase à se joindre à lui : ils vont tous ensemble chercher ce prélat dans son couvent, et le mènent au palais patriarcal, après l'avoir affublé de quelques espèces d'habits pontificaux.

Pendant le cours de ces querelles, les Catalans (nom générique des soldats de Roger de Flor) écrasoient les Turcs auprès de Cyzique : ils leur

tuèrent treize mille hommes dans une grande bataille, et s'emparèrent de leur camp où ils trouvèrent les femmes, les enfans de ces Barbares et des richesses considérables. Cette nouvelle fut reçue avec transport à Constantinople par le peuple. La noblesse et les grands ne partagèrent point sa joie. Ils inspirèrent à l'Empereur des sentimens de défiance à l'égard des Catalans, et lui insinuèrent qu'il étoit dangereux de remettre le salut public entre les mains d'étrangers dont les forces étoient supérieures à celles qu'on pourroit leur opposer, si la connoissance de cette supériorité venoit à leur suggérer quelque entreprise audacieuse. Leurs craintes pouvoient être fondées; mais il auroit donc fallu trouver d'autres moyens de suppléer à la foiblesse de l'Etat. Michel appuyoit ces discours et fortifioit les soupçons qu'on vouloit donner à son père. Il ne pouvoit pardonner aux Catalans d'avoir, avec si peu de monde, remporté une victoire éclatante sur ces mêmes Turcs, dont la seule présence l'avoit fait fuir à la tête d'une nombreuse armée. Dominé par un dépit si honteux, il ne s'occupa plus que des moyens de perdre les vainqueurs. Il affecta de faire observer qu'ils n'avoient pas tiré de leur succès tout l'avantage qui en auroit dû résulter; et véritablement ils avoient donné aux Turcs le temps de revenir de la terreur dont cette

première défaite les avoit frappés. Séduits par les agrémens du lieu où ils se trouvoient, et qui sembloit avoir été seul respecté par les fléaux dont l'Empire étoit accablé, ils oublièrent l'ennemi, et passèrent à Cyzique le reste de la belle saison et tout l'hiver suivant. Leur départ de cette ville fut retardé par une rixe entre les Almogavares et les Alains. 1305. Ceux-ci furent singulièrement maltraités ; le fils de Georges, leur chef, resta au nombre des morts. Roger tâcha d'apaiser le courroux du père à force de caresses, et lui offrit même d'assez fortes sommes pour le consoler. George regarda cette offre comme un outrage, et n'en fut que plus irrité ; mais il sut déguiser son ressentiment, jusqu'à ce qu'il eût trouvé une occasion de se venger.

Quand la tranquillité fut rétablie, l'armée sortit 1305. enfin de ses cantonnemens : elle n'étoit com- 1307. posée que d'un corps de six mille hommes, Catalans, Arragonois et Almogavares, de mille Alains, et de quelques compagnies de troupes nationales. Ils marchèrent au secours de Philadelphie, assiégée par les Turcs. Il se donna près de cette ville une bataille où ces derniers furent exterminés, quoiqu'ils fussent bien supérieurs en nombre. Ils avoient vingt mille soldats tous levés dans la Caramanie, la province d'Asie qui produisoit les hommes les plus robustes et

les plus braves. A peine s'en sauva-t-il quinze cents; mais les vainqueurs traitèrent les Philadelphiens, qu'ils venoient de délivrer, comme des ennemis. Après leur victoire, ils résolurent de chasser les Turcs des provinces maritimes, et se rendirent en conséquence à Magnésie, ensuite à Ephèse, qui n'eut pas plus à se louer d'eux que Philadelphie. Ils y poignardèrent un des principaux citoyens, parce qu'il tardoit trop à leur délivrer une contribution qu'ils en exigeoient. On s'achemina ensuite vers la Pamphylie, où les Turcs furent encore battus avec perte de trois mille hommes; ensuite on alla jusqu'à l'Arménie mineure sans trouver d'opposition. La plupart des chrétiens de ces pays n'avoient jamais vu de troupes grecques, les Impériaux n'ayant, depuis bien des années, osé porter si loin leurs armes. A quelque distance du Mont Taurus, les ennemis, au nombre de trente mille, vinrent fondre sur Roger. Au moment d'engager le combat, les Almogavares frappèrent, suivant leur usage, la terre de l'épée, en criant: *Fer, réveille-toi!* Les Catalans étant sur le point de succomber sous le nombre, les officiers firent retentir l'air du nom d'*Arragon;* à ce cri leurs soldats redoublèrent d'énergie et firent plier les Musulmans, dont dix-huit mille restèrent sur le carreau. Roger s'avança ensuite jusqu'au

défilé nommé la porte de Fer, où se termine la Natolie et commence la grande Arménie. Ses soldats, fiers de la continuité de leurs succès, demandoient qu'on les menât aux dernières limites de l'ancien Empire Romain, se flattant de reconquérir en très-peu de temps ce qui avoit été perdu durant une longue suite de siècles. Roger se trouvant dans un pays inconnu, entouré d'ennemis et d'embûches, sans vivres et sans autre moyen que l'épée pour s'en procurer, jugea plus prudent de revenir sur ses pas prendre ses quartiers d'hiver.

Arrivé à Magnésie, il fut très-surpris d'en trouver les portes fermées et la garnison sous les armes. Le commandant de la place, ayant su gagner l'affection des habitans, y disposoit de tout en maître, jusqu'à ne pas vouloir reconnoître l'autorité du gouverneur de la province, auquel même il refusoit l'entrée de la place. Roger, à qui d'abord il n'avoit pas osé faire le même refus, y avoit déposé les chevaux, les armes et tout le butin pris sur les Turcs, cette ville étant la plus sûre qui fût alors dans la contrée ; il croyoit d'ailleurs le commandant de ses amis ; mais ce perfide avoit fait égorger ou mettre aux fers tous les Catalans qu'il y avoit laissés pour garder les bagages. Roger furieux assiégea Magnésie et lui fit donner l'assaut ; il fut repoussé. Ayant voulu

détourner le cours de l'Hermus qui entroit dans la place, il vit détruire tous ses travaux par une sortie. Le siége traînoit en longueur, et Roger s'y obstinoit toujours malgré l'Empereur qui le pressoit incessamment de passer en Europe, où ses services étoient nécessaires. Enfin ayant perdu tout espoir de succès, il se retira prétextant la nécessité d'obéir aux ordres du prince, qui l'appeloient en Bulgarie.

L'Empereur Michel y faisoit la guerre, et après avoir été battu venoit à son tour de remporter une victoire. Les Bulgares, loin de se laisser décourager, s'occupoient de préparatifs plus formidables; et Andronic craignant pour son fils, appeloit Roger à son secours. Les Catalans s'avançoient avec lenteur, laissant partout des traces de barbarie et de rapacité, arrachant aux villes et aux campagnes le peu d'argent qui leur restoit encore. Le bruit de ces désordres parvenu au camp de Michel, y excita un murmure universel. Ses soldats demandoient à grands cris qu'on les menât contre ces brigands, demande très-téméraire; car les dix mille combattans que menoit Roger, eussent été seuls en état de conquérir l'Empire. Andronic en étant convaincu, fit dire à Roger de n'envoyer en Bulgarie qu'un détachement de mille hommes : les Catalans qui depuis leur retour de l'Asie s'étoient cantonnés

à Gallipoli et dans les environs, causoient à l'Empereur les plus vives inquiétudes. Roger s'étoit rendu à Constantinople, pour lui demander la paye due à ses soldats, et lui faire quelques représentations sur le dessein qu'il annonçoit de renvoyer la plus grande partie de l'armée des Catalans en Asie. Il ne reçut que des promesses de paiement, et un ordre de partir : les soldats instruits à son retour de cette double circonstance, se mutinent et l'accusent de connivence avec l'Empereur; pour dissiper leurs soupçons, les ayant fait mettre sous les armes, il prononce une harangue pleine d'invectives contre les Grecs. Quelques jours ensuite il s'en excusa près d'Andronic, en lui mandant qu'il falloit attribuer les expressions peu mesurées dont il s'étoit servi à la nécessité où il avoit été de feindre pour apaiser ses soldats. Ceux-ci députèrent même, de leur propre mouvement, à l'Empereur pour lui annoncer leur disposition à se soumettre à tout ce qu'il voudroit leur prescrire. Il fut rassuré par cette soumission à laquelle il ne s'attendoit pas.

Il apprit en même temps avec plaisir l'arrivée d'un auxilaire avec lequel il avoit négocié pour l'attirer dans ses Etats. C'étoit un Arragonois, Bérenger d'Entença, dont la flotte parut dans les environs de Constantinople et portoit un corps de troupes considérable. L'Empereur lui

ayant envoyé des voitures pour l'amener à la cour, fut extrêmement surpris d'apprendre qu'il exigeoit avant de descendre à terre qu'on lui donnât un des fils du prince en otage. On eut beaucoup de peine à obtenir qu'il se désistât de cette prétention injurieuse. Roger de Flor, qui s'étoit réconcilié avec Andronic, loin d'être jaloux de ce nouveau venu, demanda qu'il lui fût permis de renoncer en sa faveur à son titre de grand duc, étant juste, dit-il, de céder le premier rang à un seigneur d'une si haute naissance. Sur sa démission, Bérenger en fut revêtu. Celui-ci ne tarda pas à se brouiller avec le prince à l'occasion des demandes exorbitantes qu'il fit pour l'entretien de ses troupes, et s'alla poster avec sa flotte vers le palais de Blaquernes sans daigner prendre congé de la cour. L'Empereur l'envoya prier de venir, avec les attributs de sa dignité, à une cérémonie solennelle qui devoit avoir lieu incessamment. Le fier Arragonois, pour montrer le peu de cas qu'il faisoit de ces ornemens, jeta en présence des députés son bonnet ducal à la mer. Après cette insulte, il les congédia sans leur donner aucune réponse, et dès que le vent le lui permit, il cingla vers Gallipoli. Andronic craignant qu'il ne se liguât contre lui avec Roger, fit à ce dernier les propositions les plus flatteuses pour l'engager à repasser en Asie, entr'autres de

lui donner en fief ainsi qu'aux principaux seigneurs de sa suite, toutes les provinces qu'il pourroit y conquérir sur les Turcs. Roger accepta les conditions, et en fit jurer l'observation à l'Empereur sur une image de la Vierge. C'étoit le genre de serment le plus sacré pour les Grecs. Peu de jours après la conclusion du traité, Roger fut créé césar. Le public trouva mauvais qu'on ressuscitât pour un Latin une dignité qu'on avoit projèté de laisser éteindre, parce qu'elle étoit toujours suspecte à la famille impériale, quoiqu'elle ne fût plus comme autrefois un titre de survivance à l'Empire, et qu'elle le cédât même à ceux de sébastocrator et de despote, créés par Alexis Comnène.

Avant de partir pour l'Asie, Roger voulut aller à Andrinople visiter l'Empereur Michel, soit qu'il espérât par cette démarche adoucir l'animosité du prince contre lui, soit qu'il eût la foiblesse de vouloir se montrer à cette cour avec les attributs de sa nouvelle dignité. Michel n'ayant pu maîtriser un premier mouvement le reçut d'abord avec froideur. Mais comme il possédoit assez bien l'art de feindre, dans lequel en général les Grecs étoient fort habiles, il ne tarda pas à reprendre un air gracieux et à combler le césar de marques extérieures de bienveillance. Au milieu d'un festin qu'il lui don-

noit, Georges entre tout à coup dans la salle des convives, suivi d'une troupe d'Alains et de Turcopoles, se précipite sur Roger, le perce de son épée, lui coupe la tête, et laisse son corps au milieu des débris du banquet, auquel assistoit l'Empereur Michel, l'Impératrice et les grands de la cour. Ce Napolitain qui avoit exécuté de si grandes choses, n'étoit encore âgé que de vingt-sept ans. Un historien du temps, à portée d'être instruit, assure que Michel avoit fait venir à Andrinople Georges, toujours ulcéré de la mort de son fils, pour exécuter cet assassinat; et rien ne paroît plus vraisemblable. Dès que la nouvelle en fut parvenue à Constantinople, le peuple s'arma précipitamment, attaqua et surprit le quartier des Catalans, desquels il égorgea un grand nombre. Michel ne doutant pas que ceux de la même nation qui étoient à Gallipoli et dans son territoire, ne voulussent venger la mort de leur général et de leurs compatriotes, envoya en diligence de la cavalerie contr'eux. Etant tombée à l'improviste sur un grand nombre de ces étrangers, qui se trouvoient cantonnés dans les environs de la ville, elle en fit un horrible massacre. Ceux qui purent échapper se réfugièrent à Gallipoli. Aussitôt la garnison prend les armes, et malgré les ordres des chefs, une foule de soldats se répandent dans la campagne,

égorgent les hommes, outragent les femmes et empalent les enfans. Bientôt quarante-quatre mille Grecs, Alains et Turcopoles, viennent investir Gallipoli. Malgré le siége, Bérenger d'Entença propose de faire monter sur les vaisseaux une partie de la garnison, afin d'aller enlever sur les côtes et dans les îles voisines l'argent et les provisions dont on a besoin pour fournir aux frais de la guerre. Bérenger de Rocafort qui avoit amené à Roger, son beau-père, deux cents chevaux et mille Almogavares, combattit vivement cette proposition. Il trouvoit qu'il eût été imprudent de diviser des forces déjà inférieures à celles de l'ennemi, et proposa d'ouvrir les portes et de se précipiter sur les assiégeans. Cet avis parut être le vœu de la majorité ; mais Bérenger d'Entença persista dans celui qu'il avoit ouvert, et son autorité prévalut.

Cependant les Catalans envoyèrent à Constantinople des ambassadeurs qui se présentèrent au baile de Venise, au podestat de Gênes, aux consuls d'Ancône et de Pise, lesquels résidoient dans cette capitale pour les affaires de leurs nations respectives. Ils remirent à chacun d'eux un écrit, qui, après l'exposition de leurs griefs, portoit « qu'ils tenoient Andronic et son fils pour » des perfides et des traitres, et qu'ils offroient » de soutenir leur dire par un combat en champ

» clos, de cent contre cent, ou de dix contre » dix, espérant que leur épée seroit l'instrument » dont Dieu se serviroit pour punir la félonie de » leurs adversaires. » Le baile de Venise porta ce cartel à l'Empereur Andronic, qui répondit que n'ayant eu aucune part au malheur arrivé aux Catalans et aux Arragonois, on n'avoit pas de satisfaction à exiger de lui. Les ambassadeurs après avoir terminé leur mission, demandèrent des sûretés pour leur retour. Andronic les fit accompagner par un officier de sa cour, qui devoit leur servir de sauve-garde. Ce perfide les arrêta lui-même à Rhédeste avec toute leur suite, au nombre de vingt-six personnes. Ils furent coupés par morceaux dans la place destinée aux exécutions publiques.

Bérenger sortit du port de Gallipoli avec une petite flotte et huit cent cinquante hommes seulement. Ce peu de monde lui suffit pour ravager toute la rive orientale de la Propontide, les îles situées au milieu de cette mer, et les côtes de la Thrace. Jean Despote (fils de l'Empereur), étant venu le chercher dans cette province avec un fort détachement, perdit presque toute sa troupe, et eut beaucoup de peine à échapper lui-même à la mort. Encouragé par des succès qui passoient son espérance, Bérenger alla brûler les vaisseaux des Grecs jusque

dans les ports et sur les chantiers. Il revenoit chargé de butin lorsqu'il aperçut une flotte génoise. On se salua réciproquement comme amis; mais les cupides Génois, à la vue des richesses accumulées sur les navires catalans, ne purent résister au désir de s'en emparer ; n'osant y employer la force, ils eurent recours à la trahison. Ils envoyèrent prier Bérenger de passer sur leur vaisseau amiral, pour y traiter avec Edouard Doria, leur commandant, d'affaires qui, disoient-ils, intéressoient également les deux nations. Bérenger qui étoit et devoit être sans défiance, se rendit à l'invitation, accompagné de ses principaux officiers. Ils furent tous désarmés et chargés de chaînes. Les vaisseaux catalans attaqués au même moment, et surpris, firent peu de résistance. Une de leurs galères, ayant eu plus de temps pour se mettre en défense, soutint seule un long combat contre toute la flotte ennemie, et les Génois ne purent s'en saisir qu'après que tous ceux qui la montoient, sans exception, eurent perdu la vie. La prise de ce seul vaisseau coûta aux vainqueurs trois cents hommes, sans compter un plus grand nombre de blessés.

Bérenger fut transporté à Gênes, et Rocafort nommé généralissime à sa place. Il ne restoit plus à Gallipoli que quatorze cent soixante hommes, qui se décidèrent à s'enterrer sous les ruines de

cette place plutôt que de la rendre. Pour s'ôter même la possibilité de changer de résolution, ils percèrent et mirent hors de service tous les vaisseaux qui leur restoient. Ils établirent entr'eux une forme de gouvernement, et donnèrent à Rocafort un conseil de douze personnes, sans l'agrément duquel il ne pouvoit rien entreprendre. Leur sceau portoit cette légende : « Armée des Francs en Thrace et en Macé- » doine. » Les Catalans, en prenant ce nom, vouloient faire entendre que leur armée étoit composée de guerriers de la plupart des nations de l'Europe (1), qui toutes par conséquent auroient intérêt de venir à leur secours. Le nom de Franc d'ailleurs étoit moins odieux aux Grecs et aux Asiatiques que celui de Catalan. Cependant le nombre des Grecs rassemblés autour de Gallipoli grossissoit journellement, et ils resserroient la ville de plus en plus. Les sorties que faisoient les assiégés, quoique heureuses, leur coûtoient toujours quelques soldats, et ces pertes réitérées auroient fini par réduire à rien la garnison. En conséquence ils se déterminèrent à tenter les risques d'une bataille générale. Ils pas-

(1) Nous avons déjà dit que les Orientaux désignoient en général les Européens sous le nom de Francs, usage qui subsiste encore.

sèrent à se confesser la nuit qui la précéda, et communièrent tous le matin, avant de se mettre sous les armes. Les Catalans après avoir poussé les Grecs jusqu'à leurs retranchemens, étant attaqués par ceux qui les gardoient, alloient plier à leur tour, lorsque le nom de Saint George, dont l'image étoit peinte sur leur bannière, répété de rang en rang, ranima leur courage. Ils mirent les Grecs en fuite. On prétend qu'ils en tuèrent vingt-six mille environ, ce qui est difficile à croire, si l'on réfléchit au petit nombre des vainqueurs. Les deux Empereurs jugèrent qu'il falloit faire encore une tentative, et tomber sur les Catalans, avant qu'il pût leur arriver des secours d'Espagne et de Sicile. Michel, à la tête d'une armée considérable, vint camper entre Apres et Cypsèle. Les Catalans qui avoient pu à peine réunir trois mille hommes, ne balancèrent pas à chercher les Grecs. Ceux-ci les voyant approcher, crurent qu'ils venoient se rendre, et implorer la clémence de Michel. Ils en étoient tellement persuadés qu'ils ne vouloient d'abord ni prendre leurs armes, ni quitter leurs tentes. Ils furent encore vaincus, laissèrent, dit-on, vingt-cinq mille des leurs sur le champ de bataille, et les vainqueurs trente-cinq soldats seulement. Ces détails manquent absolument de vraisemblance. Michel désespéré avoit cherché à se faire

tuer. Ses gardes l'arrachèrent du milieu des bataillons ennemis où il s'étoit enfoncé dans ce dessein avec une centaine de braves guerriers qui l'entouroient. Les Catalans eux-mêmes furent étonnés de leur victoire, elle leur livra presque toute la Thrace.

La nouvelle de la défaite de Michel, parvenue à Andrinople, y donna lieu à une triste catastrophe. Soixante Catalans qui avoient été arrêtés à l'instant du massacre de Roger de Flor, et qui étoient détenus dans cette ville, voyant avec quelle facilité on terrassoit les Grecs, se flattèrent de recouvrer leur liberté de vive force. Ayant brisé leurs chaînes, ils entreprirent de rompre une porte pour se sauver; mais ils n'y purent réussir. On essaya de les réduire; un grand nombre d'assaillans tombèrent sous leurs coups. Ceux-ci, fatigués d'une si longue résistance, mettent le feu à la prison. Les détenus, sans s'effrayer, se dépouillent de leurs vêtemens, les étendent au-devant de la flamme, et combattent encore derrière ce dernier rempart, qui est bientôt en cendres. Voyant qu'il ne leur reste plus de ressource, ils s'élancent tous dans ce vaste bûcher, en y précipitant un jeune homme d'entr'eux qui paroissoit peu disposé à imiter leur courage forcené.

1308.
1309.
Andronic n'espérant plus venir à bout des Catalans par la voie des armes, leur envoya des députés

députés pour tâcher de traiter avec eux. Ces modestes négociateurs se rendirent à pied à Gallipoli, tinrent des discours déplacés, très-peu conformes à la détresse où se trouvoit l'Empire, et ne conclurent rien. L'armée des Catalans grossissoit chaque jour, par l'arrivée d'une foule de François, d'Italiens et d'Espagnols. Les Turcopoles qui servoient sous les drapeaux de Michel, les quittèrent pour ceux des Catalans. Le seul nom de ces étrangers effrayoit les Impériaux. Des escouades de cinq ou six hommes suffisoient pour faire contribuer tout un canton, ou mettre en fuite ses habitans. Ils se vengèrent sur Rhédeste de l'assassinat de leurs ambassadeurs. L'ayant prise d'emblée, ils y massacrèrent tout jusqu'aux animaux; ils traitèrent une autre place des environs avec la même barbarie. Le souvenir s'en conserva long-temps. Plus de trois siècles après, c'étoit un usage encore subsistant dans ces villes repeuplées, de dire par forme de malédiction, « que la vengeance des Catalans te poursuive. »

Ces étrangers remportèrent encore sur les Grecs divers avantages, dont je supprime les détails. Rien ne leur résistant plus dans l'Empire, ils crurent que le moment étoit venu de tirer vengeance des Alains, et notamment de Georges, leur chef, principal auteur de la mort de Roger. Ces peuples retournoient vers leurs foyers, par

la Bulgarie. Les Catalans rassemblent toutes leurs forces, ne laissent de garnison qu'à Gallipoli, et se mettent à la poursuite de leurs ennemis, qu'ils atteignent au bout de douze jours. Ceux-ci étoient au nombre de neuf mille combattans, tous braves et aguerris. Dès qu'ils aperçoivent les Catalans, ils forment, suivant leur coutume, une espèce de retranchement avec leurs chariots, derrière lesquels ils placent les femmes, les enfans et le bagage. Le combat fut terrible; les Catalans, quoique moins nombreux, exterminèrent les Alains (dont à peine trois cents purent se sauver), et ne firent grâce ni au sexe ni à l'enfance.

En revenant de leur expédition, ils assiégèrent Andrinople qui les repoussa. Une tentative semblable sur une autre ville voisine ne leur réussit pas davantage; ils rentrèrent à Gallipoli, qui, pendant leur absence, avoit échappé au plus grand danger. Il n'y étoit resté qu'environ cent cinquante soldats. Andronic crut qu'il lui seroit facile de l'enlever. Les troupes, chargées de cette expédition, voulurent monter à l'escalade. Deux fois, elles furent culbutées par deux ou trois mille femmes, rangées sur les remparts. Aucune d'elles ne quitta un moment son poste, quoique plusieurs fussent couvertes de blessures. Une centaine d'hommes ayant fait une sortie, mirent en fuite toute l'armée des Grecs, et les poursuivirent

jusque dans leurs vaisseaux. Ils y montoient pêle-mêle avec les fuyards, les y massacroient, et s'élançoient ensuite à terre. On peut juger par ces détails de l'insigne lâcheté de la milice grecque au quatorzième siècle. Muntaner qui nous a laissé, en langue espagnole, une histoire de l'expédition des Catalans, s'étoit singulièrement distingué à ce siége, pendant lequel il commandoit la place.

Les Catalans qui n'avoient pu jusqu'ici obtenir des Génois la liberté de Bérenger d'Entença, la firent solliciter par Jacques, roi d'Arragon, auquel ces républicains n'osèrent pas la refuser. Cet Espagnol vendit une partie de son bien, leva une troupe de cinq cents braves guerriers, à ses dépens, s'embarqua en Catalogne, et vint avec eux aborder à Gallipoli, où il amena la discorde. Il voulut reprendre le commandement dont il avoit joui avant sa détention. Rocafort s'y opposa. La noblesse se déclara pour le premier, qui étoit d'une haute extraction, et le soldat pour son rival, qui n'avoit d'autre recommandation que son courage et ses talens. Il en résulta, dans le camp, une anarchie à laquelle on ne put mettre fin qu'en partageant le commandement. Le conseil de l'armée décida qu'il seroit divisé entr'eux, et que les soldats se rangeroient sous les drapeaux de celui qu'ils voudroient suivre. Les fiers Arragonois et la noblesse s'attachèrent à d'Entença,

comme étant, par sa naissance, le seul qui leur semblât digne de les commander. Tout ce qu'il y avoit de plus déterminé parmi la soldatesque, donna la préférence à Rocafort. Ce dernier marcha vers Constantinople. A son approche, les habitans des campagnes fuient dans la ville avec leurs troupeaux. La plupart n'y purent avoir d'autre asile que les rues et les places publiques. On fut contraint de tuer d'abord une grande partie du bétail qu'on ne pouvoit loger. Il en résulta une abondance inutile de vivres, qui fut bientôt suivie d'une disette affreuse, à laquelle il étoit d'autant plus difficile de remédier, que les Impériaux avoient eux-mêmes ravagé les environs pour mettre un désert entr'eux et les Catalans. C'étoit presque le seul genre de défense que cornussent alors ces malheureux Grecs. L'Empereur Michel qui, depuis sa défaite, restoit renfermé à Didymothicos, n'avoit dans ces cantons qu'un corps de troupes légères dont il pût disposer; il l'envoya harceler les Catalans. D'un autre côté, il fit attaquer le château de Rhédeste, dont ils étoient demeurés en possession. Les Grecs égorgèrent sans peine le petit nombre de soldats qui le gardoient. A cette nouvelle, Rocafort rebroussa chemin pour venir reprendre ce château, et parlà Constantinople se trouva délivrée; mais d'Entença et lui prirent quelques autres villes de

Thrace, ensorte que, dans cette province, la domination impériale se trouva presque anéantie.

L'état des affaires en Orient n'étoit guère meilleur. Ephèse tomba au pouvoir des Turcs, qui, violant la capitulation qu'ils lui avoient accordée, égorgèrent ou enlevèrent ses habitans. Othman s'empara de tout le pays situé aux environs de Nicée, et poussa ses conquêtes jusqu'à la mer. Il faisoit la guerre en sauvage, arrachant les vignes, détruisant les récoltes, enlevant les troupeaux, renversant les maisons, massacrant tout ce qui tomboit sous sa main. Au milieu de ces désastres, Andronic eut à réprimer et à punir plusieurs conspirations.

Parmi différens fléaux qui accabloient à la fois l'Empire, le zèle amer du patriarche n'étoit pas un des moins insupportables. Il ne cessoit de fatiguer le peuple par des processions, des jeûnes, des litanies. Il lui reprochoit, avec la fureur d'un énergumène; d'être la cause des calamités dont la nature affligeoit l'Etat. Souvent il terminoit ses fougueuses prédications en condamnant quelqu'un de ses auditeurs à des pénitences publiques ou même à des châtimens corporels. Il recommença ses persécutions contre les moines, qu'il faisoit jeûner presque tous les jours, et prétendit assujettir le clergé séculier à de semblables rigueurs. Il le dépouilla des revenus attachés à ses diffé-

rens emplois, et réduisit ses membres à une pension si modique qu'aucun ne voulut la recevoir. La plupart cessèrent de fréquenter l'église de Sainte Sophie. Le patriarche les somma d'y revenir ; ils répondirent par des remontrances respectueuses, et offrirent de reprendre leurs fonctions, s'il vouloit révoquer des règlemens qui les faisoient périr de faim. Le patriarche ne fut aucunement touché de leurs plaintes. Andronic couvroit de toute sa protection ce fanatique qu'il regardoit comme un être céleste. Il étoit si fort prévenu en sa faveur, qu'il croyoit le ciel toujours disposé à produire des miracles pour manifester l'intérêt qu'il le supposoit prendre au prélat. Un Arménien, disputant avec un de ses compatriotes, chargeoit Athanase d'imprécations. Dans la chaleur du discours, il fit un mouvement qui lui foula le pied. Andronic, instruit de cet événement, convoque une grande assemblée, fait apporter le blessé couché sur son lit, le présente aux spectateurs comme un impie que le ciel vient de punir de ses blasphèmes contre le saint patriarche, et prend de là le texte d'un long discours en l'honneur de ce dernier. L'adroit Athanase captoit la bienveillance d'Andronic, en l'associant à de minutieuses dévotions qu'ils pratiquoient ensemble. Tels étoient les objets qui occupoient uniquement le monarque, tandis que le trône s'écrouloit sous ses pieds.

La Thrace, depuis que les Catalans y vivoient à discrétion, ne présentoit plus, à dix journées autour de Gallipoli, que des ruines et un désert. Les campagnes dévastées étoient demeurées sans culture; les Catalans sentirent la nécessité de s'en éloigner. Mais avant leur retraite, ils démantelèrent toutes les villes et les forteresses qu'ils occupoient. Pendant la marche, Rocafort attaqua les troupes de Bérenger d'Entença, et en tua un grand nombre. Leur chef périt dans l'action Après la mort de son rival, le vainqueur se trouva seul commandant de toute l'armée, et dirigea comme il voulut les décisions du conseil. Il avoit sous ses ordres huit mille hommes, tous intrépides et exercés depuis long-temps à la guerre. Cette colonie ambulante s'empara de Cassandrie (l'ancienne Potidée) en Macédoine.

Un ministre de Charles, comte de Valois, frère de Philippe-le-Bel, roi de France, vint trouver Rocafort, dont il désiroit de faire entrer la brave armée dans les intérêts de son maître. Le comte de Valois avoit épousé Catherine de Courtenai, petite-fille de Baudouin II, Empereur détrôné de Constantinople, et avoit, par sa femme, des prétentions à cet Empire (1). Son

(1) Elles ne se réalisèrent jamais.

ministre, nommé Thibault de Sipoys, engagea Rocafort à les faire reconnoître par ses Catalans, et lui-même fut reçu en qualité de lieutenant général du prince françois. Ces étrangers cependant commençoient à s'ennuyer du commandement de leur chef, qui étoit à la fois avare, cruel et arrogant. Le ministre françois lui-même avoit eu plus d'une fois à se plaindre de ses hauteurs. Plusieurs officiers de l'armée qu'il avoit encore plus maltraités, sommèrent Thibault de Sipoys, comme représentant le souverain, de les délivrer d'un tyran qui les opprimoit. Ce ministre, après s'être concerté avec eux, indique une assemblée du conseil, sous un prétexte qu'il imagine. Roçafort s'y rend; cet homme, que personne n'osoit regarder en face, est étrangement surpris d'entendre toutes les voix se réunir pour porter contre lui les plaintes les plus graves. Frémissant de rage, il paroît vouloir se porter à des violences contre ses ennemis; tous les conjurés l'enveloppent à l'instant, s'emparent de lui et de son frère, et les livrent à Sipoys, qui s'embarque avec ses deux prisonniers. Le lendemain les troupes se reprochent d'avoir abandonné leur général; les Almogavares, les Turcs, les Turcopoles, qui en faisoient partie, se jettent sur ceux qui ont eu le plus de part à son malheur. Quatorze des principaux officiers de l'armée pé-

rissent dans cette émeute. Le ministre françois se rendit à Naples avec sa proie ; il la remit au roi, avec lequel Rocafort avoit eu autrefois des différens. Ce prince fit mourir les deux frères de faim dans un cachot.

Si les divisions intestines des Catalans laissoient du côté de l'Occident quelques courts instans de relâche à l'Empire, il n'en éprouvoit pas moins ailleurs des pertes qui ne furent jamais réparées ; il étoit déchiré à l'envi et par les Musulmans et par les Chrétiens. Après la prise d'Acre par le soudan d'Egypte, les chevaliers hospitaliers de Saint Jean de Jérusalem, s'étoient réfugiés dans le royaume de Chypre. Des démêlés survenus entr'eux et les souverains de l'île, les ayant dégoûtés de ce séjour, ils jetèrent les yeux sur celle de Rhodes. Elle étoit alors occupée en partie par des Grecs et en partie par des Turcs, qui vouloient bien se reconnoître tributaires de l'Empire. Foulques de Villaret obtint, pour cette conquête, des secours pécuniaires du pape Clément V. Un grand nombre de croisés de France et des autres pays de l'Europe, s'étant venus joindre à lui, il alla fondre inopinément sur l'île, et y débarqua sans obstacle. En même temps, des ambassadeurs de l'ordre sollicitoient à Constantinople la cession de ce pays où l'Empereur n'avoit plus qu'une foible autorité, et où

1310. 1311.

il ne lui restoit même guère d'autre possession qu'un seul château. Ils offroient de se constituer ses feudataires, et de tenir à sa disposition trois cents chevaliers toujours prêts à marcher contre les infidèles. Andronic qui haïssoit encore plus les Latins que les Musulmans, loin d'accepter ces propositions, s'épuisa pour envoyer un puissant corps de troupes au secours des Rhodiens. Il fut battu par les chevaliers, bien inférieurs en nombre, à qui cette victoire ouvrit les portes de Rhodes, et qui, en moins de quatre ans, conquirent l'île entière. Ils s'emparèrent ensuite, sans presqu'aucune peine, de sept îles circonvoisines qui relevoient de Rhodes, et dont la plus importante étoit celle de Cos (Stanchio), renommée par la délicatesse de ses vins, par la naissance d'Apelle et d'Hipocrate. Les Génois virent avec dépit entre les mains des hospitaliers, une île dont ils avoient été, eux, successivement chassés par Vatace et Michel Paléologue. Ils étoient encore irrités contre cet ordre pour la saisie d'un vaisseau chargé d'effets déclarés, par les conventions, marchandises de contrebande, vaisseau pris par les hospitaliers et qu'ils refusoient de rendre. Les Génois, ainsi que la plupart des nations essentiellement commerçantes, subordonnoient tout à la passion du gain. Ils fournissoient des munitions de guerre aux Mu-

sulmans, couroient la mer sous pavillon turc, portant l'image de Mahomet sur leurs drapeaux, enlevant aux chrétiens leurs femmes et leurs enfans qu'ils vendoient aux infidèles pour peupler leurs sérails. Tels sont du moins les reproches que leur faisoit la cour de Rome. On prétend que pour se venger des hospitaliers, ils suscitèrent contr'eux les Musulmans, et même soudoyèrent quelques-uns de leurs chefs. On croit que c'est à leur instigation qu'Othman vint assiéger la ville de Rhodes. Les fortifications en étoient détruites ; la valeur des chevaliers leur servit de rempart. Les Turcs essayèrent à diverses reprises de l'emporter de vive force ; ils furent toujours repoussés avec perte, et forcés de se rembarquer. Depuis cette époque, les hospitaliers de Saint Jean de Jérusalem ne furent connus dans le monde que sous le nom de chevaliers de Rhodes, comme leurs successeurs le sont aujourd'hui sous celui de chevaliers de Malte.

Après l'enlèvement de Rocafort, il ne se trouvoit plus dans l'armée catalane de personnage assez éminent, soit pour le mérite ou pour la naissance, à qui l'on crût pouvoir confier le commandement en chef : les officiers les plus distingués avoient péri dans les combats ou dans le feu des séditions. On choisit quatre chevaliers

pour diriger les opérations militaires sous les ordres du conseil des douze. La disette les chassa de Cassandrie, et ils allèrent attaquer Thessalonique; ils y furent repoussés, et lorsqu'ils voulurent rentrer dans la Thrace, où ils avoient si long-temps séjourné, ils trouvèrent un obstacle dans une forte muraille qu'Andronic, qui avoit prévu leur marche, avoit fait élever depuis Christopolis, sur le bord de la mer, jusqu'au sommet du Mont Rhodope, et que défendoient des postes placés de distance en distance. Les Catalans furent d'abord surpris et alarmés; mais reprenant bientôt courage, ils se tirèrent de cet embarras par un trait d'audace. Ils traversèrent rapidement la Macédoine et descendirent comme un torrent dans la Thessalie. En peu de jours, ils arrivèrent, sans rencontrer d'opposition, sur le bord du Pénée, qui coule entre le Mont Olympe et le Mont Ossa, et arrose la délicieuse vallée de Tempé, où ils passèrent l'hiver dans l'abondance de toutes les choses nécessaires à la vie. Au printemps, ils s'avancèrent dans l'intérieur de la Thessalie, dont le souverain, afin de se débarrasser d'hôtes si dangereux, leur donna de l'argent, des vivres et des guides pour les conduire dans l'Attique qu'on appeloit aussi l'Achaïe. Après avoir passé le défilé des Thermopyles, ils suivirent le cours du fleuve Céphise qui descend du

Mont Parnasse et s'arrêtèrent dans le voisinage des Locriens. Gaultier de Brienne, duc d'Athènes, prit ces braves guerriers à son service. En très-peu de temps, ils firent rentrer sous sa domination environ trente villes ou forteresses que ses ennemis lui avoient enlevées. Le duc croyant n'avoir plus besoin de leur secours, les paya d'ingratitude, négligea d'acquitter leur solde et ses promesses, reçut même assez mal leurs plaintes à cet égard, et finit par les sommer de sortir de son pays, menaçant de les tailler en pièces s'ils tardoient à l'évacuer.

Les Catalans prenant cette réponse pour une déclaration de guerre, commencent par s'emparer 1312.
de plusieurs places avantageusement situées, puis 1319.
courant la campagne, mettent tout le pays à contribution. C'étoit au reste le seul moyen qu'ils eussent pour subsister. Le duc alla les chercher avec des forces bien supérieures. Il comptoit principalement sur un corps de sept cents chevaliers, françois pour la plupart. Les Catalans l'attendirent dans une vaste prairie, et pour suppléer au désavantage du nombre, employèrent un stratagème dont Brienne auroit dû se défier : ils coupèrent par des sillons tout le terrain qui étoit devant eux et sur leurs flancs, l'inondèrent en y faisant couler l'eau d'un ruisseau voisin, et en firent un marais fangeux ; l'herbe qui étoit assez haute empêchoit qu'on ne pût de loin reconnoître l'état

du sol : le duc s'y embourba avec toute son armée et fut tué des premiers. Les Athéniens furent accablés sans peine ; des sept cents chevaliers qui accompagnoient Brienne, deux seulement échappèrent à la mort, encore furent-ils pris. Après cette victoire, les Catalans s'avancèrent vers Thèbes, qui leur ouvrit ses portes. Ils se présentèrent ensuite devant Athènes qui s'empressa de les recevoir. Tout le pays se soumit à leur domination. Aussitôt ils songent à se donner un souverain. Ne trouvant parmi eux personne qui leur parût d'une origine assez illustre pour porter un tel titre, ils le proposèrent à Boniface de Vérone, un des deux chevaliers qui étoient leurs prisonniers. Sur son refus, ils l'offrirent à l'autre, Roger Deslau, qui l'accepta sans difficulté. L'expédition de cette poignée d'hommes a été comparée à la retraite des dix mille pour la conduite et l'audace.

Les Turcs et les Turcopoles qui avoient suivi les Catalans et les Arragonois, les voyant diposés à se fixer dans l'Attique et la Béotie, ne voulurent point accepter les offres qu'on leur fit d'y prendre les terres et les habitations qu'ils pourroient désirer. Ils partirent ensemble, ne vivant, selon leur usage, que de rapines, et massacrant tout ce qui leur résistoit. Les Turcopoles allèrent s'offrir au Crâle de Servie qui les reçut volontiers. Les

Turcs vouloient retourner en Natolie faire part à leurs familles des dépouilles de l'Empire dont ils étoient chargés; jamais ils n'auroient osé l'entreprendre si les Grecs avoient eu quelque courage; mais ceux-ci ne savoient que fuir devant ces barbares, dont le seul nom les épouvantoit; en sorte que quinze cents hommes portèrent impunément la désolation dans tous les lieux où ils passoient. Andronic sachant qu'ils avoient le projet de sortir de ses Etats, ne vit rien de mieux à faire que de leur en faciliter les moyens. Il s'engagea de leur fournir des vivres et des vaisseaux s'ils vouloient se retirer sans causer d'autres dommages, et les fit escorter par trois mille Grecs. Le commandant de ce corps complote d'exterminer les Turcs de nuit au moment où ils songent à s'embarquer à Gallipoli. Sa perfidie ayant été découverte, ceux-ci se saisirent d'une forteresse voisine, et s'y retranchèrent de manière à vendre chèrement leur vie. Ils eurent le temps d'appeler leurs compatriotes à leur secours, et se virent bientôt en état de tenir tête aux Grecs. L'Empereur Michel, envoyé contr'eux par son père, est honteusement défait : les Turcs s'emparent de ses équipages, de la caisse militaire, de l'étendard et de la couronne de l'Empire. Devenus maîtres de la campagne, ils continuent de désoler la Thrace sans qu'on ose entreprendre de réprimer leurs brigan-

dages. La cour demeuroit dans une stupide inaction, ne sachant quel parti prendre. Un homme de la famille impériale, qui avoit toujours vécu dans la dévotion et la retraite, Philès, promit avec confiance de délivrer l'Empire de ce fléau. L'Empereur le crut suscité par la Providence, lui permit de choisir parmi ses troupes ce qu'il voudroit avoir de soldats, et de nommer les officiers. Loin de se conduire en enthousiaste, comme on s'y attendoit, Philès employa tous les moyens que pouvoit suggérer la prudence, exerça ses gens, les asservit à la discipline, rappela le courage dans ces âmes abâtardies et tint sa promesse : il extermina les Barbares.

A peine cette guerre fut terminée, qu'une querelle de ménage pensa en attirer une autre à l'Empire. La princesse de Servie, Simonide, étoit venue à Thessalonique pour rendre les derniers devoirs à l'Impératrice sa mère, morte en cette ville, et avoit suivi son corps, transféré à Constantinople. Elle ne se pressoit pas d'aller rejoindre le Crâle pour lequel elle avoit un éloignement invincible. Ce vieux mari, ennuyé de son absence, envoie des ambassadeurs à son beau-père pour la redemander, avec menace de la venir chercher à la tête de son armée, si elle ne revient incontinent. Andronic n'étant pas en état de mépriser une telle sommation, fut contraint d'ordonner

d'ordonner ce départ. Simonide désespérée, crut pouvoir se débarrasser des chaînes de son mariage en s'affublant d'un habit religieux. Cet expédient étoit alors fort usité ; elle n'osa en user à Constantinople ; mais dans la route, elle prit un vêtement monacal pendant la nuit. Le lendemain les officiers serves furent très-surpris de ce travestissement, et peu s'en fallut qu'ils ne se portassent contre leur reine aux derniers excès. Un frère consanguin de la princesse, qui se trouvoit présent, lui fit reprendre ses habits, et elle fut rendue à son époux.

Depuis quelques années, il n'y avoit eu que de légères agitations dans l'Eglise grecque. Athanase avoit perdu l'amitié de l'Empereur, et s'étoit retiré dans un monastère, de gré ou par contrainte. Un synode fut assemblé afin de lui donner un successeur ; mais pour la forme seulement. C'étoit toujours l'Empereur qui désignoit le patriarche, et le clergé n'auroit pas osé en nommer un autre. Il choisit un homme uniquement livré au plaisir, qui trafiqua des choses saintes si ouvertement, qu'on ne put se dispenser de l'en punir. Il fut déposé et remplacé par un intendant des postes qui étoit marié : son épouse se retira dans un monastère dès qu'il eut été promu ; celui-ci se démit volontairement après quelques années pour raison de santé. Il fit venir dans sa solitude l'his-

torien Nicéphore Grégoras pour dresser son testament, qui subsiste encore. On y trouve deux choses très-remarquables ; des plaintes du testateur, de ce que Dieu n'avoit pas permis qu'il fût guéri, comme il l'avoit espéré, en vertu de l'onction sainte qu'il avoit reçue le jour de son sacre, et une violente invective contre les médecins, qu'il traite de gens indignes de ce nom, et auxquels il reproche de l'avoir ruiné sans le délivrer de son mal. On mit à sa place un vieux moine fort simple et fort ignorant. C'étoit, dit Nicéphore, le motif qui l'avoit fait choisir par l'Empereur, et le moyen de n'avoir à craindre ni résistance ni remontrances.

Andronic avoit un petit-fils qui portoit son nom, qu'il fit élever sous ses yeux et qu'il chérit d'abord tendrement. Ce jeune prince d'une belle figure, montroit de la vivacité dans l'esprit et de la douceur dans le caractère. La jeunesse de la cour l'entraîna par son exemple dans tous les excès d'une vie licencieuse. Il contracta des dettes énormes ; ne pouvant les payer, il lui vint d'abord dans la pensée d'aller cacher sa honte au fond de l'Arménie mineure, sur laquelle il prétendoit avoir des droits du chef de sa mère ; ensuite changeant de projet, il forma celui de se faire une souveraineté du Péloponèse, ou de quelques-unes des îles les plus considérables de la

mer Egée. Aucun de ces desseins ne s'exécuta, et ils n'eurent d'autre résultat que de causer la perte de quelques intrigans, qui lui avoient donné des conseils ou prêté leur ministère. Les déréglemens du jeune Andronic avoient depuis quelque temps commencé à refroidir l'affection que lui portoit son aïeul. Ces entreprises séditieuses le lui rendirent odieux. Loin d'employer les moyens convenables pour faire revenir son petit-fils de ses égaremens, il tenoit sur son compte les propos les plus offensans et les moins convenables à la dignité impériale. « Je veux, disoit-il, » qu'on me lapide pendant ma vie, et qu'on me » jette au feu après ma mort, si ce jeune homme » est jamais capable de rien. » Un jour que le petit-fils s'inclinoit devant l'aïeul, sa couronne tomba ; l'Empereur s'écria : « Dieu ne ratifie-» t-il pas le jugement que j'ai porté contre vous? » Ne voyez-vous pas qu'il manifeste sa volonté » et vous déclare indigne du trône, en faisant » choir de votre tête les marques de la souve-» raineté? » Cette puérile exclamation découvrit au jeune Andronic de sinistres intentions à son égard dans l'esprit de l'Empereur. Il lui députa un personnage considérable qui parvint à l'adoucir; il s'observa davantage, et regagna en partie les bonnes grâces de son aïeul. Ce ne fut pas pour long-temps. Quoique récemment marié (à

une fille d'un duc de Brunswich), il avoit une maitresse : bientôt il s'aperçut qu'elle lui préféroit un rival. Il étoit naturellement doux ; cependant son amour propre irrité lui inspira en cette occasion un parti violent et barbare. Il fit investir la maison de la femme qui le trompoit, avec ordre de tuer son amant lorsqu'il se présenteroit pour y entrer. Andronic avoit un frère avec lequel il vivoit en bonne intelligence, et qui, en le cherchant pendant une nuit obscure, passa dans l'endroit où l'embuscade étoit dressée. Les assassins crurent que c'étoit leur victime, et l'immolèrent. On le reconnut à sa voix, et on le porta baigné dans son sang au palais, où il expira pres-
1320. qu'aussitôt. L'Empereur, père des deux princes, qui étoit malade à Thessalonique, y périt de douleur peu de jours après avoir appris cette terrible catastrophe (1). La haine du vieux Andronic pour son petit-fils se réveilla, et ne s'éteignit plus.

Celui auquel il donna dans son affection la place qu'avoit tenue son petit-fils, n'avoit aucun titre pour la mériter. C'étoit un bâtard de Constantin, le second des fils qu'Andronic avoit eus d'une première femme, de ce fils qu'il avoit contraint d'épouser une fille déshonorée avant son mariage.

(1) Elle a servi de cadre au *Venceslas* de Rotrou.

Cet enfant naturel fut nommé Cathare comme sa mère. L'Empereur le fit venir dans son palais, et le plaçoit toujours à ses côtés dans toutes les occasions solennelles. Il prétendit l'instruire aux affaires; mais Cathare n'avoit ni capacité, ni bonne volonté. La haine que le monarque portoit à son petit-fils lui fermoit les yeux sur l'indignité de cette prédilection : elle déplaisoit à toute la famille royale. Le jeune Andronic en étoit alarmé. Ses inquiétudes redoublèrent lorsqu'il vit son aïeul déroger par une loi expresse à un usage que Michel Paléologue avoit établi pour assurer à ceux de son sang, la succession au trône. Ce prince avoit statué qu'à la mort de chaque Empereur, toutes les personnes en place prêteroient serment de fidélité, non-seulement au nouveau souverain, mais encore à sa femme, à ses enfans, petits-enfans et à leurs épouses. Andronic, au mépris de cette constitution impériale, dès qu'il eut appris la mort de son fils Michel, enjoignit à ses sujets de ne rendre hommage qu'à lui seul, et de s'engager à reconnoître celui qu'il croiroit devoir choisir pour son successeur. Cette innovation ne laissa plus aucun doute sur ses intentions en faveur de Cathare. On se soumit en murmurant. Il n'y eut guère que Cantacuzène (1) qui déclara

(1) C'est l'historien. Il étoit grand domestique.

ne pouvoir faire un serment contraire à ceux qu'il avoit prêtés jusque-là, et dans lesquels le droit du jeune Andronic se trouvoit compris. L'Empereur dissimula le mécontentement qu'il en ressentit. Son petit-fils de son côté concentra celui dont il étoit intérieurement agité, et continua de témoigner beaucoup de respect et de soumission à son aïeul. L'Empereur n'en crut pas moins devoir le faire observer : il confia ce soin à Syrgianne, personnage qui, par sa naissance, sembloit destiné à jouer un rôle plus honorable. Il descendoit d'une des premières familles de ces Comans ou Scythes septentrionaux qui s'étoient soumis à Vatace, et tenoit par les femmes à la maison impériale. Il avoit eu l'administration d'une province où il avoit cherché à se rendre indépendant; destitué une première fois, puis rétabli, il avoit continué ses intrigues et fini par être condamné à une prison perpétuelle. Les cris de sa mère arrachèrent sa grâce, à condition qu'il fit serment, sur une image de la vierge, de vivre enfin en sujet fidèle. Ce surveillant du jeune Andronic lui révéla le secret de sa mission, et lui conseilla de sortir de la ville et de faire soulever la Thrace en allant lui-même annoncer à la province qu'il venoit l'affranchir des tributs qui l'accabloient. Le jeune prince chargea Syrgianne qui alloit remplacer Cantacuzène dans le

gouvernement de Thrace, de conférer avec lui de ce projet. Ce dernier trouva qu'il étoit prématuré, et opina seulement à mettre en sûreté la personne du jeune Andronic. Cependant l'Empereur fit dire à son petit-fils, par l'organe d'un sénateur, qu'il lui accordoit très-volontiers la permission qu'autrefois il lui avoit demandée de quitter les ornemens impériaux, et de rentrer dans la classe des simples citoyens. Le petit-fils répondit qu'à la vérité, quelques années auparavant, il avoit, dans un moment d'humeur, dit quelque chose de semblable; mais que des paroles échappées en pareille circonstance ne devoient pas être prises à la lettre, qu'au reste il les rétractoit.

Il ne perdit pas un moment pour se former un parti dans l'intérieur, voyant bien que c'étoit le seul moyen de se soutenir contre une animadversion si déclarée. Il fit même une alliance au-dehors, avec le Crâle de Servie. Son aïeul l'ayant chassé de sa présence, il assembla ses principaux confédérés, pour délibérer sur ce qu'il lui convenoit de faire. L'un conseilloit d'arrêter l'Empereur; l'autre, c'étoit Syrgianne, vouloit qu'on allât plus loin, et ne trouvoit de salut que dans sa mort; le jeune Andronic rejeta ces conseils avec horreur. Il ne jugea pas que le péril fût encore assez imminent pour sortir de Constantinople; et cette conférence n'eut aucun résultat. Il étoit

mal informé des dispositions de son aïeul; car ce prince, après un vain simulacre de jugement, rendu par les prélats et les grands de l'Empire, devoit le condamner à une prison perpétuelle.
1321. 1322. Le jeune Andronic en effet est mandé au palais, sans qu'on lui en dise le motif. Il le demande à l'envoyé du monarque. On lui répond qu'on soupçonne que c'est pour subir un interrogatoire. Il en fait donner avis à ses amis, ainsi que de sa résolution de se présenter. Aussitôt ils font investir le palais par trois cents hommes armés et déterminés à un coup de main, s'il étoit nécessaire. Le jeune Andronic, après avoir encouragé ses partisans, entre dans la salle du conseil, dont ils gardoient les avenues. On le fait asseoir sur une sellette. L'Empereur dit : « Seigneur patriarche, et vous tous qui êtes ici présens, cet » homme (montrant son petit-fils) est d'une » humeur dure, intraitable; c'est un arrogant » qui me résiste sans cesse, qui n'écoute que ses » passions. C'est pourquoi. . . . » A ce mot qui annonce qu'il va prononcer une condamnation, Andronic lui demande la permission de parler, que son aïeul n'ose lui refuser. Son apologie, loin de désarmer l'Empereur, ne fait que l'irriter davantage, et il dit avec emportement à son petit-fils : « Je ne crois pas que vous soyez chrétien. » Le jeune prince répond avec vivacité. Ses amis

ayant entendu le grand-père élever la voix et parler avec violence, croient que le petit-fils est en danger, et s'avancent pour le secourir. On le fait savoir à l'Empereur, qui, saisi d'épouvante, descend précipitamment de son trône, et va se cacher au fond du palais. Un fâcheux présage, qu'il croyoit lui être arrivé peu auparavant, contribua peut-être à cette terreur subite. Une certaine nuit, on s'étoit imaginé entendre, à différentes reprises, un hennissement extraordinaire. L'Empereur ordonna d'en rechercher l'origine. On lui répondit gravement que ce bruit ne pouvoit provenir que du cheval d'une image de Saint George qui se trouvoit dans le palais, et pour laquelle les Grecs avoient une profonde vénération. L'Empereur avoit un ministre astrologue; il le consulta sur ce prodige. Le devin assura qu'il annonçoit quelque grande victoire. Le prince ne fut pas rassuré, et répliqua que ce cheval s'étoit déjà fait entendre du temps de Baudouin II, qui avoit regardé ce phénomène comme un sinistre augure, en quoi il ne s'étoit pas trompé, puisqu'il avoit été chassé de Constantinople. Telle étoit alors la force d'esprit des Grecs et de ceux qui les gouvernoient. Au reste, quelqu'ait été le motif de la peur du vieux Andronic, elle fut assez grande pour lui faire proposer un arrangement à son petit-fils. Il envoya lui offrir sa grâce,

à condition qu'il jureroit de persévérer dans le christianisme, de révéler ses complices, et de ne jamais prendre la fuite. Il répondit qu'il étoit chrétien, qu'il n'avoit pas de complice, parce qu'il n'avoit jamais médité d'entreprises criminelles, et que ses amis ne lui avoient donné que de bons conseils ; enfin que loin de vouloir s'engager à ne pas fuir, il étoit très-décidé à s'en aller le plus loin qu'il pourroit, s'il apprenoit qu'on machinât contre lui quelque chose de funeste. L'Empereur qui, comme eût pu faire le dernier des hommes, écoutoit à la porte, parut tout à coup, et soutint par son langage le rôle qu'il venoit de jouer. « Tu veux donc t'enfuir, » dit-il; je saurai bien t'en empêcher; je te ferai » mettre aux fers, et te réduirai à la condition » d'un vil esclave, pour la rançon duquel je ne » voudrois pas donner trois oboles. » Le jeune Andronic tâcha de le désarmer par une réponse pleine de douceur et de soumission, et se prosterna pour lui baiser les pieds. L'Empereur ne le vouloit pas souffrir, parce que c'étoit un usage établi que le prince, lorsqu'il recevoit cette marque de respect de quelque personnage considérable, l'embrassât en le relevant. Il repoussa durement son petit-fils, et le prit même aux cheveux, pour empêcher qu'il ne baissât la tête jusqu'à terre. Mais le jeune Andronic surmonta

sa résistance, et en reçut le baiser accoutumé. On a peine à concevoir que ces ignobles scènes aient pu se passer dans un palais.

Cette paix apparente entre les deux Andronic ne dura guère. L'Empereur refusoit toujours de pardonner à ceux qui avoient suivi le parti du jeune prince. Ce dernier vouloit que son aïeul promît avec serment de ne les point inquiéter. Le grand Logothète à qui il proposa de faire de sa part cette demande au monarque, refusa de s'en charger ; il trouvoit que cette prétention choquoit tous les principes de la politique, renversoit même l'ordre de la subordination, et que c'eût été soumettre le souverain à ceux qui lui devoient obéissance. M. Ameilhon, continuateur de l'histoire du Bas-Empire de M. le Beau, prétend que « le jeune Andronic n'eut pas de peine à réfuter » de pareils discours ; » ces maximes lui paroissent être celles du despotisme. Il est à remarquer que cet auteur écrivoit trois ans seulement avant la révolution, à une époque où l'on avoit déjà des idées fort étranges de l'autorité souveraine, et où l'on se plaisoit à la confondre avec le pouvoir despotique. Tout lecteur sensé conviendra que le grand Logothète raisonnoit mieux au 14e. siècle, dans un temps de barbarie, que M. Ameilhon à la fin du 18e., appelé celui des lumières, et que ce ministre avoit bien raison d'être indigné

de voir un petit-fils exiger de son aïeul, et un sujet de son Empereur, le serment de respecter ceux qui lui inspiroient des projets de révolte, et qui se montroient disposés à lui en faciliter l'exécution.

Le vieux Andronic, au lieu de faire le serment que demandoit son petit-fils, voulut éloigner de lui ses deux principaux partisans, Cantacuzène, et Synadène qui étoit protostrator, en les envoyant commander dans les provinces. Mais ceux-ci ayant reçu avis que l'Empereur avoit intention de faire arrêter son petit-fils, complotèrent entre eux de ne pas s'éloigner de ce dernier, qu'il n'eût quitté Constantinople. Ils mandèrent à Syrgianne, qui commandoit dans la Thrace, de s'approcher avec ses soldats pour protéger sa fuite. Le jeune prince prit la route d'Andrinople où il arriva le lendemain de son départ, et où il fut reçu avec des démonstrations d'intérêt. Le premier mouvement de l'Empereur fut d'envoyer des troupes pour l'assiéger et le ramener. On lui fit sentir le danger et la difficulté de cette mesure. Il se contenta, pour le moment, d'exiger de ses sujets un nouveau serment de fidélité, par lequel ils lui promettoient de ne pas suivre le parti d'Andronic Paléologue ; c'est ainsi qu'il nommoit son petit-fils, sans autre qualification, voulant faire entendre qu'il ne le regardoit plus comme un prince,

ni comme l'héritier de l'Empire, mais comme un ennemi public. Cette précaution n'empêcha pas un grand nombre d'officiers et plusieurs d'entre les membres les plus qualifiés du sénat d'aller joindre le jeune Andronic. L'exemple des habitans de la capitale fut suivi par ceux des autres villes, et le fugitif eut très-promptement une nombreuse armée. Sans avoir encore une guerre civile, bien ouvertement déclarée, on en ressentoit déjà toutes les horreurs. Il se forma des bandes de brigands qui pillèrent de tout côté, sans distinction de partis, et causèrent beaucoup d'autres dommages, dont ils ne retiroient aucun profit. L'Empereur fit excommunier par les prélats qui se trouvoient alors à Constantinople, tous ceux qui troubloient l'Etat, ou qui s'étoient déclarés pour son ennemi. Cet anathème n'effraya personne. Les désordres continuèrent, et le parti du jeune prince grossissoit incessamment. Le monarque consterné envoya demander la paix à son petit-fils, offrant de s'engager par écrit à tout ce qu'il voudroit exiger. Celui-ci faisoit la revue de ses soldats, hors des murs d'Andrinople, au moment où les députés arrivèrent. Ils exposent publiquement le sujet de leur mission. Dès que les soldats entendent parler de paix, ils tirent leurs épées, et menacent de les exterminer. Le jeune Andronic ayant apaisé cette fureur, prit les am-

bassadeurs en particulier, et les assura qu'il donneroit des preuves de ses intentions pacifiques, dès qu'il verroit ses troupes un peu moins animées. Il les assemble le lendemain et tâche de leur inspirer ses sentimens. On crie de toute part qu'on ne veut point de conciliation, si l'Empereur n'abdique sur-le-champ. Il y avoit dans cette armée beaucoup de Latins, commandés par des officiers de leur nation. C'étoient ces étrangers qui montroient le plus d'emportement, et le prince ne pouvoit guère faire entendre raison à des gens qui ne savoient pas sa langue. Ils vouloient qu'on marchât sur l'heure à Constantinople ; « autrement, disoient-ils, nous aviserons nous-mêmes » aux moyens de pourvoir à notre sûreté. » Le jeune Andronic ne se rendit pas d'abord à leur désir; mais le jour suivant, les trouvant de nouveau obstinés dans leur résolution de terminer la guerre par un coup de vigueur, il crut devoir céder à leurs instances. En même temps néanmoins, craignant pour les jours de son aïeul, il lui fit dire de se tenir sur ses gardes, et que pour peu qu'on opposât de résistance à ses troupes, il les feroit retirer, en leur faisant accroire que la ville étoit imprenable. Il est à présumer que le jeune prince, ou plutôt Cantacuzène qui dirigeoit toutes ses démarches, comptoit assez sur la pusillanimité de l'Empereur pour être certain qu'il

prendroit l'alarme à la première nouvelle de la marche de l'armée vers Constantinople, et se décideroit à capituler. Effectivement il envoie remercier son petit-fils de l'avis qu'il lui donnoit, et le prier d'attendre pour faire entrer ses troupes dans Constantinople, qu'il ait mis sa vie en sûreté, en se jetant dans un monastère. Le jeune Andronic se borne à demander une certaine étendue de pays dans l'Occident, en s'excusant sur les circonstances qui le contraignent à former une telle prétention. L'Empereur loua singulièrement la modération de son petit-fils, et souscrivit à ce qu'il exigeoit, regardant comme un don tout ce qu'on vouloit bien lui laisser. Le jeune Andronic fixa sa résidence à Andrinople.

A peine deux mois s'étoient écoulés qu'on lui manda de Constantinople que Syrgianne le trahissoit, et traitoit secrètement avec l'Empereur. Ce personnage avoit deux motifs de mécontentement, le trop grand crédit de Cantacuzène auprès du jeune Andronic, et celui de ce prince auprès de la femme de Syrgianne. Ce dernier quitta la cour d'Andrinople, pour aller dans son gouvernement de Thrace où il manifesta ses intentions hostiles. De là il se rendit à Constantinople, et son voyage fut regardé comme le signal de la guerre. Le jeune Andronic prend les armes, et va investir Héraclée, qui s'étoit détachée de

son obéissance, à laquelle le traité l'avoit soumise. On étoit en hiver. Les fatigues du siége et l'inclémence de la saison découragèrent les troupes. Après avoir montré tant d'ardeur pour la guerre, elles ne soupiroient plus qu'après la paix, et l'envoyèrent même demander en leur nom, toutefois avec l'agrément du jeune Andronic. L'Empereur ne voulut écouter aucune proposition. Son petit-fils s'approcha de Constantinople et envoya dire aux sentinelles qui gardoient les murailles, d'avertir leur maître qu'il venoit en personne pour se réconcilier avec lui; on ne répondit à ses envoyés que par une grêle de traits, qui les contraignit de se retirer. Syrgianne fit des incursions sur les terres de son domaine, et lui prit plusieurs villes. Le courage et l'activité du jeune prince relevèrent ses affaires. Il s'empara d'un grand nombre de places, et donna partout des marques de clémence et d'humanité. Quelques personnes qui avoient arraché sa mère avec violence d'une église de Thessalonique, pour la livrer à l'Empereur, tombèrent en son pouvoir; il leur pardonna. Un gros corps de Turcs, venu de l'Orient, s'étoit joint récemment aux Impériaux, et tous ensemble s'avançoient pour l'attaquer. Il marche en diligence au-devant d'eux. A peine parut-il qu'ils prirent la fuite. Les fuyards s'allèrent jeter dans la capitale, et y porter la terreur panique qui les

avoit

avoit saisis. Les Turcs demandèrent avec tant d'instance à retourner dans leur pays, que l'Empereur fut obligé d'y consentir. Découragé par la privation de ce secours et la défection de presque tous ceux sur lesquels il avoit compté, le vieux Andronic sollicita encore une fois la paix, et ne mit dans cette démarche aucune espèce de dignité. Employant, suivant son usage, un style mystique et dévot dans la lettre qu'il écrivit à ce sujet, il attribuoit aux tentations de l'esprit malin la pensée qu'il avoit eue de renouveller la guerre. Le jeune prince, persuadé qu'il n'y avoit d'autre moyen de se procurer un repos durable que de se remettre, avec tout ce qu'il s'étoit fait céder des possessions de l'Empire, entre les mains de son aïeul, en fit la proposition à son armée, qui n'y consentit qu'avec beaucoup de peine. Il annonça ensuite à l'Empereur qu'il se désistoit des clauses du premier traité, en le priant de conserver à ses soldats l'arpent de terre qu'il avoit fait distribuer à chacun d'eux, de ne pas les priver de l'augmentation de solde qu'il leur avoit accordée, et de leur payer les gratifications qu'il leur avoit promises pour les déterminer à quitter les armes. Le despote Constantin, son oncle, étoit tombé entre ses mains; il le regardoit comme un rival, parce que le vieux Andronic, ayant changé d'intention, avoit résolu de mettre la cou-

ronne sur sa tête, avant de la faire passer à Cathare.

Le jeune prince demanda qu'il lui fût permis de retenir encore son oncle prisonnier, promettant qu'il lui rendroit, dans la suite, la liberté, pourvu cependant que le despote ne s'éloignât jamais de sa cour ; ce qui fait voir que le jeune Andronic ne s'abandonnoit pas tellement à la discrétion de son grand-père, qu'il ne comptât conserver une résidence séparée, et que sa soumission n'étoit pas entière, puisqu'il osoit garder dans les fers le fils même de son Empereur. Nous verrons bientôt qu'il avoit aussi conservé des troupes. Néanmoins cet arrangement parut au vieux Andronic un bonheur inespéré. Son petit-fils l'étant venu saluer à Constantinople, lui baisa encore les pieds, resta quinze jours avec lui, et alla s'établir à Didymothicos.

Il n'y fut pas plutôt qu'il eut à repousser l'agression des Bulgares, qui, après s'être emparés par surprise de Philippopolis, s'avancèrent jusqu'aux portes d'Andrinople, brûlant et saccageant tout sur leur passage. Le jeune Andronic se mit à leur poursuite, les atteignit sur les frontières de leur pays et les dispersa. Ensuite il se jeta sur la Bulgarie, et y vengea les maux qu'ils avoient faits à l'Empire. De retour de cette heureuse campagne, il alla se réjouir de ses succès

avec son aïeul. C'étoit la première fois qu'il mesuroit ses forces contre les Bulgares.

En arrivant à la cour, il apprit que Syrgianne étoit en prison. Cet homme turbulent, désolé de la réconciliation des deux Adronic, qui rendoit inutiles ses pernicieux talens, avoit invectivé contr'eux, et s'étoit lié, autant qu'il l'avoit pu, avec les mécontens qui fourmillent dans tous les Etats, surtout dans ceux qui sont régis avec foiblesse. Il étoit devenu suspect. Dès que le peuple, qui l'abhorroit, eut appris sa détention, il détruisit sa maison jusqu'aux fondemens, après l'avoir pillée. Le vieux Andronic assembla les grands pour juger son ancien espion. Syrgianne fut accusé d'avoir conspiré contre les jours de l'Empereur afin de s'emparer de sa couronne. Il nia tout, et l'on ne produisit pas de preuves. Le vieux Andronic demanda son avis au jeune prince, qui s'excusa de l'ouvrir sur ce qu'ayant à se plaindre de la trahison de Syrgianne, il ne pouvoit avoir part à son jugement. L'aïeul, moins délicat, trouvant l'accusé suffisamment convaincu, le condamna à finir ses jours dans une prison, étroitement enchaîné à un poteau.

1323.
1324.

Le jeune Andronic retourna continuer la guerre de Bulgarie. Après la mort du dernier roi, plusieurs villes de ce pays étoient venues se soumettre volontairement à l'Empire. Un seigneur

bulgare, appelé Michel, disputa la couronne au frère du dernier monarque, et le mit en fuite. Délivré de ce rival, il saccagea toute la partie orientale de la Thrace jusqu'aux portes de Trajanopolis. Le jeune Andronic, qui avoit eu des succès pendant le conflit des deux concurrens, se trouvoit trop foible contre Michel, devenu seul maître de la monarchie. N'osant sortir de Didymothicos, et désespéré de ne pouvoir s'opposer aux incursions de ce guerrier redoutable, il lui envoya un cartel. Michel répondit : « Un » forgeron qui prendroit un fer chaud avec les » mains, tandis qu'il le pourroit saisir avec des » tenailles se conduiroit comme un insensé ; » et moi aussi je me rendrois la fable de l'uni- » vers si j'employois ma seule personne à ma » défense, au lieu d'y faire servir mon armée » qui est en si bel état. Je n'accepte point le » défi que votre colère me propose. » Le jeune Andronic, après avoir reçu cette leçon, vint solliciter à Constantinople des secours de troupes et d'argent. Cantacuzène, dans une assemblée des grands, les exhorta beaucoup à soulager le peuple, en se chargeant de la plus grande partie des frais de la guerre. Il insista sur l'obligation d'aider plus efficacement la patrie de ses biens et de sa personne, à proportion des gros revenus qu'on y possède, et des places importantes

qu'on y occupe. Sa harangue ne produisit aucun effet ; sa proposition fut rejetée par tous les serviteurs du vieux Andronic ; ceux du jeune n'osèrent contredire le grand domestique, son partisan déclaré. Les deux princes, cachés dans un lieu voisin, avoient tout entendu. L'Empereur ne put s'empêcher de se plaindre du peu de patriotisme des siens. Michel, sur ces entrefaites, ayant épousé une sœur d'Andronic, veuve d'un roi bulgare, envoya démander et obtint la paix.

A peine fut-elle conclue, que le jeune Andronic se vit contraint de reprendre les armes. Les Tartares du Nord, peuple belliqueux, faisoient presque tous les ans des courses sur les terres de l'Empire ; on employoit communément un moyen fort singulier pour les en écarter. Ces Barbares croyoient voir dans les Empereurs grecs des descendans du vainqueur de Darius ; en conséquence, leurs chefs regardoient comme une faveur insigne d'obtenir pour femme quelque princesse de la maison impériale, qui fît couler le sang d'Alexandre dans les veines de leurs enfans. Les Empereurs, profitant de cette ignorance, élevoient, au sein même de leurs palais, de jeunes filles distinguées par leur beauté, mais, pour la plupart, d'une naissance obscure. Quelques-unes d'elles, offertes en mariage aux commandans tartares qui les prenoient toutes

pour des princesses, devenoient souvent le prix de la paix. Cette année, soit qu'on n'eût pas employé la même ressource, soit qu'elle n'eût pas réussi, cent vingt mille Tartares, ayant traversé la Bulgarie, se répandirent dans la Thrace, et couroient de tout côté par détachemens. Le jeune Andronic les battit tous en détail, et remporta même un avantage signalé sur un gros corps d'armée, entre Didymôthicos et Andrinople, quoiqu'il n'eût pas la dixième partie des troupes qui lui étoient opposées. Vingt-huit seulement d'entre les vaincus purent se sauver à la nage. Les autres Tartares, intimidés par cet échec, regagnèrent leur pays.

Le jeune prince, de retour à Constantinople, ayant perdu sa première femme qui ne lui laissoit pas d'enfans, demanda et obtint la sœur du comte de Savoie; et son aïeul, voulant qu'il reçût sa nouvelle épouse en qualité d'Empereur, le fit
1325. sacrer avant qu'elle arrivât. Ce mariage ne fut
1326. accompli que l'année suivante. La jeune noblesse qui avoit suivi l'Impératrice donna le spectacle d'un magnifique tournois. Les Grecs, pour qui ce genre de divertissement étoit nouveau, y prirent goût, et s'y livrèrent avec ardeur. Le nouvel Empereur l'emporta par son adresse et son intrépidité sur les plus renommés d'entre les chevaliers qui étoient acccourus à ces fêtes des di-

verses parties de l'Europe. Les personnes de la suite de la princesse, restées à son service, répandirent à la cour de Constantinople une gaieté que l'étiquette en avoit toujours bannie. Ces nouveautés plaisoient à la nation ; car elle sembloit devenir plus avide d'amusemens frivoles à mesure que l'infortune venoit l'assaillir de toute part. Quelques années auparavant, on avoit vu le peuple, quoique écrasé d'impôts et réduit à la plus affreuse misère, abandonner ses occupations pour courir après des bateleurs égyptiens, et leur sacrifier le peu qui lui restoit. Peut-être le gouvernement croyoit-il devoir le laisser s'étourdir lui-même sur ses malheurs, et n'envisageoit-il d'autre ressource que d'amollir les âmes par le plaisir, pour leur ôter l'énergie du crime.

Cette année (1326) fut l'époque des derniers exploits du célèbre Othman. Ce Turc et les autres émirs musulmans désoloient impunément les provinces asiatiques. Les Grecs, trop occupés par leurs guerres intestines et leurs démêlés avec les Catalans, n'avoient depuis long-temps pu donner aucun secours à ces contrées malheureuses. Les gouverneurs des villes, abandonnés à eux-mêmes, ou résistoient en vain, ou se rendoient tributaires sans combat, tirant tout le parti qu'ils pouvoient d'une soumission devenue nécessaire. Quelques-uns, pour gagner la bienveillance des

dominateurs de l'Asie, prenoient le turban. Le redoutable Othman avoit lui seul enlevé aux Paléologue une multitude de villes sur le Méandre. Il possédoit presque toute la Bithynie ; la capitale cependant tenoit encore ; il envoya son fils Orchan pour l'assiéger. On s'attendoit à une vive résistance ; les habitans ne virent pas plutôt les ennemis, qu'ils demandèrent à capituler. On leur permit de sortir avec ceux de leurs effets qu'ils pourroient emporter. L'importante ville de Pruse est depuis au pouvoir des Turcs. Othman mourut peu après, d'un accès de goutte, à Néapolis dont il avoit fait le siége de sa domination. Ce Musulman, si terrible pour ses ennemis, traitoit avec bonté tous ses sujets. Chaque jour, disent les annalistes turcs, il faisoit distribuer dans son palais des vivres aux indigens, et on l'avoit vu plus d'une fois se dépouiller de ses propres habits pour les donner à ceux qui n'en avoient pas. Sa mémoire est en telle vénération parmi les Turcs, qu'aujourd'hui encore, lorsqu'un nouveau sultan monte au trône impérial, on lui souhaite la bonté et toutes les vertus d'Othman.

Un noble vénitien, Marin Sanuto, essaya vers ce temps de réveiller la fureur assoupie des croisades. Avec un zèle presqu'égal à celui de Pierre l'ermite, il avoit plus de sens et de lumières ; ses vues étoient bien mieux combinées.

Après y avoir mûrement réfléchi, il traça dans un grand ouvrage un plan d'opérations bien différent de tous ceux que les croisés avoient suivis jusqu'alors. Il insistoit pour que le transport des troupes se fît uniquement par mer, afin d'éviter de passer sur les terres des Grecs, et vouloit même qu'on renonçât pour toujours au dessein de conquérir leur Empire, parce qu'ils ne pourroient jamais, suivant lui, s'accoutumer au joug des Latins. L'exécution de ce projet ne fut pas même tentée; on ne lit pas sans intérêt le livre qui fut fait pour le développer. Il est intitulé : *Les secrets des fidèles de la croix*, et contient des détails géographiques assez curieux. L'auteur les avoit accompagnés de cartes, qui nous restent encore, à l'exception d'une qui s'est perdue. On y trouve aussi des notions sur l'état de la marine dans ce siècle, des observations sur les marchandises que les Européens tiroient de l'Inde et de l'Arabie, et un plan pour détourner d'Alexandrie le cours du commerce de l'Orient. Son but étoit de couper par là le nerf de la guerre au soudan d'Egypte, et de le livrer ainsi sans défense aux armes des croisés.

L'expérience justifioit, à l'instant même où écrivoit Sanuto, ce qu'il disoit de la répugnance des Grecs pour le joug des Latins; ils se soulevèrent contre les Vénitiens dans l'île de Candie à

l'occasion d'un impôt dont l'objet cependant étoit utile. Ils furent vaincus à différentes reprises. Un des chefs du soulèvement, voyant qu'il alloit être pris, s'arrêta dans sa fuite, et présentant son épée au plus fidèle de ses serviteurs, lui dit : » coupe moi la tête, porte la au général ennemi ; » ce présent te vaudra une grande récompense, » et tu m'épargneras l'horreur de me voir entre » les mains de nos tyrans. » Il fut obéi. Constantinople étoit demeurée paisible spectatrice des mouvemens de l'île de Candie. Sa foiblesse ne lui avoit pas permis d'écouter les cris de ses anciens sujets qui l'appeloient pour les aider à s'affranchir du joug de Venise.

1327. Elle étoit encore occupée de troubles domestiques, dont la renaissance s'annonçoit déjà par des signes certains. Le jeune Empereur, qui tenoit sa cour à Didymothicos, étoit allé voir son beau-frère Michel, roi des Bulgares, et avoit fait avec lui un traité d'alliance offensive et défensive, prévoyant bien que la bonne intelligence qui paroissoit régner entre son aïeul et lui, ne seroit pas de longue durée. De retour à Didymothicos, il apprit en effet que l'Empereur se proposoit de recommencer la guerre civile. Il crut devoir venir en personne pour tâcher de fléchir sa colère, et se mit en route. Le vieux Andronic l'ayant su, lui envoya défendre d'en-

trer à Constantinople. Le jeune prince et Cantacuzène lui écrivirent l'un et l'autre, pour l'engager à révoquer cette défense. Il répondit qu'il s'en donneroit bien de garde, parce qu'il avoit lieu de craindre que la présence de son collègue ne fit révolter toute la ville, où il avoit un grand nombre de partisans. Sur ce refus, le petit-fils écrivit au patriarche Isaïe : « Je vous conjure de » nous épargner (à son grand-père et à lui) » l'horreur de verser de nouveau le sang de nos » concitoyens. Obtenez de mon aïeul, ou que » je me rende près de vous, ou que vous veniez » vous-même me trouver, pour que je me lave » en votre présence des crimes qu'il m'impute.» Le vieux Andronic, sur les représentations d'Isaïe, consentit après beaucoup de résistance à ce qu'un grand nombre d'évêques, d'archimandrites et de sénateurs allassent porter à son petit-fils les chefs de l'accusation qu'il lui intentoit, et recevoir ses réponses. Il ne voulut pas que le patriarche, dont il se défioit, les accompagnât. Un Empereur accusé dans sa propre cour, est un phénomène unique dans l'histoire. Andronic se disculpa de tout ce qu'on lui reprochoit, et prouva, par des lettres qu'il avoit interceptées, que son grand-père tramoit depuis long-temps sa perte. Il paroît que son traité avec le roi des Bulgares, qui pouvoit passer pour une démarche

hostile, ou du moins très-suspecte, n'étoit pas connu; car il n'en fut pas fait mention. Le jeune Andronic proposa les conditions les plus raisonnables pour maintenir la paix, renonçant même à répéter de grosses sommes qui lui étoient dues, suivant le dernier traité, pour l'entretien de sa maison. Les commissaires revinrent convaincus de l'innocence de l'accusé, de ses intentions pacifiques et de son désintéressement. Il écrivit à son grand-père pour tâcher de le ramener à des sentimens de concorde, en déclarant néanmoins que s'il étoit forcé de recourir aux armes, on trouveroit en lui et ses partisans de formidables adversaires. Un des commissaires, entièrement dévoué au vieux Andronic, avoit, pendant la discussion, témoigné au jeune Empereur beaucoup de mauvaise volonté. Il avoit osé l'interrompre plusieurs fois tandis qu'il faisoit son apologie, et lui reprocher audacieusement d'accuser son aïeul d'avoir le premier violé le traité, pour se créer un prétexte de mettre l'Etat en feu. Le jeune Andronic lui ferma la bouche, en lui montrant des lettres écrites de sa propre main, par lesquelles il étoit convaincu d'avoir lui-même, en pleine paix, travaillé à la ruine de l'illustre accusé. Ce commissaire s'étoit retiré de l'assemblée couvert de confusion, et avoit pris les devants pour prévenir le vieux Andronic contre

tout ce qui s'étoit passé dans l'espèce de procédure instruite à Didymothicos. La cour s'aperçut qu'elle avoit fait une fausse démarche, et qu'elle s'étoit mise dans la nécessité d'accepter une conciliation dont elle ne vouloit pas, ou de passer, en la refusant, pour être de mauvaise foi. Lorsque les députés se présentèrent pour saluer le souverain, il les reçut avec humeur, et les congédia sur le champ, sans leur permettre de parler, disant qu'il les feroit avertir lorsqu'il jugeroit à propos de les entendre. Il auroit voulu ensevelir cette affaire dans le silence; mais les députés en firent connoître tous les détails au public; et la ville retentissoit des louanges du jeune Empereur. Son aïeul commençoit à s'alarmer de ces dispositions de la multitude pour son petit-fils, et des murmures des députés, qui ne cessoient de se plaindre de ce qu'il ne vouloit pas qu'ils fissent leur rapport. Déjà les esprits s'échauffoient; Andronic s'imagina pouvoir arrêter les progrès de cette fermentation, en renouvelant ses accusations contre son petit-fils. En conséquence il fait assembler le patriarche et les prélats, et leur députe un sénateur pour accuser en son nom le jeune prince d'avoir formé le projet de le détrôner. Il lui reprochoit en outre ses prodigalités, ses débauches, la mort de son frère, et finissoit par demander que le clergé supprimât son nom des

prières de l'Eglise, et le menaçât d'excommunication s'il ne se conduisoit pas avec plus de sagesse. C'étoit répéter des plaintes anciennes, et sur lesquelles il avoit transigé. Le patriarche et les évêques, loin de se rendre les instrumens de sa colère, lui représentèrent qu'il ne pouvoit, sans une manifeste injustice, refuser plus long-temps d'écouter ce que les commissaires avoient à lui dire pour la justification de son petit-fils. Andronic répondit que personne n'avoit droit de lui donner des leçons, et que le patriarche feroit bien de borner ses occupations aux affaires de son église, sans s'immiscer dans celles de l'Empire. Isaïe lui dépêche un des personnages les plus distingués du clergé avec ordre de lui parler ainsi en son nom : « Très-saint Empereur, je » ne cesserai jamais de vous avertir de votre de- » voir, de vous exhorter à le remplir, et même de » vous y contraindre, s'il est nécessaire. Je dois » combattre pour la défense des innocens oppri- » més; j'opposerai tous mes efforts aux violences » et aux injustices, de quelque condition qu'en » soient les auteurs. Plus ils sont élevés en dignités, » moins je dois leur faire grâce, puisque les » suites de leurs crimes n'en sont que plus fu- » nestes. Si les petits étoient seuls l'objet de mon » zèle; si, par une coupable lâcheté, je gardois » le silence lorsque les hommes puissans com-

» mettent des fautes graves, je ressemblerois à un » médecin qui négligeroit un mal attaquant les » sources de la vie, pour ne s'occuper que du » soin des ongles et des cheveux de son malade. » Vous m'ordonnez de borner mon attention à » mon Eglise, et de me reposer sur vous du » gouvernement de l'Etat ; c'est comme si le » corps disoit à l'âme : je n'ai besoin d'entretenir » avec vous aucune correspondance ; vos secours » me sont inutiles pour remplir mes fonctions. » Que chacun de nous fasse les siennes comme » il l'entendra. » Puis rappelant les réponses du jeune prince aux commissaires et ses propositions d'arrangement, il dit qu'il en a été ravi d'admiration et de joie ; que l'aïeul auroit dû rendre grâce au ciel de la modération du petit-fils, et en profiter pour rétablir le calme dans l'Etat. « Au lieu de prendre un parti si raisonnable, ajoutoit-il, vous m'avez repoussé avec » mépris lorsque j'ai voulu vous en donner le » conseil, et vous m'avez imposé silence. Loin » de le garder ce silence criminel, auquel vous » prétendez me condamner, je n'en élèverai la » voix que plus haut ; je protégerai votre petit-» fils contre vous. » Jamais la cour de Rome n'avoit parlé avec plus d'audace aux souverains de l'Europe, dans un temps où elle les regardoit tous comme ses vassaux et ses sujets. Cette bar-

diesse étoit l'effet de l'influence que les Empereurs eux-mêmes avoient tantôt donnée, tantôt laissé prendre aux patriarches de Constantinople sur les affaires publiques. Néanmoins l'insolence de ces menaces révolta tellement Andronic qu'il fit mettre en prison ceux qui les lui étoient venus faire de la part du prélat. Celui-ci, loin de s'en effrayer, assembla le peuple au son des cloches, et déclara interdit tout prêtre qui supprimeroit des prières publiques le nom du jeune Empereur. Andronic, furieux de cette démarche, dénonça le patriarche comme un factieux, fit prononcer contre lui une sentence d'interdiction par ceux des évêques qui lui étoient dévoués, et le confina dans un monastère.

Le jeune Andronic, avant de commencer les hostilités, fit une dernière tentative pour tâcher de n'être pas contraint de recourir à cette voie extrême. Il se rendit sous les murs de Constantinople, accompagné seulement de trente-deux personnes, et en trouvant les portes fermées, fit demander à son grand-père la permission de se présenter devant lui pour se justifier. Andronic répondit qu'il lui ordonnoit de se retirer sur le champ, comme à un traître qui ne cherchoit qu'à suborner ses sujets. Le jeune prince, de retour à Didymothicos, assembla ses troupes, et les mena vers la Macédoine où campoit l'armée de son aïeul,

aïeul. Il écrivit aux généraux ennemis que sa- 1328.
chant qu'ils le cherchoient, il avoit cru, comme le moins âgé, devoir leur épargner la fatigue du voyage, qu'il accouroit au-devant d'eux, et les prioit de se préparer à le bien recevoir. Ce ton de confiance intimida les chefs de l'armée impériale, et ils allèrent s'enfermer dans une place forte. Le jeune Andronic vint jusque sous les murs leur présenter la bataille; ils n'osèrent l'accepter. Il s'empara sans coup férir de Thessalonique où il avoit des intelligences. Là, le martyr Démétrius avoit un tombeau duquel, suivant les légendes grecques, couloit sans cesse un baume miraculeux. Le jeune Andronic souffroit d'une blessure au pied qu'il avoit reçue quatorze mois auparavant, dans une rencontre contre quelques brigands turcs. On prétend que les médecins n'avoient pu la guérir, et la gangrène s'y manifestoit déjà, ce qui se concilie très-peu avec la marche rapide qu'il venoit de faire. Quoiqu'il en soit, il voulut essayer du baume de Saint Démétrius; mais quand on eut ôté les bandages pour le lui appliquer, on ne trouva plus, dit-on, ni plaie, ni cicatrice. Ce miracle, fort suspect, dut être utile à ses desseins, et contribua probablement à la reddition de la citadelle que lui livra le commandant, violenté par ses propres soldats et par les habitans restés dans la ville, qui

ne purent manquer de concevoir une haute vénération pour un prince que Saint Démétrius, qu'ils regardoient comme leur protecteur, venoit d'honorer d'une faveur si éclatante. Le jeune Andronic s'empara ensuite d'Edesse; il s'y fit donner un état des biens que les généraux de son aïeul possédoient dans ce pays; mais il ne tarda pas à les laisser à leurs femmes, pour qu'elles pussent les secourir. Plusieurs autres villes lui ouvrirent leurs portes. Il apprit en même temps que le protostrator Synadène avoit défait une armée de son aïeul sur les bords du fleuve Mélas, et avoit poursuivi les fuyards jusqu'aux portes de Constantinople. Le jeune Empereur ayant pratiqué des intelligences dans cette ville, s'en approcha, après avoir fait encore de vaines tentatives pour une nouvelle pacification. Une centaine de ses soldats escaladèrent de nuit la muraille, crièrent à la garnison de rendre les armes, que toute résistance seroit inutile. Aussitôt la milice de la ville jeta de grands cris de joie, et ouvrit les portes. En un instant la capitale fut prise sans qu'il y eût une goutte de sang répandu.

La facilité de cette conquête ne donne pas une grande opinion de la capacité de ceux qui conduisoient les affaires. Le soir même du jour qui la précéda, on étoit venu, à diverses reprises, avertir la cour qu'on avoit aperçu dans la cam-

pagne des troupes ennemies, qui certainement méditoient quelque entréprise. Le premier ministre ne vit dans ces rapports que l'effet d'une vaine terreur, et osa même se moquer de la foiblesse de son maître qu'alarmoient des contes si frivoles. Une poignée de soldats pouvoient-ils donc être assez téméraires pour chercher à surprendre une ville si forte et si bien défendue? De nouveaux avis se succédoient à chaque instant; l'Empereur étoit dans des transes mortelles, et ne pouvoit concevoir la tranquillité de son ministre, qui s'obstinoit toujours à soutenir qu'il n'y avoit rien à craindre, et qui pour mieux faire sentir combien il en étoit persuadé, quitta le prince pour aller se livrer au sommeil. A peine il se fut retiré, que le jeune Andronic entra dans le palais, accompagné de quelques troupes. Son aïeul envoya lui demander la vie. Le petit-fils avoit d'avance pourvu à sa sûreté, et avoit même défendu sous les peines les plus rigoureuses de lui manquer de respect. Il se rend à l'appartement de l'infortuné vieillard, et se prosterne à ses pieds. Andronic le relève, le fait asseoir à ses côtés, s'avoue coupable de tout le mal qui étoit arrivé, et en rejette encore la cause sur les inspirations de l'esprit de ténèbres. Le jeune Empereur, en quittant son aïeul, alla tirer le patriarche du couvent où il étoit renfermé, le fit monter sur un cheval magni-

siquement caparaçonné, et le conduisit lui-même en pompe au palais patriarcal. Il délibéra ensuite avec son conseil sur le traitement qui seroit fait au souverain, qu'il venoit de détrôner. Les avis les plus doux étoient pour l'exil. L'usurpateur se contenta de lui enlever le solide de la puissance, et lui en laissa les honneurs. Il lui rendoit de fréquentes visites, lui communiquoit les affaires du gouvernement et lui demandoit même des conseils. Il voulut que toute la famille royale eût un libre accès près de sa personne; mais on profita peu de cette permission, dans la crainte de se rendre suspect, et une profonde solitude environna le vieux Andronic; c'est ce qui arrive à tous les princes renversés par des révolutions, surtout lorsque le mérite personnel n'a pas signalé le cours de leur prospérité, et qu'un grand caractère ne commande pas l'intérêt et le respect pour leur infortune.

ANDRONIC III.

Le nouveau souverain marqua le commencement de son administration par des actes de bienfaisance. Il ordonna d'indemniser, autant qu'il seroit possible, tous ceux qui avoient perdu leurs biens dans les derniers troubles, diminua les impôts, fit cesser la disette qui depuis longtemps affligeoit la capitale, et lui procura une si grande quantité de blé que personne ne se sou-

venoit d'y avoir vu une telle abondance. Deux ministres, promoteurs de la guerre, furent punis, l'un par la réclusion dans un monastère, l'autre par la perte de ses biens. Un officier appelé Caballaire, qui avoit grossièrement insulté le jeune Andronic, lorsque ce prince étoit venu solliciter une entrevue sous les murs de Constantinople, ayant été découvert dans un souterrain, lui fut amené; il lui dit avec douceur : « Que » vous avois-je fait pour me parler en termes si » injurieux? » et il lui pardonna.

Le patriarche, plus inexorable, ne vouloit pas se réconcilier avec les évêques qui avoient causé sa disgrâce. L'Empereur même n'ayant pu le fléchir, chargea Cantacuzène du soin de cette affaire. Celui-ci eut beaucoup de peine à faire concevoir à Isaïe qu'il ne pouvoit être juge dans sa cause, qu'il falloit entendre ceux qu'il accusoit; Isaïe soutenoit qu'il étoit inutile d'écouter des apologies quand le crime étoit avéré. Cependant le grand domestique arracha son consentement pour une assemblée synodale. Il avoit recommandé le silence aux accusés, et s'étoit chargé de les défendre. Lorsqu'Isaïe eut articulé ses griefs, Cantacuzène prononça une espèce d'homélie sur le pardon des injures, fit sentir combien le peuple seroit scandalisé de voir un ministre des autels, réfractaire à un des pré-

ceptes fondamentaux de sa religion, et cita l'exemple de la clémence que l'Empereur venoit de faire éclater à l'égard de Caballaire. Ensuite il alla prendre les accusés, et engagea les autres évêques à se joindre à eux pour désarmer le patriarche; tous ensemble, et Cantacuzène même le premier, se jetant aux pieds d'Isaïe, lui demandent grâce. Le pontife n'osa résister davantage; mais il reprocha au grand domestique de l'avoir fait tomber dans un piége dont il lui étoit impossible de se dégager. Cette réconciliation ne fut pas la seule qu'opéra Cantacuzène. Il parvint encore à obtenir de l'Empereur le pardon et la liberté de Syrgianne. La mère du jeune Andronic apprit avec chagrin l'élargissement d'un homme si dangereux; elle en sut mauvais gré au grand domestique, qu'elle accusoit hautement de trahir les intérêts de son maître en favorisant un de ses plus cruels ennemis; elle se plaignoit surtout de n'avoir pas été consultée dans cette affaire.

1329. Le terrible Othman avoit eu pour successeur un fils digne de lui, Orchan, lequel après avoir défait quelques rebelles qui prétendoient lui enlever l'héritage de son père, ou du moins le partager avec lui, tourna ses armes contre les Grecs, n'aspirant à rien moins qu'à les chasser de tout l'Orient. Déjà Nicée étoit au moment de tom-

ber en son pouvoir. Andronic vole à son secours. Orchan vient au-devant de lui avec huit mille hommes d'élite. L'Empereur prévint ses soldats de la manière dont combattoient les Turcs, qui du haut de leurs montagnes venoient fondre sur leurs ennemis, se contentoient d'escarmoucher, et prenoient la fuite après avoir fait leur décharge. En conséquence il ordonna aux siens de marcher au petit pas, jusqu'à ce qu'ils fussent assez près des Turcs, de se précipiter ensuite sur eux au galop, afin de n'être pas accablés par leurs traits et de les joindre plus sûrement. Il leur recommanda encore de ne pas les poursuivre trop loin lorsqu'ils les verroient fuir. Les Musulmans vinrent cinq fois à la charge, et furent constamment repoussés, sans pouvoir être entièrement défaits, se retirant toujours, lorsqu'ils étoient trop pressés, sur des hauteurs inaccessibles aux Grecs. Enfin ils s'y tinrent, et Andronic ne jugea pas à propos d'entreprendre de les forcer dans leurs défilés. Son armée retournoit au camp, faisant entendre des chants de victoire. Orchan qui l'observoit, envoie un détachement inquiéter sa retraite. Quelques jeunes grecs osèrent quitter leurs rangs pour courir sur les Barbares. L'Empereur et Cantacuzène partirent pour les contraindre à retourner sur leurs pas; mais déjà ils étoient aux prises avec l'ennemi, et au moment

de succomber. On parvint à les dégager, non sans peine et sans péril. L'Empereur fut blessé à la cuisse: quoiqu'il l'eût été légèrement, il fut obligé de rester quelques jours dans sa tente. L'armée s'inquiète. Les émissaires de son aïeul font courir le bruit qu'il est au moment d'expirer. On prend l'alarme; chacun ne songe qu'à rentrer dans ses foyers. Le grand domestique se place à l'entrée du camp pour s'opposer à ceux qui en veulent sortir; son autorité n'est pas respectée. Quelques officiers, effrayés des cris tumultueux qui s'élèvent, emportent l'Empereur sur un tapis dans un vaisseau qui fait voile à l'instant pour Constantinople. Les chefs ne pouvant dissiper la terreur panique dont tout le camp est frappé, cèdent à la nécessité, et permettent à ces mutins de se retirer où ils voudront. Ils se divisent en quatre bandes pour s'aller enfermer dans les villes voisines qu'ils estiment les plus sûres. Orchan, instruit de ces désordres, tomba sur ces troupes ainsi dispersées, en extermina un grand nombre, et prit tous leurs bagages.

Nicée n'ayant plus d'espoir d'être secourue, offrit de se rendre, si l'on vouloit permettre à ses habitans de partir pour Constantinople. Orchan leur accorda plus qu'ils ne demandoient. Il consentit à ce qu'ils emportâssent tous leurs effets.

Cette générosité fit tant d'impression sur les esprits, que fort peu de monde abandonna la ville. Plusieurs même embrassèrent la religion du prophète. Orchan fit plus encore; il accorda aux Grecs de Nicée la faculté de se régir suivant leurs lois, n'exigeant qu'un tribut et la reconnoissance de sa souveraineté.

Après cette importante conquête, il établit dans ses états un nouveau plan d'administration. Il nomma des pachas pour gouverner en son nom ses diverses provinces, et institua dans chaque ville un cadi pour juger les procès avec célérité. Ses soldats étoient intrépides, mais ne connoissoient aucune discipline. Ils vivoient de pillage, ne recevant point de solde. Orchan leur en assigna une, et les obligea de s'en contenter. Il les dressa aux exercices militaires, et les rendit insensiblement plus dociles aux ordres de leurs officiers. La principale force de ses armées consistoit dans une troupe de jeunes chrétiens, enlevés dès l'enfance à leurs parens, qui avoient embrassé la religion musulmane, et qu'il avoit pliés à une aveugle obéissance. C'est de ce corps qu'il tira les Sphahis dont les successeurs forment encore maintenant le premier corps de la cavalerie turque. Afin de se donner plus de considération, il quitta le titre d'émir pour celui de sultan. Conformément aux intentions de son père, il

établit sa résidence à Pruse qu'il décora de superbes édifices.

L'Empereur, après avoir fait quelque réforme dans l'administration de la justice, qui s'étoit ressentie des derniers troubles, alla reprendre l'île de Chio, dont un seigneur génois s'étoit emparé. Il passa de là dans l'Orient, et se fit reconnoître comme suzerain, dans la nouvelle Phocée, qu'un autre Génois, André Catane, avoit usurpée, en y construisant une citadelle pour tenir les habitans en respect (1). L'usurpateur étoit absent, et les portes furent ouvertes à l'Empe-
1330. reur sans difficulté. A son retour, il extermina presqu'entièrement, ou réduisit en esclavage, une armée de Turcs, qu'Orchan avoit envoyée au delà du Bosphore, et qui s'approchoit de Trajanopolis. Cette victoire releva le courage de la nation, et déjà elle se livroit aux plus flatteuses espérances, lorsque son souverain fut attaqué à Didymothicos d'une maladie que tout le monde, et lui-même le premier crut mortelle. L'année précédente, il avoit voulu s'associer à l'Empire Cantacuzène, qui s'y étoit refusé. Il renouvela ses instances dans cette occasion, sans

(1) La république de Gênes avoit fait bâtir cette ville sur le territoire de l'Empire, vers les confins de l'Ionie, où elle possédoit des mines d'Alun.

pouvoir ébranler la résolution de son ami, ce qui ne l'empêcha pas de déclarer publiquement aux grands assemblés qu'il le choisissoit pour son successeur ; puis prenant sa main qu'il mit dans celle de l'Impératrice : « Je vous la confie, dit-» il ; son sort et celui de tous les Romains vont » maintenant dépendre de vous. » Une cousine de l'Empereur lui demanda s'il ne feroit pas quelque disposition en faveur de sa mère : « Il est » impossible, répondit-il, que deux femmes » gouvernent ensemble. » Aussi-tôt que le monarque eut déclaré sa volonté, le grand domestique reçut le serment des sénateurs ; des principaux de la ville, et même du peuple. On juroit de reconnoître pour souveraine l'Impératrice, et d'obéir en tout au grand domestique, ce qui paroît fort difficile à concilier. Dès ce moment, Cantacuzène commença de gouverner avec un pouvoir absolu. Les premiers personnages, dans l'ordre civil et militaire, le pressoient de se revêtir des marques de la dignité impériale ; le prudent Cantacuzène résista toujours à leurs sollicitations. Andronic vouloit se faire moine, ce qui l'eût rendu incapable de continuer à occuper le trône. Son médecin le croyant sans espoir, le lui conseilloit vivement. Cantacuzène menaça de le tuer, s'il s'opiniâtroit à inspirer une telle pensée à l'Empereur, et le fit sortir de

l'appartement du malade. Andronic guérit contre toute attente. La crédulité des Grecs alors multiplioit extrêmement les miracles ; ils en crurent voir un dans la guérison de leur souverain, qu'ils attribuèrent à un peu d'eau puisée dans une fontaine consacrée à la Vierge, et qu'il but étant à l'extrémité.

Ce prince approuva ce qu'avoit fait Cantacuzène pendant sa maladie. Il rendit la liberté à son oncle, Constantin le despote. Le grand domestique lui avoit sauvé la vie pendant sa courte régence. Les grands de l'Empire, craignant qu'il ne profitât de la maladie d'Andronic pour remuer, avoient conseillé à Cantacuzène de le faire mourir, ou tout au moins de lui ravir la vue pour le mettre hors d'état de rien entreprendre ; et voyant l'horreur qu'inspiroit au régent leur conseil sanguinaire, ils lui avoient déclaré qu'ils sauroient bien s'en défaire, malgré lui. Le grand domestique, dont l'autorité naissante étoit mal affermie, fut obligé pour le sauver de faire courir le bruit de sa mort.

Cependant il y eut un point de la conduite du régent qu'Andronic n'approuva pas ; il trouva mauvais qu'il eût confié le commandement des troupes en Occident à Syrgianne, dont la perfidie et l'inconstance étoient connues. C'étoit, disoit-il, lui mettre dans les mains les moyens

d'exécuter les complots qu'il méditoit sans cesse. Les plaintes de l'Empereur étoient fondées ; Syrgianne avoit formé une ligue avec l'Impératrice mère. Cette princesse, pendant la maladie de son fils, avoit jugé à propos de se faire un parti qui pût, après la mort d'Andronic, la soutenir contre Cantacuzène qu'elle n'aimoit pas et qu'elle craignoit. Quoiqu'elle eût peu auparavant parlé de Syrgianne comme d'un homme pervers, elle ne rougit pas de le rechercher, de l'adopter pour son fils, et de lui remettre la direction de ses affaires. L'Empereur néanmoins le laissa en place.

Le vieux Andronic s'étoit fait moine. La chose est racontée différemment par Nicéphore Grégoras et Cantacuzène, l'un partisan de l'aïeul, l'autre du petit-fils, et, par cette raison, toujours en contradiction dans leur histoire. Le premier dit que ceux qui avoient contribué à la dernière révolution, craignant qu'à la mort du jeune Andronic, qu'ils regardoient comme assurée, son grand'père ne ressaisît les rênes du gouvernement, l'obligèrent de prendre l'habit monastique et le nom d'Antoine ; et cette version paroît bien plus vraisemblable que celle de Cantacuzène. Celui-ci prétend que l'ancien Empereur, dans l'appréhension de voir aggraver son sort, si son petit-fils venoit à mourir, avoit de lui-même revêtu

le froc. Il vécut deux ans dans le monastère où il se retira.

Le règne de ce prince accéléra la chute de l'Empire. Il posséda quelques-unes de ces qualités qui peuvent honorer les particuliers; il n'eut aucune de celles qui constituent les grands princes. Sa vie étoit sobre et réglée. Sa table, dit un historien, ressembloit à celle des héros d'Homère. Une pièce de bœuf étoit souvent tout ce qu'on y servoit. Il s'exprimoit avec grâce, aussi aimoit-il à haranguer. C'étoit surtout dans les synodes qu'il déployoit son talent. Il avoit quelque esprit; mais c'étoit un genre d'esprit pointilleux, subtil et dirigé vers les petites choses. Sa dévotion étoit celle d'un moine et non d'un Empereur. Il se faisoit une si haute idée de sa piété, qu'il croyoit devoir attendre du ciel une protection particulière, et dans cette superstitieuse confiance, il abandonnoit, même au milieu des dangers, les affaires les plus urgentes au soin de la providence. Agité par des sentimens contraires, tantôt il étoit aux pieds du clergé, tantôt il le traitoit avec mépris. Il établissoit ou déposoit les patriarches suivant ses caprices. Quoiqu'il affichât la régularité, et qu'il l'observât même personnellement, son palais étoit un repaire de brigands. On y vendoit l'impunité du crime, et quelquefois jusqu'à la permission de le commettre. Les emplois

y étoient à l'encan. Par une conséquence inévitable, il en étoit de même de la justice dans les tribunaux. Les finances, cette branche d'administration qui donne la vie à toutes les autres, à laquelle tient le bonheur des peuples et la destinée de leurs souverains, les finances furent en général extrêmement négligées par les Grecs. Leur gouvernement ne savoit qu'entasser tributs sur tributs, et en faire tomber le principal fardeau sur la classe du peuple la moins capable de le soutenir. L'abus fut porté à son comble sous le règne d'Andronic. Ce prince n'en étoit pas plus riche. Les receveurs voloient eux-mêmes leurs caisses, et supposoient qu'elles avoient été pillées par l'ennemi. Le peu d'or qui échappoit à leur rapacité, étoit promptement englouti par les membres de la famille impériale, et le chef employoit le reste en libéralités mal entendues; ensorte qu'on n'avoit plus rien pour subvenir aux dépenses les plus indispensables, que les fortifications des villes tomboient en ruine, et que les troupes étoient mal payées. Dans cette détresse, on alla jusqu'à mettre des taxes sur la denrée la plus nécessaire, sur celle que l'avidité du traitant respecta presque toujours. Les provinces d'Asie manquoient de blé; la Macédoine, qui en regorgeoit, ne put leur en fournir qu'en payant des droits au fisc. Pour combler la mesure du mal-

heur des peuples, on altéra leur monnoie. Elle ne contint plus que cinq parties d'or fin, sur dix-neuf d'alliage. Dès que cette désastreuse opération eut été consommée, le crédit public tomba, les étrangers cessèrent de commercer avec l'Empire. La famine devint presque générale. Les Catalans qu'on avoit payés avec cette fausse monnoie, ne voulurent plus entendre parler de réconciliation, se livrèrent aux plus grands excès, et traitèrent les Grecs comme des voleurs publics. Andronic croyant remédier à tant de désordres, fit des retranchemens dans son domestique, diminua les gages des officiers de sa maison, retint un dixième sur les pensions qu'il faisoit à des militaires, à d'anciens serviteurs; mais ce n'étoit pas l'économie de la prévoyance, c'étoit celle de la pauvreté. Ces réformes vinrent trop tard, ne servirent qu'à faire des mécontens et à grossir le parti de la révolte. Il en fit une encore plus désastreuse. De prétendus politiques lui conseillèrent d'abandonner la marine, dont ils exagéroient la dépense. Ils supposèrent que les marins, se trouvant sans emploi, seroient forcés de se livrer aux arts mécaniques ou à l'agriculture. Cette métamorphose, qui n'eût pas même été utile, parce qu'on n'avoit point trop d'hommes de mer, ne s'accomplit pas; les matelots allèrent chercher du service chez l'étranger, et jusque chez

les

les Turcs auxquels ils enseignèrent la navigation. Alors les Grecs se trouvèrent plus que jamais dans la dépendance des Génois, qui faisoient payer très-chèrement leurs services. Les prédécesseurs d'Andronic avoient, par une sordide et stupide avarice, cessé d'entretenir les garnisons qui défendoient contre les Barbares la frontière de l'Asie mineure. Cette première digue étant détruite, les Tartares orientaux, ou Mogols, et ensuite les Turcs, n'eurent pas de peine à pénétrer dans une contrée qu'on leur abandonnoit en quelque sorte. Il s'emparèrent de presque tout le pays jusqu'à la mer. Cette barrière au moins les eût arrêtés, et pouvoit être gardée facilement par quelques vaisseaux en station sur l'Hellespont, la Propontide et le Bosphore. Les Turcs profitèrent de la sottise d'Andronic, et après lui avoir enlevé la plupart de ses possessions dans l'Orient, franchirent la mer pour désoler les provinces occidentales. Cet Empereur aimoit peu sa nation, ne l'estimoit pas du tout, et il étoit assez imprudent pour ne pas s'en cacher. Il avilit ses soldats et les découragea en leur ôtant leurs chevaux pour les donner à des mercénaires, qui tournèrent ensuite leurs armes contre lui. Sous un pareil gouvernement, il ne pouvoit exister de patriotisme, et le découragement devint à peu-près universel.

Le jeune Andronic avoit plus de vigueur dans

le caractère que son aïeul. Dès qu'il fut rétabli, il se mit à la tête de son armée pour aller chasser les Turcs qui s'étoient jetés sur la Thrace. La plupart ne l'attendirent point, et se retirèrent avec précipitation en Orient. Il tomba sur un corps de quinze cents hommes qui avoit fait moins de diligence, et le tailla en pièces. Il marcha ensuite contre les Serves qui assiégeoient Acride au pied du Mont Piéra. Son approche les ayant mis en fuite, il alla réduire plusieurs forts qui
1331. appartenoient au Crâle de Servie. L'année sui-
1333. vante, les Turcs reviennent dans la Thrace, et se séparent en deux corps, dont l'un prend Rhédeste. L'Empereur marche contre celui-là et l'extermine. L'autre, saisi d'épouvante en apprenant cette nouvelle, se sauve en Orient.

Syrgianne avoit été, l'année précédente, dénoncé comme traître à la patrie; son procès commencé en présence d'Andronic, et interrompu à cause des occupations guerrières de ce prince, fut repris. La mère de l'Empereur étoit intimement associée au complot imputé à Syrgianne; son nom ne parut pas dans l'instruction. Ce fut sans doute l'effet de la piété filiale d'Andronic. L'accusé ayant demandé un délai pour faire entendre des témoins à sa décharge, et l'Empereur y ayant consenti, l'accusateur réclama contre une pareille indulgence, et prétendit que c'étoit faciliter à

Syrgianne les moyens de se soustraire au glaive de la justice ; il vouloit qu'on s'assurât de sa personne, déclarant que pour lui il alloit sur le champ se rendre en prison ; ce qui fait voir que chez les Grecs l'accusateur devoit se constituer prisonnier, lorsqu'on arrêtoit l'accusé. Syrgianne soutint qu'il suffisoit, en pareil cas, qu'on donnât caution de se représenter. Il en offrit une ; on voulût bien l'accepter ; mais il se déroba et se réfugia dans l'île de Négrepont chez les Latins. N'ayant pu les engager à remuer en sa faveur, il osa solliciter près d'Andronic la concession de quelque domaine où il pût vivre, avec sa famille, éloigné, disoit-il, de la cour et de l'envie. N'ayant pas reçu probablement de réponse à cette requête, il alla trouver le Crâle de Servie, qui lui donna un corps de troupes pour faire la guerre à l'Empire ; déjà il avoit obtenu quelques succès et s'étoit rendu maître de Castorie. Andronic qui connoissoit son génie et ses ressources, et qui avoit découvert qu'il avoit des intelligences dans plusieurs villes frontières, dont quelques-unes étoient disposées à lui ouvrir leurs portes, le fit assassiner par un traître. Un sénateur ne rougit pas de se charger de ce rôle infâme, et en fut récompensé.

Un nonveau souverain des Bulgares, Alexandre, donna encore de l'occupation à la valeur d'Andronic ; ce roi avec le secours des Tartares

ses voisins, s'empara de toutes les villes frontières, qui en 1323 s'étoient d'elles-mêmes rangées sous l'obéissance de l'Empire. L'Empereur se mit en campagne, entra dans le pays des Bulgares, reprit Mésembrie sur le bord de la mer, et plusieurs autres places; mais il ne put forcer celle d'Anchiale. Alexandre s'approcha d'Andronic. Les deux armées se trouvèrent bientôt en présence, et s'y tinrent long-temps sans oser s'attaquer. Enfin Alexandre demanda la paix, et on en convint à condition qu'il rendroit Anchiale, et qu'on lui céderoit une autre ville beaucoup moins importante. La veille du jour où l'échange devoit s'effectuer, il arrive dans son camp un renfort considérable de Tartares. Alors il change de pensée; et comme ces peuples n'étoient point en guerre avec l'Empire, il leur fait accroire qu'ils vont combattre un prince rebelle de sa famille qui lui dispute le trône, et les mène contre les Grecs. Andronic avoit déjà, sur la foi des traités, congédié une partie de ses troupes. Il rassemble en hâte seize phalanges qui lui restent. Dix sont culbutées du premier choc. Avec les six autres, secondé de Cantacuzène, il soutient le combat, et met en fuite tout ce qui se trouve devant lui. L'ennemi se ralliant revient à la charge, et le force de reculer; mais il fait encore sa retraite en bon ordre, et les Bulgares

n'osent entreprendre de le forcer dans son poste. Alexandre, malgré l'avantage qu'il devoit à la surprise et à la perfidie, envoie proposer de renouer le traité aux conditions qui avoient été d'abord stipulées, pourvu toutefois que l'Empereur voulût donner sa fille aînée en mariage à son fils. Andronic consentit avec répugnance à cet article; regardant la Bulgarie comme un pays barbare, il lui en coûtoit de se résoudre à y envoyer un enfant qui lui étoit cher.

Les guerres se succédoient si rapidement, que l'Empereur n'avoit pas le temps de respirer. Quinze jours après qu'il fut délivré de celle des Bulgares, il lui fallut courir aux Turcs qui étoient débarqués dans la Thrace. Ayant dix fois moins de monde qu'eux, il n'osa leur livrer bataille, et se contenta de se tenir sur la défensive et de les observer. Ces barbares eux-mêmes qui n'étoient venus que dans l'intention de piller et non de combattre, n'osèrent, malgré leur supériorité, attaquer les Grecs. Après être restés en leur présence, un jour entier, dans l'inaction, ils se rembarquèrent pendant la nuit, et retournèrent dans l'Ionie d'où ils étoient venus. Dans le même instant, d'autres Turcs se portoient sur la ville de Nicée, qui étoit rentrée sous la domination de l'Empire; car alors les villes asiatiques changeoient fréquemment de maîtres; ils se con-

tentèrent d'en piller les temples, n'oubliant pas d'enlever les reliques et les manuscrits, qu'ils revendirent ensuite très-cher aux Grecs. De là ils parcoururent impunément toutes les côtes de la Bithynie, y formèrent des établissemens, et imposèrent des tributs à presque toutes les villes de cette contrée.

Les affaires ecclésiastiques étoient moins fréquentes, et acquéroient moins d'importance sous le règne du belliqueux Andronic III, que sous celui de son aïeul. La nomination d'un successeur au patriarche Isaïe donna bien lieu à quelques cabales, mais non à aucun trouble. Cantacuzène protégeoit un prêtre nommé Jean Calécas, d'une très-obscure origine, et qui avoit été d'abord simple chapelain de sa maison. Les prélats se seroient crus humiliés de voir à leur tête un personnage si peu distingué. Ils prétextèrent pour colorer leur répugnance, qu'il étoit embarrassé des soins d'un ménage. Le protecteur répondit que la femme entreroit dans un monastère, et qu'on pourvoiroit au sort des enfans, sans qu'ils fussent à charge à leur père ni à l'Eglise. Ces raisons ne produisirent aucun effet, parce quelles ne combattoient qu'un motif qui n'étoit pas allégué de bonne foi. Le grand domestique rompit l'assemblée, et en convoqua encore une autre après dix jours. Pendant cet intervalle, il avoit pratiqué

les votans, fait valoir l'autorité du prince (qui désiroit aussi, disoit-il, l'élection de Calécas), et les grâces qui devoient récompenser la condescendance des électeurs. Il finit cependant par leur insinuer que s'ils vouloient du moins conférer à cet ecclésiastique le siége métropolitain de la Thessalie, qui alors se trouvoit vaquer aussi, l'Empereur et lui pourroient s'en contenter ; ils saisirent cette ouverture, et Calécas fut tout d'une voix proclamé archevêque de Thessalonique. C'étoit un piége que Cantacuzène leur avoit tendu. Il dit aux électeurs, que les évêques recevant tous du Saint Esprit la même puissance, chacun d'eux étoit propre à occuper quelque siége que ce fût dans l'Eglise ; qu'ainsi l'on ne pouvoit refuser celui de Constantinople à Calécas, sans annoncer un dessein formel de désobliger l'Empereur. Il eût été facile de répondre à ce raisonnement. En effet le pasteur d'un petit troupeau peut n'être pas toujours propre à en conduire un plus nombreux ; mais la logique d'un dispensateur des grâces est rarement trouvée mauvaise. Les prélats se tinrent pour convaincus, et le protégé de Cantacuzène fut patriarche.

Andronic, pressé de tout côté par les Turcs, 1334.
crut devoir, à l'exemple de Michel Paléologue, se ménager l'alliance et les secours des Latins, en leur faisant espérer la réunion de l'Eglise

grecque à l'Eglise romaine. Le pape Jean XXII reçut avec transport l'ouverture qui lui en fut faite de la part de l'Empereur, et envoya deux évêques à Constantinople pour traiter de cette grande affaire. Leur présence excita une sorte de rumeur. Le peuple, qui n'entroit point dans les vues politiques de l'Empereur, vouloit que le patriarche se mesurât en personne avec les deux champions de Rome. Le prélat n'ayant confiance ni en son talent, ni dans celui de son clergé et de tous les évêques dont il étoit entouré, chargea un laïque, Nicéphore Grégoras, de tenir tête aux envoyés du pape, qui demandoient une conférence. Grégoras pria le patriarche et les évêques qui étoient dans la capitale de l'entendre d'abord, et leur fit un discours pour les dissuader d'ouvrir la discussion que désiroient les légats du Saint Siége. Ces sortes de controverses lui sembloient inutiles, parce qu'aucun des deux partis ne vouloit jamais céder à l'autre; que d'ailleurs dans la circonstance actuelle il n'y avoit point de juge pour prononcer entr'eux, et qu'il falloit éviter de donner aux Latins une nouvelle occasion de s'attribuer la victoire, comme ils faisoient toujours en pareille conjoncture. Ces disputes, ajoutoit-il, sont indécentes et ridicules, puisqu'on ose y scruter des dogmes inaccessibles à toute la sagacité humaine, des mystères qu'il n'a pas plu au ciel de

nous révéler. Il déplora la fureur que les Grecs avoient de raisonner sur ces objets. Les portiques, disoit-il, les places publiques, les marchés, les théâtres retentissent de controverses religieuses. Son avis emporta presque tous les suffrages, et il fut décidé que les légats ne seroient pas entendus. Andronic fit au bout de cinq ans une nouvelle tentative auprès de Benoit XII. Un moine calabrois, nommé Barlaam, qui avoit quitté la communion romaine pour celle des Grecs, fut envoyé à Avignon vers ce pontife; l'empereur lui demanda un concile œcuménique, comme le seul moyen de terminer la querelle des Grecs et des Latins. Les premiers, suivant lui, ne regarderoient jamais comme un concile général toute assemblée où les chefs de leur Eglise et ses quatre patriarches ne seroient point convoqués; et tant que la Grèce asiatique seroit en grande partie au pouvoir des Turcs, tant qu'ils seroient maîtres des passages, il étoit bien impossible que les prélats de l'Eglise d'Orient se réunissent en concile, d'où il inféroit la nécessité de l'aider à chasser les Musulmans des quatre plus grandes villes de l'Asie mineure, desquelles ils s'étoient emparés. Il ajoutoit que les Latins en venant au secours des Grecs, travailleroient pour eux-mêmes, puisque les possessions qu'ils avoient démembrées de l'Empire étoient aussi en proie aux

perpétuels ravages des Musulmans, et qu'elles ne pourroient jamais tenir contr'eux, s'ils emportoient Constantinople. Il se plaignoit de la manière inhumaine dont les Latins, partout où ils dominoient, en usoient avec les Grecs, qu'ils n'avoient pas honte de vendre comme de vils esclaves, et demandoit que le Saint Père frappât d'anathème ceux qui se rendroient coupables de cette barbarie. Le pape et les cardinaux répondirent que le dogme de la procession du Saint Esprit avoit été adopté dans plusieurs conciles, entr'autres dans celui de Lyon, et qu'on ne pouvoit pas revenir sur un article de foi si solennellement décidé. L'ambassadeur d'Andronic répliqua que les Grecs n'avoient jamais reconnu la légitimité du concile de Lyon, parce que rien ne s'y étoit fait de concert avec leur Eglise; que Michel Paléologue l'avoit rendu odieux à ses sujets en les persécutant pour les contraindre de recevoir ses décisions. « Vous ne voulez pas, disoit-» il au pape et aux cardinaux, soumettre à un » nouvel examen un point de doctrine qui vous » paroît incontestable; cependant que risquez-» vous? Ce qui est vrai le sera toujours, et ne peut » craindre la discussion. Celui qui ne présente » que de l'or pur, souffre volontiers qu'on y » applique la pierre de touche; la vérité est un » parfum qui se fait d'autant mieux sentir qu'on

» l'agite davantage. » Ces raisons ne firent aucune impression sur le pape, ni sur le sâcré collége; ils persistèrent à exiger que les Grecs commençassent avant tout par rentrer dans le sein de l'Eglise. A ce prix, le pontife leur promettoit tous les secours qu'ils pouvoient désirer des Latins. Cette négociation n'eut encore aucun succès.

L'Eglise grecque avoit aussi ses missionnaires, 1335. 1339. qui usant de représailles, tâchoient de faire des conquêtes sur l'Eglise latine. Le patriarche de Constantinople avoit envoyé dans l'île de Candie un évêque pour y faire des prosélytes. Benoît XII s'en offensa vivement, et ce qui le piquoit davantage, c'est que le prélat grec affranchissoit les fidèles de cette multitude d'empêchemens dont les Latins avoient entravé la liberté du mariage. Cette réforme nuisoit au trésor et à la considération du souverain pontife. Benoît écrivit en conséquence au gouvernement de Venise pour le sommer de chasser de l'île ce réprouvé. Ce pape donna ensuite tous ses soins à la formation d'une croisade projetée contre les Turcs par Jean XXII son prédécesseur. Le roi de France devoit en être le chef: tous les princes latins qui avoient des possessions en Grèce et dans les îles de l'Archipel, étoient entrés dans cette ligue. Andronic s'y enrôla, équipa une flotte qu'il voulut

commander lui-même, malgré les instances de sa femme et de toute sa cour. Il attendit long-temps les Latins au rendez-vous convenu. Ils ne parurent point. Les démêlés survenus entre Philippe de Valois et le roi d'Angleterre, et la guerre qui s'alluma entre Gênes et Venise, avoient dissous la confédération. L'armement d'Andronic lui servit contre un vassal de l'Empire qui vouloit méconnoître sa souveraineté. Dominique Catane, fils d'André, venoit de prendre possession de la nouvelle Phocée, que son père tenoit en fief de l'Empire. Il entreprit non-seulement de briser le joug de la vassalité, mais encore de s'emparer de Lesbos; et pour exécuter ce double projet, il avoit armé des galères à Gênes et ailleurs. Avec ces forces il fit inopinément une descente dans l'île de Lesbos, prit sa capitale et presque toutes ses villes. Andronic, à cette nouvelle, adressa les plus sanglans reproches aux Génois qui habitoient Galata, et paroissoit même vouloir se venger sur eux de l'agression de leur compatriote Catane. Ces républicains, loin de s'effrayer de ses menaces, fortifièrent les murs de leur faubourg, fermèrent l'entrée de leur port, et se mirent sous les armes. Andronic les voyant si bien préparés, ne jugea pas à propos de les inquiéter; il réserva ses forces pour attaquer Mitylène, capitale de Lesbos, et la nouvelle Phocée. Le siége de ces deux

places avoit déjà duré cinq mois, et elles ne paroissoient pas encore disposées à se rendre, lorsque Cantacuzène, par un intermédiaire, engagea Catane à se soumettre.

A cette expédition, en succéda une autre contre les Albanois, qui rompant les traités faits avec l'Empire, s'étoient jetés sur son territoire. Andronic alla en personne les châtier de leur infidélité. Il joignit à ses troupes un corps de Turcs auxiliaires, lesquels entendant très-bien la guerre de montagne, étoient plus propres que les Grecs à donner la chasse aux ennemis, qui s'enfuyoient avec leur proie sur des hauteurs et parmi des rochers. Les Albanois furent bientôt soumis. Les Impériaux firent un butin immense. Cantacuzène porte le bétail qui fut pris à trois cent mille bœufs, cinq cent mille chevaux et douze cent mille moutons. Ce qui prouve, dit M. Ameilhon, la prodigieuse fécondité de l'Albanie; il auroit dû dire, l'exagération ordinaire aux Grecs. Cette opération fut comme le prélude d'une autre plus importante, qu'Andronic méditoit depuis plusieurs années.

Lorsque les François avoient conquis l'Empire, Michel l'Ange Comnène, profitant de la circonstance, s'étoit emparé de l'Epire, de l'Acarnanie, de l'Etolie, et d'une portion de la Thessalie. Il se composa de ces provinces une princi-

pauté assez considérable qu'il transmit à ses successeurs. Elle appartenoit actuellement à un enfant, dont la mère, qui avoit empoisonné son mari, étoit tutrice. Cette régence parut à la cour de Constantinople une occasion favorable, pour réunir au domaine de l'Empire des provinces qui en avoient été détachées depuis cent trente ans. Toutes les mesures étant prises, Andronic fit notifier ses intentions à la régente, qui, ne se croyant pas en état de résister, n'apporta aucun obstacle à la réunion. Il la traita favorablement, visita les principales villes de son nouveau domaine, répandant sur ses pas des grâces et des largesses, ce qui lui gagna tous les cœurs. Trois ans après, quelques mécontens fomentèrent néanmoins un soulèvement dans ce pays. Le jeune prétendant, qu'ils avoient fait passer en Italie, en étoit revenu. Il fut assiégé et forcé par Cantacuzène, dans une place où il s'étoit enfermé avec un corps de troupes assez nombreux. L'Empereur, loin de lui témoigner aucun mécontentement, lui conféra une dignité honorable.

Sur la fin de l'été (1337), trente-six vaisseaux turcs paroissoient menacer Constantinople. Tandis que Cantacuzène cherchoit à s'opposer au débarquement, à la tête des troupes de terre, l'Empereur se mettoit en mer avec deux galères seulement, en attendant que plusieurs autres qu'on

équipoit pussent le joindre. Les ennemis, ayant trompé la vigilance du grand domestique, opérèrent la descente hors de sa vue ; il alla les joindre, et il s'engagea entr'eux un combat opiniâtre. Andronic qui n'étoit pas éloigné, quitte son vaisseau, monte à cheval, et se précipite sur les Turcs. Son arrivée décide la victoire ; les fuyards s'embarquent sur trois de leurs navires. Les deux galères impériales se disposent à les poursuivre ; elles n'auroient pu les atteindre à la rame : on tend les voiles ; les cordages de l'une se rompent, et le mât de l'autre tombe, tant la marine impériale étoit misérable. Néanmoins, malgré leur délabrement, elles défirent la nuit suivante neuf vaisseaux chargés de Turcs qui venoient se joindre à leurs compagnons, et en prirent huit.

Au mérite militaire, l'Empereur joignoit celui de la connoissance des hommes. Il sut très-bien démêler l'ambition d'un personnage nommé Apocauque qui, né dans les derniers rangs de la société, s'étoit élevé par ses talens et son intrigue à la charge de sur-intendant des finances. C'étoit Cantacuzène, qui, accablé dans les commencemens de ce règne du fardeau de toutes les affaires, s'étoit déchargé sur lui de cette partie du gouvernement. Apocauque imagina un moyen très-singulier de se rendre plus important, et de faire

1340.

désirer plus vivement la continuation de ses services. Il va trouver son protecteur, le grand domestique, et le conjure d'obtenir pour lui de l'Empereur la permission de se retirer dans un cloître, afin d'y faire pénitence des fautes qu'il a pu commettre dans le tourbillon du monde. Cantacuzène, ayant vainement essayé de le détourner de ce projet, se rend chez le prince, et lui présente avec un air de tristesse la requête dont il s'est chargé. Andronic répond qu'il ne veut pas s'opposer à la pieuse résolution du surintendant. Cantacuzène remontre à l'Empereur qu'il vaudroit mieux, usant de son autorité, lui défendre de quitter le monde, où il peut être utile. « Dès qu'il saura ma réponse, reprend Andronic, soyez sûr qu'il perdra l'envie de se » faire moine. » Effectivement quand l'hypocrite en eut connoissance, il dit à Cantacuzène : « Je vois bien que ma retraite seroit agréable à » l'Empereur, mais puisque vous la désapprou- » vez, j'y renonce » ; et il s'y prit d'une autre manière pour parvenir à son but ; il lui déclara qu'il désiroit, pour le salut de son âme et de sa patrie, employer une grande partie de ses biens, qui étoient considérables, à combattre les infidèles, promettant de les chasser de toutes les îles qu'ils avoient usurpées, et de détruire leur marine. Afin d'y réussir, il demandoit le gouvernement

vernement de Constantinople, celui de toutes les îles qui appartenoient à l'Empire, et de plus quelque supplément à ses propres fonds. Cantacuzène ayant fort goûté ce projet, en parla avec enthousiasme au monarque, qui répondit : « Si c'est en considération de l'attachement que » vous imaginez qu'Apocauque a pour vous, que » vous sollicitez pour lui une telle faveur, vous êtes » abusé ; Apocauque n'est point votre ami ; un » tel emploi d'ailleurs ne convient pas à un homme » dont l'unique occupation a été de manier les » deniers publics. » Cantacuzène insistant, répondit que les Turcs ne connoissant pas la mer, il ne falloit, pour les vaincre sur cet élément, ni de grandes forces, ni un grand général ; que la marine royale avoit d'habiles officiers dont les conseils pourroient le guider. Andronic impatienté répliqua : « Vous voulez absolument qu'Apo» cauque commande l'armée navale ; à la bonne » heure ; je désire que l'événement prouve que » je me suis trompé sur son compte. » C'est bien là le langage et la conduite d'un prince foible. Apocauque fit les préparatifs de son armement avec la plus grande ostentation. Toutes les sommes qu'on y employoit paroissoient sortir de ses coffres, quoique la majeure partie lui en eût été fournie par le trésor impérial. Le peuple exaltoit son patriotisme et sa générosité, tandis que des gens

apostés accusoient Andronic de négliger le salut de l'Etat, et même de n'y prendre aucun intérêt. Cependant cette flotte équipée avec tant de bruit, ne servit qu'à promener sur la mer le nouvel amiral, et ses exploits se bornèrent à la prise de neuf chétives galères turques qu'il conduisit en triomphe à Constantinople. Andronic, instruit des discours séditieux que les émissaires d'Apocauque avoient répandus dans le public, s'en plaignit à Cantacuzène qui ne put que se repentir et se taire.

1341. Une folie à peine croyable agitoit alors le clergé. Barlaam, étant revenu de Rome avec le regret d'en avoir quitté l'Eglise, attaqua par ses écrits les Grecs, non-seulement sur les points qui les séparoient de la communion romaine, c'est-à-dire sur la procession du Saint Esprit, l'usage du pain azyme dans l'eucharistie, et la primatie du pape, mais encore sur une rêverie mystique de l'invention des moines du Mont Athos. Ces solitaires, dans leur oisiveté, avoient imaginé une façon de prier et de méditer tout-à-fait bizarre. Retirés chacun dans leur cellule, ils s'y recueilloient, retenoient leur respiration en serrant leurs narines, et fixoient ensuite avec une attention soutenue et persévérante leurs regards sur la région de l'estomac. Séduits par les illusions d'une imagination échauffée, ils croyoient voir sortir de leur nombril un rayon lumineux,

qui les remplissoit d'une volupté ineffable. C'étoit, disoient-ils, un jet de cette lumière céleste, qui avoit environné le Christ au jour de sa transfiguration, et cette lumière étoit incréée. Barlaam dénonça ces pieux insensés comme des polythéistes. Il prétendit qu'ils introduisoient un second Dieu en accordant à la lumière du Thabor, et à celle qu'ils croyoient sortir de leur nombril, un attribut particulier à la divinité, et incommunicable, celui de n'avoir pas été créé. Il leur reprochoit de profaner la prière par des pratiques ridicules et indécentes. Au reste cette extravagance n'étoit pas tout-à-fait nouvelle. L'Eglise l'avoit déjà condamnée dans la personne des *Omphalopsyques* (c'est-à-dire ayant l'âme au nombril). Les nouveaux illuminés se décoroient du nom de *Hésycastes*, ou solitaires qui jouissent d'un parfait repos. La dénonciation de Barlaam causa une grande rumeur. Les quiétistes se déchaînèrent avec fureur contre ce moine, qui, de son côté, avoit aussi beaucoup de partisans. Andronic, pour mettre fin à cette querelle, assembla un concile à Sainte Sophie; il y présida, environné des grands de l'Empire. Grégoire Palamas, archevêque de Thessalonique, qui fut le champion des novateurs, dit que dans les choses religieuses et purement spirituelles, il falloit renoncer à la dialectique, faire taire la raison, et

s'en tenir à la doctrine des Saints Pères. Il cita divers passages de livres ascétiques qu'il tâchoit d'accommoder à ses opinions. Barlaam lui répondit. La cabale des moines irrités l'interrompit par des cris menaçans. Comme il avoit déjà eu avec eux une dispute à Thessalonique, et qu'il avoit manqué d'y être mis en pièces par ces fanatiques, il se tut; on prit son silence pour une défaite, et il fut condamné comme un accusateur téméraire. Il prétendit appeler du jugement; mais ses réclamations n'ayant point été accueillies, il en conçut tant de dépit, qu'il se retira près du pape, qui lui conféra un évêché pour prix de son zéle. Quelques-uns disent qu'il le dut au crédit de Pétrarque, auquel il avoit donné des leçons de grec pendant son ambassade à Avignon.

Ce ridicule concile causa la mort de l'Empereur, ou l'accéléra; il étoit déjà malade. La longueur de l'assemblée, pendant laquelle il n'avoit voulu prendre aucun rafraîchissement, l'ennui, les clameurs, un long discours théologique qu'il prononça, l'échauffèrent beaucoup. Il se mêla encore au désagrément de cette fatigante journée, la douleur d'avoir vu condamner Barlaam dont il croyoit la cause juste, et que la déférence qu'il avoit pour Cantacuzène, protecteur déclaré de ses adversaires, l'empêcha néanmoins de soutenir. Il mourut quatre jours après le concile.

Peu de momens auparavant, Apocauque étoit allé trouver Cantacuzène, et l'avoit exhorté à prendre la pourpre impériale, en lui disant que cette démarche n'étonneroit personne, qu'il étoit connu de tout le monde que l'Empereur avoit voulu en faire son collègue; il lui offroit ses services. Le grand domestique ne répondit que par des protestations de sa fidélité à l'Impératrice Anne et à ses enfans. Le flatteur voulut insister: Cantacuzène lui ferma la bouche. Apocauque ne se déconcerta pas; il tâcha de faire goûter sa proposition à la mère du grand domestique; elle le repoussa encore plus sévèrement que n'avoit fait son fils. Il s'en inquiéta peu, étant bien sûr que de pareils conseils sont toujours agréables, lors même qu'on les rejette.

Andronic n'avoit vécu que 45 ans; il fut extrêmement regretté. Jamais on n'avoit fait tant de dépenses pour les obsèques d'aucun Empereur. Il fut digne, à plus d'un titre, de l'affection que lui portoient ses sujets. Autant qu'il put, il corrigea les abus qui s'étoient glissés dans les diverses branches de l'administration et dans les tribunaux. Les impôts furent diminués sous son règne. Il étoit humain, compatissant, populaire; l'accès de son trône étoit ouvert à tous indistinctement. Comptant sur l'amour de son peuple, il ne vouloit point de gardes à ses audiences. L'année de

sa mort, il pardonna aux nombreux auteurs d'une conspiration formée contre lui, se contentant de faire quelques reproches aux coupables; un seul fut privé de sa liberté. Il marcha toujours à la tête de ses troupes, et ne rentra jamais que victorieux dans sa capitale. L'âge mûr fit disparoître toutes les erreurs de sa jeunesse, et ne laissa plus apercevoir en lui que de grandes qualités. Son usurpation est presque l'unique reproche qu'on ait à lui faire. Ce prince se confioit tellement à la providence, qu'il négligeoit quelquefois les précautions que dicte la prudence humaine. Il paroît qu'en général les Grecs admettoient une espèce de prédestination, qui ne différoit guère du fatalisme des Musulmans.

JEAN PALÉOLOGUE Ier.

Cantacuzène prit toutes les précautions nécessaires pour conserver le trône à la famille de son ami. Il fit proclamer Empereur Jean son fils aîné, surnommé Calo-Jean, et sut maintenir par son zèle et sa vigilance une tranquillité aussi parfaite dans l'Empire, sous un prince âgé de 9 ans, que s'il ne fût survenu aucune mutation. Ses soins à cet égard furent travestis en crime par Apocauque. Il remplit l'esprit de l'Impératrice et des grands de défiance contre le régent. Le patriarche Jean

éclata le premier ; il présenta au conseil un écrit de la main d'Andronic, par lequel ce prince, étant sur le point d'aller combattre les Serves, l'avoit prié, lui et les évêques, de prendre soin de sa famille pendant son absence. « Il faut, dit-il, » que l'Eglise soit unie à l'Empire, comme l'âme » l'est au corps. Sans cette union, la religion et » l'Etat ne sauroient se soutenir. Je serois cou» pable, si la crainte du travail et des soucis » attachés aux soins du gouvernement me rete» noient dans une lâche inaction. » Il déclara qu'en conséquence il se chargeoit dès ce moment de l'administration conjointement avec l'Impératrice. Cantacuzène, très-étonné d'une concurrence à laquelle il ne pouvoit guère s'attendre, répondit qu'il étoit notoire qu'Andronic lui avoit offert plusieurs fois de l'associer à l'Empire ; qu'il n'avoit jamais décidé rien d'important, sans avoir pris auparavant ses conseils ; qu'en différentes occasions, et surtout en mourant, il lui avoit recommandé de veiller au salut de sa famille ; que pour l'y engager plus efficacement, ce prince lui avoit demandé sa fille en mariage pour le jeune Empereur, et il en prenoit à témoin l'Impératrice. Il prouva que son attachement, son zèle et ses services avoient mérité ces marques d'honneur et de confiance de la part du souverain. Il fit voir que la commission sur laquelle le patriarche ap-

puyoit ses prétendus droits, n'embrassant que la durée de l'expédition de Servie, étoit expirée depuis dix ans; et conclut de tous ces motifs réunis que la tutelle et la régence lui appartenoient (1). Le patriarche, sans répondre à ces raisons, qui étoient pérémptoires, s'empara de l'administration des affaires, et les régit avec Apocauque. Il excommunia ceux qui abandonneroient le jeune Empereur, ou qui causeroient du trouble dans l'Etat, et par là il entendoit désigner ceux qui contesteroient son autorité. Les troupes méprisèrent ses censures. Dès qu'elles apprirent que le patriarche et Apocauque vouloient s'emparer de l'autorité, elles protestèrent qu'elles ne reconnoîtroient d'autre régent que Cantacuzène, qu'elles ne délaisseroient point un si grand homme pour suivre des ambitieux sans mérite, incapables de défendre l'Etat contre ses nombreux ennemis. Un officier de la garde, dans la chaleur qu'occasionnoient toutes ces contestations, tira l'épée contre Apocauque, et les soldats alloient mettre le trésorier en pièces, s'il n'avoit

(1) Quelques auteurs disent que le testament d'Andronic lui avoit déféré l'une et l'autre; mais, en cé cas, comment concevoir la prétention du patriarche, et le silence de Cantacuzène sur un fait aussi décisif? Je le regarde donc comme plus que douteux.

promptement disparu. L'Impératrice craignant pour elle-même, pria Cantacuzène d'apaiser les esprits; ce qu'il fit sur le champ. Apocauque n'en suivit pas moins avec une ardeur, que les obstacles ne faisoient qu'irriter, le projet qu'il avoit osé former de monter au trône, ou d'y placer un sujet qui lui abandonnât toute l'autorité. Cantacuzène fatigué de cet acharnement, et instruit que cet homme dangereux prenoit déjà des mesures pour attenter à sa vie, parut déterminé à quitter les affaires. Il fit prier l'Impératrice d'accepter sa démission ; mais cette princesse, voyant que tous les ordres de l'Empire lui étoient attachés, et craignant une révolte, ne voulut pas la recevoir ; sur ses instances redoublées, et après le serment qu'elle lui fit d'une confiance sans bornes, ainsi que le patriarche d'un dévouement absolu, le régent garda les rênes de l'administration, qu'il partageoit avec l'Impératrice, et ne négligea rien pour se concilier l'estime du peuple et l'affection des soldats. Il paya de ses propres deniers à ceux-ci tout ce qui leur étoit dû; car l'épargne étoit épuisée par les guerres qu'Andronic avoit été obligé de soutenir tout le cours de sa vie, et par les dissipations d'Apocauque et du patriarche, qui avoient prodigué l'or pour se faire des partisans, pendant qu'ils avoient eu le maniement des affaires.

Le régent débuta par un trait de fermeté. Sisman, le fils du dernier roi des Bulgares, s'étoit réfugié chez les Grecs. Le monarque régnant, Alexandre, l'envoya demander, et ne dissimuloit pas que son dessein étoit de le faire mourir. Le conseil se trouva fort embarrassé ; le patriarche proposa de mettre Sisman à Sainte Sophie, et de s'excuser sur l'inviolabilité des asiles. Il espéroit que cet expédient éloigneroit les hostilités dont le roi bulgare menaçoit l'Empire, et une grande partie de l'assemblée s'extasia sur l'adroite politique du patriarche. Cantacuzène, qui avoit gardé le silence, forcé par l'Impératrice de s'expliquer, dit que l'embarras n'étoit pas de trouver une défaite spécieuse, mais bien les moyens de soutenir la guerre qui pourroit en être la suite; qu'il étoit fort aisé de mettre Sisman dans un asile, mais qu'en même temps il faudroit savoir si l'on seroit en état de procurer aussi un refuge aux sujets de l'Empire et à leurs biens contre la fureur des Bulgares. On fit entrer au conseil les ambassadeurs d'Alexandre ; ils montrèrent le traité de paix qu'Andronic avoit fait avec leur maître, et demandèrent ou qu'il fût annulé, ou que Sisman fût remis entre leurs mains. Cantacuzène répondit : « Ce n'est pas la » coutume parmi nous de livrer ceux qui viennent » implorer notre protection. Sisman ne demande

» pas que nous lui rendions le royaume dont il » a été dépouillé ; il nous prie seulement d'a» doucir sa triste situation. Comment pourrions» nous-lui refuser ce foible soulagement ? Per» suadés que ce seroit pour nous une infamie de » trahir un prince qui s'est jeté dans nos bras, » nous combattrons pour sa défense avec toute » l'énergie dont nous sommes capables, et si l'on » nous attaque, au lieu de nous tenir sur la dé» fensive, nous irons avec Sisman au delà du » Danube, nous ferons déclarer les Bulgares qui » lui seront attachés, et peut-être nous parvien» drons à le replacer sur le trône de son père. » Alexandre, qui ne s'étoit pas attendu à une telle réponse, se désista de son insolente prétention.

Ce n'étoit pas au reste le plus dangereux ennemi que Cantacuzène eût à combattre. Les sultans de Lydie et de Carie, informés des agitations intérieures de l'Empire, saisirent cette occasion de se jeter sur son territoire, et firent une descente dans la Chersonèse de Thrace. Le régent courut à eux, les battit deux fois de suite, et les contraignit de repasser la mer. Apocauque profita de son absence pour reprendre la trame de ses complots, et se saisir de l'autorité après qu'il auroit fait assassiner Cantacuzène. La conspiration fut découverte par un des complices, que le moment de l'exécution effraya. Apocauque se

retire aussitôt dans la tour appelée d'Epibate qu'il avoit fait remplir de vivres par précaution. Le régent lui envoie demander si les bruits qui courent sur son compte ont quelque fondement; il répond que la crainte d'être opprimé par la malice de ses ennemis l'oblige de pourvoir à sa sûreté; qu'il conseille à Cantacuzène de profiter de son exemple, de choisir aussi parmi les places fortes dont il dispose, celle qui peut lui servir de retraite dans une disgrace imprévue, et ajoute qu'étant injustement accusé, il ne sortira pas de la sienne. Le régent répliqua qu'il désiroit qu'Apocauque fût innocent; que s'il ne l'étoit pas, il l'exhortoit à détester son crime, à l'expier par ses services, et à ne pas se fier à la force des remparts qui le cachoient. Le rebelle ne se rendant pas à ces exhortations, et les repoussant par des railleries insultantes, le grand domestique fit investir la tour où il se tenoit renfermé. Après qu'il y eut été bloqué pendant quelques mois, Cantacuzène obtint sa grâce de l'Impératrice, à condition néanmoins qu'il sortiroit de Constantinople. Le fier Apocauque, lorsqu'on la lui annonça, répondit qu'il n'en vouloit point, et qu'il sauroit lui-même pourvoir à sa conservation. Il ne tarda pas cependant à s'ennuyer dans sa tour; Cantacuzène y étant entré, comme en passant, en allant à Didymothicos pour les affaires de l'Etat,

Apocauque vint au-devant de lui d'un air affable et témoigna le désir d'une réconciliation. Cantacuzène lui protesta qu'il pouvoit sur sa parole se présenter devant l'Impératrice. En conséquence il alla se jeter à ses genoux, et l'assura par les sermens les plus sacrés, de la sincérité de sa soumission, et de la déférence qu'il auroit toujours pour les ordres du grand domestique. A peine il eut quitté les genoux de la princesse, qu'il se rendit chez le patriarche pour l'animer contre Cantacuzène, en lui disant que ce dernier étoit décidé à le faire destituer, et pour lui proposer contre leur ennemi commun une ligue qui seroit cimentée par le mariage de sa fille avec le fils du prélat. « Il faut, ajouta-t-il, enlever l'Impératrice à Cantacuzène ; c'est le seul moyen » d'abattre celui-ci. La vérité, le mensonge sont indifférens lorsqu'il est question de terrasser un » rival si redoutable. Personne n'a plus d'accès » que vous auprès de la princesse ; faites-lui entendre que le régent veut s'emparer de la couronne à force ouverte, et qu'il commencera » par l'égorger, elle et ses enfans. L'attachement » et le zèle que vous lui avez témoignés depuis » son veuvage, ne lui permettront pas de douter » de la vérité de l'accusation. Si cependant elle » en demandoit quelques preuves, répondez-lui » que le danger est trop urgent pour souffrir au-

» cun délai, que dès les premières informations,
» sa vie ne sera plus en sûreté. Dans le trouble
» dont elle sera saisie, elle va nous ordonner
» d'attaquer le régent. » Malgré les sermens que le patriarche avoit faits à Cantacuzène de n'entreprendre jamais rien contre lui, il entra sans hésiter dans le noir complot d'Apocauque. Ils se donnèrent réciproquement pour gage de leur foi les reliques qu'ils portoient au cou, suivant l'usage des Grecs. Apocauque commença par gagner plusieurs personnages considérables en leur faisant accroire qu'il avoit entendu tenir au régent des discours qui lui supposoient de sinistres intentions contre leur vie ou du moins leur liberté. Trompés par cette imposture, ils jurèrent la perte de celui qu'ils croyoient avoir résolu la leur; s'étant assemblés chez le patriarche, ils convinrent d'aller séparément accuser le grand domestique, afin que l'Impératrice crût plus aisément un avis qu'elle recevroit de tout côté. Mais cette princesse rejeta la calomnie et en témoigna son indignation. Peu s'en fallut que ce contre-temps ne renversât le projet des conjurés. La plupart saisis de frayeur se repentoient de leur démarche et craignoient la vengeance du régent. Apocauque s'efforça de les rassurer, et leur dit qu'après ce premier pas, ils ne pouvoient reculer avec sécurité. Il espéra que le patriarche, qui n'avoit pas

encore parlé, frapperoit des coups plus sûrs. Il sut même engager le beau-père du grand domestique à se porter, conjointement avec le prélat, pour accusateur de son gendre, se tenant assuré que l'Impératrice ne résisteroit pas à de tels témoignages. Effectivement elle en fut affectée, et dit au patriarche qu'elle avoit reçu les mêmes renseignemens de diverses personnes, sans avoir pu se résoudre à y croire, mais que les tenant d'un homme, qui, comblé des bienfaits du régent, devoit être plus porté à l'excuser qu'à l'accuser, elle ne pouvoit plus balancer sur l'opinion qu'elle devoit avoir de sa conduite, déclara qu'elle alloit la faire examiner, et qu'il seroit puni s'il étoit convaincu. Le prélat et le beau-père du régent l'ayant assurée que si elle ne permettoit à leurs partisans de prendre sur le champ les armes, il seroit trop tard pour sauver sa famille, elle ne put retenir ses pleurs, et laissa au patriarche la liberté de faire ce qu'il jugeroit convenable. Aussitôt les conjurés donnent des gardes à la mère et à la famille de Cantacuzène, nomment Apocauque gouverneur de Constantinople, et le chargent du soin de la guerre civile. Il fait emprisonner quelques parens du grand domestique et abandonne leurs biens au pillage; la crainte d'éprouver la même vexation fait fuir les autres. De son côté le patriarche poussa la fureur, et l'abus

de son ministère, jusqu'à promettre le ciel à qui feroit périr Cantacuzène par le poison ou par des maléfices. Le grand domestique, qui étoit à Didymothicos, ayant appris cette révolution, députa vers l'Impératrice pour lui demander des juges devant lesquels il pût se disculper, protestant que si cette justice lui étoit refusée, il se mettroit en état de défense. Des soldats d'Apocauque rencontrèrent les députés, et les emprisonnèrent, après les avoir dépouillés et maltraités. L'Impératrice blâma cette violence, les mit en liberté, et leur fit rendre ce qu'on avoit osé leur enlever. Admis à l'audience, qui leur fut donnée en présence de tout le conseil, ils assurèrent que le régent viendroit se justifier dès qu'il seroit mandé, et offrirent de demeurer en otages, comme garans de l'obligation qu'ils en contractoient de sa part. Apocauque outré de l'impression que faisoit cette offre, y répondit par des invectives outrageantes contre le grand domestique, donna des gardes à ses envoyés, et ordonna au nom de l'Empereur à toutes les villes principales de s'armer contre le rebelle. L'Impératrice effrayée abandonna Cantacuzène, lui manda qu'elle lui ôtoit la régence, et qu'il n'eût pas à sortir de Didymothicos sans une permission expresse, ajoutant qu'il apprendroit bientôt par la voix publique la raison de sa disgrâce. Les amis du

du régent vouloient qu'il prît les armes à l'instant même ; mais il avoit horreur de la guerre civile, et il inclinoit, du moins en apparence, à s'aller mettre entre les mains de l'Impératrice, dans l'espoir que son innocence l'emporteroit sur l'iniquité de ses calomniateurs. On lui fit comprendre sans peine que ce seroit se livrer à la discrétion d'Apocauque, son mortel ennemi. Ses partisans soutinrent qu'il n'y avoit, et pour lui et pour eux, qu'un seul moyen de salut, c'étoit qu'il revêtît la pourpre ; que cette démarche n'étonneroit personne, puisqu'elle ne seroit que l'exécution de la volonté constante qu'Andronic avoit manifestée jusqu'à son dernier soupir. Le grand domestique se rendit. « Persuadé, dit-il, que si je renonce au » gouvernement, comme je l'avois résolu, l'Etat » en souffrira de plus grands maux, je me pré- » cipite, non par cupidité ou par ambition, mais » pour son intérêt et le vôtre, dans un péril » évident. Si quelqu'un parmi vous ne se sent » pas la force de persévérer dans un parti à la » vérité extrême, s'il aime mieux conserver ce » qu'il possède que de se livrer à des espérances » douteuses, il peut se retirer, sans craindre de » perdre mon affection. Au reste je dois vous » déclarer que je punirai très-sévèrement ceux » qui seroient tentés de profiter de nos troubles » domestiques pour se livrer au pillage. » La

proclamation se fit d'une voix unanime. Aussitôt Cantacuzène écrivit aux villes de Thrace et de Macédoine pour leur donner avis de son élection, promettant de récompenser la soumission, et menaçant de punir la résistance. Ces lettres furent reçues avec des sentimens divers dans les différentes villes; le régent y mit par-tout des garnisons. M. Anquetil dit, dans son précis de l'Histoire universelle, qu'on ne peut faire trop d'éloges de ce prince. On sent cependant qu'il auroit besoin de beaucoup d'indulgence en cette occasion; c'est ici une révolte bien caractérisée, que la persécution même de ses ennemis ne peut jamais faire entièrement excuser. Dès qu'on en fut instruit à Constantinople, on enferma sa mère dans un appartement du palais, et on se saisit de tous les biens de l'un et de l'autre. En se faisant proclamer Empereur, Cantacuzène observa de faire nommer avant lui, d'abord l'Impératrice et ensuite l'Empereur son fils. La ville d'Andrinople se divisa sur cette révolution. Les principaux vouloient que Cantacuzène fût reconnu; le peuple s'y opposa. La plupart profitèrent de ces dissentions pour exercer des vengeances particulières. Ils se jetèrent en plein jour dans les maisons de leurs ennemis, et y commirent des brigandages de toute espèce. La ville entière fut pillée; les séditieux ayant offert

au roi des Bulgares de lui livrer la place, il y accouroit à la tête de ses troupes. Elles furent défaites par celles de Cantacuzène, et le roi se vit contraint de demander la paix. Le trouble se communiqua bientôt à toutes les villes de Thrace et de Macédoine, qui s'étoient déclarées pour Cantacuzène. La noblesse lui demeuroit toujours attachée, et le peuple, sous prétexte de fidélité à son prince légitime, massacroit les riches pour s'emparer de leurs biens.

Cantacuzène en prit occasion d'envoyer des ambassadeurs à l'Impératrice, pour la conjurer de mettre fin à une querelle qui ruinoit l'Empire, en l'assurant de ses dispositions à tout sacrifier au bien public, si l'on vouloit lui rendre justice. Ceux qui gouvernoient sous le nom de l'Impératrice, répondirent aux avances de Cantacuzène, par des outrages, mirent ses envoyés en prison, et traitèrent ignominieusement quelques-uns de ses amis. Le Patriarche faisoit courir de toute part, contre lui et ses partisans, des lettres d'excommunication, défendant sous peine d'anathème de lui donner aucun secours. Il fit usage de ce moyen, même avec l'Impératrice. Cette Princesse ayant laissé échapper le regret d'avoir trop légèrement ajouté foi aux ennemis de Cantacuzène, et fait paroître quelque désir de traiter avec lui, le Patriarche en fut informé ; il vint la trouver,

l'effraya de nouveau sur les intentions de Cantacuzène, et lui fit jurer de ne convenir avec ce rebelle, d'aucun arrangement, sans l'avis d'Apocauque et de sa cabale.. Lorsqu'elle eut proféré ce serment indiscret, il prononça contre sa souveraine une sentence conditionnelle d'excommunication, qui devoit avoir son effet dans le cas où elle manqueroit à sa parole. Il ne faut pas s'étonner que des armes dont on faisoit un usage si fréquent et si abusif, aient fini par s'émousser. Instruit de la perplexité de l'Impératrice, Cantacuzène fit encore une démarche pacifique; il lui envoya quelques moines du Mont Athos, pour l'engager à rétablir la tranquillité de l'Empire. Elle n'avoit pas de plus vif désir; mais se croyant liée par les sermens qu'on lui avoit surpris, elle consulta le patriarche et Apocauque: ils gagnèrent un des moines, en lui conférant un archevêché, en confinèrent quelques-uns dans des monastères éloignés, et intimidèrent les autres, qui demandèrent leur congé, sans avoir rien conclu. Le patriarche, pour affermir l'autorité qu'il exerçoit au nom du jeune empereur, le fit couronner; on observa que les assistans, pendant la cérémonie, étoient moins occupés à faire des vœux pour le prince, que des imprécations contre Cantacuzène. Ces cris injurieux, ayant pénétré jusqu'à l'appartement où sa mère étoit détenue,

augmentèrent sa douleur ; on l'y traitoit avec la dernière inhumanité ; on ne lui accordoit pas de feu au plus fort de l'hiver, et dans une maladie dangereuse, on lui refusa un médecin; l'impératrice indignée lui envoya le sien : mais Apocauque défendit qu'on lui donnât aucun remède, et la laissa mourir dans l'indigence.

Cet homme, qui avoit pris le titre de grand duc, et ses partisans qui s'étoient revêtus des premières charges de l'Empire, en exercèrent les droits avec une autorité si absolue, qu'il ne resta plus à l'impératrice ; que le nom et les vains honneurs de sa dignité. La perte de son pouvoir lui fit souhaiter la paix avec plus d'ardeur ; mais ceux qui s'étoient emparés du gouvernement firent paroître devant elle de prétendus espions, qui supposèrent que Cantacuzène en vouloit à ses jours et à ceux de l'empereur, et s'autorisant de ce prétexte, déclarèrent d'avance ennemi de l'état, quiconque oseroit parler d'accommodement. Cantacuzène, n'ayant plus de conciliation à espérer, tâcha d'établir son autorité dans la Thrace, la Macédoine et la Thessalie ; par-tout, il essuya des obstacles. Ses ambassadeurs furent renvoyés avec mépris dans plusieurs endroits; et une foule de soldats et de chefs, même de ceux qui paroissoient lui être le plus attachés, quittèrent ses drapeaux. L'abattement où il vit 1342. 1346.

son armée, lui fut plus sensible que toutes ses pertes ; il harangua ses officiers, ranima leur courage, et leur annonça son projet de recourir au Crâle de Servie avec lequel il avoit toujours été lié. Ce souverain qu'il alla trouver, suivi du petit nombre de troupes qui lui restoient, mit d'abord ses services à un très-haut prix ; il exigea la cession de toutes les villes impériales, depuis Christopolis, ou du moins, depuis Thessalonique jusqu'à la mer. Cantacuzène répondit que, malgré le danger de sa position, danger qu'il ne cherchoit pas à dissimuler, il ne livreroit pas, pour obtenir l'assistance qu'il sollicitoit, une seule des places de l'Empire. Hélène, femme du Crâle, touchée de cette fermeté, assembla les principaux de la nation, et les pria d'interposer leur médiation entre son époux et Cantacuzène; elle leur suggéra un moyen d'arrangement, qui étoit que le Crâle se désisteroit de sa demande, à condition que Cantacuzène ne réclameroit jamais les villes que les Serves avoient enlevées à l'Empire. Le Crâle consentit à ce tempérament ; Cantacuzène fut d'abord inflexible ; les murmures de ses soldats le déterminèrent à l'accepter, et il signa un traité dans lequel se trouvoient encore d'autres clauses accommodées aux circonstances, mais fâcheuses et peu honorables. La faction opposée à Cantacuzène ayant fait d'inutiles efforts

pour traverser cette alliance, suborna plusieurs personnes pour empoisonner ce prince; ce fut encore sans succès. Elle s'en vengea sur quelques-uns de ses partisans, à Constantinople, auxquels on fit souffrir divers supplices; les femmes mêmes ne furent pas épargnées. Une dame de la première qualité subit le honteux châtiment du fouet. Les ennemis de Cantacuzène se permirent d'abuser des pratiques de la religion pour assouvir leur haine. Ceux qui étoient détenus dans les prisons de la capitale ayant demandé à se confesser, on déguisa sous un habit de moine un misérable perdu de débauches, auquel on recommanda d'interroger les pénitens pour découvrir quels étoient les principaux amis de Cantacuzène et leurs desseins. Cet odieux artifice ne procura aucune lumière, et n'eut d'autre effet que l'opprobre qui en rejaillit sur Apocauque et le Patriarche.

Les affaires de Cantacuzène commençoient à prendre une tournure plus favorable. Le Crâle, non content de lui avoir donné des troupes, s'étoit mis en campagne lui-même avec une seconde armée, et avoit forcé la ville d'Edesse qu'il offroit de remettre à son allié. En même temps, la Thessalie reconnut ses lois. Alarmée de ces progrès, l'Impératrice fit offre de plusieurs villes au Crâle pour l'engager à lui livrer le re-

belle, en tout cas à le retenir prisonnier. Il répondit que le don de l'Empire tout entier ne pourroit le porter à une si noire perfidie. Loin de trahir Cantacuzène, ce Prince lui soumit par force ou par composition un grand nombre de places. Ils allèrent ensemble investir celle de Phère. Cantacuzène désirant épargner à ses habitans les calamités d'un siége, chargea une personne de confiance de les engager seulement à le nommer dans les prières et les actes publics avec l'Impératrice et son fils, sans exiger qu'ils reçussent de sa part une garnison. Ils massacrèrent l'envoyé qui leur avoit fait cette proposition, et coupèrent son corps en quatre parties qu'ils placèrent au haut de quatre tours. Ils effrayèrent les assiégeans par cette barbarie, comme ils en avoient eu le dessein. Les Grecs en conséquence supplièrent Cantacuzène de lever ce siége, et il fut contraint de céder à leur volonté bien prononcée à cet égard. Le Crâle alors le quitta en lui laissant quelques troupes. Mais Cantacuzène ne tarda pas à s'apercevoir que ce n'étoit qu'une vaine multitude qui, fatiguée déjà par deux mois de marche, n'avoit d'autre désir que de retourner dans sa patrie. Il résolut d'aller demander au Crâle un secours plus efficace. A peine eut-il annoncé son dessein aux Grecs, qu'ils déclarèrent unanimement que la mort leur seroit moins dé-

sagréable qu'un second voyage en Servie. Ni remontrances ni prières ne purent les vaincre; la terreur en vint à bout. On leur annonça qu'Apocauque et son gendre les attendoient sur le chemin de Didymothicos avec deux grandes armées. Alors ils consentirent à ce que Cantacuzène leur avoit proposé.

Les habitans de Didymothicos menacés d'un siége par les troupes impériales, implorèrent l'assistance d'Alexandre, roi de Bulgarie, en lui promettant que si Cantacuzène ne revenoit point ils livreroient la ville aux Bulgares, quoiqu'ils n'en eussent aucunement l'intention. Alexandre accorda ce qu'on lui demandoit, et trompa ceux qui cherchoient à le tromper. Afin de posséder la place qu'il venoit délivrer, il envoya prier le Crâle de faire mourir Cantacuzène, ou de s'assurer de sa personne. Le prince Serve ayant rejeté avec horreur cette proposition, Alexandre fit investir Didimothycos, sous prétexte de la défendre. Ses habitans prisonniers dans leur ville, y souffroient cruellement de la disette. Si quelques-uns d'entr'eux s'exposoient à sortir, ils tomboient entre les mains des Bulgares, qui les renvoyoient après les avoir dépouillés; et lorsqu'on se plaignoit à leurs chefs de ces violences, ils répondoient que ces pillards appartenoient à l'armée d'Apocauque, laquelle battoit la campagne.

L'épouse du grand domestique, Irène, voyant que de tels auxiliaires n'étoient que des ennemis déguisés, les fit prier de se retirer : le danger, disoit-elle, n'étant plus si pressant. Ils répondirent que les ordres de leur souverain ne le leur permettoient pas. L'annonce d'une armée Turque qui venoit au secours de Cantacuzène et qui étoit déjà rendue à l'embouchure de l'Hèbre, changea tout à coup leurs dispositions. Ils regagnèrent précipitamment leurs montagnes. Celui qui conduisoit la flotte musulmane étoit Amir, le fils du sultan d'Ionie (qui bientôt devint son successeur), et que l'amitié la plus intime attachoit à Cantacuzène. Dès qu'il eut appris l'embarras de sa position, sans en avoir été prié, il arma 380 navires, et vint aborder sur les côtes de Thrace avec 30,000 hommes. Personne n'osant s'opposer à sa descente ni à son passage, il s'avança vers Didymothicos. Irène le pressa en vain d'y entrer ; le froid de l'hiver insupportable à ses soldats accoutumés à un climat plus doux, lui ayant fait perdre assez de monde en peu de temps, il retourna dans l'Asie, en faisant assurer à la Princesse qu'il seroit toujours disposé à revenir dès qu'elle le désireroit.

Cependant Cantacuzène vit la fortune lui sourire une seconde fois. Il quitta la Servie au printemps. Bérée lui ayant ouvert ses portes, plusieurs

autres places et forteresses imitèrent cet exemple, et il leva dans le pays qui s'étoit soumis volontairement, une armée respectable avec laquelle il se présenta devant Thessalonique.

Là, il vit tout à coup ses alliés devenir ses ennemis. Le Crâle, jaloux du bonheur qui, depuis quelque temps, accompagnoit ses armes, refusa de les seconder, disant qu'il étoit désormais assez fort pour se soutenir par lui-même. Apocauque, inquiet aussi de ses progrès, lui députa Synadène, qui avoit changé de parti et s'étoit déclaré contre le grand domestique, pour lui protester avec les plus terribles sermens qu'il n'avoit point de haine contre lui, que la force des circonstances l'avoit entraîné dans cette guerre, et pour savoir de lui-même à quelles conditions il seroit disposé à la terminer. Cantacuzène répondit qu'il désiroit la finir par une action générale, qu'il connoissoit trop Apocauque pour ajouter à ses sermens la moindre confiance; qu'il l'invitoit à venir se mesurer en personne avec lui, au lieu de se tenir à l'écart, tandis qu'on se battoit pour son seul intérêt. Cette assurance ébranla les chefs de l'armée; ils pressentirent qu'à la fin la supériorité des talens de Cantacuzène fixeroit la fortune sous ses drapeaux; et tandis qu'elle sembloit encore incertaine, ils crurent qu'il étoit à propos de tenter

un arrangement, et s'en ouvrirent en plein conseil. Apocauque écarta cette proposition, en disant que les prétentions réciproques étoient trop opposées pour qu'on pût espérer un rapprochement. A force de promesses et de présens, il gagna enfin le Crâle. Ce prince tendit plusieurs piéges à Cantacuzène pour l'attirer en Servie, où il comptoit l'arrêter ; mais ce dernier, instruit de ses engagemens secrets avec Apocauque, ne voulut pas sortir de Bérée. Alors le roi serve se déclara ouvertement pour l'Impératrice; car c'étoit sous le nom de cette princesse que combattoient les ennemis du nouvel Empereur. Apocauque fit d'inutiles tentatives pour engager les habitans de Bérée à lui livrer son rival, et ensuite pour le faire assassiner. Celui qu'il avoit chargé de cet attentat, et qui devoit lui tirer une flèche empoisonnée, en ayant trois fois manqué l'occasion par des accidens extraordinaires, qui étoient peut-être des effets de sa frayeur, crut qu'un bras invisible protégeoit le grand domestique, et lui confessa son crime. Cantacuzène, loin de l'en punir, défendit de le lui reprocher, et récompensa même son repentir.

Depuis son retour de Servie, ce prince avoit appris ce qu'Amir avoit fait pour lui en son absence ; il s'empressa de le remercier et de l'appeler à son secours. Tandis que le Musulman,

se disposoit à y voler, l'Impératrice lui envoya des ambassadeurs pour solliciter son alliance; il ne voulut pas même accepter ses présens, et répondit que l'amitié lui imposoit l'obligation d'aider Cantacuzène de toute sa puissance. Il vint effectivement débarquer près de Thessalonique. Ses soldats en désolèrent d'abord tous les environs. Le grand domestique dépêcha vers lui pour le prier d'épargner le territoire des Serves, et en le faisant savoir au Crâle de Servie, il lui manda : « L'infidélité, dont vous avez usé envers moi, » n'a pas effacé de mon esprit le souvenir de vos » bienfaits antérieurs, et je suis très-aise de » vous donner ce témoignage de reconnoissance » et d'affection. »

Ayant laissé le commandement de Bérée à son fils Manuel, âgé de vingt ans, qui l'avoit accompagné dans presque toutes ses expéditions, et qui avoit déjà la science d'un général et la maturité de la vieillesse, il alla joindre Amir avec l'élite de ses troupes. Leur première opération fut de sommer Thessalonique d'ouvrir ses portes à Cantacuzène. La ville se divisa en plusieurs factions. Ceux qui tenoient en apparence pour l'Impératrice, et dont l'unique but étoit de dépouiller les riches, prirent le nom de *zélés*. Leur faction, composée de populace, et animée par quelques ambitieux, fut la plus forte. Elle massacra plu-

sieurs partisans de Cantacuzène, et exerça sur leurs restes inanimés des horreurs dégoûtantes; elle en mutila d'autres qu'elle chassa ensuite de la ville, afin qu'ils allassent attester par leur supplice au grand domestique l'aversion qu'on lui portoit dans cette place. Amir vouloit l'attaquer de vive force et par terre et par mer. Cantacuzène s'y opposa par respect pour les reliques de Saint Démétrius qui se trouvoient dans son enceinte. Tandis que ses armes la tenoient bloquée, il partit avec Amir pour réduire le pays environnant. Quelque temps auparavant, un de ses généraux lui avoit soumis l'Etolie, la Locride et l'Acarnanie.

Malgré ces succès, Amir et lui envoyèrent chacun un ambassadeur demander la paix à Constantinople. Apocauque reçut honorablement celui du turc, voulant se concilier les bonnes grâces de son maître. Mais le député de Cantacuzène fut traité avec la dernière barbarie. On lui coupa les cheveux, la barbe, le nez; on lui cassa les jambes, et on le traîna en cet état par la grande place; puis on le renferma. Il fut massacré peu après dans une émeute populaire. Apocauque s'étoit porté à ces violences pour rendre impossible à l'Impératrice l'accommodement qu'elle auroit désiré. Cantacuzène se vengea par de nouvelles conquêtes. Elles redoublèrent les

alarmes de la cour de Constantinople. L'Impératrice obligée de soutenir une guerre qui lui déplaisoit et qui la ruinoit, eut recours au roi des Bulgares, dont elle ne put obtenir une promesse d'assistance qu'en lui livrant les neuf villes qui formoient la province de Rhodope. Encore, lorsqu'il en eut été mis en possession, déclara-t-il qu'il ne pouvoit agir en faveur de sa nouvelle alliée, tandis que les Turcs seroient dans la Thrace. Pour lever l'obstacle qui l'empêchoit d'accomplir le traité, on voulut engager Amir à se retirer, en lui offrant une somme considérable. Ce premier moyen ayant échoué, on en essaya un autre qui réussit : on parvint à séduire les principaux officiers turcs, qui déclarèrent à leur prince qu'ils étoient las d'une guerre si longue, et qu'ils vouloient retourner dans leur patrie. Amir, n'ayant pu amener ses officiers à d'autres sentimens, et pressé de jour en jour par leurs instances de hâter son départ, se vit contraint d'annoncer cette triste nouvelle à son ami. Cantacuzène lui conseilla d'envoyer une seconde ambassade à Constantinople pour y proposer un arrangement. Le conseil accueillit les députés par de froides railleries. Ils répliquèrent avec tant de fermeté qu'on crut n'avoir rien de mieux à faire que de faciliter la reretraite de ces fiers Musulmans. En conséquence on leur proposa des vivres, des vaisseaux et beau-

coup d'argent, s'ils vouloient l'effectuer. Amir, après en avoir conféré avec Cantacuzène, accepta la proposition, moins pour le besoin qu'il avoit de ces secours, que pour affoiblir le parti d'Apocauque en lui enlevant une partie de ses richesses et de ses forces navales. Le prince turc promit de revenir sans tarder.

Il ignoroit que sa présence alloit être nécessaire dans ses propres Etats. Dès le commencement des troubles, l'Impératrice, pour enlever à Cantacuzène l'appui d'Orcan, Empereur des Turcs, et celui d'Amir, avec lesquels on connoissoit ses liaisons, avoit réclamé les bons offices du pape Clément VI contre les ennemis du nom chrétien. S'il parvenoit à l'en délivrer, elle promettoit obéissance à l'Eglise romaine. Cette promesse étoit un moyen presque assuré de tout obtenir du Saint Siége. Clément publia une croisade contre les Turcs et principalement contre ceux qui étoient dans l'armée de Cantacuzène. Il fournit lui-même quatre galères. Les Vénitiens, le roi de Chypre, les chevaliers de Rhodes, le duc de Naxos se liguèrent avec lui, et de leurs forces réunies composèrent une petite flotte. La direction de la guerre fut confiée à Henri, évêque de Négrepont, qui avoit le titre de patriarche (latin) de Constantinople. Les croisés, ayant appris qu'Amir venoit de retourner en Asie, firent voile

vers

vers Smyrne, place importante qui lui appartenoit. Ils l'attaquèrent par terre et par mer, la prirent d'assaut, et y firent un effroyable massacre des Musulmans. Amir, qui avoit été surpris par leur célérité, n'avoit pas eu le temps de pourvoir à sa défense. Ce fut là au reste tout le succès de cette croisade. Elle n'empêcha pas Orcan de faire passer dans la Thrace trois mille Turcs qui la ravagèrent. Cette diversion fut avantageuse à Cantacuzène. Après le départ d'Amir, il s'étoit vu investi par trois armées. Le Crâle s'étoit avancé d'un côté, Alexandre, roi des Bulgares, de l'autre, et Apocauque s'étoit embarqué pour les joindre. Le bonheur et la prudence du grand domestique dissipèrent cet orage qui sembloit devoir l'abîmer sans retour. Le Crâle, à l'invitation de l'Impératrice, alla combattre les Turcs envoyés par Orcan. Il donna dans un piége qu'on lui tendit, fut défait, et en conçut tant de dépit qu'il se retira sans vouloir prendre désormais aucune part aux troubles qui divisoient les Grecs; Cantacuzène fit aussitôt alliance avec les Turcs qui avoient battu le Crâle, et fortifié par eux, alla chercher Alexandre. Ce prince, qui étoit dans la basse Thrace, ne se croyant pas en état de résister à une armée devenue supérieure à la sienne, passa l'Hèbre en désordre, et retourna dans ses Etats, après avoir fait la paix avec Can-

tacuzène et contracté l'engagement de garder la neutralité.

Délivré de ces deux ennemis, ce dernier pensa tomber sous les coups de la trahison. Il avoit donné à un officier, nommé Montmitzile, quelques troupes pour faire le dégât aux environs d'Andrinople, et forcer par ce moyen la campagne à se soumettre. Celui-ci porta le ravage et la rigueur au delà des ordres qu'il avoit reçus. Il fit de si grands progrès dans ses courses, et augmenta tellement le nombre de ses soldats, que l'Impératrice lui fit proposer le titre de despote, s'il vouloit se ranger sous ses drapeaux. Montmitzile dont toute la vie n'avoit été qu'une suite de trahisons, qui l'avoient contraint de se réfugier successivement chez les Serves, les Bulgares et dans l'armée où il étoit actuellement, accepta les offres qu'on lui faisoit, et promit de faire périr le grand domestique. Pour en trouver l'occasion, il ne s'écartoit jamais du camp. Un jour que Cantacuzène, ayant envoyé ses troupes chercher des vivres, y étoit demeuré avec les gens de sa suite, le perfide, à la tête de sa cavalerie, fondit tout à coup sur lui. Cantacuzène se défendit avec un sang-froid intrépide, et parvint à faire sa retraite en lieu sûr. Montmitzile lui témoigna depuis un feint repentir, et l'embarrassa beaucoup ; car il étoit également dangereux et de se réconcilier

avec lui, et de vouloir s'en venger. Le grand domestique choisit, ou du moins feignit de choisir le premier de ces deux partis. Il donna le titre de sébastocrator à celui qui avoit tenté de l'assassiner. Montmitzile, peu reconnoissant, voulut se procurer l'indépendance, et prit indifféremment à l'Impératrice et à Cantacuzène toutes les places dont il put s'emparer; le nombre n'en fut pas considérable. La fortune parut alors s'attacher uniquement à Cantacuzène. Il fit, avec le secours d'Orcan, de nouvelles conquêtes dans la Romanie et la Chersonèse, et s'avança jusqu'aux murs de Constantinople, sans attaquer néanmoins la ville. Amir revint le trouver avec une nombreuse cavalerie; ils allèrent chercher Montmitzile, qui, n'ayant que quatre mille hommes, essaya de désarmer Cantacuzène en lui demandant grâce, et l'assurant pour l'avenir d'une inviolable fidélité. Ces protestations n'arrêtèrent point la marche des troupes. Elles joignirent Montmitzile près de Mygdonia, dans la Macédoine. Malgré l'extrême infériorité de ses forces, son armée fut invincible tandis qu'il put combattre; mais dès qu'il eut péri dans la mêlée, elle demanda qu'on fît cesser le carnage et posa les armes.

La fortune de Cantacuzène le débarrassa presqu'au même moment du plus constant de ses ennemis. Apocauque faisoit arrêter successivement tout ce

qui lui étoit suspect. Les prisons étant plaines il en faisoit construire une nouvelle dans l'enceinte du vieux palais bâti par Constantin, où l'on pratiqua plusieurs cachots qui n'avoient que six pieds en carré. L'ouvrage touchoit à sa fin ; un jour qu'il l'alla visiter, quelques prisonniers ayant brisé leurs liens, l'assommèrent avec les outils mêmes qui servoient à la construction de l'édifice. Ils délivrèrent aussitôt leurs compagnons d'infortune, dont le nombre s'élevoit à deux cents, et tous ensemble se mirent en défense. Cette petite troupe fit à l'Impératrice des propositions d'accommodement, et elle inclinoit à les accepter; mais la veuve d'Apocauque lui arracha la permission de venger son mari, arma et stipendia une foule innombrable de populace, qui massacra tous ces prisonniers. Plusieurs s'étoient sauvés dans une église. La sainteté du lieu n'arrêta pas la fureur des meurtriers. Le sanctuaire et l'autel furent inondés de sang. On pilla l'église, un monastère dont elle dépendoit, et le palais dont on enleva jusqu'aux portes. Un fils d'Apocauque, nommé Jean, n'eut pas un sort plus heureux que son père. Chargé du gouvernement de Thessalonique, il avoit toujours détesté la faction des zélés, et leurs barbaries. Après en avoir fait mourir le chef, il avoit envoyé offrir à Cantacuzène de lui livrer la ville. La plupart de ses

habitans étoient d'avis des conditions qu'il avoit stipulées à cet égard. Mais le parti des zélés qui avoit paru éteint dans le sang de son principal soutien, se ranima, se grossit, le contraignit de se sauver dans la citadelle avec ses partisans, l'y assiégea, le prit et le précipita du haut des murailles. Sa tête coupée fut portée dans toute la ville, afin d'effrayer ceux qui seroient encore tentés de se déclarer pour Cantacuzène.

A l'instant, où celui-ci sembloit pouvoir se livrer à de plus flatteuses espérances, il se vit assailli de périls de tous genres. Le Crâle, dont la réconciliation avoit paru de bonne foi, entra subitement dans la Macédoine, s'empara de la ville de Phère, et se fit proclamer Empereur. Les affaires d'Amir le rappelèrent en Asie, et son départ affoiblit extrêmement l'armée de Cantacuzène, à laquelle il avoit amené vingt mille chevaux. Enfin un de ses lieutenans généraux passa du côté de l'Impératrice, et cette princesse employa contre lui le poison et l'assassinat. Il échappa néanmoins à tous ces dangers qui hâtèrent même son élévation. La découverte des complots formés contre sa vie, lui fit sentir qu'il devoit, pour sa sûreté, frapper le dernier coup; et consommer son usurpation par la prise de la capitale.

Etant convenu avec les nombreux amis qu'il 1347.

avoit dans la ville du jour où ils lui ouvriroient la porte dorée, il vint s'y présenter à la tête de ses troupes, auxquelles il défendit de commettre le moindre désordre, et entra sans résistance. Il envoya proposer un arrangement à l'Impératrice qui refusa d'abord de rien écouter. Ayant redoublé les gardes de son palais, elle implora les secours des habitans de Galata, qui vinrent à l'heure même sur des vaisseaux. Une grande foule de peuple et quelques soldats de Cantacuzène s'étant assemblés sur le rivage pour s'opposer à leur descente, ils se retirèrent. L'Impératrice déchue de cette espérance, et cédant aux sollicitations de son fils, alors âgé de quinze ans, qui la supplioit de ne pas se roidir envain contre la nécessité, consentit enfin aux propositions du vainqueur. Il fut arrêté qu'il y auroit des deux côtés une amnistie générale; que Cantacuzène gouverneroit seul pendant dix ans; qu'ensuite l'autorité seroit partagée entre les deux Empereurs.

JEAN PALÉOLOGUE Ier. *et* CANTACUZÈNE.

Cantacuzène continua de se montrer le plus modéré des usurpateurs. Il sut contenir ses soldats qui vouloient, en entrant à Constantinople, y exercer ce qu'on appelle les droits de la victoire, et reprit sévèrement ceux qui se présen-

tèrent devant le palais de l'Impératrice, pour en forcer la garde et le piller. Son aspect, malgré sa respectueuse contenance, ayant paru intimider la princesse, il n'oublia rien pour la rassurer, et pour preuve de son attachement à la famille impériale, lui proposa le mariage de sa fille avec le jeune Empereur; la proposition fut acceptée, et la réconciliation parut sincère. Cantacuzène voulut que ceux qui avoient suivi l'un ou l'autre étendard, prêtassent le serment aux deux Empereurs; la plupart de ses amis s'y refusèrent d'abord. Il les y contraignit par sa fermeté; il n'en témoigna point contre ceux qui avoient profité des troubles pour s'enrichir aux dépens du public, du trésor impérial et même des joyaux de la couronne. Sous un souverain encore enfant, gouverné par une princesse plus attentive à sa sûreté personnelle qu'au bien de ses sujets, tout avoit été au pillage. La veuve d'Apocauque, entr'autres, étoit sortie de Constantinople avec d'immenses richesses. Tel étoit le dénuement où l'on se trouvoit réduit, que pour le mariage et le couronnement de la jeune Impératrice, on fut obligé d'employer de faux diamans, et que le banquet nuptial fut servi dans de la vaisselle de terre et d'étain. Les auteurs de la déprédation ne craignoient pas de dire que leur dessein avoit été de ne rien laisser à Cantacuzène. Cependant il ne

les soumit à aucune peine, ni même à la restitution. Il ordonna seulement de rendre les héritages usurpés depuis le commencement de la guerre. Les uns attribuoient cette conduite à sa modération, les autres à la timidité de sa politique. Quelqu'en fût le motif, il répara d'ailleurs, autant qu'il étoit possible, les malheurs de l'Etat.

Depuis la mort d'Apocauque, le patriarche désespérant de voir terminer à son avantage la guerre civile qu'il avoit excitée et jusqu'alors fomentée, avoit songé à regagner Cantacuzène, et en conséquence exhorté l'Impératrice à la paix. Anne, surprise de ce changement, s'imagina qu'il avoit été gagné, et résolut de le faire chasser de son siége patriarcal. Ne pouvant l'inquiéter pour sa conduite politique, à cause de l'amnistie, elle l'attaqua sur sa conduite religieuse; et pour le perdre, n'imagina rien de plus expédient que de se déclarer en faveur de Palamas et de ses sectateurs les quiétistes du Mont Athos, que le patriarche avoit condamnés. Elle-même, en conséquence de cette condamnation, tenoit Palamas enfermé, comme un dangereux novateur. Changeant tout à coup de conduite, elle lui accorde sa bienveillance, approuve ses rêveries, se conduit par ses conseils, et déclare une guerre ouverte au patriarche. Le clergé du second ordre se prononça contre les nouveautés qu'elle essayoit

de reproduire. Les évêques plus complaisans, du moins la plupart, les adoptèrent, tinrent un concile dont l'entrée fut interdite au patriarche et à ses défenseurs, et néanmoins le condamnèrent par défaut. Il fut déposé pour avoir anathématisé Palamas et sa doctrine. Le soir même, Anne donna un festin aux Pères du concile. La joie y fut grande, et le patriarche l'objet des railleries de tous les convives. C'est au milieu de la fête, vers la fin de la nuit, que Cantacuzène étoit entré dans la ville. La révolution ne fut d'aucune utilité au patriarche. On l'avoit mis en prison; Cantacuzène donna la liberté à tous les détenus, et ne retint que lui. Il l'alla voir néanmoins, et lui proposa de le faire juger de nouveau. Mais le Pontife convaincu sans doute que ses ennemis, qui devoient être les arbitres de son sort, le condamneroient une seconde fois, après avoir d'abord accepté l'offre qu'on lui faisoit, se rétracta presque aussitôt. On assembla un autre concile; il refusa d'y comparoître, et sa destitution fut confirmée. Cantacuzène qui avoit des obligations à Palamas, et qui se sentoit d'ailleurs du penchant pour ses mystiques absurdités, auroit voulu l'élever au patriarcat; le clergé, ainsi que le peuple, y étant trop ouvertement opposés, il se contenta d'y faire nommer un de ses sectateurs, Isidore, que ses opinions avoient fait destituer d'un autre

siége épiscopal. Cette élection causa un schisme dans l'Eglise de Constantinople.

Des affaires plus sérieuses réclamèrent les soins de Cantacuzène. Le Crâle de Servie ne s'étoit pas contenté de prendre Phère et plusieurs autres villes dans la Macédoine ; il avoit corrompu les principaux habitans de Bérée, et en avoit fait chasser Manuel, un des fils de Cantacuzène. L'Empereur assembla tous les ordres de l'Etat, et leur fit entendre qu'il avoit besoin d'un subside, sans toutefois en former la demande expresse, aimant mieux voir les peuples se l'imposer eux-mêmes, que de l'exiger d'autorité. L'assemblée entière convint de la nécessité d'une taxe nouvelle pour subvenir aux besoins pressans de l'Empire, excepté néanmoins les marchands et les financiers. Les publicains désiroient la guerre ou la continuation des troubles, afin que les occupations de l'Empereur ne lui laissassent pas le temps de songer à leur faire rendre compte de leurs malversations. Ne se bornant pas à refuser des secours indispensables, ils aigrissoient l'esprit de l'Impératrice Anne contre les officiers qui ne s'étoient pas déclarés pour elle pendant le cours des dissentions civiles. Ceux-ci s'en aperçurent à l'indifférence que leur témoigna la Princesse, et en conçurent de l'inquiétude. Cantacuzène la dissipa en les assurant de toute sa protection,

et en leur faisant espérer même que les froideurs dont ils se plaignoient n'auroient pas de suites.

Quelques brouillons cependant ne jugèrent pas à propos de se fier à ses promesses. Ils engagèrent Mathieu son fils aîné à s'emparer de Didymothicos, d'Andrinople, de quelques autres places voisines, et à s'en composer un petit Etat, où ils vivroient sous sa domination. Pour lui inspirer cette révolte, ils prétextèrent le besoin qu'il avoit de se ménager un asile contre le jeune Empereur, dans le cas où ce Prince parviendroit à ranimer son parti. Ils n'entendoient point, disoient-ils, le porter à un soulèvement contre son père. Il devoit au contraire lui protester qu'il ne formoit aucune prétention sur l'Empire, et que son objet unique étoit de se prémunir contre leurs communs ennemis. Mathieu s'abandonnant à leurs conseils, s'assura des places qu'ils lui avoient indiquées, et supplia son père de lui en laisser le gouvernement, offrant de reconnoître qu'il les tenoit comme vassal de l'Empire. Cantacuzène vivement affligé de cette démarche, envoya son épouse représenter à leur fils les suites funestes qui en alloient résulter. Elle parvint sans beaucoup de peine à lui faire abandonner un projet odieux.

La joie que lui causa le succès de cette négociation fut bientôt troublée par une maladie con-

tagieuse qui lui enleva le plus jeune de ses fils ; et qui désola presque tout l'Univers connu, pendant cette année et la suivante. Cantacuzène nous en a laissé une effrayante description. Cette peste l'une des plus terribles dont l'histoire ait conservé le souvenir, née en Scythie, s'étendit dans la Thrace, la Grèce, l'Asie, l'Afrique, la Sicile, l'Italie, l'Allemagne, la France, l'Angleterre, et à peu près dans toutes les îles. Quelques-uns en mouroient dès le jour où ils en étoient frappés, et d'autres à l'instant même. Elle n'épargnoit ni les animaux domestiques, ni le bétail. Mathieu Villani, continuateur de l'excellente histoire de Florence, commencée par Jean son frère, dit que les trois cinquièmes de cette ville y succombèrent. Un autre écrivain assure que la mortalité fut si grande à l'Hôtel-Dieu de Paris, que pendant long-temps il en sortoit chaque jour plus de cinq cents cadavres, qui étoient voiturés au cimetière des Innocens.

Le Crâle de Servie ne vit dans un si épouvantable fléau qu'un moyen de s'agrandir. Avec une poignée de soldats qui en étoient réchappés, il n'eut qu'à se présenter aux portes des villes de la Macédoine pour se les faire ouvrir. L'Empereur n'étoit pas en état de s'opposer à ses conquêtes. L'épuisement de ses forces ne l'empêcha pas cependant de réduire la ville de Médée sur le Pont-

Euxin, la seule de toute la Thrace qui refusât de le reconnoître. Il marcha ensuite contre un parti de Turcs qui s'étoient jetés sur cette province, défit les uns plus par adresse que par la force, et contraignit les autres de repasser la mer. 1348. 1354.

Les Génois de Galata voulurent aussi profiter de la foiblesse de l'Empire pour en arracher quelques lambeaux. L'Impératrice Anne avoit ressaisi les îles de Phocée et de Mitylène dont ils s'étoient emparés pendant la guerre civile ; et malgré le traité de paix qu'elle fit avec eux, ils avoient pris depuis l'île de Chio. Anne et Cantacuzène s'étoient réciproquement efforcés de les mettre de leur côté. Les Génois s'étoient donnés alternativement à tous deux, faisant toujours payer bien cher leurs services. Quelquefois même ils avoient vendu leur neutralité. Leur ambition croissant avec leur fortune, ils entreprirent d'enlever aux Grecs l'empire de la mer. Ils demandèrent à Cantacuzène le terrain qui étoit entre la citadelle de Galata et Constantinople, sous prétexte d'y bâtir, mais en effet à dessein de fortifier leur faubourg de manière à le rendre imprenable, et à protéger efficacement leurs vaisseaux. Ayant éprouvé un refus, ils prirent de force ce qu'ils demandoient, attaquèrent les Impériaux de leur quartier, incendièrent leurs maisons pendant la

nuit, et brûlèrent les vaisseaux qui étoient dans le port et aux environs. Ensuite ils parcoururent les côtes et mirent tout à feu et à sang. Cantacuzène qui étoit malade à Didymothicos se fit transporter à Constantinople. Les marchands accoururent en foule au palais le supplier d'arrêter ces brigandages, offrant alors de contribuer aux frais de la guerre. Le prince leur répondit : « Vous eussiez été à l'abri des pertes » que vous venez d'éprouver, si vous ne m'eus- » siez pas refusé les moyens d'équiper une flotte. » Cependant il accepta leur proposition, et fit construire des navires. Les Génois parurent se repentir de leur agression, et demandèrent la paix. L'Empereur y consentit parce qu'ils restitueroient l'espace qu'ils avoient enclos de murailles, et démoliroient les fortifications qu'ils y avoient élevées depuis leur révolte. Les Génois rejetèrent ces conditions et recommencèrent les hostilités avec plus de fureur qu'auparavant. Ils élevèrent sur le plus grand de leurs vaisseaux une machine qui lançoit par dessus les murailles de Constantinople des pierres si énormes que les toits des maisons en étoient écrasés. Quelques-uns mêmes des assiégeans avoient déjà posé des échelles pour s'emparer des courtines : les Grecs se défendirent avec courage, repoussèrent tous les assauts, brisèrent la redoutable machine,

dont la chute tua le plus grand nombre de ceux qui étoient dans le vaisseau. Les Génois instruisirent leur république de ce qui se passoit, et la pressèrent de les secourir. Cependant après quelques autres actes d'hostilité, ils se décidèrent à solliciter un arrangement, et à souscrire à la clause qu'ils avoient rejetée jusqu'alors. En même temps, il leur arriva des députés de Gênes qui leur ordonnèrent de la part du gouvernement de terminer cette guerre, en donnant pleine satisfaction à l'Empereur. Ils envoyèrent en conséquence une ambassade à Constantinople l'offrir à Cantacuzène. Ce prince apaisé par leur démarche répondit qu'il s'étoit armé pour soutenir la dignité de l'Empire, et non pour disputer un terrain aussi peu important que celui qu'ils avoient envahi; pour les en convaincre, il déclara le leur abandonner, se contentant d'exiger qu'ils ne s'en servissent point pour nuire à l'intérêt de l'Etat. Il fut en outre stipulé que l'île de Chio retourneroit à l'Empire, toutefois après que les Génois en auroient joui dix ans, moyennant une redevance modique; car ces marchands n'oublioient jamais les intérêts pécuniaires dans leurs arrangemens politiques.

Cette affaire étoit à peine terminée, que le Quiétisme en suscita une non moins sérieuse à Thessalonique. Le patriarche avoit élevé le chef

de la secte, Grégoire Palamas, à l'archevêché de cette ville ; les habitans lui en refusèrent l'entrée, et brûlèrent publiquement les lettres de recommandation que l'Empereur y avoit écrites en sa faveur. On apprit en même temps que le Crâle de Servie mettoit en œuvre et la force et la séduction pour se rendre maître de la place. Cantacuzène y vint avec un gros corps de Turcs. Les Thessaloniciens n'osèrent résister à une si redoutable escorte : ce prince parvint à calmer les troubles dont la ville étoit remplie. Il surprit ensuite, et emporta par escalade Bérée qui étoit occupée par les Serves, et prit de la même manière Edesse, toutes deux dans la Macédoine. Il ne voulut pas que dans l'une ni dans l'autre les habitans fussent traités avec la sévérité qu'autorisoient les lois de la guerre. Un grand nombre d'autres villes qui avoient autrefois appartenu à l'Empire et qui étoient actuellement au pouvoir des Serves, Scopia même devenue leur capitale, se soumirent volontairement. Le Crâle intimidé demanda une entrevue à Cantacuzène, et obtint la paix à des conditions plus avantageuses que sa situation ne lui permettoit d'espérer. Néanmoins ses courtisans qui ne la vouloient pas, blâmèrent le traité qu'il avoit conclu, l'engagèrent à ne s'y pas tenir, et à négocier une alliance avec le jeune Empereur, qui ne cherchoit qu'un

prétexte

prétexte et une occasion de rompre avec Cantacuzène. Le Crâle saisit cette idée, fit dire à l'Empereur qu'il avoit changé de résolution, et dès le lendemain reprit les armes; ses intelligences, plutôt que son épée, lui firent ouvrir les portes d'Edesse. Il mit le feu à plusieurs quartiers, et chassa la plupart des habitans, dont il appréhendoit une insurrection. Cantacuzène qui venoit de renvoyer les Turcs, ne se sentoit pas assez fort pour l'attaquer; l'hiver d'ailleurs étoit commencé; en conséquence il se rendit à Constantinople pour y faire de nouvelles levées. En partant, il recommanda au jeune Empereur qu'il laissoit à Thessalonique de se défier des insinuations du Crâle qui ne négligeroit rien pour le séduire et l'entraîner à quelque parti extrême qui pourroit lui être préjudiciable.

Pendant qu'il faisoit des préparatifs pour la prochaine campagne, Cantacuzène assembla un concile, qu'il promettoit depuis long-temps, pour terminer la querelle qui s'étoit élevée à l'occasion des Palamites; mais il n'y appela qu'une partie des évêques de Thrace, et seulement ceux qui favorisoient le Quiétisme. Grégoras fit sur ce sujet des remontrances qui ne furent pas écoutées. Il se démit alors de sa place de garde des chartes de l'Eglise, et prit le froc, pour montrer qu'il renonçoit à la cour et à toutes ses faveurs. Can-

taçuzène fit l'ouverture du concile par un discours dans lequel il déclama vivement contre Barlaam, et qu'il finit en disant qu'il falloit souscrire à la condamnation de ce dénonciateur de Palamas, ou être condamné avec lui. La dispute fut très-animée, et on ne sauroit décider de quel côté on fit paroître plus d'emportement. Grégoras défendit avec chaleur la cause des catholiques; ce fut celle de leurs adversaires qui triompha. Les Palamites dressèrent comme ils voulurent les actes de ce concile, et l'Empereur les porta lui-même sur l'autel, cérémonie extraordinaire et jusqu'alors inconnue.

Cantacuzène voulant terminer cette affaire à l'avantage du quiétisme, suspendit toutes les autres jusqu'à ce qu'elle fût décidée. Il différa de marcher contre le Crâle, et de réprimer les Génois, qui sans égard pour le traité tentoient tous les jours quelque nouvelle entreprise. Voulant envahir tout le commerce, ou se faire payer un tribut par les autres nations, ils s'étoient emparés du détroit de la Propontide et du Bosphore de Thrace, et fermoient ainsi l'entrée du Pont-Euxin et de la mer Égée. Les Vénitiens aussi adonnés que les Génois au commerce, n'étoient pas disposés à souffrir un tel joug. Après s'en être plaints inutilement, ils armèrent une flotte de quatorze navires, qui attaqua dans le port

d'Aulide, près de l'île d'Eubée, celle de Gênes égale en nombre, lui prit dix galères, et vint assiéger Galata. Les deux nations recherchèrent l'Empereur. Il répondit que l'état de ses affaires lui commandoit la neutralité, et refusa généreusement l'argent que Gênes lui offrit pour qu'il ne favorisât pas sa rivale. Les Génois s'imaginant néanmoins qu'il avoit protégé leurs ennemis, insultèrent Constantinople, ce qui le jeta dans le parti des Vénitiens. Il réunit sa flotte à la leur, et Galata fut assiégée par terre et par mer. On y lança une si grande quantité de feu Grégeois, que presque toutes les maisons furent brûlées. On devoit le lendemain donner un assaut général; l'amiral vénitien Pisani, ayant reçu avis de sa république, que soixante-dix navires étoient partis de Gênes pour secourir Galata, se retira en déclarant à l'Empereur qu'il en avoit reçu l'ordre. L'attaque du côté de la terre n'en fut pas faite avec moins d'ardeur par les Grecs, mais elle ne réussit pas.

La flotte Génoise tomba en passant sur la ville d'Héraclée dans la Thrace, dont les habitans avoient tué deux de ses matelots; les soldats qu'elle portoit l'attaquèrent avec fureur, la prirent d'assaut, quoiqu'elle eût reçu des renforts, et après l'avoir pillée y mirent garnison, et emmenèrent à Galata les principaux citoyens avec leurs femmes.

L'Empereur mit sa capitale en état de défense; et envoya des troupes aux villes maritimes du Pont-Euxin. Une seule, Sozopolis, refusa d'en recevoir, et en fut punie presque aussitôt; les Génois s'en rendirent aisément les maîtres, et en emportèrent toutes les richesses. Les Vénitiens revinrent accompagnés des Catalans; ils avoient comme leurs ennemis soixante-dix navires. Pisani les commandoit encore; malgré les sollicitations de Cantacuzène qui le pressoit de hâter son arrivée, il employa beaucoup de temps à parcourir les îles de l'Archipel. Enfin il vint mouiller à celle du Prince dans le voisinage de Constantinople; les vaisseaux Génois étoient presque vis-à-vis, à Chalcédoine; un vent qui s'éleva tout-à-coup, poussant les Vénitiens sur eux, engagea le combat malgré les uns et les autres. Les Génois furent défaits, perdirent dix-huit galères, et eussent perdu le reste, dit Cantacuzène, si l'on avoit voulu les attaquer le lendemain. La pusillanimité de Pisani les sauva, et son entêtement fit manquer son expédition. Il quitta un bon mouillage pour en aller prendre un qui n'étoit pas sûr, sans vouloir écouter aucun avis à ce sujet. Une tempête s'éleva; elle abyma sept de ses vaisseaux, et tourmenta les autres qui ne se sauvèrent qu'avec peine. La honte et le chagrin qu'il en eut, le firent partir

brusquement, sans prendre même congé de l'Empereur. Cette retraite décida le prince à s'arranger avec les Génois aux meilleures conditions qu'il lui fut possible.

Il s'y vit d'ailleurs obligé par la dissention qui éclata entre lui et son gendre; car Paléologue avoit noué une alliance avec le Crâle, et la guerre civile auroit déjà commencé, si l'Impératrice Anne n'en eût détourné son fils, à la sollicitation de Cantacuzène. Le jeune Empereur s'étoit fait donner le gouvernement particulier de quelques villes. Mathieu, fils aîné de Cantacuzène, commandoit aussi un certain nombre de places. Le conseil de Paléologue le détermina à les attaquer, et lui garantit un succès facile, ajoutant que c'étoit un moyen sûr de ressaisir l'autorité dont il avoit été injustement dépouillé. Ce prince en força quelques-unes. D'autres se rendirent d'elles-mêmes, comme Andrinople, malgré la présence de Mathieu qui se réfugia dans la citadelle. Cantacuzène accourut pour le délivrer, avec un petit corps d'armée, composé de Grecs, de Turcs et de Catalans. Au premier bruit de sa marche, Paléologue alla s'enfermer à Didymothicos, laissant à ses troupes le soin de défendre Andrinople. Dès le premier jour on l'emporta d'assaut. Paléologue fut joint par les Serves et les Bulgares. Cantacuzène qui avoit donné sa fille en

mariage à l'Empereur turc, Orcan, lui demanda du secours. Ce Prince lui envoya dix-mille cavaliers sous la conduite de Soliman son fils. Ils rencontrèrent aux environs d'Andrinople les Serves et les Bulgares. Ces derniers ne soutinrent pas même la présence de l'ennemi. Les Serves et les Grecs ne firent pas une longue résistance. Les Musulmans fiers de ce succès, allèrent de leur chef faire une irruption dans la Bulgarie. Ils ne pensèrent qu'au butin, et lorsqu'ils en eurent amassé autant qu'ils en pouvoient traîner après eux, ils repassèrent en Asie. Néanmoins Paléologue à qui il ne restoit que les débris d'une armée, et qui ne se sentoit plus ni la force ni le courage de combattre, proposa la paix, à condition que chacun des deux souverains gouverneroit avec une entière autorité les villes dont il étoit en possession. Cantacuzène s'y refusa, et déclara qu'il entendoit que son gendre remît toutes les places qu'il possédoit, même celles dont il lui avoit accordé l'administration, et qu'il rentrât dans la dépendance absolue de son beau-père. Paléologue n'ayant pas voulu y consentir, fut vivement poursuivi, et ne trouvant plus d'asile sur le continent, se réfugia dans l'île de Ténédos. Il y équipa plusieurs vaisseaux, et s'avança secrètement vers Constantinople, dans l'espérance que ses amis pourroient lui en ouvrir

les portes en l'absence de son rival. Il eût réussi sans la vigilance de l'épouse de son beau-père qui découvrit et fit avorter son projet. Le courage et la capacité de sa femme avoient été en plus d'une occasion utiles à Cantacuzène.

Ce prince revint promptement à Constantinople, proclama Empereur son fils Mathieu, et défendit de faire mention de Paléologue dans les prières et les acclamations publiques. Le patriarche s'éleva contre la nomination du nouveau souverain, et refusa constamment de le sacrer. Cantacuzène ordonna de nommer un autre pontife à sa place. Il voulut qu'on suivît, pour cette nomination, une loi de l'Eglise que ses prédécesseurs avoient en général foulée aux pieds. Les évêques assemblés désignèrent trois sujets, parmi lesquels il en choisit un. Le nouveau patriarche fit sans difficulté la cérémonie du sacre.

Paléologue étoit alors à Thessalonique ; il eut la douleur de voir que l'île de Ténédos ne vouloit plus le reconnoître pour souverain. Le gouverneur qu'il y avoit laissé, fut renvoyé, et il fallut prendre les armes pour la réduire ; ce qui ne se fit pas sans beaucoup de peine. Les espérances qu'il fondoit sur les habitans de la Thrace, furent ruinées avec leurs villes, par un tremblement de terre qui bouleversa toute la côte. Les Turcs déjà répandus dans cette province, mirent le comble à

la desolation, en ravageant les campagnes et pillant les places que la frayeur avoit fait déserter. Ils s'emparèrent entr'autres de celle de Gallipoli. Cantacuzène n'étoit pas moins intéressé que Paléologue à les renvoyer en Asie. N'en pouvant venir à bout par la force des armes, il lui fallut acheter leur retraite à prix d'or.

L'affection de Constantinople pour le sang de ses anciens souverains, s'étoit cependant réveillée; ce qui détermina Cantacuzène à rechercher l'accommodement qu'il avoit refusé. A cet effet, il s'embarqua pour l'île de Ténédos, où étoit alors le jeune Empereur dans le dessein d'avoir avec lui une conférence; mais lorsqu'il approcha de
1355. terre, une grêle de traits lancés sur ses galères, le contraignit à se retirer.

Son collègue ne s'étoit porté à cet acte hostile, que parce qu'il avoit dans la capitale un parti sur lequel il comptoit. Un noble génois entreprit de rétablir ce prince. Paléologue lui promit sa sœur en mariage, et le futur beau-frère lui fournit deux galères montées par deux mille cinq cents hommes. Elles furent admises, sous prétexte de détresse, dans le petit havre, ou port de l'Heptascale. Le peuple étoit dévoué au jeune Empereur, et l'auroit introduit sur-le-champ dans la ville, s'il n'eût appréhendé la puissance et le ressentiment de Cantacuzène. Il s'enhardit en voyant

celui-ci demeurer pendant quelques jours dans l'inaction, prit les armes, ouvrit à Paléologue la porte dorée, le mit en possession du palais des Porphyrogénètes, et pilla l'arsenal et les maisons des principaux amis de l'usurpateur. Trois jours après, les deux Empereurs firent un traité de paix qui établissoit entr'eux l'égalité de pouvoir. Il ne fut pas plutôt signé que Cantacuzène abdiqua, prit un froc et le nom de Joseph, au lieu de celui de Jean qu'il portoit. Sa femme entra aussi dans un monastère. Ce prince, qui a composé les mémoires de sa vie (et d'autres ouvrages), dit qu'il étoit sûr de vaincre son gendre, s'il eût voulu prendre les armes, et que son abdication fut purement volontaire. La plupart des historiens l'ont répété après lui. Mais si l'on veut se souvenir que deux ans auparavant, il avoit refusé la paix à Paléologue, ou n'avoit voulu l'accorder qu'à des conditions très-rigoureuses, qu'il avoit fait proclamer, son fils Empereur, et supprimer le nom du légitime souverain des prières et des acclamations, si l'on réfléchit aux dispositions favorables du peuple pour le sang de ses maîtres, sentiment si profond en général, qui l'avoit porté à le recevoir dans les murs de la capitale, on ne verra dans la résignation de Cantacuzène qu'un effet de sa prudence ou de la nécessité. On ne peut cependant nier que ce prince

ne méritât des éloges à plus d'un titre. Il se montra intrépide dans le danger, ferme dans les disgrâces, modéré en général dans la prospérité, humain envers le peuple, clément à l'égard de ses ennemis. Il est vrai qu'il y avoit quelquefois un peu d'hypocrisie grecque dans sa conduite, à en juger par les circonstances qui accompagnèrent l'élévation de son fils aîné à l'Empire. Les grands étoient venus au palais pour le prier de leur déclarer nettement quel successeur il se destinoit; si c'étoit Paléologue, ou Mathieu. On ne peut guère douter qu'il n'eût lui-même provoqué la question. Il parut embarrassé, demanda du temps pour y répondre, et assigna une grande assemblée afin d'y déclarer ses intentions. Là, dans un long discours (car il haranguoit beaucoup et avec prolixité), il fit son apologie, la censure de la conduite de son gendre, et avoua ensuite qu'il destinoit la couronne à son fils.

Cantacuzène, du fond de son cloître, tâcha d'entretenir l'union entre son fils Mathieu et Paléologue qui avoit promis de reconnoitre ce fils pour collègue à l'Empire. Mais il lui fut impossible de vaincre leur défiance mutuelle. Leur haine mal comprimée pendant moins d'un an, les conduisit enfin sur le champ de bataille dans les
1356. plaines de Philippes, ville de Thrace. Mathieu
1359. fut fait prisonnier; les prétendus amis de Paléo-

logue vouloient qu'il lui fît crever les yeux. Ce prince rejeta un conseil si barbare, et se contenta de le faire conduire et garder dans l'île de Lesbos. Il offrit même, à la prière de Cantacuzène, de lui rendre la liberté s'il vouloit renoncer à la pourpre et se réduire au second rang. Mathieu trouva qu'il étoit plus honorable de passer sa vie dans la captivité, que de souscrire à sa dégradation, et refusa d'abord d'être libre à ce prix. Son père lui fit changer de résolution; et lorsque Mathieu eut abdiqué, l'Empereur lui promit une amitié durable, et conféra même à ses deux fils les deux premières dignités de l'Empire; l'un fut nommé despote, l'autre sébastocrator.

JEAN PALÉOLOGUE Ier. *seul Empereur.*

La révolution qui avoit détrôné Cantacuzène, fut une calamité pour l'Etat. Cet habile usurpateur avoit su, ou contenir, ou réprimer les ennemis. Dès la première année de sa chute, le turc Soliman (fils d'Orcan) passa le détroit, soumit toutes les villes qu'il attaqua, s'empara de la Chersonèse, et entra dans la Thrace sans trouver de résistance. Il prit Sélivrée, Andrinople, Didymothicos, et tailla en pièces les Serves qui seuls s'opposoient à la rapidité de ses armes. La mort vint l'arrêter au milieu de ses conquêtes. 1360.
Amurat, son frère et son successeur, battit les 1377.

Serves et les Bulgares ligués contre lui, et leur enleva la ville de Phère, qu'ils avoient conquise sur l'Empire.

Un traité qu'il fit avec Paléologue, et la révolte de quelques gouverneurs, l'obligèrent de retourner dans ses Etats. Il défit les révoltés en bataille rangée. Son fils, nommé Contuze, se lia d'amitié avec Andronic, fils aîné de Paléologue. Le premier étoit gouverneur des villes que les Turcs possédoient en Europe; l'autre de la Thrace et de la Romanie. Ils se liguèrent pour détrôner leurs pères. Amurat n'en fut instruit qu'après que le complot eut éclaté. Il soupçonna la rebellion d'Andronic de n'être qu'une feinte concertée avec son père, et un artifice imaginé pour armer son fils contre lui. Il fit en conséquence dire à Paléologue que l'unique moyen de le désabuser, étoit la punition d'Andronic, et une punition proportionnée à son crime. Le prince grec répondit que sa sévérité prouveroit sa bonne foi. Les deux Empereurs, qui étoient alors en Asie, convinrent d'arracher les yeux à leurs fils rebelles, et passèrent le Bosphore à la tête d'une armée turque; car les Grecs qui suivirent leur souverain étoient en si petit nombre, qu'à peine méritent-ils d'être comptés. Amurat trouva les rebelles campés à quelques lieues de Constantinople tout près d'une rivière. S'étant approché du bord, il se

fit connoître aux Turcs qui gardoient l'autre rive, les fit rougir et trembler de leur défection. La nuit suivante, ils passèrent presque tous dans son camp. Contuze abandonné se réfugia en hâte à Didymothicos, résolu de s'y défendre aussi long-temps qu'il pourroit, dans l'espoir de fatiguer la patience de son père. Amurat le suit et serre la place de si près, qu'il ne tarde pas à l'affamer. Les assiégés réduits à la dernière extrémité, croient le désarmer en lui ouvrant leurs portes, et lui abandonnant son fils. Le vainqueur, insensible à cette soumission forcée, après avoir fait crever les yeux à Contuze, fait précipiter la garnison et les principaux citoyens du haut des murailles dans l'Hèbre; puis ordonne aux habitans de faire mourir eux-mêmes leurs enfans qui avoient défendu le rebelle. Les janissaires étoient chargés de faire exécuter cet ordre barbare. Le père se donnoit la mort pour se soustraire à l'horrible fonction qui lui étoit prescrite; le fils conjuroit le père de se conserver en obéissant à un prince inhumain. Ceux qui n'eurent ni la force de s'immoler, ni la lâcheté de poignarder leurs enfans, furent précipités dans le fleuve. Le fier Soliman exigea de Paléologue qu'il traitât son fils comme il venoit de traiter le sien, et l'Empereur grec n'osa résister à sa volonté. La crainte le fit aller au delà même de ce qu'on lui deman-

doit : il ne se borna pas à condamner Andronic à perdre les yeux par l'infusion du vinaigre bouillant ; il fit subir le même sort au fils de ce prince qui étoit encore au berceau. Cependant l'opération fut faite de manière qu'Andronic ne perdit qu'un œil, et que l'enfant en fut quitte pour quelque foiblesse dans la vue. Manuel, le second des fils de Paléologue, fut couronné Empereur à la place de son frère aîné.

1378. 1386. Ce jeune prince qui fixa sa résidence à Thessalonique, voyoit avec déplaisir les principales villes de la contrée sous la puissance des Musulmans. Pour tâcher de les recouvrer, il se ménagea des intelligences dans celle de Phère, l'une des plus considérables. Amurat, informé de ce projet avant son exécution, envoya un de ses meilleurs généraux au delà du Bosphore, avec ordre de prendre Thessalonique, et de lui amener le fils de Paléologue chargé de chaînes. L'ardeur avec laquelle les Turcs pressèrent le siége de cette ville, effraya ses habitans. Enclins de tout temps à la révolte, ils se soulevèrent contre Manuel, et lui déclarèrent qu'ils alloient ouvrir leurs portes aux ennemis, s'il ne faisoit venir promptement de Constantinople un secours suffisant pour les délivrer. Manuel fit connoître sa triste position à son père. Le timide Empereur lui répondit que non-seulement il ne pouvoit lui accorder l'assis-

tance qu'il demandoit, mais qu'il n'oseroit même le recevoir à sa cour s'il venoit s'y présenter, dans la crainte d'irriter davantage le terrible Soliman; qu'ainsi il se voyoit forcé de l'abandonner à son mauvais sort. Manuel menacé de tout côté, par les Thessaloniciens autant que par les Turcs, s'échappa de la ville sur une simple galère, et ne craignit pas de s'aller remettre entre les mains de son vainqueur qui étoit à Pruse, capitale de l'Empire ottoman. Amurat alla au devant de lui, et le reçut avec bonté. « J'admire votre courage, » dit-il à ce prince, et je plains votre sort. Je » ne saurois vous blâmer d'avoir essayé de re- » prendre une aussi importante ville que Phère, » qui depuis tant de siècles appartenoit à l'Em- » pire, et que mes armes ont si récemment » conquise. J'excuse volontiers cette première » tentative, mais je n'excuserois pas une seconde. » Je vais vous renvoyer à votre père, et lui écrire » de vous recevoir. » Les Turcs n'en continuèrent pas moins le siége de Thessalonique. Après avoir forcé ce boulevart de la Thessalie, le général musulman porta ses armes victorieuses dans la province qu'il couvroit, enleva aux Serves les places qu'ils avoient prises à la faveur des guerres civiles de l'Empire, et rejeta ces peuples sur leurs frontières. Pour l'empêcher de pénétrer dans leur pays, ils firent un traité avec lui, par lequel ils s'obli-

gèrent de s'armer pour le service d'Amurat dès qu'il le leur commanderoit. Les Albanois et les Bulgares, effrayés de la rapidité de ses progrès et du ravage de ses troupes, demandèrent la paix aux mêmes conditions.

L'Empire s'affoiblissoit journellement. Les Turcs ou leurs alliés l'environnoient de toute part. Ils étoient en possession de la Chersonèse et de plusieurs villes maritimes de Thrace, jusqu'à la Macédoine. Une partie de la Thessalie leur appartenoit. Les Albanois, les Serves, les Bulgares étoient obligés de leur fournir des armées entières. Il ne falloit plus, si l'on peut dire ainsi, qu'un souffle pour renverser à jamais le trône de Constantin. L'Empire, sous Paléologue, n'avoit guère plus d'étendue que le quart de la France ; encore dans ce petit espace, les Turcs étoient-ils maîtres des principales villes, telles que Sélivrée, Phère, Didymothicos et Andrinople. Il est inutile de parler du Péloponèse, où l'autorité du prince étoit sans cesse occupée à contenir le peuple.

Voilà où l'Empire étoit réduit sous un souverain qui ne songeoit qu'à ses plaisirs. A la veille de s'en voir honteusement chassé par les Turcs, Paléologue acheta fort chèrement d'Amurat une trêve de quelques années, dont il profita pour aller en secret implorer les secours des souverains de l'Occident,

cident. Le pape Urbain V, qu'il avoit flatté de la réunion des deux Eglises, lui fit l'accueil le plus honorable. Ce prince sachant que pour engager le Saint Siége dans ses intérêts, il falloit se soumettre sans réserve à sa doctrine sur les points contestés, fit, dans l'Eglise de Saint Pierre, une abjuration entière et précise, à laquelle le pape se plut à donner un grand éclat. L'Empereur baisa les pieds du pontife. Après la cérémonie, il partit avec des lettres d'Urbain adressées à toutes les puissances de l'Europe. Le St. Père les pressoit de se liguer contre les Turcs, qui commençoient à s'établir dans cette partie du monde, et menaçoient de l'envahir comme l'Afrique et l'Asie. Paléologue se rendit d'abord à Venise, où on lui promit quelques galères; il passa de là en France. Le roi Charles V lui dit qu'il avoit besoin de toutes ses forces pour soutenir la guerre allumée entre ses Etats, d'un côté, l'Angleterre, l'Espagne et l'Allemagne de l'autre. Paléologue en conclut qu'il seroit inutile de solliciter les autres cours, et retourna chez les Vénitiens. Le mauvais succès de son voyage avoit changé leurs dispositions à son égard. Des particuliers exigèrent avec les intérêts, des sommes considérables qu'ils lui avoient prêtées à son passage, et ne voulurent pas le laisser partir qu'il ne les eût payées. Paléologue qui avoit confié le gouvernement par

intérim à son fils Andronic, lui envoya demander l'argent dont il avoit besoin pour sortir de Venise où il étoit retenu, et lui ordonna de le lever sur les églises et le clergé, s'il n'y en avoit point dans l'épargne. Andronic, soit par ressentiment, ou pour prolonger l'exercice de son autorité, répondit que le trésor étoit vide, et que les évêques, les communautés religieuses, et les ecclésiastiques s'étoient soulevés dès qu'il leur avoit parlé de contributions. Manuel, meilleur fils, et qui pouvoit aussi être jaloux de voir entre les mains de son frère l'administration, qui sembloit appartenir plutôt à celui qui étoit revêtu de la dignité impériale, amassa la somme dont son père avoit besoin, et vint la lui porter. Paléologue repassa par Rome pour tâcher d'obtenir quelques secours du pape. Urbain s'excusa de lui en donner sur ce que le schisme d'Avignon qui duroit encore, avoit considérablement diminué les revenus du Saint Siége.

Paléologue retourna dans ses Etats sans avoir retiré aucun fruit de son voyage. Il fut obligé de le couvrir de différens prétextes, pour qu'Amurat n'en connût pas le motif. Moins en état que jamais de résister à ce prince, il rechercha sa bienveillance, et mit son fils Manuel sous sa protection. L'Empereur turc donna le gouvernement de Thessalonique à ce jeune prince. Mais son général le

lui ôta sur quelques bruits de révolte qui se répandirent ; Manuel alla se justifier à la cour de Pruse.

L'Empereur grec l'en rappela pour l'aider dans la guerre qu'Andronic venoit de lui susciter. Ce fils dénaturé avoit entrepris de détrôner son père. Sa conjuration fut découverte, et on l'enferma dans une tour, hors de la ville, du côté de l'Asie. Les Génois l'en tirèrent par surprise, et lui donnèrent des troupes pour attaquer l'Empereur. Le rebelle força son père de capituler, et de le recevoir dans Constantinople, à condition toutefois qu'il renonceroit à ses odieux projets. Andronic ne fut pas long-temps retenu par ses sermens. Il osa se porter à des excès plus coupables encore que les premiers. Ayant ranimé son parti, il se fit proclamer Empereur, et enferma son père et ses frères dans la prison même dont on l'avoit délivré. Ils y demeurèrent deux ans. Un de leurs amis les en fit sortir et les mit en sûreté à Scutari. Andronic craignant avec raison le ressentiment de son père, lui demanda grâce, en lui protestant qu'il renonçoit pour toujours à ses vues d'usurpation, et pour l'en convaincre, il quitta Constantinople avec sa famille. L'Empereur, pour éviter la guerre civile, se laissa fléchir, et traita même son fils avec bonté. Il lui assigna un petit apanage où il vécut tranquille.

1387.
1388.

1389. En remontant au trône, Paléologue éprouva des malheurs encore plus grands que ceux qu'il avoit essuyés jusqu'alors. Quelque funeste que lui eût été le règne d'Amurat, il fut réduit à le regretter. Ce prince musulman périt d'une manière tragique. Il combattoit contre le Crâle, et la victoire étoit indécise. Un jeune Serve courut vers l'armée turque, et ayant été saisi, dit qu'il venoit pour découvrir au sultan le moyen de vaincre. Il lui fut amené, et en l'abordant, le tua d'un coup de poignard. Ce prince laissa la couronne à Bajazet, l'aîné de ses fils. Depuis plus de 80 ans que l'Empire musulman étoit établi à Prusé, les successeurs d'Otman n'avoient encore pu chasser les Sultans particuliers qui occupoient différentes provinces de l'Asie mineure. Bajazet l'entreprit en montant sur le trône, et l'exécuta presqu'aussitôt. Prévoyant que ses vastes projets l'éloigneroient souvent de la capitale, et voulant prévenir les troubles que pourroit faire naître son absence, il fit étrangler un de ses frères, qui étoit le seul homme dans l'Empire capable de lui donner de l'ombrage. Cette barbare précaution étoit déjà usitée parmi les princes ottomans.

1390. Délivré d'inquiétude de ce côté, Bajazet déclara la guerre à tous les sultans, et tandis que ses corsaires affamoient les îles et les villes maritimes, il subjugua le reste de la Bithynie, de la Phrygie,

de la Pamphylie et de la Carie. Maître du continent, il équipa une nombreuse flotte pour conquérir l'empire de la mer, parcourut en vainqueur les plus grandes îles de l'Archipel, soumit l'Eubée, une partie de l'Attique, réduisit en cendres la capitale et les autres villes de Chio. Il se faisoit accompagner dans ces expéditions, ou pour mieux dire dans ces courses, par le jeune Empereur Manuel, qu'il avoit obligé de le suivre, avec cent hommes qui lui servoient de janissaires ou de gardes de la Porte ; c'est ainsi qu'on nommoit déjà la cour ottomane. Paléologue n'avoit osé lui refuser cette marque de sujétion, ni même un énorme tribut que Bajazet avoit exigé de lui. Mais craignant que ce prince, qui menaçoit de tout envahir, ne fondît tout à coup sur la ville impériale, il la fit fortifier. Des ruines de plusieurs églises construites en marbre blanc et qui tomboient de vétusté, il éleva deux tours magnifiques aux deux côtés de la porte dorée, sous prétexte d'embellissement ; car il étoit encore obligé de chercher des prétextes pour user du droit si naturel de se mettre sur la défensive. Bajazet ne s'y trompa pas, et s'offensant d'une précaution, qu'il n'avoit rendue que trop nécessaire, il lui fit dire que s'il n'abattoit ces tours, il feroit crever les yeux à son fils. La tendresse paternelle obligea Paléologue de céder. Le cha-

grin que lui causa cette humiliation, le mit peu après au tombeau. Il étoit âgé de 60 ans, et en avoit régné 35 depuis l'abdication de Cantacuzène. Ses débauches aussi avancèrent sa fin. Sans talens et sans vertus, il ne vit dans la possession d'un trône, qu'un moyen de s'abreuver de voluptés.

MANUEL PALÉOLOGUE.

1391. Manuel qui avoit été couronné en 1373, s'é-
1394. chappa de Pruse et se rendit à Constantinople, où il se fit reconnoître en qualité d'Empereur. Irrité de sa fuite, Bajazet lui en fit faire des reproches, et signifier avec autorité qu'il exigeoit que les Turcs qui résidoient dans la ville impériale eussent un juge musulman pour les affaires qu'ils pourroient avoir avec les Grecs. « Si vous » hésitez, ajoutoit-il, d'obéir à mes comman- » demens, renfermez-vous dans l'enceinte de » votre ville, dont tous les dehors sont à moi. » Manuel n'ayant pu se résigner à cette dégradante soumission, et n'osant aussi résister ouvertement, congédia les envoyés de Bajazet avec une réponse équivoque; l'impérieux musulman la regarda comme un refus, et mit trois armées sur pied. L'une entra dans le Péloponèse pour faire le dégât dans l'Achaïe, et sur les terres de Lacédémone; une autre mit tout à feu et à sang dans la

Romanie le long du Pont-Euxin; et Bajazet à la la tête de la troisième, ravageoit la Thrace, dont il transportoit les habitans en Asie. Il investit Constantinople par terre et par mer si étroitement que la plus cruelle famine s'y fit bientôt sentir; et la disette de toutes choses y devint si grande, qu'on n'avoit d'autres moyens pour se procurer du bois que de démolir successivement quelque partie de sa maison. Manuel eut beaucoup de peine à faire passer les ambassadeurs qu'il envoyoit au pape, à l'empereur d'Allemagne, aux rois de France et de Hongrie. Il leur faisoit connoître la puissance, l'ambition, les progrès de Bajazet, le danger où se trouvoit l'Europe de se voir subjuguée par ce conquérant qui prenoit le nom de *Foudre*. Il leur faisoit sentir combien il leur importoit de ne pas souffrir qu'il renversât la seule barrière qui pouvoit les mettre à couvert.

Le pape Boniface qui siégeoit à Rome pendant le schisme d'Avignon, fit publier une croisade contre les Turcs dans les pays de son obéissance. Il sollicita les princes occidentaux de se réunir pour défendre l'intérêt commun de la chrétienté. Sigismond, roi de Hongrie, plus menacé que tous les autres par les Musulmans qui étoient déjà en Servie, joignit ses instances à celles du souverain pontife. Il fit partir des dé- 1395.

putés pour toutes les cours européennes. Partout on fut ému de leurs remontrances. Mais le schisme et les troubles qui régnoient en Occident, ne permirent pas aux puissances de cette contrée de s'occuper autant qu'elles l'auroient voulu d'un danger qu'elles regardoient sans doute comme éloigné. Cependant le roi de France, Charles VI, donna huit mille soldats, et les autres souverains fournirent un contingent plus ou moins fort. Cent trente mille hommes se mirent en marche pour
1396. secourir l'Empire grec. Bajazet, à la tête de toutes ses troupes, alla les chercher sur les bords du Danube dans les plaines de Nicopolis, où ils devoient entrer en sortant de la Hongrie. Ayant examiné leur contenance et leur conduite, il vit qu'il avoit affaire à des hommes pleins d'audace et de présomption. Il dirigea ses attaques sur cette connoissance, les attira au milieu d'une embuscade, en les laissant remporter quelque foible avantage, et en fit un horrible massacre. Sigismond qui les commandoit se sauva sur une galère, et alla par le Danube à Constantinople.

1397. Après cette bataille, Bajazet retourna dans la
1399. Thrace. Il s'imagina que Manuel renfermé depuis quatre ans dans les murs de Constantinople, et dénué de tout secours, n'oseroit plus lui résister. Il le fit sommer de lui ouvrir les portes de la ville. L'Empereur ne daigna pas même lui ré-



pondre. Le prince musulman ne pouvant réussir par la hauteur recourut à l'artifice. Andronic, frère aîné de Manuel, n'existoit plus, et avoit laissé Jean, son fils, en possession de Sélivrée qui étoit tombée dans son apanage. Bajazet l'engagea de réclamer les droits qu'il avoit à la couronne, et promit de le seconder. Jean accepta ses offres, et se laissa guider par ses conseils. En conséquence le Turc envoya sommer Manuel de céder le trône au légitime propriétaire, promettant à ce prix de se retirer dans ses Etats, et menaçant l'Empereur de le contraindre à cet acte de justice, s'il s'y refusoit. Il ne pouvoit rien imaginer qui fût plus capable de l'embarrasser. Les habitans de Constantinople, plus attachés à l'intérêt de leur repos qu'à celui de leurs princes, ne trouvoient point étrange la proposition de Bajazet. Ils murmuroient de voir que l'Empereur s'y opposât, et l'accusoient d'égoïsme. Manuel voyant ces rumeurs près d'éclater, crut devoir partager sa puissance, pour ne la point perdre toute entière. Il offrit à son neveu, qui étoit dans le voisinage de Constantinople avec dix mille turcs, de l'y recevoir comme son collègue; ce que le neveu crut devoir accepter. Ducas et Chalcondyle, les deux seuls historiens (1) que nous ayons pour le reste

(1) Outre le chroniqueur Phranzès, ou Phranza.

de la durée de l'Empire grec, et les plus médiocres de tous ceux qui ont écrit son histoire, insinuent que Bajazet dans cet accord avoit pour but de trouver un prétexte de lever le blocus de Constantinople, qu'il n'avoit pas voulu assiéger parce qu'il la jugeoit imprenable, d'obtenir la ville de Sélivrée et quelques autres places que Jean lui céda, d'établir un juge musulman à Constantinople pour y décider les différens qui naîtroient non-seulement entre les Turcs, mais même entre les Turcs et les Impériaux, enfin d'avoir pour tributaire et en quelque sorte pour vassal un des Empereurs; car il paroît que Jean étoit contraint de résider de temps en temps à la Porte, et même de suivre Bajazet à la guerre. Quelques écrivains ajoutent que Jean avoit promis de plus d'échanger avec le prince musulman Constantinople pour la Morée, et que sur son refus de tenir sa parole, Bajazet se préparoit à faire de nouveau le siége de la ville impériale, lorsqu'il fut contraint de se défendre contre Tamerlan, dont nous parlerons tout à l'heure.

1400. Après la conclusion de cette paix forcée,
1402. Manuel retourna en Occident pour y solliciter une seconde croisade. Il fit à Paris un long séjour, que le triste état où se trouvoit Charles VI rendit infructueux. Il ne réussit pas mieux ailleurs, et revint dans le Péloponèse d'où il étoit parti.

En arrivant, il apprit que la fortune commençoit à le venger de Bajazet. Un conquérant, auquel rien ne résistoit, s'avançoit des extrémités de l'Orient, et s'étoit déjà emparé de presque toute l'Asie. C'étoit le fameux Tamerlan (1), Empereur des Tartares Mogols. Suivant les autorités les plus respectables, il étoit issu de la famille de Genghizs-Can, et non d'un pâtre, comme quelques-uns l'ont écrit. Il étoit né à Samarcande, capitale du Mawaralnahar, pays des Usbecks, et l'une des plus florissantes villes de l'Orient. Il n'avoit que quinze ans, lorsque son père, un des princes de la contrée, l'envoya contre les Moscovites à la tête de ses troupes. Le jeune général leur tua quarante mille hommes. Une victoire aussi éclatante le fit dès-lors regarder comme un héros. Le grand Can, son oncle, lui donna sa fille, et le déclara son successeur. Un prétendant au trône, irrité de s'en voir exclus, prit les armes, entraîna sous ses drapeaux une partie des Tartares, et fit soulever les villes du Katai que ces peuples avoient conquises. Tamerlan défit

(1) Timur, qui signifie du fer, étoit son vrai nom. On lui donna le surnom de Lang ou Lenk, qui signifie boiteux, parce qu'il fut toute sa vie incommodé d'une blessure qu'il avoit reçue à la jambe; et de Timur Lang, on a par corruption fait Tamerlan : on le nommoit aussi Timurbec.

son compétiteur, porta la guerre dans la Chine; força la grande muraille, livra trois sanglantes batailles au souverain, le fit prisonnier, et lui rendit peu après sa liberté et sa couronne. Ces trois grandes expéditions terminées contre les Moscovites, les Tartares rebelles et les Chinois, l'infatigable Tamerlan tourna ses armes vers les régions occidentales, et subjugua toute la Perse jusqu'à la Mésopotamie. Le bruit de ses conquêtes retentit dans la plus grande partie de l'Univers connu. On dit que lorsqu'il assiégeoit une place, le premier jour, il faisoit arborer sur sa tente un étendard blanc; c'étoit signe qu'on pouvoit encore recourir à sa clémence; le second jour, paroissoit un drapeau rouge, ce qui signifioit que les principaux de la ville payeroient de leur sang la résistance qu'ils lui opposoient; le noir, qu'on voyoit le jour suivant, menaçoit le peuple même d'un carnage universel. Lorsqu'on se soumettoit volontairement, il n'imposoit ni loi, ni tribut.

Cependant les sultans de l'Asie mineure, que Bajazet avoit chassés de leurs possessions, le roi d'Arménie, qui craignoit d'éprouver un sort semblable, et l'Empereur grec qui avoit la même appréhension, députèrent vers Tamerlan pour demander protection contre l'ennemi commun. Il accueillit favorablement l'ambassade des Turcs,

dont il professoit le culte, mais non celle de Constantinople. Ennemi déclaré des chrétiens, il avoit toujours loué l'ardeur que mettoit Bajazet à renverser leur Empire, et à substituer partout l'alcoran à l'évangile. Il lui envoya des ambassadeurs à ce sujet, et lui fit dire qu'il méritoit à la vérité les éloges des Musulmans pour le soin qu'il prenoit d'exterminer les adorateurs du Christ, qui s'étoient ligués avec l'Europe entière contre les sectateurs du grand prophète, qu'il s'uniroit volontiers à lui pour l'exécution d'un si noble dessein; mais qu'il avoit tort d'opprimer sans motif ceux qui partageoient sa croyance. Il le pria de les rétablir dans leurs Etats, l'assurant à cette condition de son amitié, et pour marque de son estime, il lui faisoit passer une robe impériale (1). Bajazet répondit aux ambassadeurs de Tamerlan : « Dites à votre » maître que je suis surpris des reproches qu'il » m'adresse, lui qui semble avoir résolu d'envahir l'Asie, et peut-être l'Univers. Il lui sied » mal de me proposer une alliance après qu'il » l'a faite avec mes ennemis déclarés, et qu'il m'a

(1) Lorsque dans l'Orient on vouloit singulièrement honorer une personne quelconque, on lui donnoit un de ses vêtemens; cet usage fut adopté par les Grecs du Bas Empire.

» enlevé des villes que j'avois légitimement con-
» quises. Dites-lui que je me tiens offensé du
» présent qu'il m'offre, et que s'il s'avance à
» la tête de ses armées contre moi, je souhaite
» que sa femme la plus chérie, lui donne trois
» fois sujet de la répudier, et que trois fois il
» soit contraint de la reprendre. » C'étoit le dernier affront que pût éprouver un Musulman.

Une réponse moins fière eût suffi pour exciter la colère de Tamerlan. Après avoir traversé l'Arménie, il prit la ville d'Arcingue dont il fit passer les habitans et la garnison turque au fil de l'épée. De là il vint mettre le siége devant Sébaste, qu'il somma deux fois en vain de se rendre. En ayant fait crouler les murs par des travaux souterrains, il l'abandonna à la fureur du soldat, auquel il permit de tout massacrer, à l'exception des principaux citoyens qu'il réservoit à un supplice épouvantable, comme étant les premiers auteurs de la résistance qu'on lui avoit fait éprouver. Après qu'on leur eut lié la tête aux cuisses, on les fit descendre dans une fosse profonde, couverte de poutres et de planches, sur lesquelles on jeta de la terre; en sorte qu'ils sentirent long-temps toutes les horreurs du désespoir et de la mort. La ville fut rasée. Ensuite le barbare vainqueur s'avança vers Damas et Alep, qui furent traitées de la même manière : enlevant d'immense ri-

chesses et emmenant une multitude innombrable de captifs, il se porta de là sur la Syrie et la Palestine qu'il prit au sultan d'Egypte, puis sur l'Egypte même qu'il parcourut en vainqueur jusqu'au Caire, dont il tira un butin inappréciable. Les affaires de la Tartarie l'appelèrent à Samarcande ; mais il déclara qu'il reviendroit dès qu'il les auroit terminées.

Il tint parole, et reparut avec huit cent mille 1403.
hommes. Bajazet, dit-on, en avoit un tiers de 1403.
plus, turcs et chrétiens amassés de toute part (1). Plein de confiance dans une armée qui couvroit des provinces entières, il alla au-devant du Tartare. Ils se joignirent dans les plaines d'Ancyre en Phrygie. Après qu'ils eurent été quelques jours en présence, Tamerlan fit dire à Bajazet de se tenir prêt le lendemain à combattre. Il ne lui opposa qu'une partie de ses Tartares commandés par son fils. Ils attaquèrent d'abord l'aile gauche de Bajazet, presque toute composée d'européens, qui après avoir long-temps disputé la victoire furent taillés en pièces. Les Turcs découragés par cette défaite plièrent au premier choc. Tamerlan avoit défendu de verser le sang des Musulmans hors du champ de bataille; il

(1) Ducas dit au contraire qu'il en avoit la moitié moins que Tamerlan.

avoit seulement ordonné de leur ôter leurs habits et leurs armes. Bajazet désespéré, courant la campagne pour ranimer les siens et les ramener au combat, fut surpris par un gros d'ennemis qui l'arrêtèrent, et le conduisirent chargé de fers à Tamerlan. Celui-ci ayant été d'avance instruit de l'arrivée de son illustre prisonnier, s'étoit retiré dans sa tente, et y jouoit aux échecs avec son fils. Les soldats qui conduisoient le prince crioient : « Voilà Bajazet, général des Turcs! » Tamerlan feignit d'être si occupé de son jeu, ou si peu sensible au bonheur d'avoir un tel ennemi en son pouvoir, qu'il ne parut pas même s'apercevoir de sa présence. Les Tartares ayant crié plus haut qu'ils amenoient Bajazet, il se retourne, et après l'avoir attentivement examiné, dit : « Est-ce là » ce Bajazet qui nous a défiés? Oui, répond » Bajazet, et vous avez tort de mépriser ceux » que la fortune 'a humiliés. Prenez garde d'é» prouver à votre tour son inconstance. » Tamerlan fut frappé de voir ce prince aussi fier dans les chaînes que sur le trône. S'étant placé sur un tapis, à la manière des Turcs et des Tartares, il le fit asseoir à ses côtés, après l'avoir fait délier, tâcha de le consoler, et lui jura au nom de Dieu et de Mahomet, que jamais personne ne sépareroit son corps de son âme, que l'Etre-Suprême qui les avoit unis. Quelques-uns ont écrit que Tamerlan

Tamerlan lui demanda comment il l'auroit « traité si le sort l'eût fait tomber en ses » mains. » Que Bajazet avoit répondu : « Je » vous aurois fait enfermer dans une cage de » fer, et vous eusse traîné partout à ma suite. » Je suis donc en droit, reprit Tamerlan, d'en » user ainsi avec vous. Vous êtes le maître, ré- » partit Bajazet. » Ils ajoutent qu'aussitôt le Tartare fit enfermer Bajazet dans une cage de fer. Mais ni Ducas, ni Chalcondyle, auteurs contemporains, ne parlent de cette anecdote, qui paroît fort suspecte.

Quoiqu'il en soit, Tamerlan ne trouvant plus d'obstacles, parcourut tout le Roumestan, mit au pillage la Phrygie, l'Ionie, la Bithynie, et s'empara de Pruse, où il trouva les femmes et les concubines de Bajazet. Il emmena celle de toutes ses épouses que ce prince aimoit davantage, et voyant que la fierté de la princesse ne le cédoit pas à celle de son mari, il lui ordonna de servir à table, comme une esclave (1). Bajazet n'auroit pu survivre à tant d'affronts, s'il n'avoit espéré que quelques-uns de ses fils qui avoient

(1) Il en est qui disent qu'il la rendit à son époux. Il y a beaucoup d'incertitude sur les détails des procédés de Tamerlan, dont il paroît que les Turcs ont cherché à noircir la mémoire.

échappé à la captivité en tireroient vengeance. Un d'eux, appelé Musulman par les uns, Soliman par d'autres, essaya de l'enlever de sa tente quoiqu'elle fût surveillée par une forte garde, et environnée d'un large fossé. Déjà il avoit fait creuser un long souterrain qui devoit y aboutir, lorsque la mine fut découverte. Alors Bajazet ne compta plus sur sa liberté, et la résolution où il savoit qu'étoit son vainqueur de le traîner à Samarcande, achevant de le désespérer, il se cassa, dit-on, la tête contre les barreaux de sa cage. Ducas prétend qu'il s'empoisonna ; d'autres ont écrit qu'il mourut naturellement, et fut pleuré par Timur, qui étoit décidé à le rétablir sur son trône.

Tamerlan retourna dans l'Inde. Aussitôt Josué, l'aîné des fils de Bajazet, rentra en possession de Pruse et de l'Empire ottoman; il ne recouvra pas néanmoins, tout ce qu'avoit possédé son père. Plusieurs provinces de l'Asie passèrent en d'autres mains; quelques-unes furent reprises par les sultans que Bajazet en avoit dépouillés. En Europe, les pertes ne furent pas moins considérables pour Josué. Musulman, son frère, mécontent de la conduite qu'il tenoit à son égard, étoit allé se jeter entre les bras de l'Empereur grec, et lui avoit demandé le simple commandement de la Thrace et des autres provinces, dont ses ancêtres avoient possédé la souveraineté. Il donna

des otages et promit de restituer à l'Empire une vaste étendue de pays.

Manuel Paléologue régnoit seul alors. A peine eut-il appris la chute de Bajazet, qu'il étoit revenu à Constantinople, où on l'avoit reçu avec joie, et où il s'étoit ressaisi sans peine de toute l'autorité, son collègue s'étant rendu odieux par sa complaisance servile pour les Turcs. Il l'avoit relégué dans l'île de Lesbos. Toutefois, pour le consoler, il lui permit presqu'aussitôt de prendre le nom d'Empereur de Thessalonique, et d'habiter cette ville que Musulman venoit de rendre à l'Empire.

Ulcéré de la défection de son frère et du préjudice qu'elle lui causoit, Josué lui déclara la guerre. La cause du gouverneur de la Thrace étoit intimement liée à celle des Grecs. Ils prirent les armes sans y être contraints par l'Empereur. Connoissant la valeur et l'expérience de Musulman, ils ne voulurent point d'autre chef, et se rendirent d'eux-mêmes près d'Andrinople. Avec des troupes si déterminées, ce prince Turc s'impatienta de ne pas voir arriver son frère. Il sut leur persuader que c'étoit une preuve de foiblesse et de crainte, et les engagea de l'aller chercher au fond de la Cappadoce. Josué vaincu, fut pris 1406.
et mené à Musulman qui le fit mourir. 1411.

Un autre ennemi non moins redoutable suc-

céda sur le champ à Josué. Ce fut Moïse, où Musa quatrième fils de Bajazet, emmené prisonnier par Tamerlan, et qui obtint sa liberté. Il revint en Bithynie; et ayant fait une ligue avec ses frères, les principaux de la nation, et même le Crâle de Servie, il passa dans la Thrace, suivi des Serves et des Triballes, et ravagea les provinces qui étoient rentrées sous la domination des Grecs. La force ou la terreur de ses armes lui soumit tout le pays. Il se fit proclamer Empereur des Turcs dans Andrinople, que Musulman s'étoit réservée d'une manière spéciale, et se préparoit à repasser en Asie pour y attaquer Moïse, lorsque celui-ci le prévint. Ils se rencontrèrent à deux ou trois lieues de Constantinople. L'Empereur Manuel corrompit la fidélité du chef des Serves et des Triballes, qui au milieu du combat laissa Moïse seul contre Musulman. Ce n'étoit pas encore assez pour assurer la victoire à ce dernier; celui-ci feignit de plier sous l'effort des ennemis, et entra dans la capitale avec ses troupes. Tandis que Moïse, qui l'avoit poursuivi jusque sous les murs, s'arrêtoit au pillage de ses tentes, Manuel, Musulman, le général des Serves et des Triballes sortirent par une porte éloignée du champ de bataille, chacun avec leurs troupes, surprirent son armée en désordre et la taillèrent en pièces. Moïse leur échappa. Il s'étoit sauvé dès

qu'il eut aperçu le piége. Les places qu'il avoit conquises rentrèrent sous la puissance de Musulman, qui les rendit une seconde fois à Manuel. Il porta même la générosité jusqu'à lui remettre un grand nombre de villes maritimes de l'Asie mineure que l'Empire avoit perdues depuis plus d'un siècle. On y trouvoit à la fois des soldats, des vaisseaux, des citadelles, des fonds, toutes les ressources qui pouvoient servir à la restauration de l'Etat. L'indolence des Grecs rendit ces avantages inutiles. Excepté dans des occasions très-rares, on ne leur voyoit que de l'indifférence pour la chose publique, et l'Empereur ne faisoit rien pour les tirer de cette espèce de léthargie. Il se bornoit à ménager l'amitié de Musulman, et à le conjurer de se tenir davantage sur ses gardes. Ce prince turc, qui avoit d'ailleurs de très-grandes qualités, étoit entièrement livré au vin et à la débauche. Il passoit les jours à table, et il suffisoit de s'enivrer avec lui pour monter aux premiers honneurs. Il ne fit aucun cas des représentations de Manuel, qui l'avertit plus d'une fois qu'il vivoit dans une trop grande sécurité, tandis que ses ennemis ne s'occupoient que de sa ruine. Aussi ne tarda-t-il pas à être puni de son imprudence. Moïse, réfugié chez les Daces, parcouroit sans cesse les bords du Danube, et n'omettoit rien pour intéresser à ses revers les

peuples qui les habitoient. Il parvint à se les attacher et à ranimer son parti. Ayant fait répandre du côté de Constantinople le bruit qu'il étoit en état de recommencer la guerre, le mépris qu'inspiroit son frère, le mécontentement, l'espérance d'une meilleure fortune grossirent le nombre de ses partisans. Le général de la cavalerie impériale et le commandant des troupes étrangères séduisirent leurs soldats, et vinrent avec eux se joindre à lui. Musulman effrayé de l'approche d'un orage contre lequel il n'étoit pas préparé, voulut se retirer à Constantinople pour concerter avec l'Empereur les moyens de le détourner. Mais il fut surpris et tué en route par des soldats de son frère. Selon quelques-uns, il fut conduit à Moïse, qui le fit étrangler secrètement, et qui fit courir le bruit qu'il étoit mort des blessures qu'il avoit reçues, des gens qui l'avoient arrêté. Cet hypocrite, ajoute-t-on, rechercha soigneusement ceux-ci, et les condamna au
1412. feu, ainsi que leurs femmes et leurs enfans. Après avoir été prendre possession du trône de Pruse, il revint en Europe, et s'empara de la Servie. Il y passa au fil de l'épée un nombre infini de personnes de tout sexe et de tout âge, pour se venger de la défection qu'il avoit éprouvée devant Constantinople, prit trois petites places, dont il n'épargna pas un seul habitant, et donna

un festin au-dessus d'une vaste fosse où il avoit fait jeter leurs corps. Il emporta en personne Thessalonique défendue par un fils de Musulman. Le siége n'en étoit pas encore fini lorsqu'il commença celui de la ville Impériale, ses troupes suffisant à l'exécution simultanée de ces deux entreprises. Les bourgs et les villages voisins abandonnés par les habitans qui s'étoient réfugiés dans la capitale, furent incendiés. La ville Impériale étoit déjà réduite aux plus tristes extrémités, lorsqu'elle fut délivrée par les troubles qui survinrent dans l'Asie.

Moïse, d'abord après la mort de son père, pour écarter un rival du trône auquel il aspiroit, avoit fait prendre à son frère Mahomet, beaucoup plus jeune que lui, le vil métier de cordier. Celui-ci feignit pendant quelque temps d'oublier son origine, et dissimula dans la crainte d'une mort cruelle. Lorsqu'il apprit que Moïse s'étoit fait généralement détester par ses injustices et ses violences, il se fit connoître, et eut bientôt un parti. La plupart des villes de l'Empire ottoman le reconnurent pour leur souverain, tandis que son frère étoit devant Constantinople. Manuel implora son secours contre leur ennemi commun, et pour le déterminer lui proposa des conditions avantageuses qui furent acceptées. Mahomet se rendit en conséquence avec toutes ses

troupes dans la capitale des Grecs, et fit presqu'en arrivant deux sorties qui furent toutes
1413. 1420. deux malheureuses. Attribuant ses revers au petit nombre de ses soldats, il alla prier le Crâle de se joindre à lui et à Manuel contre son frère. Ce prince avoit été contraint d'abandonner ses Etats à la première incursion de Moïse, il saisit avec joie cette occasion de se venger, et donna tout ce qu'il put rassembler de troupes. Mahomet revint aussitôt avec elles à Constantinople. Leur présence ranima le courage des assiégés, qui ayant reçu deux échecs n'osoient plus sortir de la ville. Mahomet voyant que le danger cessoit d'être imminent, fit deux diversions à la fois. Tandis qu'il marchoit en personne vers Andrinople, il envoya un corps de troupes sur le Pont-Euxin châtier les villes qui s'étoient rendues à son frère. Moïse, abandonnant le siége de Constantinople, courut d'abord à la défense de ces places maritimes. En peu de jours, il atteignit l'armée ennemie, et se préparoit à la combattre, ne s'attendant pas à la révolution dont il étoit menacé. Le commandant des troupes étrangères qui avoit quitté le service de l'Empire pour le sien, ne pouvant plus supporter la manière dont il traitoit les soldats, résolut de rentrer dans le parti de l'Empereur. Tandis qu'on rangeoit l'armée en bataille, il déclara ses intentions

aux officiers, et les exhorta de suivre son exemple, leur rappelant l'orgueil et les emportemens de Moïse. Ils applaudirent. Le prince Turc, instruit de ce mouvement, court sur le général et lui fend la tête d'un coup de cimeterre. La fureur des troupes étrangères, déjà indignées, fut contenue par la garde nombreuse des Janissaires; mais elles passèrent presqu'à l'instant dans le camp ennemi; et lorsqu'on eut donné le signal, ce furent elles qui portèrent les plus terribles coups à Moïse, lequel fut défait et tué en fuyant, suivant Ducas; car Chalcondyle dit qu'il fut pris et conduit à Mahomet qui lui fit subir le supplice réservé aux princes musulmans, quand ils ont le malheur de causer de l'ombrage. Le vainqueur courut à Pruse se saisir de la couronne de son frère. Pendant toute la durée de son règne, qui fut de huit ans, l'Empire jouit d'une paix profonde. Un seul incident sembla devoir la troubler dans tout cet intervalle. Un des fils de Bajazet, étant encore dans la fleur de l'âge, se laissa séduire par les discours d'un brouillon nommé Cinéis, qui avoit déjà excité plusieurs révoltes contre ses maîtres. Cet homme audacieux sut persuader à ce jeune prince qu'il lui seroit facile de supplanter Mahomet. Mustapha (c'étoit son nom) se livra tout entier à ses conseils. Cinéis l'entraîna dans la Valachie et la Haute-Thrace; en peu de temps

ils y levèrent une armée considérable. L'Empereur turc les écrasa dans une bataille rangée en Thessalie. Ils se réfugièrent à Thessalonique. Mahomet les réclama, menaçant de traiter la ville avec sévérité, si l'on refusoit de les lui remettre. Manuel, consulté, répondit qu'il ne pouvoit, sans se rendre coupable d'une lâche perfidie, livrer des fugitifs qui lui avoient demandé un asile ; mais que comme il s'intéressoit au repos et à la sûreté du Sultan, il juroit que pendant tout le règne de Mahomet, il les retiendroit en captivité, se réservant le droit pour lui et ses successeurs d'en disposer après la mort de ce prince comme bon leur sembleroit. Ce trait est fort exalté par l'historien anglois Laurent Echard. La circonstance de la prison lui ôte beaucoup de son prix. Mahomet content de cette précaution prise par son allié, n'entreprit rien sur Thessalonique, et fit tout mettre à feu et à sang dans la Valachie, pour la punir d'avoir favorisé la révolte de Mustapha. La mort du Sultan arrivée quelques années après, causa de nouveaux troubles dans l'un et l'autre Empire. Dès qu'il la sentit approcher, il appela le premier de ses officiers, que les Turcs nommoient déjà visir, et le conjura au nom de Dieu, du grand prophète, et par le pain et le sel qu'il lui avoit donnés, de faire monter son fils aîné, Amurat II, sur le

trône. Quant à ses deux autres fils, encore enfans, il les mit sous la tutelle de Manuel, de peur que leur frère, suivant l'usage établi, ne les livrât au fatal cordon ; crainte que la suite ne justifia que trop. Le visir tint la mort de son souverain secrète pendant quarante jours, parce que son successeur étoit absent, et qu'il appréhendoit que les ennemis de l'Empire turc n'attaquassent ses possessions en Europe, s'ils étoient instruits de cet événement.

L'Empereur de Constantinople fit demander les deux jeunes princes à celui de Pruse, en exécution du testament de Mahomet. Comme on avoit prévu qu'il pourroit les refuser, les ambassadeurs avoient ordre, en ce cas, de lui déclarer que Manuel avoit à établir en la place de Mahomet un autre sultan, qui seroit bientôt maître de la Morée, de la Chersonèse, de la Thrace et enfin de l'Orient. Il vouloit parler de Mustapha. Le Turc répondit que la loi du prophète défendoit que l'éducation de leurs enfans fût confiée à un *cabour* (perfide, infidèle); c'est ainsi qu'ils désignoient les chrétiens. « Qu'il soit, » disoit-il, en parlant de Manuel, le père des orphelins sans prétendre en être le tuteur. Qu'il » continue à demeurer notre allié aux condi- » tions des premiers traités; son amitié sera pour » nous comme un sceau sacré que personne ne

» violera. Nos promesses et nos sermens seront » un mur d'airain, et serviront de barrières contre » toute entreprise injuste. » Manuel se crut alors en droit d'user de la faculté qu'il s'étoit réservée à l'égard de la personne de Mustapha. Il le tira de l'île de Lesbos, où il le faisoit garder, le fit conduire avec Cinéis dans la Chersonèse, et lui donna le gouvernement de Thrace, province qui avoit appartenu à son père. Ensuite on le mit, autant qu'on le put, en posssession de tout le pays auquel il pouvoit prétendre en Occident, comme unique héritier de Bajazet. Il n'en étoit que le fils naturel; mais en cela on se conformoit à l'usage observé parmi les Turcs de ne pas tant examiner quelle est la mère d'un prince, que de considérer s'il est de la race des Ottomans, la seule qui doive monter sur le trône. On fit jurer à Mustapha d'obéir à Manuel comme à son père, de lui donner son fils en otage, de lui livrer Gallipoli, et les contrées du Pont-Euxin jusqu'aux frontières de la Valachie, avec quelques places de Thessalie qui étoient encore au pouvoir d'Amurat.

1421. Mustapha commença les hostilités par le siége de Gallipoli, qui après quelques attaques se rendit promptement. Cette première conquête devoit, suivant la convention, appartenir à l'Empereur, et les Grecs qui avoient contribué à la

prise de la ville, se disposoient à y placer leurs armes. Çinéis s'y opposa. Il dit à leur général, Démétrius Lascaris : « Nous ne tenons que de Dieu » et de son prophète le succès que nous avons » obtenu. Toutefois comme vous avez partagé » nos peines et nos fatigues, nous les reconnoî- » trons par quelques présens et la continuation » de notre amitié. Mais n'espérez pas que nous » vous donnions des citadelles et des places. C'est » assez que nous vous laissions retourner à Cons- » tantinople. Nous n'avons point oublié notre » captivité. Je vous citerai l'apologue du loup » et de la cigogne, et vous dirai : votre tête, » qu'on vous laisse, vous tiendra lieu de récom- » pense. » Lascaris espéra trouver plus de reconnoissance dans Mustapha. Mais ce prince lui dit : « Si ma parole m'oblige à livrer Gallipoli, » ma loi s'y oppose ; elle me défend d'aban- » donner aux chrétiens des villes où la religion » du grand prophète est établie; elle m'ordonne » même de faire sur eux toutes les conquêtes » que je pourrai. » Lascaris, après lui avoir adressé quelques reproches modérés sur son ingratitude, partit pour Constantinople. Manuel outré voulut se réconcilier avec Amurat ; mais comme il prétendoit toujours avoir ses deux jeunes frères en otage, et que l'Empereur turc ne voulut jamais y consentir, la négociation se

rompit, et Amurat demeura l'irréconciliable ennemi des Grecs pendant tout le cours de sa vie.

Ce prince se disposoit à passer le Bosphore, pour attaquer son oncle Mustapha. Le bruit de ses préparatifs troubla les plaisirs auxquels se livroit dans Andrinople le fils de Bajazet, qui préféra d'aller chercher lui-même son adversaire en Asie. Amurat gagna Cinéis, le conseil et la principale ressource de son neveu. Ce perfide s'étant évadé du camp pendant la nuit, défit deux jours après un corps de troupes de son ancien maître, et en tua le commandant de sa main. Découragé par cet échec et quelques autres, Mustapha se réfugia sur une simple barque à Gallipoli. On l'y suivit, et il ne fit pas une grande résistance. Amené à son neveu chargé de fers, il fut condamné à mourir sur un gibet comme un malfaiteur vulgaire.

1422. Cet événement transporta le théâtre de la
1423. guerre sur le territoire de l'Empire. Le vainqueur se rendit à Andrinople, où il fut reçu sans obstacle, et vint avec deux cent mille hommes investir la ville impériale. Depuis quelque temps Manuel accablé par l'âge, les fatigues et les chagrins, s'étoit déchargé du soin des affaires sur l'aîné de ses fils, Jean Paléologue, qu'il avoit fait couronner en 1419, et s'étoit retiré dans un monastère de la capitale, pour y vaquer principalement à des occupations

religieuses. Le jeune Empereur effrayé par la présence d'une multitude si prodigieuse d'assiégeans, contre laquelle on n'avoit eu le loisir de prendre aucune mesure défensive, fit proposer un accommodement. L'ambassadeur chargé de cette négociation ayant presque toujours réussi dans celles qu'on lui avoit confiées auprès des Turcs, et n'ayant pas été aussi heureux dans cette occasion, fut accusé de perfidie. On prétendit qu'il avoit promis aux Musulmans de leur livrer la ville, à la condition d'en obtenir le commandement. Il mourut dans les tourmens; Amurat en fut vivement offensé, ce qui feroit présumer que l'accusation pouvoit avoir quelque fondement. On lui dit qu'un noble d'Ephèse, nommé Pille, qui servoit dans son armée, avoit dénoncé ce malheureux envoyé. Le prince ordonna de l'arrêter. On alluma un grand feu et l'on menaça le dénonciateur de l'y précipiter, s'il n'abjuroit le christianisme, qu'il professoit extérieurement, quoique toute religion lui parût indifférente. Pille fit ce qu'on voulut et fut circoncis. On mit un grand apparat à cette cérémonie pour insulter aux chrétiens par le spectacle d'une apostasie solennelle. Les Turcs se servirent du canon à ce siége, et ce fut une nouveauté en ce pays; quoiqu'il fût en usage en Allemagne, en Italie, en France, en Espagne, en Angleterre depuis environ 80 ans, ni eux, ni

les Grecs n'en avoient encore eu aucune connoissance. Vers 1380, les Vénitiens l'avoient employé pour la première fois avec un succès étonnant contre Laurent de Médicis et les Génois ; et ceux-ci apprirent bientôt cet art meurtrier dont ils s'étoient plaints comme d'une contravention aux lois de la guerre. On présume que c'est un Génois nommé Adorne (1) qui instruisit Amurat de l'effet du canon, et qui lui en procura. Ce prince s'en servit avec d'autant plus de succès, que les Grecs devoient être également effrayés du bruit et des effets de cette nouvelle machine de guerre, à laquelle ils ne pouvoient rien opposer. La terreur dut encore augmenter, s'il est vrai, comme un historien (Chalcondyle) semble le dire, que les Turcs jetèrent dans la ville une grande quantité de bombes. Cependant la force des remparts, l'imperfection de l'artillerie, et plus que tout le reste peut-être, la diversion que procura l'adresse de Manuel, sauvèrent pour cette fois Constantinople. Amurat avoit déjà fait étrangler un de ses frères, et auroit fait subir le même sort à l'autre, appelé Mustapha, si le grand échanson ne l'eût sauvé et emmené en Paphlagonie. Manuel engagea cet officier à mener secrètement le jeune

(1) Il étoit Podestat de Gênes dans la nouvelle Phocée.

prince

prince à Pruse, offrant tous les fonds dont on auroit besoin pour lui former un parti et le placer sur le trône. L'échanson accepta cette offre, gagna les principaux de la nation, fit reconnoître Mustapha pour souverain par les Prusiens, et le mit en possession du palais ottoman. A cette nouvelle, Amurat leva précipitamment le siége de Constantinople.

Manuel mourut trois ans après, dans un âge assez 1426.
avancé. Il en avoit régné trente-quatre depuis la 1428.
mort de son père. Ce prince, un des plus habiles en politique qu'ayent eus les Grecs, manqua des vertus guerrières, ce qui rendit toute son habileté presque inutile. Aussi l'Empire, malgré quelques avantages inespérés qu'il obtint sous ce règne, vit-il accélérer rapidement sa ruine.

JEAN PALÉOLOGUE II.

Lorsqu'Amurat eut éteint la rebellion dans le 1429.
sang de son frère, il repassa le détroit et tourna 1433.
ses armes contre la Macédoine; elles furent repoussées avec grande perte devant Thessalonique, dont il entreprit le siége. Il fut obligé de quitter encore une fois l'Occident pour aller combattre Cinéis qui s'étoit fait un parti considérable aux environs de Philadelphie. Aussi-tôt qu'il l'eut détruit, il revint avec des forces plus impo-

santes, encore singulièrement augmentées par la conquête qu'il fit de la Thessalie, de l'Etolie, de la Phtiotide et de la Béotie. Durant le cours de ces expéditions, il avoit devant Thessalonique une seconde armée qui en pressoit vivement le siége. Les habitans craignant de tomber entre ses mains, se révoltèrent contre Andronic (frère de l'Empereur) qui étoit dans la place, et députèrent aux Vénitiens pour implorer leur protection, en proposant de se donner à eux ; ce qui fut accepté. Quelques historiens disent que c'est Andronic lui-même qui livra la ville aux Vénitiens. Ceux-ci résistèrent long-temps et avec courage aux assauts des assiégeans, dont cette préférence redoubloit l'animosité. Pour exciter encore davantage l'ardeur des soldats, Amurat fit publier dans son camp, qu'il leur abandonnoit les hommes, les femmes, les enfans et toutes les richesses qui étoient dans Thessalonique, ne réservant pour lui que la place. Aussitôt elle fut emportée d'assaut, et à l'exception de la mort, ses habitans souffrirent tout ce qu'on pouvoit craindre d'une soldatesque effrénée. Un petit nombre d'entr'eux seulement eurent permission d'y rentrer après qu'ils auroient payé leur rançon. Amurat repeupla cette ville, autrefois si florissante, aux dépens des environs. Il laissa aux chrétiens la fameuse église du martyr Saint Démétrius. Cette con-

quête terminée, les Turcs subjuguèrent l'Acarnanie et l'Epire jusqu'à la mer. On n'attendoit pas qu'ils fussent arrivés; on alloit au-devant d'eux pour se soumettre. Ils conquirent ensuite l'Albanie et promenèrent leurs armes dans le pays des Daces et des Valaches. La crainte de voir les Musulmans, au retour de ces expéditions, porter le dernier coup aux foibles restes de l'Empire, fit solliciter la paix. Amurat l'accorda en exigeant un tribut. La déplorable situation de Jean lui fit songer à une réunion avec l'Eglise de Rome; moyen unique et presque infaillible (on l'a déjà dit) pour obtenir du secours des Latins.

Quelques négociations entamées avec deux papes n'eurent aucun effet; mais les Pères du concile de Bâle, alors assemblé, suivirent ce projet qu'on croyoit manqué. Ils députèrent à Constantinople pour inviter l'Empereur et le patriarche à traiter avec eux comme représentant l'Eglise occidentale. Le souverain pontife, Eugène IV, avoit fait tous ses efforts pour rompre cette assemblée de Bâle, qui lui étoit contraire. Les députés insinuèrent aux Grecs que plusieurs princes la favorisoient, qu'ainsi ils en devoient plus attendre que du Saint Père, qui n'avoit pas de grandes ressources. Cette observation détermina l'Empereur à traiter avec elle. Il lui envoya une célèbre ambassade. On stipula que le concile de Bâle dé-

1434.
1437.

fraieroit l'Empereur, les patriarches de l'Orient, et sept cents personnes de leur suite pour venir assister à une assemblée œcuménique qui se tiendroit en Occident. Eugène IV, sans la participation duquel tout avoit été réglé, ratifia cependant ces conventions; mais il n'en travailla pas avec moins d'ardeur à rompre tout accord entre les Grecs et les Pères du concile de Bâle qui lui étoient odieux. Il vouloit qu'on s'assemblât dans quelque ville d'Italie, où il eût pu dominer. Les Pères du concile, dans la vue d'anéantir ou de diminuer l'influence du Saint Siége, prétendoient au contraire rester à Bâle, ou se transférer dans Avignon. Eugène, afin de ruiner ce projet, fatal à son autorité, fit équiper des galères à Venise, lesquelles allèrent chercher l'Empereur, à qui il proposa une ville italienne pour une convocation œcuménique. Les légats du pape présentèrent à Paléologue un décret du concile qui approuvoit cette translation. Peu après arrivèrent les galères du concile, que celles d'Eugène eût attaquées si l'Empereur ne s'y fût opposé. Les députés de l'assemblée de Bâle pressèrent ce prince de s'embarquer avec eux, en l'assurant que le décret qu'on lui avoit produit comme venant du concile étoit supposé, et avoit été scellé furtivement. Ils lui racontèrent comment on avoit découvert que les légats du pape avoient fait voler pendant la nuit

le sceau des Pères ; mais l'Empereur, cédant aux premières impressions qu'il avoit reçues, partit sur les navires du pape avec son frère Démétrius, le patriarche Joseph, et une suite nombreuse de tous les ordres de l'Empire.

Les Pères de Bâle accusèrent Eugène de jeter les semences du schisme dans l'Eglise, en convoquant, pendant que le concile de Bâle subsistoit, une seconde assemblée ailleurs, sous la même dénomination : et comme ils lui imputoient encore d'autres délits, ils le citèrent à comparoître devant eux en personne ou par procureur. Un coup d'autorité fut la réponse du pape. Il donna une bulle qui prescrivoit la translation du concile à Ferrare.

Le cardinal qui en fit l'ouverture, déclara que tout ce qu'on décréteroit désormais à Bâle seroit nul. Les pères de ce concile n'en continuèrent pas moins leurs assemblées, et suspendirent le pape de toute sa jurisdiction spirituelle et temporelle, dont ils s'attribuèrent l'exercice. Eugène ne tint aucun compte de cette suspension, témoignant un profond mépris pour ce concile, dans lequel il refusoit de voir son supérieur. Celui de Ferrare étoit ouvert depuis un mois, lorsque l'Empereur vint aborder à Venise. La magnificence avec laquelle il fut reçu ne peut se décrire. Le doge et les sénateurs montèrent, pour l'aller recevoir, 1438. 1439.

le vaisseau de cérémonie, nommé le *Bucentaure*, tout éclatant d'or, de pavillons et de tentures de soie; ils étoient accompagnés de douze galères aussi richement équipées, d'une infinité de gondoles brillantes qui couvroient la mer. Ce superbe appareil étoit presque effacé par la richesse et l'élégance des habits: à la variété qui y régnoit, on eût pris ceux qui les portoient, dit un historien, pour autant de princes de différentes nations. L'Empereur s'embarqua ensuite sur le Pô pour se rendre à Ferrare, où il fut accueilli avec autant d'honneur, quoiqu'avec moins de somptuosité, par le marquis d'Est qui en étoit le souverain. Le patriarche de Constantinople prétendoit agir d'égal à égal avec Eugène qui s'étoit rendu à Ferrare, et qui crut devoir user de condescendance. Les seuls laïques baisèrent les pieds du pape; les ecclésiastiques le saluèrent, suivant leurs différentes qualités, ou en lui baisant la main et la joue, ou par une profonde inclination. On fit cette différence pour s'accommoder à la coutume des prêtres grecs de ce temps, qui ne fléchissoient pas les genoux, même dans les prières publiques. Après une première séance où les Grecs et les Latins se trouvèrent réunis, la seconde fut remise à quatre mois, parce que Paléologue qui avoit fait un si long trajet pour se rendre à ce concile, désiroit que tous les souverains de l'Europe y

assistassent ou en personne ou par leurs ambassadeurs. Mais les instances du pape à cet égard n'eurent aucun effet. Le duc de Bourgogne fut le seul qui envoya des députés à Ferrare. Les princes, les évêques, le second ordre du clergé demeurèrent attachés au concile de Bâle, qui continua de traiter avec le roi de France Charles VII pour la pragmatique sanction, et ne cessa point ses hostilités contre le pape. Celui de Ferrare avoit duré environ quatre mois depuis la seconde session sans qu'on eût pu s'entendre, lorsqu'une maladie contagieuse désolant cette ville, inspira aux Grecs le plus vif désir de retourner en Orient. Le pape ne pouvant plus soutenir la dépense de sept cents Orientaux dont il s'étoit chargé, avoit accepté la proposition des Florentins, qui avoient offert de lui prêter une somme considérable, s'il vouloit transférer chez eux le concile. Cinq mois se passèrent encore en conférences et en disputes à Florence, sans qu'on pût s'accorder. Enfin cependant, l'Empereur, qui se croyoit théologien, parut convaincu par les argumens d'un provincial des Dominicains, du dogme de la procession, sollicita les Grecs de s'y rendre, et leur témoigna le désir qu'il avoit de la réunion, disant qu'elle lui sembloit juste et nécessaire. Bessarion, métropolitain de Nicée, qui dans un âge peu avancé, avoit déjà fait preuve d'un grand talent, mit tant

de zèle à le seconder, qu'il devint extrêmement odieux aux schismatiques, et fut obligé pour cette raison de se fixer en Italie, où son mérite et ses opinions favorables à l'Eglise de Rome l'élevèrent à la dignité de cardinal. Peu s'en fallut même qu'il ne fût porté au trône pontifical (1). L'Empereur voyant les esprits ébranlés, et même bien disposés, assembla les Grecs qui l'avoient suivi chez le patriarche pour qu'ils prissent une décision finale. Ce prélat opina le premier, et dit que les Pères Grecs et Latins enseignant que le Saint Esprit procède du père et du fils, ou du père par le fils, on étoit d'accord sur le fond des choses, puisque ces deux phrases lui paroissoient synonymes; qu'ainsi il recevoit les Latins à sa communion, pourvu qu'ils ne prétendissent pas obliger les Grecs à l'addition du *filioque* dans le symbole, ni à changer leurs rites. A l'exception de Marc, archevêque d'Ephèse, d'un autre ecclésiastique et du frère de l'Empereur, tous les Grecs qui assistoient au concile approuvèrent ce jugement. On dressa, malgré les trois opposans,

(1) Les cardinaux, dans un conclave, frappèrent à sa porte; mais son conclaviste refusa d'interrompre l'étude de Bessarion. « Nicolas, lui dit ce dernier lorsqu'il en fut instruit, ton respect me coûte la tiare, et à toi le chapeau. »

une profession de foi conforme à la doctrine des Latins sur l'article du Saint Esprit; mais avant de la livrer au pape, l'Empereur voulut la lui faire en quelque sorte acheter, en exigeant sur des intérêts temporels quelques conditions préalables, et toutes à son avantage. Le traité ayant été conclu, les Latins et les Grecs se donnèrent le baiser de paix avec beaucoup de joie et de sincérité. On s'accorda également sur les autres objets de discussion, c'est-à-dire le purgatoire, l'usage du pain azime dans l'eucharistie, et la primauté du pape. Le dernier article fut celui qu'on débattit le plus. Le seul archevêque d'Ephèse persista dans le schisme, et cette opposition suffit pour le perpétuer tel qu'il existoit depuis cinq cents ans. L'Empereur, avant de partir, obtint du pape tout ce qui lui avoit été promis pour lui et pour sa suite, et même beaucoup au delà.

Ils furent tous très-mal accueillis à Constantinople. Le clergé mécontent de l'union, ne voulut plus admettre ceux qui l'avoient signée, aux fonctions ecclésiastiques. Il y eut contr'eux une conspiration générale des prêtres, du peuple et des moines qui gouvernoient presque toutes les consciences, et soulevèrent tous les habitans, même la plus vile populace. On les accabloit d'injures, on les traitoit d'apostats, tandis que 1440. 1442.

Marc d'Ephèse étoit élevé jusqu'aux nues, comme étant le seul qui eût soutenu l'honneur de l'Eglise grecque. Presque tous ceux qui avoient assisté au concile et souscrit ses actes, ébranlés par ces reproches, se rétractèrent de ce qu'ils avoient fait à Florence. Quelques-uns même déclamèrent de vive voix et par écrit contre leur propre ouvrage. Marc avoit donné à entendre à l'Empereur qu'il se soumettroit; mais cette explosion de l'opinion publique enfla tellement son courage ou son audace, qu'il s'éleva tout haut contre son souverain les partisans de la réunion. Il prétendit qu'on avoit renversé les fondemens de la foi, condamné la doctrine des Pères et des conciles, changé les cérémonies de l'Eglise grecque. Les défenseurs de l'orthodoxie répondirent à ces imputations; mais les Grecs demeurèrent attachés au schisme. Il y eut même parmi eux des *incommuniquans* qui refusèrent d'assister à la célébration des saints mystères avec ceux qui avoient contribué à la réunion, ou qui l'approuvoient. L'Empereur ayant voulu que ces derniers y fussent reçus un jour de fête solennelle, les schismatiques se retirèrent et les laissèrent seuls. Paléologue fut contraint de dissimuler son dépit, tant le parti des hétérodoxes étoit fier et puissant. Son zèle, découragé par une si forte opposition, se fatigua et se ralentit. La rebellion

de Démétrius lui causa un chagrin plus cuisant encore. La jalousie qu'avoit inspirée à celui-ci son frère Constantin, qui avoit eu pendant l'absence de Paléologue l'administration de l'Empire, les disputes de religion, l'espoir d'attirer dans son parti les schismatiques, lui mirent les armes à la main. Il sollicita l'assistance d'Amurat, en lui insinuant que l'Empereur des Grecs s'étoit ligué contre la Porte avec les Latins. Amurat, à qui le voyage de ce prince avoit toujours été suspect, ajouta foi à cette imputation, et seconda le rebelle. Celui-ci conduisit ses troupes devant Constantinople, cherchant moins à y entrer par force que par surprise. Tous ses exploits se réduisirent à piller, à brûler des maisons dans la campagne, et à faire ou laisser massacrer tous ceux qui se mettoient en devoir de défendre leurs propriétés. La modicité des secours que lui fournit Amurat l'obligea d'abandonner son entreprise. 1443.

Toutes les forces de ce sultan étoient alors occupées en Hongrie, où il ne fut pas heureux cette année. Le célèbre Jean Corvin, plus communément appelé Huniade, Vaivode de Transilvanie, et général du roi de Pologne et de Hongrie, l'avoit déjà vaincu trois fois dans les campagnes précédentes, et lui avoit fait éprouver des pertes si considérables que son nom étoit

devenu la terreur des Musulmans. Il lui causa un préjudice non moins grand peut-être, en favorisant la désertion d'un de ses meilleures officiers. C'étoit Georges de Castriot, fameux sous le nom de Scanderberg. Son père, Jean, roi d'Albanie, avoit été contraint de le donner, avec trois autres de ses fils, en otage au fier Amurat, après que ce prince eut conquis son royaume. Les grandes dispositions que montroit Scanderberg, déterminèrent ce sultan à lui laisser le jour qu'il avoit ravi par un poison lent à ses trois frères. Il le fit soigneusement instruire dans l'art de la guerre, et les premières années de la jeunesse de Scanderberg furent signalées par les services importans qu'il rendit à son bienfaiteur. Mais, à la mort de son père, il conçut le dessein de se rétablir dans les Etats dont les Turcs avoient chassé ce prince. Pour cet effet, il se ménagea des intelligences avec Huniade, et convint qu'à la première action, il feroit plier les troupes qu'il commandoit, et lui procureroit ainsi la victoire. Ayant exécuté cette manœuvre, il profita du désordre où il avoit jeté les Turcs, se saisit du secrétaire d'Amurat, et le força d'expédier au gouverneur de Croïe, capitale de l'Albanie, un ordre scellé du sceau de l'Empereur turc, par lequel il étoit enjoint à ce gouverneur de remettre la place à celui qui en seroit porteur.

Lorsqu'il fut muni de cet écrit, il fit massacrer le secrétaire qui l'avoit tracé, ainsi que tous les témoins de l'expédition, afin qu'Amurat n'en pût avoir connoissance; tissu de cruautés et de perfidies qu'aucun motif ne peut faire excuser. Aussitôt il se rendit à Croïe, s'empara de la place, et se fit reconnoître à ses peuples qui, ravis de secouer le joug des Musulmans, le proclamèrent avec transport leur souverain. Il se concilia l'affection de ses sujets, remporta pendant tout le cours de sa vie, qui fut de 63 ans, de grands avantages sur les Turcs, et les contraignit de faire avec lui une paix qui le laissa paisible possesseur du trône de ses pères.

Mais avant d'en venir à ce traité, il donna beaucoup d'occupation à l'Empereur turc; il entra dans une ligue redoutable qui se forma entre le pape Eugène, Paléologue, les Vénitiens, les Génois, Philippe duc de Bourgogne, le roi de Pologne et de Hongrie, pour l'expulser de l'Europe. L'irréconciliable ennemi d'Amurat, le prince Caraman (qui a donné le nom de Caramanie, lequel subsiste encore, à une province de l'Asie mineure), s'offroit de l'attaquer du côté de l'Orient, tandis que le reste des confédérés lui enlèveroient ses provinces européennes. Amurat, qui par haine du christianisme, et par ambition, avoit paru jusqu'alors ennemi de la paix, la re- 1444.

chercha, effrayé de la réunion d'un si grand nombre d'ennemis. On lui accorda une longue trève. Le pape, Paléologue, et le prince Caraman, qui n'avoient point pris de part à cet arrangement, le blâmèrent beaucoup, et en firent de si vifs reproches aux autres puissances qu'elles se repentirent d'y avoir consenti. Le cardinal Julien, légat du Saint Père, voyant que néanmoins le scrupule de violer un accord scellé par un serment solennel arrêtoit des chrétiens, s'efforça de rassurer leur conscience. Il dit aux chefs de l'armée assemblés, que le bien public permettoit, exigeoit même qu'on ne tînt pas une parole qui étoit contraire à l'intérêt de l'Etat; qu'on pouvoit alors manquer de foi, sur-tout aux infidèles, et que pour dissiper toutes leurs craintes sur la violation du traité, il leur en donnoit l'absolution par l'autorité du pape, qui, à la vérité, lui avoit conféré cet étrange pouvoir. Le discours de Julien produisit tout l'effet qu'il en pouvoit attendre. Les confédérés reprirent les armes, entrèrent dans la Bulgarie, et firent sur sa capitale, Nicopolis, une tentative qui ne leur réussit pas. Le prince de Valachie, grand capitaine, et qui lui seul avoit quelquefois combattu les Turcs, vint joindre le roi de Pologne, Ladislas, le croyant à la tête d'une nombreuse armée. Quand il vit le peu de troupes qui l'accom-

pagnoient, il fut extrêmement surpris, et lui conseilla de se renforcer avant d'agir. Il lui assura que le grand-seigneur avoit à sa suite plus de gens lorsqu'il alloit à la chasse, que Ladislas n'avoit alors de soldats réunis sous ses ordres. Ses conseils n'étant pas écoutés, il se retira, laissant à ce prince quatre mille cavaliers.

Amurat étoit fort embarrassé pour traverser l'Hellespont. Plusieurs accusent les Génois de lui avoir vendu le passage. Quoiqu'il en puisse être, il l'effectua, et joignit les chrétiens à Varnes, en Bulgarie, sur le Pont-Euxin. Ladislas, jeune prince d'environ vingt ans, brûloit de combattre. Les chefs en général n'en étoient pas d'avis. Huniade au contraire, soutint qu'on ne devoit pas appréhender les Turcs; qu'on supposoit toujours leurs armées plus nombreuses qu'elles ne l'étoient effectivement, qu'au reste la Turquie entière assemblée en armes ne pourroit encore effrayer les Hongrois dont on connoissoit l'intrépidité. Le combat fut résolu; mais quand les deux armées furent en présence, Huniade frappé de la prodigieuse multitude des ennemis conseilla la retraite. Ladislas répondit qu'il étoit trop tard, et lui reprocha la jactance qu'il avoit montrée la veille. Les chrétiens n'étoient que dix-huit à vingt mille contre soixante, d'autres disent, contre cent mille Musulmans. Les deux ailes des Turcs

ayant été rompues du premier choc, Amurat tournoit tête, lorsqu'un vieux janissaire l'arrêta, en saisissant la bride de son cheval. On revint à la charge, tandis que Huniade poursuivoit imprudemment ceux des Turcs qu'on avoit mis d'abord en désordre ; le reste de l'armée chrétienne demeuré sur le champ de bataille, étant dénué du secours de ceux qui accompagnoient dans cette poursuite le Vaivode de Transilvanie, fut accablé par le nombre. Ladislas se précipita audacieusement au milieu des ennemis. Il y trouva la mort. Suivant les annales ottomanes, ce fut Amurat, qui, ayant blessé son cheval d'un javelot, fit tomber ce monarque à terre, où il fut à l'instant percé de mille traits. Les Turcs lui coupèrent la tête, et la mirent au bout d'une lance en criant : « Hongrois, voilà la tête de » votre roi ! » Quelques-uns ont écrit qu'au fort de l'action, le traité fait pour régler la trève avoit été attaché au bout d'une lance par les Turcs, et porté de rang en rang; d'autres, qu'Amurat tira de son sein l'hostie sur laquelle les chrétiens avoient juré de l'observer. L'auteur de son infraction et de la guerre, le cardinal Julien, perdit la vie dans cette journée. Il étoit à la fois prêtre et militaire. Dix mille chrétiens y périrent. La perte des Turcs fut plus grande, mais moins sensible, à cause de leur grand nombre.

Paléologue

Paléologue demeuré sans ressources, implora 1445.
la clémence du vainqueur et lui demanda la paix. 1448.
Amurat, modéré dans sa victoire, la lui accorda volontiers et ne la troubla jamais. Elle détruisit la réunion des Eglises grecque et romaine. L'Empereur de Constantinople n'osa plus entretenir de correspondance avec les Latins, craignant de donner de l'ombrage au Grand-Seigneur. Les adversaires de Rome eurent toute licence, et se prévalurent de la haine qu'Amurat portoit aux Occidentaux, dont l'Empereur ne pouvoit, même en matière de religion, prendre la défense sans risquer de lui devenir suspect. Ainsi le schisme reprit toute sa force, et il n'est pas encore éteint. Les dernières années de l'Empereur furent employées à régler l'intérieur de ses Etats. Rien de plus sage que les instructions qu'il donna au protovestiaire Phranzès, dont nous avons une chronique fort exacte et fort détaillée des deux derniers siècles de l'Empire grec. Il avoit en ce ministre une confiance particulière. Son père le lui avoit recommandé en mourant, et il l'employa dans toutes les affaires importantes. L'ayant nommé despote de Sparte, en récompense de ses services, il lui dit au moment de son départ : « Votre » droiture qui m'est connue me détermine à » vous donner une place, qui n'a été remplie » jusqu'à présent que par les princes de la famille

» impériale.... Que les présens n'approchent ja-
» mais du seuil de votre porte. Souvenez-vous
» de ce qu'en dit Chrisostôme, qu'ils ruinent la
» maison de celui qui les reçoit, qu'ils répandent
» des ténèbres sur son esprit, enflamment sa
» cupidité, font oublier la justice, et presque
» toujours condamner l'innocence....... Sou-
» venez-vous que vous êtes l'homme de Dieu,
» le représentant du prince, et le père du
» peuple. »

1449. Les troubles de l'Eglise, ceux de l'Etat, la mort de l'Impératrice accablèrent Paléologue de tant d'affliction, qu'il succomba sous le poids de ses infortunes. Il mourut dans la cinquante-huitième année de son âge, après en avoir régné vingt-trois depuis la mort de son père. Il eut des vertus et des talens capables d'honorer le trône; cependant, sous son règne, Amurat II recouvra toutes les provinces que Manuel avoit reprises après la mort de Bajazet, ou dont les autres princes chrétiens s'étoient emparés. Mais on ne sauroit faire un crime à Jean Paléologue de n'avoir pas résisté à un ascendant devenu invincible. Les forces des Grecs n'étoient plus en proportion avec celles des Turcs. Jean aima la justice et son peuple, et ne manqua ni de sagesse ni de politique.

CONSTANTIN DRACOSÈS.

Le dernier Empereur ne laissoit point d'enfans. Son sceptre tomba entre les mains de l'aîné de ses frères, Constantin Dracosès. Démétrius qui étoit le second, y prétendoit, comme étant né dans le palais des Porphyrogénètes, c'est-à-dire, dans celui où accouchoient les Impératrices, et il s'étoit fait un parti à la cour. Mais le conseil et le peuple qui craignoient sa hauteur, se déclarèrent contre lui, et presque tous les vœux se réunirent en faveur de Constantin. Il falloit savoir si ce choix auroit l'agrément d'Amurat. Phranzès fut chargé d'aller le lui demander, et l'obtint sans difficulté. Cette humiliante démarche, dit Laurent Echard, est peut-être ce qui a fait supposer à l'historien Ducas, que Jean Paléologue avoit été le dernier Empereur de Constantinople; cet écrivain ne croyant pas que ce nom fût dû à un prince qu'avoit en quelque sorte nommé le grand-seigneur. Mais Laurent Echard fait trop d'honneur à Ducas, qui ne refuse le titre d'Empereur à Constantin, que parce qu'il n'a point été couronné, comme si cette cérémonie constituoit le droit des monarques (1), et qui, oubliant

(1) Voltaire a dit avec raison :

Le prêtre, l'huile sainte et le sacre des rois,
Sont la pompe du trône, et n'en font point les droits.

bientôt ce qu'il vient de dire, donne lui-même à ce prince la qualité qu'il lui a d'abord déniée.

1450. Constantin songeant à s'affermir sur le trône par une alliance qui pût lui être utile dans l'occasion, envoya Phranzès en Orient par le Pont-Euxin, accompagné d'une nombreuse suite de noblesse, de moines mendians, de gardes, de médecins, de comédiens, de danseurs, de musiciens. L'ambassadeur avoit pouvoir de choisir une femme pour Constantin, ou dans la cour de Trébisonde, ou dans celle d'Ibérie. Après que Phranzès eut rendu compte de ses observations, la fille du monarque Ibérien fut préférée. Deux ans s'écoulèrent dans cette négociation, et lorsque la princesse arriva dans la ville impériale, elle n'y vit que la consternation de ses habitans. Le peuple y étoit déjà frappé de sinistres pressentimens. Il déploroit la perte d'un ennemi qui l'avoit épargné, et frémissoit de l'idée du désastre dont il étoit ouvertement menacé par son successeur. Amurat étoit mort au commencement de l'année 1451, et avoit laissé la couronne à son fils aîné, Mahomet II.

Ce nouveau sultan avoit eu pour mère une esclave chrétienne. Il fut très-dévot musulman dans sa première jeunesse. Plus éclairé par l'âge, il traitoit, dit-on, dans l'intimité, le grand prophète de brigand et d'imposteur. Au reste, on

n'a aucune certitude, à cet égard, et en public il témoigna toujours une grande vénération pour l'Alcoran. Instruit par d'habiles maitres, il fit de rapides progrès ; on assure qu'il parloit cinq langues étrangères, le grec, le latin, le caldéen ou l'hébreu, l'arabe et le persan. Il savoit l'histoire, la géographie, et croyoit savoir l'astrologie, ce qui suppose au moins quelque notion de mathématiques, et particulièrement d'astronomie. La lecture des vies des grands hommes de l'antiquité enflamma son courage. Ses armes conquirent deux empires, douze royaumes, et plus de deux cents villes. Ses vertus étoient mêlées de vices odieux. Ses goûts infâmes déshonorèrent souvent les plus nobles d'entre ses captifs. Les motifs les plus légers le déterminèrent à verser des ruisseaux de sang dans son palais, comme à la guerre. Quelques-uns cependant révoquent en doute l'anecdote des quatorze pages, auxquels on dit qu'il fit ouvrir le ventre, pour voir qui d'entr'eux avoit mangé un melon dérobé dans un jardin qu'il se plaisoit à cultiver ; ils n'ajoutent pas plus de foi à l'histoire d'une femme, nommée Irène, à laquelle on a prétendu qu'il avoit coupé la tête de sa main, pour faire voir à son armée qui lui reprochoit d'aimer trop cette maîtresse, qu'il n'y en avoit point qui fût capable de le subjuguer. Ils refusent de croire aussi qu'il ait

ordonné de décapiter un esclave, afin de montrer au célèbre peintre Gentilli Bellino, qu'il avoit fait venir de Venise, le jeu des muscles et de la peau sur un cou séparé du tronc. C'est principalement Voltaire, et après lui Gibbon, qui se sont récriés sur l'invraisemblance de ces traits fort extraordinaires à la vérité, mais non pas impossibles de la part d'un despote et d'un conquérant, que ces deux auteurs avouent eux-mêmes avoir été féroce et sanguinaire. Il n'est pas du moins contesté qu'il commença par faire mourir le seul frère légitime qu'il eût, et qui n'avoit encore que huit mois, suivant Ducas. Le lendemain, s'il en faut croire le même auteur, il essaya de détourner de lui le soupçon de ce crime, en faisant périr le premier janissaire qui avoit étranglé ce malheureux enfant. On ne voit pas la raison d'une si horrible et si perfide hypocrisie. Il n'y a pas d'apparence que les empereurs ottomans prissent la peine de chercher à se laver d'un crime qui avoit tourné en usage dans la maison impériale, ni que Mahomet pût espérer de faire accroire qu'on avoit fait mourir son frère sans ses ordres

Dès que la mort d'Amurat eut été connue, Constantin envoya des ambassadeurs à Mahomet pour renouveler l'alliance faite avec son père. Le Musulman les reçut avec affection, et promit

d'entretenir la paix toute sa vie avec les Grecs. Il le jura par le nom de Dieu, de son prophète, par celui des anges, et par l'Alcoran. Il consentit même à payer une pension pour la subsistance d'Orcan (fils de Mahomet Ier.) qui étoit à Constantinople, et cette clause du traité fut le prétexte de la querelle qu'il suscita bientôt aux Grecs.

En effet, l'Empereur ayant envoyé lui représenter que la pension promise ne se payoit pas, et ayant menacé, si l'on tardoit plus long-temps à l'acquitter, de renvoyer Orcan, le grand visir Ali-Bassa, qui fut chargé de leur répondre, s'emporta vivement contr'eux, quoiqu'ami secret des Grecs dont il recevoit de fréquentes largesses; mais il se crut obligé de leur parler dans le sens de la résolution qui avoit été prise au divan à ce sujet. « Sots et misérables Romains, leur dit-il, » vous ignorez le péril où vous êtes. Le scrupu- » leux Amurat n'est plus; il a pour successeur » un jeune homme (1), qu'aucun traité, qu'au- » cun obstacle n'arrête. Si Constantinople échappe » à sa vaillance, vous n'en devrez remercier que » le ciel. Vous prétendez nous effrayer par de » vaines menaces! Relâchez Orcan, déclarez-le » sultan de Romanie, appelez les Hongrois, et 1451.

(1) Il n'avoit que vingt et un ans.

» soyez sûrs que toutes ces démarches ne feront
» que provoquer et précipiter votre ruine. » Loin de donner aucune satisfaction à Constantin, Mahomet fit des préparatifs pour bâtir un fort dans une bourgade à deux lieues environ de Constantinople, du côté de l'Europe, en face de celui que son aïeul avoit élevé sur la rive asiatique. Les premières nouvelles de ce dessein jetèrent l'épouvante à Constantinople et aux environs. Constantin fit faire des remontrances au Grand-Seigneur sur le projet qu'il manifestoit visiblement, en pleine paix, de fermer l'entrée de la mer Noire aux Latins, de priver la ville impériale de tout commerce, et même de l'affamer. Il offrit, pour la préserver d'une si funeste entrave, tel tribut que Mahomet voudroit imposer. Ce prince répondit aux envoyés de Constantin : « Je ne fais aucun tort à Constantinople,
» puisque ses murs sont à présent la borne de
» son Empire. Les Turcs occupent tout l'Orient,
» et les terres de l'Occident leur appartiennent
» depuis que les Grecs n'y peuvent plus demeurer
» en sûreté. Avez-vous oublié à quelle extrémité
» mon père fut réduit, lorsque vous vous liguâtes
» avec les Hongrois, et qu'ils s'avancèrent jusque
» sur les confins de la Thrace, dans le temps
» que les galères latines couvroient l'Hellespont?
» Echappé à ce péril, mon père jura de cons-

» truire en Occident une forteresse vis-à-vis de
» celle qui est sur le rivage oriental. Je dois accomplir son vœu. De quel droit vous y opposeriez-vous ? Ne suis-je pas maître de faire sur
» mon territoire ce qui me convient ? Allez
» dire à votre souverain que le sultan actuel
» ne ressemble pas à ses prédécesseurs ; qu'il
» exécutera sans peine, ce qu'ils n'ont pas osé
» entreprendre, et qu'il fera écorcher vif quiconque aura la témérité de revenir vers lui
» avec un pareil message. »

Cette réponse glaça la ville d'effroi. On s'écrioit dans les rues et dans les places publiques : « Voilà » celui qui doit ruiner nos murs et nous amener » en captivité ! » La redoutable forteresse fut construite. Mahomet y mit quatre cents hommes avec du canon, et donna ordre de tirer un tribut de tous les vaisseaux qui passeroient à la portée de ses batteries, sans en excepter ceux des Grecs, ni même des Turcs. Pendant la construction de ce fort, un célèbre fondeur, à qui l'Empereur grec faisoit une pension trop médiocre, et encore mal payée, sortit de Constantinople, et vint offrir ses services aux Turcs. Mahomet le reçut avec joie, se l'attacha par de grandes libéralités, et lui ordonna de fondre le plus terrible canon qu'il seroit possible. Ce fondeur, hongrois ou danois, nommé Urbain, acheva en trois mois dans An- 1452.

drinople le terrible instrument qu'on lui demandoit, et présenta un canon de bronze qui lançoit à plus d'un mille un boulet de pierre du poids de plus de six cents livres, lequel s'enfonçoit de six pieds en tombant. On employa soixante bœufs pour le transport de cette énorme machine, et il fallut près de deux mois pour lui faire faire cinquante lieues. Voltaire, qui avoit l'orgueilleuse prétention de posséder toutes les sciences, et qui dans son ambition littéraire, dit M. Gibbon, parle souvent d'astronomie, de chimie, etc., Voltaire s'est moqué à ce sujet de la crédulité des Grecs; il a soutenu que pour chasser un boulet si énorme, il faudroit une prodigieuse quantité de poudre, que cette quantité ne pouvant s'allumer à la fois, le coup partiroit avant que la quinzième partie prît feu, et qu'ainsi le boulet auroit très peu d'effet. M. Gibbon a répondu par un fait à cet étalage de doctrine. « Un canon turc, » plus considérable que celui de Mahomet, a-t-il » dit, garde encore l'entrée des Dardanelles; et » si l'usage en est incommode, une épreuve ré- » cente a montré qu'il produit beaucoup d'effet. » Trois cents livres de poudre chassèrent un boulet » de onze quintaux à la distance de six cents » toises. Le boulet se sépara en trois morceaux. » Ces quartiers de rocher traversèrent le canal, » s'élevèrent à ricochets sur la montagne oppo-

» sée, et laissèrent la surface de la mer écumante » sur toute la largeur du canal. » Un vaisseau vénitien sentit le premier l'effet de la foudroyante machine de Mahomet, en passant sous le nouveau fort de Basheska (1) : c'est ainsi qu'on le nommoit. Ayant refusé de baisser son pavillon, il fut atteint par une pierre qui l'écrasa et le fit couler à fond. Le pilote et trente matelots se jetèrent dans la chaloupe ; ils furent pris. Mahomet fit empaler le premier et couper la tête aux autres.

Constantin qui connoissoit le caractère ambitieux de Mahomet, et qui pouvoit savoir que la conquête de Constantinople avoit été arrêtée dans le divan, avoit donné avis du danger qui le menaçoit à Nicolas V, successeur du pape Eugène. Le pontife sollicita et obtint pour les Grecs des secours pécuniaires en Allemagne, dans la Pologne et la Lithuanie. Il en instruisit l'Empereur; en même temps, il exhorta les Grecs à se soumettre au concile de Florence, et leur prédit, en se servant d'une parabole de l'Ecriture, que si le figuier ne portoit du fruit avant trois ans, il seroit extirpé jusque dans sa racine. L'état de l'Empire permettoit de faire presqu'à coup sûr

(1) Ce qui signifie coupe-tête. On l'appela depuis Néocastro, ou nouveau château ; aujourd'hui c'est le vieux château d'Europe.

une semblable prophétie. Nicolas ne se trompa que d'un an. A la réquisition de l'Empereur, il envoya un cardinal, archevêque russe, pour travailler à la réunion. Le prince lui fit un très-bon accueil, et reçut (ainsi qu'une partie des seigneurs de sa cour et un petit nombre d'ecclésiastiques), le décret du concile; mais personne n'étoit de bonne foi, dit Phranzès, qui signa l'acte d'union; il n'en excepte ni lui, ni l'Empereur. Le reste de la nation persévéra ouvertement dans le schisme. Les prêtres, les religieuses, les laïques prononcèrent anathème contre ceux qui avoient approuvé le concile de Florence. La populace se livra aux derniers excès. Elle alla dans les cabarets, où elle se répandit en injures grossières contre les partisans du souverain, et but en l'honneur d'une image de la vierge qui passoit pour être miraculeuse, suppliant la mère du Christ de prendre la ville sous sa protection, et de la défendre contre Mahomet, comme elle l'avoit déjà défendue en plus d'une occasion semblable, ajoutant qu'on n'avoit besoin ni du secours, ni de l'alliance des Latins.

Pendant que le peuple s'occupoit de la procession du Saint Esprit et de la querelle du pain azime, Mahomet désarmoit en quelque sorte Constantinople, en ravageant le seul pays dont cette ville pût attendre quelque assistance. De

cette multitude de provinces et de royaumes que les Romains avoient possédés pendant les quatre premiers siècles de l'Empire, il ne leur restoit plus, outre un petit nombre de villes dans le voisinage de la capitale, que le Péloponèse ou la Morée; encore les Vénitiens y occupoient-ils des places considérables. Mahomet, voulant détruire jusqu'au nom des Romains ou des Grecs, commença par leur enlever cette dernière ressource. Il envoya une nombreuse armée dans le Péloponèse, avec ordre de le saccager entièrement. Les Turcs y étant entrés par l'isthme de Corinthe, prirent et réduisirent en cendres toutes les villes qu'ils attaquèrent. Au premier bruit de leur approche, les habitans, chrétiens ou mahométans, s'enfuyoient à la hâte. Les Turcs les rencontrant dans la campagne sans défense, saisis de frayeur, épuisés par la faim, ne daignoient pas même les faire prisonniers; ils les massacroient inhumainement. Ils pénétrèrent jusqu'à l'antique Messène, mettant tout à feu et à sang. Sparte fut la seule ville que la force de ses murs préserva de leur fureur. D'un autre côté, les Turcs réduisirent sur les bords du Pont-Euxin et sur ceux de la Propontide les places qu'y possédoit encore l'Empereur. Ensuite s'approchant de Constantinople, ils prirent d'assaut un château appelé la Tour de Saint Etienne, dont ils firent passer

la garnison au fil de l'épée. Sélivrée les arrêta quelque temps ; ses habitans se défendirent avec une vigueur extraordinaire. Leur ville fut néanmoins emportée de force, et le vainqueur furieux les massacra tous jusqu'au dernier.

Constantin, s'attendant à voir incessamment les Turcs sous les murs de la ville impériale, n'omit rien pour l'approvisionner, et la mettre en état de défense. Il avoit engagé les gens de la campagne à s'y retirer. Cet amas d'hommes indisciplinés étoit bien foible contre les armées innombrables et aguerries de Mahomet. Ce prince avoit ordonné à toutes ses troupes d'Orient et d'Occident de se rendre pour le mois de mars dans les villes maritimes de l'Hellespont, soit en Europe, soit en Asie. Il enrôla en outre à prix d'argent, hors de son Empire, des Grecs, des Latins, des Allemands, des Pannoniens, des Polonois, des Béotiens. Plusieurs historiens portent à trois ou quatre cent mille le nombre des soldats qu'il réunit pour assiéger Constantinople ; Phranzès, qui étoit dans la place, le réduit à deux cent cinquante-huit mille, et c'est encore beaucoup ; car on a remarqué depuis long-temps que les armées des Turcs ont toujours été bien moins nombreuses qu'elles ne le paroissoient (1). La

(1) Il en est encore de même aujourd'hui.

marine des assiégeans n'étoit pas si formidable. Parmi cent vingt navires qui couvroient la Propontide, il n'y avoit qu'environ dix-huit vaisseaux de guerre. La ville impériale avoit alors plus de cent mille habitans, mais peu de guerriers. La crainte l'avoit fait déserter. Phranzès, chargé par son maître de rechercher quel nombre de citoyens et de moines pourroient ou voudroient s'armer pour la défense commune, lui annonça qu'il ne devoit compter que sur quatre mille neuf cent soixante-dix Romains. Le prince et le ministre gardèrent ce triste secret. Ils se procurèrent un corps de deux mille étrangers des Etats de Gênes et de Venise, sous les ordres de Justiniani, noble génois. Ainsi, une capitale de treize ou peut-être de seize milles de circonférence, n'avoit contre toutes les forces de l'Empire ottoman qu'une garnison de sept ou au plus de huit mille hommes. La sotte cupidité des riches refusa à l'Empereur et garda pour les Turcs des trésors qui auroient acheté des armées auxiliaires. Les querelles religieuses ne se ralentirent pas à l'approche du siége, ni même pendant sa durée; ce qui n'empêcha pas, comme on verra, les Grecs de se battre en désespérés. Les habitans ne vouloient plus approcher de Sainte-Sophie depuis que l'union avec Rome s'y étoit opérée. Le grand duc poussa le fanatisme jusqu'à dire qu'il aimeroit mieux voir à Constan-

tinople le turban de Mahomet que la tiare du pape.

Lorsque tout fut prêt pour le siége, le Sultan se rendit devant la place. L'attaque commença le six avril. Pour en mieux faire comprendre les détails, il convient de remettre sous les yeux du lecteur la situation de Contantinople. Nous avons déjà dit que cette ville formoit une espèce de triangle, dont la base regardoit l'Occident. Le sommet en étoit aigu. C'est vers cet endroit qu'est aujourd'hui le sérail, qui donne sur le Bosphore de Thrace. Le côté du midi tenoit à la Propontide, et celui du nord étoit baigné par un grand bras de mer, dont la nature et l'art avoient fait un port et un bassin magnifique. La partie qui touchoit au continent, étoit fermée d'une double enceinte de murailles, avec un fossé dont l'eau communiquoit du port à la Propontide.

Ce fut de ce côté que Mahomet fit placer sa tente. Il distribua ses canons en quatorze batteries pour foudroyer en même temps nuit et jour les remparts dans une vaste étendue, du midi au nord, depuis la porte dorée jusqu'à celle de bois. Pendant huit jours consécutifs, les assiégés essuyèrent le feu le plus terrible. Mais l'artillerie étoit encore dans son enfance. Quoique l'impatient Mahomet fût toujours aux batteries, la grande couleuvrine ne pouvoit tirer que sept fois

par

par jour. Néanmoins le métal échauffé creva et tua, dit-on, celui qui avoit fondu cet effroyable instrument de destruction. Une particularité remarquable du siége de Constantinople, ce fut la réunion de l'artillerie ancienne et moderne ; le boulet et le bélier battoient le même mur. Les habitans regardoient déjà leur ville comme destinée à devenir la proie d'un vainqueur farouche. L'Empereur n'oublioit rien pour les encourager par ses discours et encore plus par ses exemples, travaillant avec eux à réparer les brèches que l'ennemi faisoit de toute part. Il choisit, pour l'aider dans cette pénible défense, ce Justiniani qui commandoit les Génois et les Vénitiens, et qui les surpassoit tous en bravoure et en capacité, le nomma commandant général de la garnison, et lui assigna son poste à l'endroit des murailles, qui étoit le plus voisin du palais, et le plus exposé : il lui fit expédier des lettres-patentes qui lui assuroient la souveraineté de Chio, s'il réussissoit à faire lever le siége. La perspective d'une si brillante récompense fit faire des prodiges de valeur au brave Justiniani. Les assiégés, animés par l'exemple des Vénitiens et des Génois, reprirent courage, et, sous sa conduite, ne craignirent aucun danger. Ils firent d'heureuses sorties, brûlèrent les machines des assiégeans, éventèrent leurs mines, grâces à l'habileté

d'un ingénieur allemand qui accompagnoit Justiniani; enfin leur résistance et leur hardiesse étonnèrent les Musulmans. Néanmoins quoique les Grecs eussent presque toujours l'avantage dans les escarmouches, ces succès même les affoiblissoient insensiblement, et ils s'aperçurent bientôt que, vu leur nombre, il valoit mieux pour eux conserver un chrétien, que tuer vingt Turcs. Ils se bornèrent en conséquence à lancer des traits du haut de leur rempart. Leurs canons parfaitement servis portoient dix balles d'une livre chacune, qui, perçant boucliers et cuirasses, faisoient un grand ravage parmi les assiégeans, lesquels accouroient en foule et sans ordre au fossé (1). Ceux qui tentoient de monter à l'assaut dans les endroits que le canon avoit entamés, étoient criblés de flèches, renversés de leurs échelles, écrasés ensuite sous les pierres énormes qu'on leur lançoit. Ces combats ne finissoient qu'avec le jour; et la nuit, les assiégés travailloient à boucher les brèches faites à leurs murailles. Mahomet ne pouvoit concevoir ni la grandeur, ni la promptitude de leurs travaux.

(1) Il est à remarquer qu'on n'osoit pas cependant placer des pièces d'un certain calibre sur les murailles, parce qu'elles étoient si vieilles que l'explosion les eût ou ébranlées, ou renversées.

Il eut bientôt un autre sujet d'étonnement. Cinq grands navires équipés dans l'île de Chio, un aux frais de l'Empereur, les autres aux dépens des Génois, s'étant approchés de Constantinople, Mahomet ordonna de les lui amener sur le rivage, et s'y transporta avec une grande partie de sa cavalerie. Toute sa flotte animée par sa présence se réunit pour exécuter cet ordre. Mais il ne s'y trouvoit que dix-huit galères d'une certaine force, et les vaisseaux chrétiens d'une construction encore plus solide, écrasèrent sans peine un grand nombre des petits bateaux qui composoient le reste. Ce spectacle mit le sultan en fureur. Ecumant de rage, criant comme un forcené, et ne sachant ce qu'il faisoit, il poussa son cheval dans la mer, pour arrêter les galères qui fuyoient ; il alla si avant qu'il courut risque de se noyer. Les cinq navires chrétiens, après avoir long-temps combattu, poussés par un vent favorable, entrèrent dans le port aux acclamations de la ville, qui étoit accourue toute entière sur les murailles pendant cette incroyable action. Mahomet rugissant de colère, remplit l'air de cris et d'imprécations, s'arrache les cheveux, fait venir son amiral, que quatre esclaves étendent à terre, et auquel il donne cent coups d'une baguette d'or, du poids de cinq livres, qui lui servoit de bâton de commandement. Il l'auroit fait expirer sous ce bâton,

si les grands de sa cour ne l'eussent supplié de lui laisser la vie. Mahomet, en la lui accordant, le dépouilla de tous ses biens qu'il donna aux janissaires. Cet amiral étoit extrêmement odieux aux matelots que son avarice privoit de leur part de butin. Un d'eux lui lança une pierre à la tête, et l'éborgna.

La perte que le Sultan venoit d'éprouver, et qu'on évalue à douze mille hommes, ce qui semble exagéré, n'étoit pas le seul objet de son déplaisir. Toutes les brèches que faisoit son artillerie dans les murailles, étoient rendues inutiles par l'activité des assiégés. Le lendemain, il n'en voyoit plus de traces. Une autre contrariété l'affectoit encore davantage : il jugea qu'il ne pourroit prendre la ville, s'il ne l'attaquoit par mer, en même temps que par terre; et cependant ses vaisseaux ne pouvoient entrer dans le port, dont l'accès leur étoit fermé par deux chaînes énormes. Le désir de vaincre cet obstacle, qui sembloit insurmontable, lui suggéra un projet bien hardi, mais non pas nouveau, comme l'ont dit quelques historiens. Il commença par faire pratiquer un chemin au travers des montagnes depuis le rivage du Bosphore jusqu'à la pointe du golfe, ou l'extrémité du port; dans l'espace d'une demi-lieue, un terrain montueux fut couvert de planches de sapin, enduites de suif et de graisse. Il falloit passer derrière le

fauboug de Galata habité par les Génois. Ces marchands avides, ambitionnant la faveur d'être dévorés les derniers, ou se flattant même qu'on les épargneroit après la destruction des Grecs, ou enfin mus peut-être uniquement par un aveugle intérêt, ne troublèrent point les travaux qu'ils eussent pu empêcher. Dans le cours d'une seule nuit, cent cinquante bâtimens de différentes grandeurs traversèrent, suivant les uns, deux lieues, suivant d'autres, huit milles ou même dix, à l'aide de plusieurs machines de l'invention d'un renégat. Deux pilotes étoient à la proue et au gouvernail de chaque navire; on avoit déployé les voiles; le son du tambour, et les chansons égayoient le travail. Cette flotte ayant ainsi gravi d'abord une colline, puis traversé la plaine, fut lancée dans le port, et les Grecs stupéfaits ne savoient, en l'y voyant le lendemain, s'ils devoient en croire leurs yeux. Effrayé de cette audacieuse opération, le peuple vouloit se rendre sans différer, espérant toucher le vainqueur par sa soumission. La fermeté de Constantin empêcha ce parti de prévaloir. Ses soins, sa vigilance, ses discours relevèrent les esprits abattus. Les postes les plus périlleux furent les plus ambitionnés.

Dès que Mahomet eut fait transporter sa flotte dans le port, il construisit à l'endroit le plus resserré un môle en bois, large de cinquante coudées

et long de cent, et il établit un de ses plus grands canons sur cette batterie flottante, tandis que ses navires approchoient du côté le plus accessible, où les Latins avoient autrefois donné l'assaut. Voltaire reproche aux chrétiens de n'avoir pas empêché la confection de ces ouvrages; ils l'essayèrent, répond M. Gibbon, mais un feu supérieur fit taire celui de leur batterie. Ils sentoient si bien le danger où les mettoit ce poste avancé qu'un brave Vénitien forma le projet de brûler ce môle et la flotte ottomane. Quarante jeunes gens s'offrirent pour partager la gloire de l'entreprise; ils convinrent d'aller sur trois galères jeter, à la faveur des ténèbres, des torches enflammées dans les navires ennemis. Un malheureux valet, génois, témoin des mesures qu'on venoit de prendre, en alla instruire le Sultan, et les trois galères furent saisies au moment où elles s'approchoient de la flotte turque. Le lendemain ceux qui les montoient furent égorgés sur les bords du fossé de la ville. L'Empereur, par représailles, fit pendre sur les murailles deux cent soixante prisonniers turcs.

Le mauvais succès de cette tentative eut d'autres suites encore plus funestes que la mort de quelques braves, qui étoit cependant un véritable désastre dans la position où l'on se trouvoit; il mit la division entre les Vénitiens et les Génois,

déjà depuis long-temps ennemis. Ceux-ci accusoient les autres d'avoir conçu un projet téméraire et d'avoir manqué de conduite dans l'exécution. Les Vénitiens leur reprochoient au contraire la perfidie d'un des leurs qui l'avoit fait échouer. D'autre part l'amiral grec, ou grand duc, qui commandoit du côté de la mer, eut de vifs démêlés avec Justiniani, chef de la garnison. Peu s'en fallut que les Grecs et les Génois ne vidassent leur différend les armes à la main, au milieu de Constantinople. L'Empereur parvint à calmer les esprits, en leur faisant sentir que cette querelle alloit les livrer tous à l'ennemi commun. Quoique les hostilités se fussent ralenties depuis quelques jours, le menu peuple qui commençoit à être pressé par la faim, murmuroit tout haut. L'Empereur, disoit-il, s'obstinoit pour son seul intérêt à lutter contre la nécessité; la raison vouloit qu'il rendît une place qui n'étoit plus tenable. Le prince étoit d'autant plus désolé, qu'il n'osoit punir aucun de ces mutins de crainte d'exciter un soulèvement général. Pour étouffer ce principe de sédition, il fit d'abord distribuer en abondance des vivres à ceux qui se plaignoient d'en manquer; ensuite il envoya demander la paix à Mahomet, en offrant tel tribut qu'il lui plairoit d'exiger, à la seule condition qu'il levèroit le siége. Le Sultan lui répondit : « Il est impos-

» sible que je me retire : je prendrai la ville ;
» ou la ville me prendra. Si vous en voulez sortir
» sur le champ, je vous donnerai la Morée; vos
» frères auront d'autres provinces, et nous vivrons
» amis. Si je la prends de force, vous et votre
» noblesse tomberez sous le tranchant du cime-
» terre, la ville sera pillée, et tous ses habitans
» seront amenés en captivité. » Constantin résolut de conserver sa capitale ou de s'ensevelir sous ses débris. Peu s'en fallut qu'une si généreuse détermination ne fût couronnée du succès qu'elle auroit mérité. Vers le milieu du mois de mai, le bruit courut parmi les Turcs qu'une puissante flotte des princes chrétiens, et une armée formidable de Hongrois et d'Allemands sous la conduite du célèbre Huniade, venoient à la fois les attaquer. Rebutés d'ailleurs de tant d'assauts inutiles qu'ils avoient déjà donnés, ils furent tout-à-coup saisis d'une terreur panique, et demandèrent qu'on levât le siége à l'instant. Ils s'emportèrent avec violence contre Mahomet, qu'ils disoient être autant leur ennemi que les chrétiens mêmes. La fermeté de ce prince, qui jusqu'alors n'avoit pas connu la peur, en fut ébranlée; il craignit une révolte ouverte. Le grand visir, qui, comme nous l'avons dit, étoit gagné par les chrétiens, le confirma dans ces craintes. Il lui conseilla d'accepter les offres qu'on lui avoit faites, et lui

observa que sa retraite ne pourroit être regardée comme un acte de foiblesse, puisqu'elle auroit été achetée par un tribut (1). Mais Zagan, officier intrépide, zélé musulman et jaloux du visir, soutint et ranima le courage du Sultan. Il paroît qu'on avoit cherché à intimider ce prince par la considération de quelques présages, prétendus sinistres. Zagan osa lui dire : « Une lu-
» mière que la seule disposition des astres, et non
» aucune cause surnaturelle, a fait briller pendant
» trois nuits sur la ville assiégée, vous épouvante
» comme le dernier de vos soldats. On veut vous
» effrayer par le fantôme chimérique des troupes
» de l'Occident. Mais où sont-elles, et quand
» elles arriveroient, que pourroient-elles contre
» une armée comme la vôtre? Des ennemis qu'on
» ne voit et qu'on ne verra point, peuvent-ils
» troubler la grande âme de Mahomet? Faites
» donner un assaut général, promettez le pillage
» à vos soldats pour enflammer leur ardeur, et
» je vous réponds du succès. » Cet avis, plus conforme à l'humeur guerrière de Mahomet que le timide conseil d'Ali Bassa, décida du sort de Constantinople. Plus animé que jamais, le Sultan assemble ses janissaires, les envoie annoncer dans tous les quartiers du camp qu'il abandonne

(1) Il paya dans la suite ce conseil de sa tête.

à ses soldats tous les habitans et toutes les richesses de Constantinople, dont il ne se réserve que les murs et les maisons, que celles-ci serviront encore à recevoir les vainqueurs. Il les exhorte à soutenir la gloire de la nation, et leur rappelle les célestes délices que l'Alcoran promet à ceux qui tombent sous l'épée de ses ennemis. En même temps, il ordonne un jeûne de vingt-quatre heures pendant lesquelles chacun se purifieroit sept fois suivant la pratique de leur religion, et leur promet que trois jours après ils seront dans Constantinople. Les murmures se changèrent en témoignages d'allégresse, et chaque Turc plaça sur sa tente des lumières destinées à prévenir l'armée qu'on célébreroit le lendemain une fête solennelle pour implorer la protection du ciel; « ce qui fut fait, dit Ducas, avec ce cri impie » qui est le signe particulier de la superstition dé» testable des Musulmans. » Voltaire s'indigne du reproche, et prétend, avec sa bonne foi ordinaire en matière de religion, que le cri dont il s'agit étoit *allah*, le nom de Dieu. Il dissimule que c'est de l'invocation du prétendu prophète, jointe à celle du nom de Dieu que Ducas entend parler. Voltaire ajoute, dans l'accès de son zèle, que M. Gibbon traite avec justice d'excessif et de ridicule: « La superstition détestable étoit » chez les Grecs qui se réfugièrent dans Sainte-

» Sophie sur la foi d'une prédiction qui les assu-
» roit qu'un ange descendroit dans l'église pour
» les défendre. » Cette superstition étoit pitoyable, mais non pas détestable. C'est pourtant dans cet esprit qu'est, en général, écrit l'essai sur les mœurs et l'esprit des nations, tracé par cet homme célèbre.

Lorsqu'on eut appris à Constantinople la cause des cris et des illuminations de l'armée musulmane, la désolation y fût au comble. L'Empereur ordonna des prières publiques et une procession générale dans les principales églises. Il appela ensuite au palais les chefs de l'armée, et les exhorta par un discours pathétique à signaler leur courage pour la défense de l'Empire et de la religion. Il essaya de leur donner un espoir que peut-être il n'avoit plus lui-même. Quelques larmes que lui arracha non pas la crainte, mais l'excès de la douleur, attendrirent toute l'assemblée. La plupart de ceux qui les virent couler ne purent retenir les leurs. Le palais retentit de gémissemens et de tristes adieux. Ceux qui s'y trouvoient s'embrassèrent, comme ne devant plus se revoir, et promirent d'oublier tout intérêt pour s'occuper uniquement de la défense de la patrie. De là ils allèrent à Sainte-Sophie, l'Empereur à leur tête, fortifier leur courage par des actes religieux. Constantin se retira ensuite au grand palais où il

ne resta qu'un moment pour prendre congé de ses ministres, dont il prévoyoit qu'il alloit être à jamais séparé ; il demande pardon à tous ceux qu'il avoit pu blesser, endosse son armure, assigne les postes, monte à cheval, va visiter les gardes, reconnoître l'ennemi, et passe la nuit à le surveiller.

Mahomet de son côté l'avoit employée toute entière à préparer l'assaut. Ses troupes étant rendues au bord du fossé, et ses galères rangées par Zagan tout près des murailles, vis-à-vis des endroits les plus foibles, l'attaque commença vers trois heures du matin, par terre et par mer, après un signal convenu, et sans qu'on tirât le canon d'usage. Mahomet y envoya d'abord ses plus mauvaises troupes, se souciant peu qu'elles fussent taillées en pièces, pourvu qu'elles fatiguassent les assiégés. Leurs corps d'ailleurs comblant le fossé, devoient faciliter le chemin à ceux qui leur succéderoient, et leur donner le moyen d'atteindre plus aisément au parapet. La barbare prévoyance du sultan ne fut pas déçue. On contraignit ces malheureux à coups de bâton et de cimeterre de planter des échelles et d'y monter. La crainte d'une mort certaine dont ils étoient menacés par les Turcs, leur faisoit une nécessité d'affronter celle qu'ils voyoient devant eux. Tous périrent dans cette attaque qui dura deux heures

et pendant laquelle on entendoit la voix de Constantin exhortant les siens à un dernier effort pour la délivrance de leur pays. Mahomet se flattoit que les assiégés ayant épuisé leurs forces à repousser la plus vile partie de son armée, ne seroient plus en état de faire tête à ses meilleurs soldats. Au lever du soleil, on donna le signal d'un nouvel assaut au son de tous les instrumens. Toute l'artillerie à-la-fois, celle des lignes, des galères, du môle des assaillans, fit une décharge pour écarter ceux qui garnissoient les remparts; et aussitôt après, l'élite de l'armée musulmane poussant des cris effroyables, se précipita partout où le canon avoit fait brêche. Mahomet à cheval, l'épée à la main, les yeux étincelans, couroit de tout côté, inspirant l'ardeur qui l'animoit; et il avoit chargé les janissaires de frapper sans ménagement ceux qui n'en montreroient pas assez, de présenter la mort à quiconque reculeroit d'un pas, et de promettre en son nom les plus grandes récompenses aux braves qui les premiers arboreroient le croissant sur les murailles. Animés par de tels motifs, et pressés par la nécessité de vaincre ou de périr, les assiégeans affrontèrent tous les dangers. Cependant la vigueur des assiégés triompha encore une fois de la fureur des Barbares. Après deux heures de résistance, comme à la première tentative, les

Turcs furent contraints de céder, malgré les cris et les menaces du sultan qui étoit furieux de voir qu'ils commençoient à reculer, quoique ce ne fût que pour prendre haleine. Constantin monte promptement à cheval, court entre les deux murs qui ceignoient la ville, pour encourager les assiégés, en leur faisant remarquer la retraite des ennemis, qu'il croyoit sans retour. Tandis qu'il leur parloit encore, Justiniani, qui jusqu'à ce moment s'étoit battu avec intrépidité, reçut deux coups de flèche à-la-fois, dont une lui perça la main. Voyant ses armes ensanglantées, il pâlit et s'effraya. Comme il abandonnoit son poste pour aller se faire panser sur un vaisseau, l'Empereur qui s'en aperçut, accourut et lui demanda où il alloit et de quel côté il espéroit pouvoir faire sa retraite. « Je me retirerai, dit-il, par le chemin que Dieu a ouvert aux Turcs; » et il traverse une des brèches qu'ils avoient faites, pour se réfugier à Galata, où il mourut peu de jours après; quelques-uns prétendent que ce fut moins de sa blessure, qu'ils supposent avoir été légère, que de honte et de désespoir. Ducas, on ne sait pour quel motif, en parle avec ménagement; mais les autres historiens l'accusent de lâcheté. L'Empereur en le voyant partir, dit à ceux qui étoient près de lui : « Allons » achever de faire notre devoir. » La fuite du

Génois fut un malheur irréparrable. La plupart de ceux qu'il commandoit imitèrent son exemple. Il étoit posté dans l'endroit que les Turcs attaquoient avec le plus de furie. Ils ne furent pas long-temps à s'apercevoir du trouble et de l'affoiblissement des assiégés. Le nombre des Ottomans étoit cinquante fois, peut-être cent fois plus considérable que celui des chrétiens. Les doubles murs de la place, entamés par l'artillerie, avoient plus d'une brèche praticable. Un janissaire nommé Hassan, d'une taille gigantesque et d'un courage à toute épreuve, fit remarquer ce qui se passoit sur le rempart; il engagea trente de ses compagnons à l'y suivre en leur assurant qu'ils ne trouveroient plus la résistance qu'on leur avoit opposée. Il monta le premier à à l'escalade, et fut renversé. Sans force pour se relever, et percé de coups, il ne cessa jusqu'à son dernier soupir d'animer ses camarades et de menacer les assiégés. Dix-huit autres eurent le même sort que lui; mais le reste de la troupe s'empare d'un bastion, et y plante les enseignes ottomanes. Le cri de triomphe poussé aussitôt par ces intrépides janissaires, glace d'effroi les assiégés, et redouble l'impétuosité des Turcs. Ils forcent en même temps les murailles sur plusieurs points, et montent en foule sur les remparts. Dans un instant, le bruit de leur victoire court de poste en

poste jusqu'au port. Zagan qui y commandoit, anime l'émulation de ses marins, en leur reprochant de se laisser devancer dans le chemin de la gloire par les troupes de terre. Ils volent avec impétuosité à l'ennemi qui n'oppose plus une si vigoureuse résistance, se saisissent d'une courtine, et arborent sur une tour qui en étoit proche les drapeaux du sultan, entre neuf et dix heures du matin. En cet instant, les Turcs entrent par toutes les brèches à la fois, taillent en pièces le peu de soldats qui se défendent encore. L'Empereur outré de voir les autres se sauver dans la ville, court à la brèche principale, accompagné d'un petit nombre de seigneurs et de gardes fidèles, se jette avec eux au milieu des ennemis. Il voit les siens successivement abattus à ses côtés. Demeuré seul, tout couvert de son sang, et désirant une prompte fin pour ne pas tomber vif aux mains des Musulmans, il s'écrie dans son désespoir : « Quoi ! » la mort n'a pas épargné un seul chrétien qui » puisse me délivrer du peu de vie qui me » reste! » A l'instant deux turcs qui ne le connoissoient pas (il avoit quitté ses habits impériaux), lui fendirent presqu'en même temps la tête de deux coups de sabre. Ainsi mourut avec gloire ce prince digne d'un meilleur sort. Il étoit dans la cinquantième année de son âge, et en avoit régné un peu plus de trois et demi.
Dès

Dès que Constantin fut mort, il n'y eut plus de résistance: l'armée de terre pénétra dans la ville par toutes les portes de la seconde enceinte, tandis que la flotte y entroit aussi. Deux mille chrétiens furent passés au fil de l'épée dans la chaleur de la première poursuite. Après ce premier mouvement, l'avarice triompha de la cruauté. Telle étoit l'étendue de Constantinople, que les quartiers les plus éloignés ignorèrent quelques momens son triste sort. Lorsqu'il fut généralement connu, les habitans coururent en foule à Sainte Sophie, et en barricadèrent les portes, ajoutant foi à la prédiction d'un fanatique qui leur avoit promis qu'ils y trouveroient leur salut, et qu'un ange viendroit à leur secours. Les Turcs les suivirent dans l'église et en massacrèrent un grand nombre. Suivant quelques historiens, cependant, les vainqueurs se bornèrent à faire des captifs et en emmenèrent soixante mille. Constantinople pendant trois jours subit toutes les horreurs d'une ville prise d'assaut. Mahomet qui vouloit la conserver pour en faire le siége de son Empire, avoit tout permis excepté d'y mettre le feu. Les historiens ne sont pas d'accord sur le sac de cette ville. Les uns y font massacrer quarante mille hommes ; les autres, et c'est le plus grand nombre, soutiennent qu'il y eut peu de meurtres commis de sang-froid. toutefois il

paroît certain que Mahomet racheta de ses soldats la plupart des captifs les plus illustres, auxquels il fit trancher la tête. Ceux-ci prétendent qu'il insulta le corps de l'Empereur ; ceux-là qu'il le fit inhumer honorablement, et qu'il chargea des chrétiens de ce soin religieux. Le grand duc ou amiral Grec, Notaras, fut décapité avec ses deux fils, parce que le père, dit-on, refusa le plus jeune aux infames désirs de Mahomet. Quelques-uns prétendent que c'étoit pour le punir d'avoir cherché à rétablir l'Empire grec. Le fils de Phranzès, âgé de quinze ans, fut dans la suite poignardé de la main du sultan, pour n'avoir pas voulu souffrir les attentats de sa lubricité. Orchan, petit-fils de Musulman, fut reconnu sous un habit de moine, et massacré.

Le sultan, pour conserver Constantinople, fit cesser les désordres que ses soldats commettoient depuis trois jours. Il rendit la liberté à une foule de captifs qu'il renvoya dans leurs maisons, et obligea ceux qui s'étoient retirés avant le siége, ou sauvés après la prise de la ville, d'y retourner. Cinq mille familles de la Natolie et de la Romanie déférèrent à l'ordre qu'elles reçurent de venir, sous peine de mort, habiter la capitale. Quelques années après, Mahomet acheva de la repeupler aux dépens de Trébisonde, et d'un grand nombre d'autres villes. Pour que cet éta-

blissement fût durable, il permit, malgré le précepte de l'Alcoran, le libre exercice du christianisme. Les deux religions partagèrent les églises de la capitale. Sainte Sophie devint une mosquée. Ce partage dura plus de soixante ans. Le patriarche fut indiqué par le nouvel Empereur de Constantinople, comme il l'avoit été par les anciens. Le sultan lui mit en main le bâton pastoral, et voulut que les visirs et les bachas l'accompagnassent à pied jusqu'à l'église qui lui avoit été assignée. Mahomet étoit entré à cheval dans Sainte Sophie, et après avoir fait sa prière à genoux sur l'autel, avoit ordonné de l'abattre. On dit qu'il n'osa faire ainsi son entrée dans l'église, qu'après avoir su que les chrétiens en usoient de même sans scrupule. En effet, sous les derniers règnes, l'irréligieuse vanité des Grecs étoit venue à un tel point, que les personnes de quelque distinction se présentoient à Sainte Sophie à cheval ou en litière.

La conduite des Génois de Galata pendant ce siége, avoit été un tissu de finesses et de perfidies. Ils avoient sollicité l'alliance de Mahomet, au moment où il alloit partir d'Andrinople; le sultan la leur avoit promise, à condition qu'ils ne donneroient aucune assistance à la ville impériale, à quoi ils s'engagèrent. D'un côté, ils laissèrent voyager par terre, comme on a vu, la

flotte du grand-seigneur, sans y mettre obstacle; de l'autre, se défiant de sa foi, ils secoururent secrètement les assiégés. Mahomet en fut averti, et dissimula. Mais cinq jours après la prise de Constantinople, il entra dans Galata; plusieurs Génois s'étoient enfuis. Il saisit leurs biens, ordonnant qu'ils fussent confisqués, s'ils ne revenoient sous trois mois, et abattit leurs murailles.

Telle fut la fin de l'Empire de Constantinople; elle devint l'occasion, et comme le signal de la renaissance des arts dans l'Occident. Plusieurs Grecs, parmi lesquels étoient des hommes très-instruits, trouvèrent le moyen de se sauver. Tandis que le pillage occupoit toute l'attention du vainqueur, ils se réfugièrent sur cinq vaisseaux génois qui étoient au port, et abordèrent en Italie, où, avec l'étude de la langue grecque, ils firent revivre celle des belles-lettres, depuis long-temps négligée par les Occidentaux.

La prise de Constantinople forme une des grandes époques de l'histoire moderne. Ce fut le 29 mai 1453, que cette ville tomba au pouvoir de Mahomet, l'an 2205 de la fondation de Rome, 1123 ans depuis la translation du siége impérial par Constantin, la 32e. du règne de Charles VII, roi de France. La chute du Bas-Empire ne fut pas un événement inopiné; nous avons vu cette catastrophe se préparer et se mûrir en quelque

sorte de siècle en siècle. Elle auroit eu lieu bien plutôt, comme l'a observé Montesquieu, sans les guerres civiles des Arabes, qui seules, peut-être, préservèrent la chrétienté entière de leur joug (1). Les miracles du feu grégeois, les ressources du commerce, l'établissement des Barbares qui habitoient les bords du Danube, lesquels cessèrent d'être aussi redoutables quand ils eurent pris une assiette fixe, et servirent même de barrière contre d'autres Barbares, sont encore des causes (assignées par le même écrivain) de l'existence prolongée d'un Empire, dont tout sembloit d'ailleurs hâter la dissolution. Mais nous devons achever de faire connoître les dernières circonstances de sa ruine.

Mahomet ayant laissé le commandement de Constantinople à un de ses esclaves, nommé Soliman, partit en triomphe pour Andrinople, avec les superbes dépouilles de sa conquête. Il trouva en arrivant une foule de princes chrétiens, qui étoient venus le féliciter, et lui témoigner la joie qu'ils disoient ressentir d'un succès qui les mettoit au désespoir. Ils étoient debout aux pieds du

(1) Ces peuples avoient un usage religieux qui dut aussi beaucoup nuire à leurs progrès. A compter du solstice d'été, ils consacroient deux mois à l'exercice du culte, sans faire aucun usage de leurs armes.

trône, où ils attendoient avec terreur ce qu'il plairoit au sultan d'ordonner de leur fortune. Ils furent tous assujettis à lui payer un tribut et à lui rendre hommage. A ces conditions, la Morée demeura encore sept ans au pouvoir des despotes Démétrius et Thomas, frères de Constantin. Ce fut une période de calamité pour cette malheureuse contrée. Les deux despotes la désolèrent par la guerre civile. Démétrius, près de succomber, invoqua le sultan, qui se déclara pour lui et entra dans la Morée. Après avoir pris possession de Sparte, il dit à son allié : « Vous êtes » trop foible pour contenir cette province turbu- » lente ; j'épouserai votre fille, et vous passerez » le reste de vos jours avec honneur et tranquil- » lité. » Démétrius, contraint d'obéir, livra sa fille et ses forteresses, suivit son gendre à Andrinople, et finit par se jeter dans un cloître. L'année suivante, on vit arriver à la cour Ottomane David, le dernier de la race de ce David Comnène, qui, après la prise de Constantinople par les Latins, avoit fondé un Empire sur les bords de la mer Noire. Mahomet, poursuivant ses conquêtes dans la Natolie, avoit investi la capitale de l'empereur David, et lui avoit donné l'option de conserver ses trésors en renonçant à la puissance souveraine, ou de perdre avec elle ses trésors et sa vie. Comnène épouvanté vint se

prosterner devant le sultan ; il fut conduit dans un château de la Romanie ; mais sur un soupçon très-léger, où sous un prétexte de correspondance avec le roi de Perse, il fut immolé, lui et toute sa famille (1). Son frère Thomas se réfugia en Italie, et reçut l'hospitalité au Vatican. André, l'aîné de ses fils, à qui il ne restoit que le titre d'héritier de l'Empire, vendit successivement ses droits aux rois de France et d'Arragon. Il existe à la bibliothèque nationale de Paris, suivant M. Gibbon, un acte du 6 septembre 1494, par lequel André transmit à Charles VIII les empires de Constantinople et de Trébizonde. Ce monarque, ajouta-t-il, eut un moment la pensée de réunir à sa couronne l'empire d'Orient. Au milieu d'une fête publique, il prit la qualité d'Auguste et l'habit de pourpre. On a quelquefois tiré de la poussière, et fait prévaloir des titres plus surannés que cette cession.

Mahomet porta de tout côté ses vues ambitieuses. Belgrade, défendue par le célèbre Huniade, lui échappa. Les chevaliers de Rhodes le repoussèrent de leur île. Mais il reconquit l'Albanie,

(1) Ceux qui aiment les petits rapprochemens pourront remarquer que l'Empire Romain fondé par Auguste, celui de Constantinople par Constantin, et celui de Trébizonde par David Comnène, finirent tous trois sous des princes du même nom.

après la mort de Scanderberg. Il porta ses armes jusqu'à Trieste, menaça Venise, épouvanta l'Europe entière. Ses généraux prirent Otrante, et pénétrèrent dans la Calabre. Il aspiroit à la conquête de l'Italie, et il est probable qu'il eût subjugué l'ancienne comme la nouvelle Rome, si la mort n'eût interrompu sa course. Elle le surprit à cinquante et un ans, au milieu de ses hardis projets. On n'en avoit jamais formé de plus vastes depuis Charlemagne, lequel fut, dit-on, tenté de réunir Paris, Rome et Constantinople, et eût alors rangé sous ses lois, tout ce qui est compris entre l'Océan occidental et le Bosphore de Thrace, de Brest à Constantinople, et même quelques provinces au delà ; idée qu'au premier coup d'œil, on trouve gigantesque. Quand on songe toutefois que la domination des Romains fut encore plus étendue, on ne peut assez admirer cette merveille unique dans l'histoire, cette masse de puissance qui fut à la vérité bientôt ébranlée, mais dont le dernier débris ne disparut que vingt-deux siècles après la fondation de Rome.

NOTICE SUCCINCTE

Des principaux Ecrivains, grecs ou latins, du Bas-Empire.

On sait que la décadence des lettres commencée long-temps avant le règne de Constantin, a presque toujours été en augmentant jusqu'à la destruction de son Empire. Dans un intervalle d'onze cents ans, on n'aperçoit pas un seul génie du premier ordre, si ce n'est peut-être Saint Jean-Chrysostome. Mais enfin les Grecs de Byzance ont eu la gloire de conserver quelques étincelles du feu sacré. Ils l'ont fait passer jusqu'à nous; et tel qu'ils nous l'ont transmis, il a suffi pour dissiper les profondes ténèbres qui couvroient l'Occident.

Grammairiens grecs et latins.

Nous avons dit ailleurs (Précis de l'Histoire ancienne), que le titre de grammairien avoit autrefois une signification plus étendue que de nos jours.

DONAT, de Rome. On prétend que les commentaires 4e.
latins de Virgile et de Térence qui existent sous son nom, siècle.
ne sont pas de lui, et que tous ses ouvrages sont perdus. On attribue à Evantius, mort sous l'Empereur Gratien, le Commentaire sur Térence.

SERVIUS. On le croit auteur du Commentaire de Virgile, que nous avons sous le nom de Donat. On y trouve des choses utiles, dont les modernes commentateurs ont fait leur profit.

Macrobe vivoit sous Théodose. Il fut un de ses chambellans (grands maîtres de la garde-robe). Ses Saturnales sont un mélange de critique et d'antiquités, plein d'érudition. On s'aperçoit à son style que la langue latine étoit fort dégénérée de son temps.

Festus Pompeius, qui vécut sous les Empereurs chrétiens, abrégea les vingt livres qu'avoit faits Valerius-Flaccus *de verborum significatione*.

Nonnius Marcellus. Son livre *de Verborum elegantiâ* est recherché à cause des passages qu'il a conservés de beaucoup d'auteurs anciens qui sont perdus.

Diomède a laissé trois livres *de Orationis partibus, et vario rhetorum genere*. On ne sait dans quel temps il vivoit ; mais seulement qu'il étoit antérieur à Priscien, qui en parle.

Rufin né à Concordia, petite ville d'Italie, vers le milieu du 4e. siècle, avoit été intime ami de Saint Jérome. Ils se brouillèrent à l'occasion de la doctrine d'Origène que le premier soutenoit (1). Saint Jérome qui l'avoit comblé d'éloges, les rétracta et l'accabla d'invectives.

Rufin souffrit mille tourmens de la part des Ariens, comme orthodoxe, et fut condamné par le Saint Siége, comme hétérodoxe.

Il a traduit en latin l'historien Joseph, Origène, beaucoup d'autres auteurs, composé plusieurs écrits de divers genres, et continué l'histoire d'Eusèbe.

Flavius Sosipater Charisius, de Campanie. Nous avons cinq livres de ses instructions de grammaire latine.

5e. siècle. Jean Stobée. J'en ai parlé dans l'Histoire ancienne, tome 4, pag. 485.

(1) Origène pensoit comme Platon que toutes les peines de l'autre monde étoient *médecinales*.

CAPELLA vivoit du 5ᵉ. au 6ᵉ. siècle. On croit qu'il étoit d'Afrique et proconsul de cette province. On a de lui un poëme ou satire *de Nuptiis Philologiæ et Mercurii*, en prose et vers latins, ouvrage très-savant. 5ᵉ. et 6ᵉ. siècles.

PRISCIEN, de Césarée. On trouve ses ouvrages (imprimés d'ailleurs séparément) dans un recueil de grammairiens latins, au nombre de plus de trente, fait par Putschius, à Hanau, en 1605. Ils ont été d'un grand secours à l'Université de Paris, jusqu'au 13ᵉ. siècle. 6ᵉ. siècle.

CASSIODORE, Calabrois, d'une illustre naissance, principal ministre de Théodoric. Outre des Commentaires sur les pseaumes, il a fait encore divers ouvrages; entr'autres des traités philosophiques. Celui de l'âme est un des meilleurs. Cet auteur latin est plein de sentences et de pensées morales.

FULGENTIUS PLANCIADES (qu'il ne faut pas confondre avec Saint Fulgence) étoit à ce qu'on croit évêque de Carthage. Il a laissé trois livres de mythologie, et un traité *de Priscis vocabulis latinis*, ouvrages curieux. 7ᵉ. siècle.

SAINT ISIDORE de Séville, est principalement connu par son ouvrage des Origines ou Etymologies, en vingt livres, dont Scaliger et Vossius ont dit qu'on pouvoit tirer une grande utilité. Elles manquent cependant quelquefois de justesse. 12ᵉ. siècle.

EUSTATHE, archevêque de Thessalonique, vivoit vers 1180. Ses Commentaires grecs sur Homère sont singulièrement estimés. Il en a fait aussi sur la Description de la terre de *Denys*, qu'on a souvent réimprimés.

ISAAC *et* JEAN TZETZÈS frères, vivoient vers 1180. Les Commentaires sur l'Alexandre ou la Cassandre du ténébreux Lycophron, attribués au premier, sont véritablement du second, qui a donné en outre des Commentaires 12ᵉ et 13ᵉ. siècles.

sur Hésiode ; les uns et les autres écrits en grec, sont prisès des savans. Jean a composé encore différentes ouvrages, et sur-tout des poésies peu estimées.

Suidas vivoit sous Alexis Comnène. Son Lexicon grec, historique et géographique, est une compilation utile, quoiqu'elle manque de goût. Outre l'interprétation des mots, on y trouve les vies d'un grand nombre de princes et de savans.

Sophistes grecs.

4e. siècle. Nous avons dit, dans notre Histoire ancienne, ce qu'étoient les sophistes, dont la profession consistoit à enseigner en quelque sorte l'Encyclopédie. Nous y avons parlé de Libanius, le maître de Saint Jérôme et de Saint Cyrille. Il en a encore été fait mention dans cette histoire, sous le règne de Julien.

Thémistius, de Paphlagonie, étoit sophiste, orateur, philosophe. Il reste de lui 33 discours pleins de force et de dignité. Il donnoit aux princes des leçons de tolérance, d'humanité, de clémence et de sagesse.

Poëtes grecs.

4e. siècle. Apollinaire, évêque de Laodicée, en Syrie, composa des tragédies et des comédies dans l'intention que les chrétiens, pour apprendre les belles-lettres, pussent se passer des auteurs profanes. Mais il s'en falloit bien qu'il fût en [illegible] les remplacer. Son érudition étoit immense, e[illegible]n talent très-borné.

5e. siècle. Eudocie, autrement Athénaïs, épouse de Théodose le jeune. Nous avons parlé de sa traduction en vers des huit premiers livres de l'écriture. On lui attribue en-

core, mais mal-à-propos, suivant toute apparence, le *Centon d'Homère:* c'est la vie de J. C., composée de vers pris de ce poète.

Nonnus, de Panople, en Égypte, est auteur d'un poëme en 48 livres, intitulé : *Dionysiaca*, et d'une paraphrase en vers sur l'évangile de Saint Jean.

Proclus, de Lycie, zélé partisan du paganisme, outre plusieurs savans ouvrages, a composé des hymnes.

Isaac, prêtre d'Antioche, a déploré la ruine de cette ville en vers élégiaques.

Timothée, de Gaza, fit contre Anastase une tragédie sur l'impôt appelé chrysargyre. VI°. siècle.

Calaber (Quintus), poëte de Smyrne, a composé les Paralipomènes d'Homère, espèce de supplément à l'Iliade.

Coluthus. Il nous reste de lui un poëme sur l'enlèvement d'Hélène. Le jugement de Pâris est ce qui se trouve de meilleur dans cette production peu supérieure au siècle de l'auteur.

Tryphiodore composa une nouvelle Odyssée en 24 livres; il s'astreignit à ne pas mettre d'A dans le premier, de B dans le second, ainsi de suite. Cette gêne volontaire ne contribua pas peu à rendre son ouvrage plus que médiocre. *Nestor*, qui vivoit sous Septime Sévère, avoit donné l'exemple de ces puérilités infiniment laborieuses.

Musæus a fait un poëme sur les Amours de Léandre et de Héro.

Marianus, auteur de la Métaphrase (interprétation) d'une grande quantité de poëtes.

Paulus Cyrus a décrit en vers le temple de Constantinople.

Agathias le scholastique (1), outre l'Histoire de Bélisaire et de Narsès, a composé un grand nombre d'épigrammes qui se sont conservées.

Tribonien, de Syde en Pamphylie, a écrit en vers sur le changement des saisons. *De mensium permutatione.* Il est célèbre à jamais par la rédaction du Droit Romain dont le chargea Justinien.

11e. siècle. Psellus (Michel) a fait des vers iambiques sur les vices et les vertus.

14e. siècle. Planudes (Maxime), moine de Constantinople, a donné, outre une Vie d'Ésope, remplie d'absurdités et d'anachronismes, plusieurs fables sous le nom de ce philosophe, mais dont on a facilement reconnu l'auteur. On lui doit encore un recueil d'épigrammes grecques connues sous le nom d'Anthologie; elles sont de Méléagre, de Philippe et d'Agathias.

Poètes latins depuis Constantin jusqu'à l'extinction de l'Empire d'Occident.

4e. siècle. Rhemnius Fannius, disciple d'Arnobe, a fait des vers sur la médecine et sur les poids et mesures.

Porphyre (Publius-Optatianus) composa un panégyrique de Constantin en vers, qui lui valut son rappel de l'exil où il étoit. Les difficultés que le poète s'étoit forgées sont innombrables. Ce sont des acrostiches au commencement et au milieu des vers, des chiffres entrelacés, des figures de mathématiques à chaque page.

Juvencus, prêtre, noble espagnol; il a versifié en

(1) Ce nom de scholastique se donnoit alors aux avocats plaidans.

quatre livres la vie de J. C., et a suivi avec la plus grande exactitude le texte des évangélistes.

Victorinus (Marius), Africain. Il reste de lui un poëme sur les frères Machabées mis à mort par Antiochus Épiphane.

Aquilius Severus, Espagnol de nation, étoit en même temps poète et historien; il fit en vers et en prose une espèce de journal de sa vie, auquel il donna le nom de la Catastrophe ou l'Épreuve.

Ausone, de Basas en Aquitaine, fils d'un philosophe du même nom, qui étoit médecin de Valentinien. Nous avons vu que ce poète avoit été précepteur de Gratien. Son poëme sur la Moselle est son chef-d'œuvre. Cet auteur est vif, brillant et facile, mais inégal, incorrect et trop peu naturel.

Avienus (Rufus Festus). On a de lui une traduction en vers des *Phénomènes* d'Aratus, de la *Description de la Terre* par Denys d'Alexandrie, et de quelques fables d'Ésope, traduction bien inférieure à Phèdre. Il avoit aussi mis en vers tout Tite-Live. Ce travail, ridicule alors, pourroit être utile à présent, comme une sorte de supplément à ce qui s'est perdu de cet historien.

Damase Ier., Espagnol, monta sur le trône pontifical en 366. Outre plusieurs lettres qui restent de lui, on trouve quelques vers de sa façon dans le *Corpus Poëtarum* de Maittaire.

Titien, rhéteur, a composé des apologues en vers.

Marcellus. Il y a de lui des vers sur la médecine dans le recueil de Pithæus.

Prudence, successivement avocat, magistrat, guerrier, se distingua dans toutes ces professions. Ses vers, pleins de fautes de quantité, ne manquent cependant

pas toujours de goût ni de délicatesse. Quoiqu'il fût très-zélé pour la religion, son orthodoxie est quelquefois en défaut.

Claudien est un des derniers poëtes latins qui, dans un siècle grossier, aient conservé quelque pureté. Il laisse souvent désirer plus de naturel et de variété. Une des pièces de cet auteur qu'on estime davantage est celle qu'il fit contre Rufin. Tout le monde sait et cite ce beau vers.

Abstulit hunc tandem Ruffini pœna tumultum.

Flavius a écrit en vers sur la médecine.

Licentius, d'Hippone. Il avoit fait un poëme des Amours de Pyrame et de Thisbé. Il reste de lui des hymnes et d'autres ouvrages.

Rutilius Claudius, auteur d'un itinéraire élégamment écrit, dans lequel perce la haine des religions juive et chrétienne.

Proba Falconia. Elle a laissé une vie du Christ en centons de Virgile.

5e. siècle. Sedulius (Caïus Cœlius), prêtre, a fait un poëme en 4 chants sur la vie de J. C., intitulé : *Carmen Paschale.* Il s'y trouve quelques vers heureux. Il est dans la bibliothèque des Pères.

Saint Prosper d'Aquitaine. Son poëme sur les ingrats est connu de tous les gens de lettres. Le Maistre de Saci l'a traduit en prose et en vers français.

Sidonius Apollinaris, après avoir été élevé aux plus hautes dignités, fut fait évêque de la ville d'Auvergne (aujourd'hui Clermont). Alors il crut devoir renoncer à la poésie. Il reste de lui 24 pièces. On lui avoit élevé dans

dans le Forum de Trajan une statue couronnée de lauriers.

Depuis l'extinction de l'Empire d'Occident jusqu'à Charlemagne.

CLAUDIEN MAMERT. Outre les trois livres qu'il a composés sur la nature de l'âme, on lui attribue un poëme contre les poètes profanes. 5e. siècle.

CLAUDIUS MARIUS VICTOR, rhéteur de Marseille, a écrit 4 livres en vers sur la Genèse.

ASTERIUS ou ASTURIUS. On lui attribue une Conférence en vers de l'Ancien et du Nouveau Testament.

AVITUS (Sextus Alcimus), neveu de l'Empereur de ce nom, archevêque de Vienne (en Dauphiné), mauvais écrivain en vers et en prose. Ses poésies sont imprimées avec celles de Victor, dont il vient d'être parlé.

BOECE, homme d'un génie au-dessus de son siècle. Ce qu'il a fait de vers est inséré dans ses 5 livres des Consolations de la philosophie. Sa poésie est sentencieuse, et aussi élégante qu'elle pouvoit l'être dans le temps où il vivoit. Il a composé d'autres ouvrages sur des matières théologiques.

ENNODIUS ou EVODIUS, né en Italie, et originaire des Gaules, quitta sa femme pour embrasser le sacerdoce, et fut fait évêque de Pavie. Outre ses poésies, il a laissé des productions de divers genres en prose.

THEODOLUS. On a de lui des vers sur les Miracles rapportés dans l'Ancien Testament.

GODELBERTUS. Nous en avons une Histoire en vers depuis la création du monde jusqu'à la naissance du Christ.

RUSTICUS HELPIDIUS, médecin de Théodoric, roi des

Goths, a composé en vers une Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament.

MARCUS, moine bénédictin, a écrit en vers une Vie de Saint Benoît.

6e. siècle. ARATOR a mis en méchans vers les Actes des Apôtres.

CORRIPPUS, grammairien africain, a fait 4 livres de mauvais vers à la louange de Justin II.

VENANCE FORTUNAT, mort en 609, étoit Italien, et fut évêque de Poitiers; il a fait un poëme sur l'Accouchement de la Vierge, un second sur les Bienfaits du Christ, et d'autres vers encore qui se chantent à l'église.

Historiens.

4e. siècle. SOPATER d'Apamée, sophiste et philosophe; il étoit dans la familiarité de Constantin, qui néanmoins le fit mettre à mort, parce qu'il paroissoit avoir de la propension au paganisme; ce prince voulant montrer à tous, dit Vossius, que c'étoit par affection qu'il favorisoit la religion chrétienne. Sopater a fait plusieurs Compilations historiques.

PRAXAGORAS vivoit vers 345. On a de lui l'Histoire des rois d'Athènes, et la Vie de Constantin. Quoique payen, il parle avec éloge de ce prince. Son Histoire d'Alexandre est perdue.

EUTROPE. On ignore sa patrie. Son Abrégé de l'Histoire Romaine en 10 livres, depuis la fondation de Rome jusqu'à Valens, écrit en latin, n'est pas sans mérite. Son style feroit juger qu'il étoit plutôt Grec que Romain.

JULIEN, dit *l'Apostat*. Nous avons parlé, dans sa Vie, de ses deux principaux ouvrages, la Satyre des Césars, et le *Misopogon*. Il reste en outre de lui des Lettres et des Harangues. Il avoit un talent réel, gâté par les dé-

fauts de son siècle, la déclamation, l'abus de l'antithèse, et les jeux de mots.

Jamblicus, platonicien, né à Chalcide, disciple de Porphyre. Nous avons une Histoire de la Vie et de la Secte de Pythagore, sous le nom de Jamblicus. Mais on ne sait si elle est de celui dont nous parlons ; car il y avoit deux Jamblicus à-peu-près du même temps.

Aurelius Victor, africain, né dans la pauvreté, parvint à Rome aux premiers emplois par son seul mérite. Son Histoire Romaine, écrite en latin, s'est perdue. Il n'en reste qu'un Abrégé si laconique et si sec qu'on doute qu'il soit de lui.

Eunape de Sarde, historien, sophiste et médecin, a écrit assez bien les Vies des sophistes du 4e. siècle. Il avoit composé une Histoire des Empereurs, à commencer de l'an 268 jusqu'à 404, dont il ne reste que quelques fragmens.

Marcellinus, auteur d'une Histoire Grecque dont il n'est resté qu'une Dissertation sur la Vie et le mérite de Thucydide.

Ammien Marcellin, né à Antioche, après avoir servi sous Constance, Julien et Valens, vint se fixer à Rome. Il y écrivit en 31 livres une Histoire qui commençoit à Nerva, où finit Suétone, jusqu'à la mort de Valens en 378. Il n'en reste que les 18 derniers livres, à dater de la fin de l'année 353. Il l'écrivit dans un très-mauvais latin. Mais il a le grand mérite de l'impartialité.

Pallade de Cappadoce, évêque, ami de Chrysostôme, et auteur d'une Histoire des Solitaires. 5e. siècle.

Orose, prêtre de Tarragone en Catalogne, disciple de Saint Augustin, a composé une Histoire en 7 livres depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 316 de

notre ère. Cet ouvrage, plus dogmatique qu'historique, est plein d'inexactitudes et de contes populaires. Il reste encore du même auteur quelques autres productions sur des objets de théologie.

Philippe Sidéta, ainsi nommé de Sida, ville de Pamphylie, où il étoit né. Il a écrit une Histoire du christianisme, en style asiatique, plus pleine d'enflure que de sens.

Socrate le Scholastique, né vers 380, à Constantinople, continua l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe de Césarée, dans un espace de 133 ans (de 306 à 439). Il en a fait 3 volumes in-folio.

Sozomène, de Palestine, a composé une Histoire ecclésiastique qui comprend un espace de 115 ans (de 324 à 439), dans laquelle il semble s'être, pour ainsi dire, borné à copier Socrate. Elle est néanmoins plus étendue que celle de ce dernier.

Zozime, comte et avocat du fisc, a laissé une Histoire des Empereurs depuis Auguste jusqu'à cet Attale revêtu du vain titre d'Empereur par Alaric. Son style, dit Photius, est laconique, clair, pur et agréable. Il ajoute qu'il n'a presque fait que copier et abréger l'Histoire d'Eunape; ce qui est peut-être cause que celle-ci a été perdue.

Zozime, d'Alexandrie, a fait une Vie de Platon. On ne sait trop dans quel temps il a vécu. Vossius ne croit pas qu'on doive le confondre avec celui dont on vient de parler, ni avec un autre Zozime de Gaza, qui vécut dans le temps d'Anastase.

Olympiodore avoit rédigé 22 livres de matériaux historiques plutôt que d'histoire, commençant à l'an 407 et finissant à 425. Il reste de lui des Commentaires sur

quelques Traités d'Aristote, et une Vie de Platon qui a été traduite en latin.

PHILOSTORGE, de Cappadoce, auteur d'un Abrégé de l'Histoire ecclésiastique, dans lequel il maltraite fort les orthodoxes, surtout Saint Athanase. On y trouve d'ailleurs des choses curieuses. 6e. siècle.

SABINUS, évêque d'Héraclée de Thrace, a laissé une collection d'Actes synodaux et d'Epîtres sacerdotales.

JORNANDÈS, Goth d'origine, secrétaire des rois Goths en Italie vers le milieu du 6e. siècle. Il a laissé deux ouvrages, l'un intitulé *De rebus Gothicis;* il est si conforme à l'Histoire des Goths par Cassiodore, qu'on croit que c'en est uniquement un abrégé. L'autre est intitulé *De Origine Mundi*, etc. Jornandès a beaucoup pris de Florus sans le citer. On le trouve trop partial, notamment en faveur des Goths.

JEAN, prêtre de l'île d'Égée, Nestorien, auteur d'une Histoire ecclésiastique en 10 livres.

GÉLASE, fils d'un prêtre de Cyzique, et évêque de Césarée en Palestine, a écrit en 3 livres l'Histoire du concile de Nicée.

MALCHUS, sophiste de Philadelphie, avoit rédigé une Histoire de Constantin jusqu'à Anastase. Il s'y trouvoit des morceaux écrits en style tragique.

TIMOTHÉE, de Gaza, auteur d'une Histoire naturelle des animaux. Quoique ce genre ne soit pas proprement le genre historique, nous mettons ici cet écrivain afin de ne pas faire pour lui seul une classe à part.

HESYCHIUS, de Milet, a laissé une Histoire universelle depuis Bélus, roi d'Assyrie, jusqu'à l'empereur Anastase.

PROCOPE, né à Césarée, y enseigna long-temps l'élo-

quence. Justinien l'honora du titre d'illustre. Nous en avons parlé amplement dans l'Histoire du règne de ce prince. Le style de cet auteur a moins de pureté que d'élégance.

Agathias, avocat, exerçoit sa profession à Smyrne. Il a composé une Histoire qui peut servir de suite à celle de Procope : elle a été traduite en françois.

Évagre, né à Épiphanie, auteur d'une Histoire ecclésiastique en 16 livres, de 431 à 594. Elle passe pour être exacte et impartiale.

Jean, Lydien, auteur d'une Histoire de Justinien.

Plutarque. Il ne faut pas le confondre avec le célèbre auteur du même nom qui vivoit sous Trajan. Celui dont il est question dans cet article, admis dans la confidence de Justinien, nous a donné sa Vie.

Hermolaus, grammairien de Constantinople, a écrit une Histoire Byzantine, sans parler de ses autres ouvrages.

Nonnosus a donné l'Histoire de son Ambassade chez les Éthiopiens, les Homérites, les Sarrasins et autres orientaux.

Ménandre, protecteur. On a de lui quelques Fragmens intéressans d'Histoire, recueillis par David Hæschelius.

7e. siècle. Théophylacte, auteur d'une Histoire de Maurice. Après la mort de Phocas, il la lut au peuple assemblé, auquel le récit du massacre de Maurice et de ses enfans arracha des larmes.

Léonce, de Néapolis, évêque de Chypre. Il a composé une Vie de Jean d'Alexandrie, surnommé l'Aumonier, à cause de ses grandes charités, et d'autres ouvrages encore.

L'Auteur de la Chronique d'Alexandrie. Cette

Chronique très-utile renferme des détails qu'on chercheroit vainement ailleurs. On croit qu'elle a plus d'un auteur. On l'appelle *les Fastes de Sicile*, parce qu'on l'a trouvée dans la bibliothèque de cette île.

PISIDÈS (George), diacre de Constantinople. Outre un poëme sur l'Œuvre des six jours, il avoit écrit quelques morceaux d'histoire. 7e. siècle.

JEAN d'ANTIOCHE a composé un livre intitulé : De l'Histoire Ancienne, encore inédit, et qui a néanmoins été souvent cité par d'habiles écrivains.

MOSCHUS (Jean), surnommé ÉVIRATUS, auteur d'une Vie des Saints qui vécurent sous Héraclius, et dans les temps voisins.

SOPHRONE de Damas, évêque de Jérusalem, disciple de Jean Moschus, entr'autres ouvrages, a donné une Vie de Marie l'Égyptienne.

TRAJAN, auteur d'un ouvrage intitulé : Courte Chronique très-admirable.

SYNCELLE (1) (George). Nous avons de cet auteur une Chronographie, ouvrage important pour la connoissance des dynasties égyptiennes. 8e. siècle.

THÉOPHANE de Constantinople, vécut en continence avec sa femme, puis se fit moine. Il a laissé une Chronique qui commence où finit celle de Syncelle. C'est un écrivain crédule et sans jugement. 8e. et 9e. siècles.

PAUL, diacre d'Aquilée, secrétaire de Didier, dernier roi des Lombards, a laissé une Histoire des Lombards en 6 livres, très-utile pour la connoissance de ce peuple. On lui attribue l'hymne *Ut queant laxis*. 9e. siècle.

---

(1) Il a tiré son nom de *Syncelle* de sa fonction qui consitoit à être le témoin des actions du patriarche.

Saint Nicéphore, patriarche de Constantinople; on a de lui une Chronologie, et une Histoire abrégée de quelques Empereurs grecs, Histoire trop succincte, mais exacte.

Sergius, confesseur, a fait une Histoire qui commence au règne de l'Empereur Michel, et finit à celui de Constantin Copronyme. Sa diction est claire et naturelle.

Nicéphore, le jeune, de Constantinople; on lui doit une Chronologie, dont on a plusieurs éditions; il a fait aussi la Vie de Saint Athanase.

9e. et 10e. siècles. Léon VI, Empereur, dit *le Sage*, ou *le Philosophe*, a composé plusieurs ouvrages, et entr'autres une Vie de Chrysostôme. Le plus intéressant est sa Tactique, qui a été traduite en françois.

10e. siècle. Siméon Métaphraste, né à Constantinople, a fait de la Vie des Saints un ouvrage romanesque; on ne l'appela Métaphraste que parce qu'il paraphrasoit les récits en déclamateur.

11e. siècle. Cédrène (George), moine, a laissé une Chronique depuis Adam jusqu'à Isaac Comnène en 1057; compilation sans goût, où l'auteur a gâté tout ce qu'il a touché.

Jean, Curopalate, a écrit l'Histoire du Bas-Empire, depuis la mort de Nicéphore jusques et compris la mort de Nicéphore Botoniate.

Jean, surnommé Xiphilinus, septième du nom, patriarche de Constantinople, a fait un Abrégé de l'Histoire de Dion Cassius, exact, mais mal écrit.

12e. siècle. Zonare (Jean), a composé une Histoire universelle depuis l'origine du monde jusqu'à 1118. C'etoit un moine ignorant et crédule.

Anne Comnène. Son Histoire de la Vie d'Alexis Comnène son père, est écrite avec chaleur; le style en est brillant: elle entre dans des détails trop minutieux. « Le pape, à son avis, n'étoit qu'un évêque, » qui, suivant l'insolente prétention des Latins, se » dit Pontife universel de la terre. » On prétend que malgré son aversion pour les croisés, le célèbre Boëmond lui avoit plu.

Glycas (Michel), Sicilien, connu par ses Annales, depuis Adam jusqu'à la mort d'Alexis Comnène. Il est crédule et exagérateur, et néanmoins important pour les temps voisins de celui où il a vécu.

Manassès (Constantin). Il a fait, en vers grecs, une Chronique, qui embrasse le même espace de temps que celle de Glycas, et qui a les mêmes défauts.

Cinnamès accompagna l'Empereur Manuel dans presque tous ses voyages. Il a écrit la Vie de ce prince, et celle de Jean son père. C'est un des meilleurs historiens grecs parmi les modernes. Il choisit et détaille les faits avec goût; il écrit avec noblesse et pureté.

Nicétas Achominate, surnommé Choniate, parce 13e. siècle.
qu'il étoit de Chone en Phrygie, a composé, en vingt et un livres, l'Histoire de quatre-vingt-cinq ans, depuis la mort d'Alexis Comnène, où Zonaras avoit fini la sienne. Il est emphatique et obscur, mais assez véridique.

Acropolite (George) Logothète, commence son Histoire Byzantine où Nicétas a fini, depuis 1205, et la continue jusqu'à l'expulsion des Empereurs François en 1261. Il est exact, et a pu l'être aisément, n'ayant raconté que ce qui s'est passé sous ses yeux.

Pachymère (George), de Nicée. Son Histoire de 13e. et 14e. siècles.
l'Orient est écrite pesamment et avec obscurité; mais



il est impartial, et en général il a eu une très-grande part aux affaires dont il parle, ayant occupé les premières places de l'Eglise et de l'Etat. Il a rempli le vide de l'Histoire Byzantine, qui étoit interrompue depuis le temps où finissoit Acropolite jusqu'à celui où commence Cantacuzène.

. Métochite (Théodore), Logothète, mort en 1332. Sa prodigieuse mémoire lui fit donner le surnom de *Bibliothèque vivante*. Les ouvrages qu'il a laissés sont un Abrégé de l'Histoire Romaine, depuis César jusqu'à Constantin; production assez foible; une Histoire Sacrée, qui n'est guère meilleure; et celle de Constantinople, qui n'est pas toujours exacte.

14e. siècle. Nicéphore Grégoras, bibliothécaire de l'Eglise de Constantinople, eut de l'influence dans les affaires de son temps; il a laissé une Histoire de Byzance, inexacte et barbarement écrite, depuis 1204 jusqu'en 1341. Jean Cantacuzène le traite d'imposteur. Ces deux écrivains étant de partis opposés, se contredisent sans cesse.

Jean Cantacuzène, Empereur. Son Histoire de l'Orient, depuis la mort de Michel Paléologue jusqu'à Jean Paléologue, est élégante, mais peut-être peu sincère, sur-tout en ce qui le concerne. Il y fait parade d'éloquence, et ne tarit point sur ses propres éloges.

Leontius-Pilatus, ou Léon, disciple de Barlaam, moine de Calabre. Quoiqu'il n'ait laissé aucun ouvrage, par une juste exception, il doit trouver place ici, parce qu'il est regardé comme le premier de ces savans du Bas-Empire auxquels l'Occident est redevable de la résurrection des lettres. Ce fut lui qui le premier enseigna le grec en Italie vers le milieu du quatorzième

siècle. Pétrarque et Bocace furent au rang de ses disciples. Il fut tué d'un coup de tonnerre sur la mer Adriatique, en revenant de la Grèce, où il avoit été prendre des manuscrits.

Gémiste (George), surnommé *Platon*, philosophe platonicien, après la prise de Constantinople sa patrie, se retira à Florence, alors l'asile des lettres. Il a laissé plusieurs Traités historiques qui décèlent une profonde connoissance de l'Histoire Grecque, et quelques autres ouvrages également érudits. 15e. siècle.

Phranza ou Phranzès, maître de la garderobe impériale (protovestiaire), fut témoin, jusqu'en 1461, c'est-à-dire pendant huit ans, des malheurs qui suivirent la prise de Constantinople. Après le saccagement, il fut esclave comme les autres, puis vendu et racheté à Lacédémone, où le prince Thomas, frère du dernier Empereur, fit cesser son infortune. Son Histoire Byzantine, imprimée avec quelques autres du même pays et de différens auteurs, Jeuesius, Malala, etc., est curieuse. On a encore de lui une Vie de Mahomet II.

Chalcondyle ou Chalcocondyle (Laonic), natif d'Athènes, auteur d'une Histoire des Turcs, depuis 1298 jusqu'en 1462 : elle sert à bien faire connoître la décadence de l'Empire grec, l'origine et les progrès de la puissance Ottomane, quoiqu'elle manque souvent de critique. Elle a été traduite en latin et en françois ; Mézerai a fait une partie de la traduction françoise.

Orateurs et Théologiens.



Eusèbe, surnommé *Pamphyle*, évêque de Césarée en Palestine. Il avoit pour ami intime un prêtre de Césarée, appelé Pamphyle. Celui-ci ayant été martyrisé, Eusèbe s'honora de porter son nom ; de là vint le surnom qui 4e. siècle.



lui fut donné. On disoit d'Eusèbe qu'il savoit tout ce qui avoit été écrit avant lui. Son principal ouvrage est une Histoire ecclésiastique, qui lui a mérité le titre de Père de l'Histoire ecclésiastique. Son style est sans agrément. Il paroît prouvé qu'il étoit Arien.

Lactance. Son pays est inconnu. Nous avons vu que Constantin lui avoit confié l'éducation de son fils Crispe. Il a composé un grand nombre d'ouvrages, qui dénotent la plus belle âme; et sa conduite ne démentoit pas ses maximes. Il vécut pauvre, versant dans le sein de l'indigence tous les bienfaits qu'il recevoit de l'Empereur. Son humanité le révolta contre les cruautés de Domitien envers tous ceux qui professoient le christianisme. Lactance écrivit en leur faveur, sans qu'on sache précisément s'il avoit adopté leur culte. On l'appeloit le *Cicéron chrétien.* Il a plusieurs des qualités de l'orateur romain, mais elles sont déparées par un ton de déclamateur.

Saint Athanase, un des quatre docteurs de l'Eglise grecque (1). Il tient, comme on l'a vu, une très-grande place dans l'Histoire du Bas-Empire. Ses ouvrages théologiques et polémiques sont nombreux, et tous recommandables par le style, toujours approprié à la matière qu'il traite. Le symbole qui porte son nom n'est pas de lui, l'auteur en est ignoré.

Optat, évêque de Milève en Numidie, a laissé un ouvrage très-bien écrit contre les Donatistes.

Saint Épiphane, né vers 320 en Palestine, évêque de Salamine en Chypre, fut un mauvais écrivain et un

(1) Les trois autres sont Basile, Grégoire de Nazianze, et Chrysostôme.

utile compilateur. Il y a de l'érudition dans son Traité des poids et mesures.

Amphiloque fut fait évêque d'Icone vers 344. Il nous reste de lui des fragmens de divers ouvrages en prose et en vers, qu'on trouve dans la bibliothèque des Pères.

Saint Grégoire *de Nazianze*, né vers 328. On ne peut reprocher à son style que l'excès des ornemens; sans ce luxe, il seroit au premier rang des orateurs. Dans ses sermons il cite souvent l'histoire et même la mythologie. Il a laissé beaucoup de vers qu'il composa dans sa vieillesse.

Saint Éphrem, diacre d'Édesse. Saint Grégoire de Nysse et Théodoret, qui vivoient de son temps, l'appeloient, le premier, le *Docteur de l'Univers*; l'autre, *la Lyre du Saint-Esprit*. Il a écrit, en syriaque et en grec, des ouvrages de théologie et de piété.

Saint Hilaire, évêque de Poitiers sa patrie, Père de l'Eglise. Il a composé un grand nombre d'ouvrages théologiques. La véhémence de son style le faisoit appeler, par Saint Jérôme, *le Rhône de l'Eloquence latine*. Il est le premier qui se soit distingué par des hymnes; il en reste encore trois de lui. Il fut l'un des plus redoutables adversaires des Ariens.

Saint Basile, surnommé *le Grand*, naquit en 329 à Césarée en Cappadoce; il fut fait évêque malgré lui. Ses œuvres, traduites en latin, contiennent des Homélies, des Lettres, des Commentaires, des Traités de morale, écrits avec élégance et pureté; son style est noble et majestueux, sa dialectique profonde, son érudition vaste; il étoit lu de tout le monde, sans en excepter les païens.

SAINT GRÉGOIRE, de Nysse, évêque de cette ville, né en Cappadoce vers 331, frère de Basile le Grand. Quoiqu'on lui ait donné le surnom de Père des Pères, son éloquence n'approche ni de celle de Saint Basile, ni de celle de Grégoire de Nazianze. Il est rempli de déclamations. Ses œuvres sont des Oraisons funèbres, des Panégyriques, des Sermons, divers Traités de théologie.

SAINT JEAN CHRYSOSTÔME, né à Antioche en 344, patriarche de Constantinople. C'est le plus éloquent des Pères de l'Eglise grecque ; on l'assimile presqu'aux grands orateurs d'Athènes et de Rome. Il fut une des lumières de l'Eglise d'Orient. Ses ouvrages, avec la traduction latine, remplissent treize volumes in-folio, édition de dom Montfaucon.

SAINT CYRILLE, patriarche de Jérusalem, Père de l'Eglise, trois fois chassé de son siége, y fut trois fois rétabli. Il a laissé 23 *Cathéchèses* qu'on regarde comme le plus ancien et le meilleur Abrégé de la doctrine chrétienne.

SAINT AMBROISE, docteur de l'Eglise latine (1), archevêque de Milan, né vers 340, si connu par la pénitence qu'il exigea de Théodose. Un style à la fois vif et doux, une touchante éloquence distinguent ses productions.

(1) Elle en a quatre, comme l'Eglise grecque. Les trois autres sont Augustin, Jérome et Grégoire. On dit que Boulanger, connu sous le nom de petit Père André, comparoit dans un de ses sermons, ces quatre docteurs aux quatre rois du jeu de cartes ; Saint Augustin au roi de cœur, pour sa charité ; Saint Ambroise, au roi de trèfle, à cause des fleurs de son éloquence ; Saint Jérome au roi de pique, parce que son style est mordant ; et Saint Grégoire au roi de carreau, pour son peu d'élévation.

Synésius, Evêque de Ptolémaïde. Ses Epîtres et ses Homélies ont de l'élégance et de la noblesse avec une teinte de philosophie païenne. Il ne put jamais se défaire entièrement des idées du paganisme dans lequel il étoit né.

Saint Jérome, contemporain de Saint Ambroise, naquit à-peu-près en même temps que lui à Stridon, sur les confins de la Dalmatie et de la Pannonie. Dur et hautain, il ne pouvoit supporter la critique. Personne ne le surpassoit en érudition. Son style est vif, élevé, mais inégal.

Saint Augustin, né à Tagaste en Afrique, en 344, coadjuteur de l'évêque d'Hyppone, et surnommé Docteur de la Grâce. Ses innombrables ouvrages, outre sa fécondité, attestent la pénétration de son esprit et la force de sa dialectique. Mais sa manière est affectée et pleine d'antithèses, dont la monotone abondance fatigue.

Symmaque, païen zélé, qui fut préfet et consul de Rome à la fin du 4e. siècle. Il reste 10 livres de ses Lettres qui sont tout à la fois des monumens de son éloquence et de sa probité.

Saint Vincent, de Lérins (1). Son *Commonitorium*, qui a été traduit en françois, jouit de la plus grande estime. L'objet principal de cet ouvrage est de combattre les Nestoriens. 5e. siècle.

Pélage, fameux hérésiarque, né dans la Grande-Bretagne. Il reste des fragmens de ses 4 livres du Libre Arbitre.

---

(1) Nom du monastère où il vécut.

ZOZIME, Grec de naissance, pape en 417, a laissé 16 Epîtres écrites avec chaleur.

SAINT CYRILLE, patriarche d'Alexandrie, Père de l'Eglise, mort en 444. Son excessive fierté a fait à sa mémoire une tache que sa sainteté n'a pu couvrir entièrement. Il écrivoit mal; mais il possédoit si bien la théologie que plusieurs de ses Lettres ont été regardées par les conciles comme faisant la règle en matière de foi.

SAINT PAULIN, de Bordeaux, né vers 353, disciple d'Ausone, a laissé divers ouvrages en vers et en prose. Son style est fleuri, et manque de correction. C'est un des Pères de l'Eglise qui ont le mieux écrit. Saint Augustin ne se lassoit point de le lire.

SAINT EUCHER, archevêque de Lyon, mort en 454. Son Eloge du Désert et son Traité du Mépris du monde, ses deux meilleurs ouvrages, ont été traduits en notre langue par Arnauld d'Andilly.

SAINT ISIDORE de Péluse, ainsi nommé parce qu'il s'enferma dans une solitude près de cette ville, fut un des plus illustres disciples de Saint Chrysostôme. Il a laissé des Lettres et d'autres ouvrages, où l'on trouve de l'élégance et de la précision.

SAINT LÉON, surnommé le Grand, né, suivant les uns, à Rome, suivant d'autres, en Toscane, est le premier pape dont on ait un corps d'ouvrages. Son style est poli, quelquefois affecté et trop plein d'antithèses.

5e. et 6e. siècles. SAINT FULGENCE, né vers 463, fut évêque de Ruspe, en Afrique. Son Traité de la Prédestination et de la Grâce développe avec clarté la doctrine de son maître, Saint Augustin.

SAINT NIL, disciple de Chrysostôme, après avoir

eu

eu deux enfans de sa femme, la laissa avec sa fille, à Constantinople, et s'alla enfermer avec son fils, au désert du mont Sinaï. Ses Epîtres et ses Exhortations à la vie spirituelle sont estimées. Il mourut vers le milieu du cinquième siècle.

Saint Proclus, patriarche de Constantinople, disciple de Chrysostôme. Nous avons de lui des Homélies, des Epîtres, etc., semées de pointes et d'antithèses. Il ne faut pas le confondre avec un autre Proclus Diadocus, de Lycie, platonicien, qui vivoit vers 500, qui a fait des Commentaires sur Platon, et quelques autres savans ouvrages.

Cassien, né Gaulois, autre disciple de Chrysostôme, s'enfonça dans les déserts les plus sauvages de la Thébaïde; il écrivit en latin, et ne pensa pas tout-à-fait comme Saint Augustin sur la grâce. On a trouvé qu'il s'étoit quelquefois un peu écarté de l'orthodoxie.

Théodoret, disciple de Chrysostôme. Parmi le grand nombre de ses ouvrages de tout genre, on distingue une Histoire Ecclésiastique, qui renferme des choses importantes qu'on ne trouve pas ailleurs. Il ne manque pas de mérite, quoique ses méthaphores soient souvent trop hardies.

Salvien, prêtre de Marseille, né à Cologne, ou dans les environs. Il vécut avec sa femme comme avec sa sœur, même avant la prêtrise. Son style n'a d'autre défaut que l'affectation.

Saint Grégoire, dit le Grand, est de tous les papes celui qui nous a laissé un plus grand nombre 6e. siècle.
d'ouvrages. Il est sans chaleur et sans élégance. En célébrant les miracles de différens saints d'Italie, il s'est

beaucoup livré au goût de son siècle pour le merveilleux. Il mourut en 604. Quoique Saint Grégoire se fût donné à lui-même l'humble titre de Serviteur des Serviteurs de Dieu (adopté par ses successeurs), il n'en soutint pas moins avec vigueur les prétentions du Saint Siége. Quelques-uns l'accusent d'avoir, par un excès de zèle religieux, détruit les plus beaux monumens de l'ancienne Rome et fait brûler les écrits des païens; d'autres le nient, et regardent une superstition aussi barbare comme incompatible avec les lumières qu'on ne peut lui refuser.

Saint Jean Climaque, né dans la Palestine, abbé du Mont Sinaï. Son *Echelle des vertus*, ouvrage estimé, a été traduit en françois par Arnaud d'Andilly.

7e. siècle. Saint Maxime étoit de Constantinople. Il fut persécuté par les Monothélites, et mourut dans les fers des tourmens qu'on lui fit endurer. Le père Combésis, dominicain, a donné une édition de ses œuvres Théologiques.

8e. siècle. Saint Jean Damascène, ou de Damas, savan[illegible]tre, avoit été initié dans les sciences par un religieux italien que les Sarrasins avoient fait prisonnier. Le calife en fit son ministre. Il quitta cet emploi pour se retirer dans un monastère. Il a écrit sur la théologie, la physique, la logique, et composé des vers. Il n'adoptoit pas l'opinion orthodoxe sur la procession du Saint Esprit.

9e. siècle. Photius, patriarche de Constantinople, issu d'une des plus illustres maisons de cette ville. Nous avons parlé, dans la notice des arts insérée au Précis de l'Histoire Ancienne, et dans le corps de celle-ci, de cet homme

fameux, le plus grand esprit et le plus habile personnage de son siècle.

Euthymius Zigabenus, moine, a composé un Traité contre toutes les hérésies, même contre le mahométisme ; il se trouve dans la Bibliothèque des Pères. Ce savant religieux a aussi fait des Commentaires sur les pseaumes, les cantiques, les évangiles. 13e. siècle.

TABLE
DE GÉOGRAPHIE COMPARÉE,
ANCIENNE ET MODERNE,

Pour l'intelligence de cette Histoire.

ADRAMYTTE (Edremit ou Adramiti), en Mysie.

ALPES COTTIENNES, entre le Dauphiné et le Piémont. (C'est le Mont-Cénis.) Suse en étoit la capitale.

ALPES JULIENNES, entre l'Istrie et la Carniole.

ALPES MARITIMES, entre la Provence et l'état de Gênes. Embrun, capitale.

AMASTRIS (Amasre), en Paphlagonie.

ANCHIALÉ (Akkialé ou Akélo), en Thrace.

APAMÉE. Il y avoit quatre villes de ce nom: en Bithynie, en Phrygie, en Syrie (celle-ci nommée aujourd'hui Famié), et la dernière au confluent du Tigre et de l'Euphrate.

AMIDE (Diarbékir); en Mésopotamie.

ANCIRE (Iar-Hisar), en Phrygie.

ANCYRE (Angoury), en Galatie.

AQUILÉE, ville d'Italie, autrefois très-florissante, à présent ruinée.

AQUINCUM (Bude, capitale de Hongrie.)

ARAXE ou Phase (Aras), rivière d'Arménie qui se jette dans la mer Caspienne.

ARMÉNIE. La grande Arménie au nord de la Mésopotamie, aujourd'hui Turcomanie. Petite Arménie dans

l'Asie mineure : c'étoit une portion de la Cappadoce conquise par les rois d'Arménie.

ARSANÈNE, contrée d'Arménie.

ASIE MINEURE (Natolie); c'est la portion de l'Asie en deçà de l'Euphrate par rapport à l'Europe.

ATROPATÈNE (Aderbijan), dans la Médie ancienne et la Perse d'aujourd'hui.

ATTALEA (Kara-Hisar), en Pamphilie.

BÉRÉE (Alep), en Syrie.

BÉRÉE (Eski-Zadra), en Thrace.

BÉRÉE (Kara-Veria), en Macédoine.

BITHYNIE, province au nord de l'Asie Mineure : ses principales villes étoient Pruse, Nicée, Chalcédoine, Nicomédie.

BIZYE (Vize), en Thrace.

BYZACÈNE, contrée de l'Afrique propre.

CALÉDONIE (Écosse). Les Pictes étoient un peuple de Calédonie.

CALCINIQUE, ville ruinée de l'Osroène, sur l'Euphrate.

CAPPADOCE (Amazie ou Amnazan), grande province de l'Asie Mineure vers le Pont-Euxin.

CARRES (Harran ou Haran), en Mésopotamie.

CASTORIE, ville de Macédoine sur un lac, aux confins de l'Albanie.

CÉSARÉE, capitale de la Cappadoce.

CÉSARÉE, en Afrique, aujourd'hui Alger.

CÉSARÉE, en Palestine.

CHABORAS (Kabour), rivière de Mésopotamie.

CHALCÉDOINE, ville de Bithynie.

quelquefois partie de la Dacie. On donne ce nom à d'autres pays.

La Dardanie, faisoit partie de la Mysie.

Diacire, sur la rive droite de l'Euphrate.

Diocésarée (Séfouri), dans la Palestine.

Drépanum, ville de Bithynie.

Édesse, dans la Macédoine.

Édesse (Orta), dans le Diarbeck, en Asie.

Égypte. On la divisoit en trois parties, 1°. La Basse-Égypte. Ses principales villes furent Alexandrie, Tanis, Péluse, Canope; 2°. la Moyenne, où étoit Memphis; 3°. la Haute, où étoient Thèbes, Éléphantis, Siène.

Éleusis, ville d'Attique.

Élusa (Eause), capitale de cette partie de l'Aquitaine qu'on nommoit la Novempopulanie.

Émilie, contrée de l'Italie entre le Pô et l'Apennin.

Fésule (Fiésoli), en Italie.

Gaule, divisée en quatre parties: la Belgique, la Celtique, l'Aquitaine, la Narbonnoise. La Gaule Belgique comprenoit les pays entre l'Océan, le Rhin, les Vosges jusque vers la Seine et la Marne; la Celtique, le milieu et la plus grande partie de la France. L'Aquitaine étoit située entre l'Océan, la Garonne et les Pyrénées. Ces trois premières s'appeloient Gaule Chevelue, parce qu'on y portoit les cheveux longs. La Narbonnoise renfermoit le Languedoc, la Provence, le Dauphiné et la Savoie. Auguste l'étendit jusqu'à la Loire. A la fin du 4°. siècle, la Gaule fut divisée en dix-sept provinces.

La partie septentrionale de l'Italie étant peuplée de

colonies gauloises, les Romains lui donnèrent le nom de Gaule Cisalpine; ils appeloient Transalpine la Gaule proprement dite, située au delà des Alpes relativement à l'Italie.

Germanie; elle étoit renfermée entre le Rhin à l'occident, la Wistule à l'orient, la mer au nord et le Danube au midi. Cependant, les peuples de la Vindélicie, de la Rhétie et du Noricum, au midi du Rhin, étoient regardés comme Germains.

Gétulie. C'est la Nigritie actuelle.

Goths. On les croit originaires de la Scandinavie. Ils ont habité la Suède, où se trouve la Gothie. Les Ruges, les Vandales, les Lombards, les Hérules étoient des peuplades gothiques.

Hèbre (Marisa), fleuve de Thrace.

Héliopolis (Balbeck), en Sirie.

Héraclée, en Thrace.

Héraclée, dans la Bithynie.

Hiérapolis (Membigz), ville de Syrie.

Hiérapolis, ville détruite de Phrygie.

Hippone (Bonne), en Afrique.

Jaxarte (Sihon), rivière de Tartarie.

Illyrie, pays étendu, divisé en huit provinces; savoir: la Rhétie, le Norique, la Pannonie, la Liburnie, la Dalmatie, l'Illyrie propre (où étoient Scutari et Durazzo); la Mésie, la Dacie. L'Illyrie étoit une préfecture de l'Empire Romain, qui fut divisée en deux dans le Bas-Empire.

Isaurie, pays de montagnes en Asie, aux confins de la Cilicie.

Ister, fleuve (Danube Inférieur).

Lazique, ancienne Colchide, aujourd'hui Mengrelie.
Leptis (Lebida), en ruines, dans la Tripolitaine.
Lucanie, partie de la Grande Grèce, où étoit Sybaris.
Malatia (Mélitène), capitale de la Petite Arménie.
Marcomans, peuples de la Bohême.
Mauritanie Césarienne (royaume d'Alger).
Mauritanie Tingitane (royaume de Fez).
Mer Égée (l'Archipel).
Mésembrie (Missévria), sur le Pont-Euxin, dans la Thrace.
Mésie. Ce pays répond à la Servie orientale d'aujourd'hui et à la Bulgarie occidentale.
Mésopotamie (Diarbeck), province d'Asie entre le Tigre et l'Euphrate, où étoient Édesse, Nisibe (Nesbin), Singare, Atra, etc.
Mopsueste (Massisa), en Cilicie.
Murse (Esseck), dans l'Esclavonie.

Naissus (Nissa), ville de Mésie.
Néapolis (Scala-Nova), en Lydie.
Néapolis (la Cavalle), en Macédoine.
Nicée (Isnich), en Bithynie.
Nicée, en Thrace.
Nicomédie, ville de Bithynie.
Nicopolis (Nicopoli), dans la Bulgarie.
Nicopolis (Divikri), en Cappadoce.
Nicopolis (Nicopoli), dans l'Arménie.
Nisibe (Nesbin), en Mésopotamie.
Norique; contrée entre l'Italie et le Danube; c'est une partie des cercles de Bavière et d'Autriche.

Bactriane, etc.; ce qui répond à la Perse d'aujourd'hui et à une partie du pays des Tartares Usbecks.

PHASE (Rione ou Fache), dans la Colchide.

PHÈRE, en Macédoine: quelques-uns la placent en Thessalie.

PHILADELPHIE (Alah-Sher), dans la Lydie.

PHILOPPOPOLIS (Philiba ou Philippopoli), ville de Thrace.

PHOCIA (Fokia), dans l'Ionie.

POLLENTIA, ville ruinée du Piémont, sur le Tanaro.

LE PONT, partie de l'Asie Mineure, sur les côtes du Pont-Euxin.

PONT-EUXIN (Mer-Noire).

PRÉVALITAINE, canton de l'Illyrie orientale.

PROCONÈSE, île de la mer de Marmora, en Mysie.

PROCONSULAIRE en Afrique. La province Proconsulaire formoit le district immédiat de Carthage.

PRUSE (Bursa), en Bithynie.

QUADES, ou Quadi, nation féroce et puissante de Germanie dans la Moravie.

RAVENNES, ville d'Italie, autrefois célèbre, aujourd'hui presque ruinée.

RHÉTIE, partie occidentale de l'Illyrie. C'est le pays des Grisons, une partie du Tyrol, de la Souabe et de la Bavière.

RHÉDESTE (Redosto ou Rodosto), en Thrace.

RHODOPE, montagne de la Thrace, qui traversoit la province du même nom.

SALONE, ville de Grèce, dans la Livadie.

Tabraca (Tabarca), ville d'Afrique au royaume de Tunis.

Tanaïs (le Don), fleuve qui se jette dans la mer de Zabache.

Thessalonique (Salonichi), dans la Macédoine.

Thrace. C'est la Romanie et la Bulgarie occidentale. Sous les Empereurs romains, elle fut divisée en six provinces, 1°. Thrace propre, près la Macédoine; 2°. Rhodope; 3°. Europe, où étoit Byzance; 4°. Héminon; 5°. Seconde Mésie; 6°. Petite Scythie, près des bouches du Danube.

Tigre, fleuve qui a sa source en Arménie et se jette dans l'Euphrate.

Tingitane, portion de la Mauritanie.

Toxandrie, partie du Brabant.

Trajanopolis (Trajanopoli), dans la Romanie.

Tripolitaine, répond au royaume de Tripoli.

Vénétie. Ce pays comprenoit l'État de Venise, une partie du Mantouan, du Milanois et du Ferrarois.

Vindélicie. Cette contrée s'étendoit à l'est depuis le lac de Constance jusqu'au Danube et au Norique.

TABLE

DU QUATRIÈME VOLUME.

Guerre

Bajazet

Fin de la table du quatrième volume.

E R R A T A.

Page 230, *ligne* 14, à Vatace; *lisez :* à Baudouin II, ensuite à Vatace.

Page 263, *ligne* 28, Sphahis; *lisez :* Spahis. — *Idem* à la Table, page 491, *ligne* 22.

Page 349, *ligne* 25, Soliman; *lisez :* Sultan.

Page 351, *ligne* 3, corrigez la même faute.

Page 382, *ligne* 21, neveu; *lisez :* oncle.

IV. Vol.

qui applaudit au corrupteur d'une jeune beauté dont la naissance entraîne le déshonneur, et qui, par un contraste indigne, avilit et dégrade l'homme vertueux et sensible, en ce qu'il ose préférer ouvertement une chaste et légitime union à des plaisirs qu'accompagnent le crime et le repentir...... Je prévois la douleur de ma tendre mère, de ma chère Céline. Puissiez-vous les consoler de la perte qu'elles font, en leur parlant souvent, et avec bonté, d'un fils et d'un frère, dont l'affection pour elles était sans bornes!... Veuillez-même, ô mon père! (c'est une grâce que j'ose vous demander, et ce sera la dernière) veuillez-vous rapprocher des malheureux parens de mon Astérie. Confondez vos larmes avec les leurs : ne dédaignez point de gémir avec eux. C'est un fils qui vous en supplie, un fils qui vous

Durozel ... lettre au commandant, en le priant, avec instance, de la faire parvenir promptement à son père. Il expira, le lendemain, dans les bras du vieux militaire, qui semblait perdre en lui son fils, tant cette mort, accompagnée de tristes particularités qui la rendaient encore plus touchante, émut le cœur sensible et bon de ce généreux officier.

Conformément aux desirs de Durozel, son corps eut la même sépulture que ceux de son épouse et de son fils. Le voyageur, qui passe en ces lieux, (de quelque nation qu'il soit) attendri au récit de leurs infortunes et de leur déplorable fin, s'incline avec respect vers le triste monument où reposent leurs cendres, et monille de larmes la pierre qui couvre ces innocentes victimes d'une opinion barbare. C'est un tribut que paye à leur mémoire cet instinct de justice et de commisération qui parle à tous les cœurs, et que des sentimens ou des intérêts particu-



